
BIBLIOTECA NAZ.
150
L
6
NAPOLI


BIBL. NAZ.
VITT. EMANUELE III
150
L
6
NAPOLI



OLIVIER
CROMWELL

DE L'IMPRIMERIE DE CRAPELET
RUE DE VAUGIRARD, 9



1847

OLIVIER

CROMWELL

SA VIE PRIVÉE

SES DISCOURS PUBLICS

SA CORRESPONDANCE PARTICULIÈRE

PRÉCÉDÉS D'UN EXAMEN HISTORIQUE
DES BIOGRAPHES ET HISTORIENS D'OLIVIER CROMWELL

PAR

M. PHILARÈTE CHASLES

PROFESSEUR AU COLLÉGE DE FRANCE





PARIS : AMYOT, RUE DE LA PAIX.

1847

Je ne fais point l'histoire des guerres civiles d'Angleterre. M. Guizot l'a écrite. Je ne touche pas à l'histoire politique de Cromwell après un savant maître, M. Villemain.

Ce livre nouveau n'est qu'un portrait en pied de Cromwell; portrait minutieux et approfondi, qui ne prétend pas aux honneurs de la grande histoire. Quelques documents récemment découverts ont jeté sur cette sombre figure une clarté vive et inattendue; je les ai classés et commentés avec soin; j'ai surveillé l'exactitude des dates et traduit avec la fidélité du calque le plus servile les lettres et les discours de l'homme que je voulais connaître et faire connaître. Puis j'ai demandé compte à ce caractère de ses actes, à ces faits de leurs mobiles, à ces documents des passions qui les ont dictés.

Ce commentaire philosophique sur Cromwell est donc un travail spécial auquel on ne peut appliquer les règles ordinaires de l'histoire générale ou de la biographie. Tout écrivain doit tirer de la pensée qui a créé son œuvre la formule de cette œuvre même ; pour un travail nouveau la formule change. Ici je n'ai voulu ni oublier un seul détail caractéristique du personnage, ni borner le cadre vaste dans lequel Cromwell apparaît.

Tout en m'associant aux convictions puritaines pour les comprendre, je n'offre pas au XIXe siècle comme objet d'idolâtrie ou d'imitation le fanatisme septentrional de 1650.

Institut, 1er mars 1847.

INTRODUCTION.

EXAMEN HISTORIQUE DES BIOGRAPHES ET HISTORIENS D'OLIVIER CROMWELL.

§ I.

Quel est le sens réel de Cromwell et de son apparition dans l'histoire.

Il semble que l'on n'ait pas accordé assez d'attention aux explosions successives de l'Esprit du Midi et de l'Esprit du Nord, qui ont eu pour organisateurs et pour types des héros différents.

Au moyen âge Charlemagne représente et établit le génie féodal du Nord. Après lui et par réaction, Grégoire VII assied sur de fermes bases le principe méridional de l'autorité; ensuite le même principe catholique fonde en Espagne l'inquisition. Il passe en France, s'y acclimate avec peine, organise la Ligue, et concourt à fonder la monarchie presque orientale de Louis XIV.

Le principe de la liberté sauvage du Nord, après avoir éclaté par la révolte religieuse de Luther, agite l'Europe, divise l'Allemagne, pénètre en France, s'empare de l'Angleterre; Cromwell en est l'ouvrier politique.

Luther avait appelé les races germaniques à l'indépendance religieuse; cent ans après, Cromwell arme cette indépendance du glaive populaire.

Trente années s'écoulent; le levain calviniste fermente toujours. Jacques II le catholique fait place à un Nassau qui règne avec peine; il n'est autre chose que l'organisateur laborieux du calvinisme régularisé.

La généalogie du principe de l'autorité s'établit donc par la conquête de César, — Grégoire VII et l'Italie, — l'inquisition et l'Espagne, — la ligue, Richelieu et Louis XIV en France, — enfin, Napoléon.

Au Nord, la descendance du principe d'indépendance s'établit par Arminius, — la féodalité hiérarchique, — Wycliffe en Angleterre, — Luther en Allemagne, — Nassau en Hollande et dans les Pays-Bas, — le puritanisme de Cromwell en Angleterre; — enfin, Washington et l'indépendance américaine, résultat et couronnement de cette vieille généalogie de liberté.

Au milieu de ces groupes en contraste, la figure de deux pontifes religieux se laisse apercevoir : Grégoire VII, qui établit dans le Midi le principe catholique, et Cromwell plantant au Nord le glaive de la

révolte protestante. Ces deux figures sont gigantesques.

On doit donc regarder Cromwell comme l'auteur définitif de la scission armée du Nord, scission commencée par les Nassau et par Luther, mise en train par Élisabeth. A ce titre Cromwell est un des plus grands noms modernes. Il se place, comme Charlemagne et Grégoire VII, au centre d'un mouvement politique immense qu'il domine, dirige et fait triompher.

Le dictateur qui a donné une forme et une réalité à la révolution calviniste, c'est donc Cromwell. Le premier il a groupé contre les rois et les peuples de l'Europe latine, les rois et les chefs de l'Europe teutonique; non-seulement Guillaume III, mais William Temple, Burke, Chatham et Pitt sont les continuateurs de son œuvre. C'est le Mahomet du Nord protestant.

§ II.

Du jugement porté sur Olivier Cromwell par ses contemporains et ses premiers biographes.

Celui qui a ébranlé tant d'intérêts et tant de passions, cesse d'être un homme. Le héros d'un peuple et d'une croyance passe du monde des réalités dans le monde des idées. Pour de tels personnages, il n'y a plus d'histoire, il n'y a que des Légendes; Mahomet

n'a jamais pu se dépouiller des nuages fabuleux groupés autour de son image divinisée et maudite.

Les premières œuvres où l'on trouve le nom et la trace historique d'Olivier Cromwell sont celles des pamphlétaires, journalistes et controversistes contemporains; on ne peut espérer ou exiger d'eux aucune justice. *Le Correspondant catholique de Bruxelles* nomme le Protecteur *monstre de nature*, pendant que le *Mercurius Anglicus* l'appelle « that valliant « soldier » — ou « that Christian hero. » Les pamphlets innombrables imprimés entre 1630 et 1660 sont tous empreints des passions de l'époque. Ryve's *Mercurius Rusticus*[1] doit être consulté pour les dates et les faits; — Josiah Ricraft's *Survey of England's champions and Truth's faithful patriots*[2] porte la trace du calvinisme le plus enflammé; et l'ouvrage anonyme *Arbitrary government displayed.... by a person of honor*[3], n'est que l'attaque furieuse d'un presbytérien contre le chef du parti contraire. Plusieurs des alliés et des ennemis politiques de Cromwell, Fairfax, Walker, Ludlow ont pris la plume contre lui, vivant, et mort l'ont poursuivi de leur jalousie; la plupart ne lui pardonnaient pas de les avoir dépassés. *Fairfax*, bon militaire, d'une âme droite et d'un esprit borné, se souvenait, en écri-

[1] 1648, in-8.

[2] 1647, in-8. Vingt portraits curieux (livre très-rare).

[3] 1663, in-12, avec gravures satiriques très-curieuses (ce libelle est rare).

vant ses Mémoires haineux et insipides [1], que Cromwell avait fait de lui un des échelons les plus utiles de sa propre fortune; *Walker*, membre des communes, enfermé à la Tour par Cromwell dont il avait deviné l'élévation, y rédigeait son *Histoire des Indépendants*, singulier pamphlet, plein de verve et d'élan cynique[2]. C'est là qu'il s'amuse aux dépens des défauts physiques du Protecteur : « son nez, dit cet humoriste mécontent, est rouge et vous menace comme une comète; particularité qui lui est commune avec son prédécesseur Jean de Leyde, qui versa moins de sang que ce coquin n'en versera. Mais ne parlons pas mal de lui. Si le parlement décrétait que son nez est un rubis, il faudrait le croire et se battre pour ce nouveau dogme. » Le républicain *Ludlow*, animé du même sentiment que Fairfax, — plus sagace et plus habile que ce dernier, plus grave et moins spirituel que Walker, ne s'occupa dans ses Mémoires écrits au milieu des ennuis de l'exil [3] et remplis de contradictions, que de flétrir l'usurpateur qui l'avait rejeté dans l'ombre, et de se venger. Après avoir présenté Cromwell et sa famille sous les couleurs les plus abjectes, il avoue que Cromwell, à l'heure de la mort, avait « plutôt l'air d'un médiateur sublime que d'un pécheur. »

[1] *Thomas lord Fairfax's Memoirs.* London, in-fol. 1647.
[2] *History of independency.* London, in-4. 1648.
[3] *Ludlow's Memoirs.* Lucerne, 1698-99.

Tous ces matériaux enflammés et brûlants sont étrangers à la sereine impartialité de l'histoire. On la trouverait encore moins dans les trente mille brochures publiées par des Lilburne et des Prynne[1], insectes bruyants et virulents qui ne cessaient d'éclore et de tourbillonner dans une atmosphère orageuse. Rien n'est plus méprisable que le style, si ce n'est la pensée de ces pamphlétaires. Quelques-uns, tels que Withers, sincèrement fanatiques, osaient remettre leurs feuilles sous cachet à Cromwell lui-même qui s'y trouvait insulté; d'autres, comme l'astrologue John Lilly parodié par Butler dans son *Hudibras*, exploitaient la circonstance et vendaient au parti vainqueur, quel qu'il fût, des prédictions favorables. Lilly, ancien domestique, y gagna cent livres sterling de pension que lui fit le parlement. Le peuple aimait les almanachs de Lilly qui se crut autorisé à écrire sa biographie, comme César avait écrit la sienne. C'est dans ce curieux ouvrage[2] qu'il nous apprend comment les anges parlent : « cela leur arrive, dit-il, assez rarement; mais quand ils le veulent bien, ils parlent comme les Irlandais, de la gorge. » D'autres plumes moins vulgaires et non moins vénales, celles du major *Wildman* et de *Marchmont Needham* le royaliste, commençaient par se rendre redoutables

[1] Voy. *Phœnix Britannicus*, in-4. La collection forme deux mille volumes.

[2] *Lilly's life by himself.*

et se faisaient ensuite acheter fort cher; Cromwell leur offrait l'alternative d'une prison perpétuelle ou d'une pension secrète qui leur était exactement payée. Quelques royalistes dévoués, tels que l'aimable *Cleaveland* ou Cleveland, et des démocrates déterminés, tels que *John Lilburne*, ne cédaient ni à la séduction ni à la terreur et ne cessaient pas d'écrire et de publier leurs pensées, c'est-à-dire leurs critiques ou leurs fureurs. Le plus acharné et le plus intrépide de tous était *William Prynne*, qui jeta dans la circulation cent soixante volumes pendant la guerre civile : « Depuis l'âge de vingt ans, dit un contemporain[1], il écrivit régulièrement une feuille d'impression par jour. Il avait coutume d'abaisser sur ses yeux dès le matin un grand bonnet de coton, qui descendait très-bas ponr le protéger contre la lumière ; ne se levait pas de table pour dîner, et de trois heures en trois heures, toujours la plume en main, grignotait une croûte de pain, et se rafraîchissait en buvant un peu d'*ale*[1]. » Cet étrange personnage a écrit contre les évêques, les danseurs, les chanteurs, les boucles de cheveux, les indépendants, — et contre Olivier Cromwell.

Les flatteurs ne manquaient pas non plus à l'usurpateur calviniste. Le poëte élégiaque Waller et le docteur Spratt se placent à leur tête et ne nous apprennent rien. Le tombeau même de Cromwell eut ses

[1] *Antony A. Wood.* Athenæ Oxonicnses.

adulateurs [1]; *Gibson* qui fit son oraison funèbre; *Maidstone* son intendant [2]; un autre, *gentilhomme de sa chambre*, qui raconta avec détail et un enthousiasme religieux les derniers moments du chef calviniste [3]; plusieurs anonymes [4] encore émus de la vénération qu'il avait inspirée au peuple et à l'Europe; enfin quelques aspirants aux bonnes grâces de Richard Cromwell, qui s'y prenaient à temps pour la conquérir; — l'un, *Samuel Carrington* [5], lequel dans sa dédicace, estime le nouveau Protecteur tout à fait semblable « au grand Alexandre, » l'autre, *Henry d'Aubeney* [6], qui institue un parallèle en forme entre « Olivier Cromwell et Moïse l'homme de Dieu. »

Vivant, il laissait la presse attaquer son caractère et ses intentions, et l'alderman indépendant Slingsby Bethel, célèbre par son avarice, celui dont Dryden disait [7]:

Sa cervelle est ardente et sa cuisine froide,

[1] *Three panegyricks of Cromwell, edited by the* Rev. Fr. Peck, in-4. 1740.

[2] *An account of the Protector*, in-4, 1659.

[3] *A Collection of several passages concerning His late Highness in the time of his sickness.* 1659.

[4] *The unparalleled Monarch*, in-12. 1659. — *Portraiture of His royal Highness*, in-12. 1659.

[5] *Ol. Cromwell's Life and Death*, in-12. 1659.

[6] *Parallel of His Highness with Moses the man of God*, in-12. 1659.

[7] « Cool was his kitchen, though his brains were hot. »

Absalom and Achitophel.

osait accuser publiquement le protecteur de ne pas prendre à cœur l'intérêt de l'Angleterre [1]. Cromwell eut pour défenseurs quelques puritains d'assez peu de talent et d'une ferveur extrême, *Cuthbert Sydenham* [2], un anonyme [3] et un nommé *Wistanley* [4].

Cette ferveur d'éloges ne dura pas longtemps, la restauration vint y mettre un terme. Ce fut le tour de l'invective la plus virulente et des fureurs les plus outrées. Un nommé *James Heath*, fils du coutelier du roi Charles Ier, et qui avait passé quelques années en exil avec son père, donna le premier l'exemple et sonna la charge contre cette mémoire vouée désormais à l'anathème. Heath était pauvre et vivait de sa plume. Dès l'année 1663, au moment où « plus de cent cadavres de républicains étaient exhumés et entassés pêle-mêle dans le cimetière de Sainte-Marguerite, » où les débris mortels de Cromwell, d'Ireton et de Bradshaw étaient suspendus à la potence de Tyburn, *Heath* publiait son livre intitulé le *Fouet ou Vie et mort d'Olivier Cromwell l'usurpateur* [5]. C'est l'amas le plus indigeste et le plus grossier de tous les bruits populaires et de tous les faits controuvés que le pauvre libelliste pût recueillir pour déshonorer le nom de Cromwell. Encouragé par le succès de son œuvre, il fit imprimer

[1] *The world's mistake in Oliver Cromwell*, in-4, 1668.

[2] *Vindication of Oliver Cromwell.*

[3] *Life and death, birth and burial of Oliver Cromwell*, in-8, 1669.

[4] *True Character of Oliver Cromwell*. London, in-4. 1668.

[5] *Flagellum or Life and Death*, etc., 4 éditions.

bientôt après sa *Chronique de la guerre civile*[1], qui ne vaut pas mieux, et où l'on retrouve encore ces assertions si fausses et si souvent répétées sur le mauvais état des affaires de Cromwell, ses débauches, son origine vulgaire, ses mœurs ignobles, ses habitudes grossières et ses vices personnels. Rien ne pouvait plaire davantage au cynique et spirituel Charles II, qui dans une de ses proclamations avait appelé Cromwell *that mechanic fellow*, « cet ouvrier, » et devant lequel le prédicateur à la mode, le docteur South, prononçait dans un sermon ce portrait burlesque du protecteur : « le banqueroutier Cromwell, ce mendiant dont le chapeau était gras et le manteau troué, (l'un et l'autre achetés à crédit peut-être), je l'ai vu entrer dans la chambre des communes; comment aurais-je pu croire qu'en si peu d'années, par le meurtre d'un roi, par l'exil d'un autre, il monterait sur le trône, s'envelopperait des draperies royales et singerait le monarque au point de n'avoir plus qu'à échanger son vieux chapeau contre une couronne? »

Ainsi l'on se vengeait du terrible calviniste, et l'on oubliait ce qu'on avait souffert, en essayant d'avilir ce que l'on avait craint. Tel était le ton de toute la cour. Le facétieux Cleveland[2] et le brillant Butler[3] entassaient ou ravivaient leurs triviales plaisanteries sur

[1] *Brief Chronicle of the late intestine wars*. 1663.

[2] *Character of a London Diurnal.*

[3] *Memoirs of the year 1649 and 1650.*

« le bec de vautour » (le nez de Cromwell), ce bec « sanguinaire et fatal » sur « cette comète » et ses apparitions foudroyantes; sur les allures rustiques du protecteur et son teint qu'avaient bronzé les fatigues de la vie militaire. « Cromwell n'avait pas besoin de cuirasse ni de casque, dit Butler; il était tanné naturellement; pour cotte de maille il avait son épiderme. On lui avait donné le baptême dans un four à chaux; et ceux qui l'adoraient adoraient un fétiche en vieille menuiserie, noire et dure comme une amande qui n'est pas pelée. L'âme était d'ailleurs digne du corps; c'était la plus complète harmonie de laideur physique et morale. » Les beaux esprits brodaient ce thème de toutes façons. On réimprimait les chansons obscènes des cavaliers contre lui, et l'on traînait sa caricature sur la scène dans le « *Cutter of Coleman-street,* » farce populaire. Personne ne défendait Cromwell, pas même les républicains, auxquels il avait imposé un joug si dur; pas même ses protégés et ses anciens favoris, dont les plus habiles trouvaient moyen de se réconcilier avec la cour.

Le docteur *Bates*, qui avait été son médecin après avoir été celui de Charles Ier; et qui devenait celui de Charles II; esprit flexible, cauteleux et doux, qui sut plaire également à ses trois maîtres, se gardait bien, en écrivant son *Résumé des révoltes d'Angleterre*[1], de rien laisser tomber de sa plume qui

[1] *Elenchus Motuum*, in-8. 1665.

pût compromettre une situation difficile et adroitement ménagée. *Bulstrode Whitlocke*, un des familiers de Cromwell, homme d'affaires exact, sans passions et sans ennemis, n'ayant pas été inquiété par la restauration, se contenta de narrer dans ses Mémoires[1] les faits comme il les avait vus ou cru les voir. *Denzil Holles*, politique ardent, autrefois chef d'un parti qui avait voulu renverser Cromwell, longtemps exilé hors d'Angleterre par les Indépendants qui l'auraient tué s'il ne s'était réfugié auprès de Louis XIV, n'était pas dans de bonnes dispositions pour Olivier Cromwell; aussi dans ses Mémoires[2] veut-il démontrer que le Protecteur manquait d'esprit, de probité et surtout de courage. *He was a coward*, dit-il naïvement. *Sir Philip Warwick*[3], assez maltraité par Cromwell, se montra plus généreux et plus clairvoyant. Les pages qu'il a consacrées à Cromwell sont insuffisantes et incomplètes sans doute, mais on n'y trouve ni colère ni amertume.

L'*Histoire du Parlement*, par le républicain Thomas May[4], histoire qui s'arrête avant le protectorat, et les *Lettres originales* du presbytérien Baillie[5], se classent parmi les plus précieux documents de l'é-

[1] *Memorials of English affairs.*
[2] *Memoirs of Denzil Holles.* 1678.
[3] *Sir P. Warwick's Memoirs.* London, fol. 1702.
[4] *History of the parliament of England.* 1650.
[5] *D. Baillie's Letters,* etc. New. ed. 1845.

poque ; pour l'un et l'autre, Cromwell est un ennemi ; mais ils le respectent en le craignant. Les *Mémoires d'un Cavalier*[1] *royaliste*, roman écrit et publié en 1687 par Daniel de Foë l'auteur de *Robinson*, et destinés à rendre plus vive l'animosité du peuple contre le papisme, Louis XIV et les Stuarts ses alliés, ne méritent aucune foi historique, bien que lord Chatham, Edmond Burke, l'antiquaire Mark Noble et Walter Scott lui-même aient été trompés par le merveilleux talent de l'écrivain.

Quant aux partisans dévoués et longtemps vaincus du pouvoir absolu et de la cause royale, tels que *Cowley* le poëte ; *Hobbes* le philosophe ; *Clarendon* l'homme d'État ; *Dugdale* l'antiquaire ; dès qu'ils trouvèrent la carrière enfin libre, ils s'y jetèrent, non sans doute avec la ferveur grossière et l'enthousiasme de calomnie qui avaient animé le pamphlétaire Heath, mais selon leurs vues, leurs passions, leurs préjugés et leurs intérêts. Tous avaient été battus des orages politiques. L'habile archéologue *William Dugdale* ayant publié le *Monasticon Anglicanum* où les catholiques sont ménagés, fut attaqué par les puritains et crut se venger en dirigeant contre eux une histoire médiocre de la guerre civile[2]. *Hobbes*, pour qui la société civile n'était que la force organisée contre le vice, traça de sa plume dédaigneuse et énergique un

[1] *The Memoirs of a cavalier.*

[2] *A short view of the troubles of England*, Oxford, fol. 1681.

Dictionnaire des sectes et des partis, qu'il nomma Behemoth, et où respire son profond mépris, non-seulement de Cromwell, mais de l'humanité. *Cowley*, qui avait beaucoup souffert pendant les troubles, garda cependant quelque modération[1] dans son jugement sur Cromwell. La cause royale attendait encore son véritable historien; ce fut le célèbre ministre Hyde, comte (*Earl*) de Clarendon.

Il avait vu de près, comme acteur et témoin, comme combattant et victime, tous les mouvements de cette grande lutte. Très-jeune il s'était assis à la même table que John Pym et Hampden. Charles Ier lui avait dicté ses dépêches, il avait accompagné le roi à Oxford, et après avoir admiré la résignation mélancolique du petit-fils de Marie Stuart, il avait suivi en France le fils de ce dernier. Avec Charles II exilé Clarendon avait partagé les jours de détresse, ces tristes jours où logés ensemble à Paris et au Louvre ils n'avaient pas « une bûche pour se chauffer. » Ensuite ministre de la restauration, il avait fatigué et ennuyé une cour bouffonne par l'antique solennité de ses mœurs, et le mécontentement que le fils lui causait ranimait encore son enthousiasme pour le père. Ce n'étaient pas là des éléments favorables à l'impartialité de l'histoire. Sacrifié à la rancune des partis et aux intrigues de la cour, il se retira d'abord dans l'île de Jersey, puis en France. Là, il écrivit en

[1] London, 1681, in-8.

style périodique, avec une grâce étudiée, une facilité laborieuse et un mélange extraordinaire de solennité dans la forme et de sagacité dans les vues, non pas les Annales de son temps, mais l'apothéose de son maître. « Je suis très-heureux ici, écrit-il de son exil à l'un de ses amis; je relis sans cesse et je traduis Salluste, Tite-Live et Xénophon. Mes traductions faites depuis trois mois remplissent plus de deux mille pages d'une écriture très-serrée. » C'est avec ce soin curieux et par cette attentive élaboration que Clarendon défendit la mémoire de Charles Ier, dans son *Histoire de la guerre civile*[1], un des plus remarquables livres, et l'un des plus partiaux, que la littérature anglaise possède.

§ III.

Des historiens de Cromwell, postérieurs au règne de Charles II.

Nous avons vu jusqu'ici la mémoire du Protecteur tour à tour flétrie ou vénérée, selon les souvenirs personnels et les intérêts de ses biographes. Dans un groupe spécial on doit placer ceux qui, moins occupés des passions que des faits, se contentèrent de recueillir et de classer les documents officiels de l'époque. La plupart de ces collections volumineuses

[1] *History of the civil War*. Onze éditions.

répandent peu de clarté et entassent beaucoup de nuages ; elles sont néanmoins nécessaires à l'histoire. Aucune vue philosophique n'apparaît dans les sept volumes in-folio de *Documents officiels*[1], réunis d'ailleurs avec une exactitude scrupuleuse par *Thurloe,* secrétaire et ami de Cromwell. La collection de *Rushworth*[2], compilée et mise en ordre sous les yeux du Protecteur, doit être consultée avec précaution ; Rushworth, avocat timide et flatteur, n'y a rien admis de ce qui pouvait disculper les royalistes ou blesser les puritains. Les ouvrages volumineux de Rushworth et de Thurloe forment pour ainsi dire le dossier complet de la cause calviniste ; celui du parti royaliste se trouve dans les *Papiers d'État* de *Clarendon,* du duc d'*Ormond* et de lord *Broghill,* qui complètent cette masse volumineuse de documents diffus, contradictoires et obscurs.

Cependant le retour des Stuarts, en triomphant de l'esprit calviniste et populaire, ne l'avait pas étouffé ; ce dernier reparut redoutable dès que Jacques II, renonçant aux tergiversations et aux duplicités habituelles de son frère, essaya d'écraser les vieux ennemis de l'autorité absolue. Guillaume de Nassau saisit l'heure favorable, s'empara du mouvement, monta sur le trône, prit le rôle de chef calviniste, continua l'organisation pacifique de la mo-

[1] *State-Papers,* 7 vol. in-fol. London.

[2] *Historical Collections,* by John Rushworth, in-fol.

narchie pondérée et protestante dont Cromwell avait jeté les bases; — et régna péniblement, tout occupé à modérer les partis extrêmes et à les annuler par l'équilibre de leurs forces. Les républicains et les *dissenters*, tolérés plutôt que protégés par la cour, étaient favorisés en secret par le bon sens du monarque. Quelques faibles voix s'élevèrent alors timidement en faveur de Cromwell et attirèrent peu d'attention; on vit paraître une *Histoire anonyme* [1] du Protecteur, dont le titre porte qu'elle est *sans réflexions* et *sans observations*, tant l'auteur tremble qu'on le soupçonne de partialité pour Cromwell; une *Modeste défense* [2] de Cromwell, également anonyme, et deux pamphlets destinés à réfuter les imputations de Ludlow [3] contre son ancien compagnon d'armes.

Le nom de Cromwell n'intéressait plus qu'un petit nombre d'esprits; c'était une question sans opportunité et sans valeur; les intérêts s'étaient déplacés.

Les factions et les sectes se classaient par degrés et allaient se fondre et se grouper selon leurs affinités naturelles dans deux vastes partis, celui du pouvoir et celui de la liberté. Pour les partisans du pouvoir Cromwell devint un symbole d'usurpation criminelle; pour ceux de la liberté, le symbole de la tyrannie; les premiers avouaient sa grandeur

[1] *History of Oliver Cromwell*, by R. B.— London, in-12. 1692.

[2] *Modest vindication of Oliver Cromwell*, in-4. 1698.

[3] *Ludlow no lyar*. 1698. — *Regicides not saints*. 1698.

et sa force en condamnant son crime; les seconds convenaient que c'eût été un héros, s'il n'eût pas déserté la cause républicaine pour s'asseoir sur le trône. Le XVIII[e] siècle s'avançait dans son cours sceptique, le fanatisme s'éteignait ou avait honte de lui-même; on perdait peu à peu le souvenir de cette grande crise d'exaltation fébrile qui avait jeté la nation au delà des limites naturelles du crime et de la vertu. Cromwell devint incompréhensible; pour l'expliquer il fallut créer un simulacre bizarre, un être à la fois hypocrite et grossier, subtil et violent, bouffon et sanguinaire, démocrate et despote, superstitieux et athée, dont on se contenta faute de mieux.

Cette image singulière, en dehors de toutes les conditions normales et nécessaires de l'humanité, s'agrandit encore de l'impression profonde que l'usurpation de Cromwell et sa domination habile avaient produite à l'étranger. L'un des propagateurs les plus actifs de ces chimères fut un anecdotier milanais, qui courait l'Europe à la recherche des faits controuvés et des bruits d'antichambre; Gregorio Leti gagnait sa vie à ce métier d'annaliste romancier, qu'il faisait à traits de plume avec une rare impudence et une verve facile. Sa *Vie de Cromwell*[1] servit de base et de modèle à l'ouvrage de l'abbé Raguenet[2], plus pesant et plus calme, et qui ne vaut guère mieux.

[1] *Vita di Cromvello.* London, 1682.

[2] *Vie d'Olivier Cromwell*, par l'abbé Raguenet.

Les populations catholiques dont Cromwell était non-seulement l'adversaire, mais le fléau et l'antechrist, acceptèrent avidement ces frivoles mensonges; et c'est une gloire pour notre Bossuet de n'avoir pas cédé à l'entraînement général, d'avoir saisi et exprimé avec la décision de son génie et l'autorité souveraine de son style quelques-uns des grands traits du caractère du Protecteur, voilés de tant de préjugés et de nuages.

§ IV.

Du jugement porté sur Olivier Cromwell et ses actes par les historiens postérieurs à Guillaume III.

Après la formation des deux grands partis du whiggisme libéral et du torysme anglican qui se livraient une guerre incessante et acharnée, le nom de Cromwell ne se dégagea pas encore des ténèbres où les circonstances l'avaient plongé. Personne n'osait prendre sa défense, j'ai dit pourquoi; les whigs, de peur d'être accusés de républicanisme; les tories, pour qu'on ne leur imputât point de favoriser l'autorité arbitraire. Chacun laissa ce grand nom de côté. Du fond des régions les plus inconnues une ou deux voix s'élevaient solitaires. Un ancien ami des Cromwell, devenu gouverneur du Connecticut, Winthrop, ayant protégé le régicide Gough ou Goffe contre les émissaires de Charles II qui le faisait poursuivre

jusque dans les cavernes du Meschacebé, demandait à l'intendant du Protecteur, Maidstone, ce qu'il pensait réellement de son maître; et Maidstone lui répondait[1] qu'il l'avait cru et le croyait encore sincère et dévoué à la patrie. *Banks*, anabaptiste, auteur sifflé de mauvaises tragédies, publiait en 1739 la *Revue critique de la vie de Cromwell*[2], écrite d'un style détestable, mais assez favorable à Cromwell. Enfin un nommé Kimber, membre d'une de ces sectes dissidentes qui avaient conservé le vieux levain du calvinisme pur et que les deux partis repoussaient à la fois, compila fort laborieusement et fit paraître en 1724 une *Vie de Cromwell*[3] attribuée à l'évêque Gibson, souvent réimprimée sous le nom de Morgan, et composée de fragments de vieux journaux et de documents officiels réunis sans art, sans philosophie, sans talent historique, sans connaissance des hommes, exempte d'ailleurs de partialité et de prévention. C'est le premier effort de réhabilitation tenté d'une main timide et patiente en faveur de Cromwell.

L'opinion publique se repaissait encore, surtout à l'étranger, des vieilles calomnies de Heath. *Nicolas Comnène Pappadopoulo* imprimait dans son *Histoire*

[1] *Letter of J. Maidstone to governor Winthrop*, imprimée en 1742. — *Thurloe's State-Papers*.

[2] *Short critical Review of the Life of Oliver Cromwell*. London, in-8. 1739.

[3] *The Life of Oliver Cromwell, Lord Protector of the Commonwealth, impartially collected.*

de l'Université de Padoue[1], que Cromwell, pauvre esprit, devait le trône à sa femme et n'avait gouverné que par elle. L'auteur de la *Biographia topographica Britannica*, représentait toute la famille de Cromwell, si pure de mœurs, comme habituée à l'inceste. *Oldmixon*, le type de l'historien fabuleux et vénal, ajoutait des contes odieux aux contes absurdes inventés par Heath.

Alors un nommé *James Burrow* fit tirer à un petit nombre d'exemplaires, « pour ses amis seulement », des remarques apologétiques sur la vie privée de Cromwell[2]. Le docteur Brookes et M. Luson suivirent cet exemple; et ce qui prouve que la curiosité était secrètement excitée, c'est que la revue en vogue, le *London Magazine*, publiait en 1774 et 1775 ces observations et y ajoutait d'autres détails, sous le titre de *Particulars concerning Oliver Cromwell*. En 1774, Granger, recteur de Shiplake, auteur de l'excellent ouvrage trop peu connu, intitulé *Histoire biographique d'Angleterre*[3], osa, dans une courte notice, nommer Cromwell « le plus grand homme que son pays eût jamais produit. » L'impulsion était définitivement donnée. Un jeune anti-

[1] *Hist. Gymnasii Patavini*, t. II, liv. II, § 241.

[2] *Anecdotes and observations, relating to Oliver Cromwell* (printed for private inspection), in-4. 1763. (Ce livre est rare.)

[3] *A biographical history of England*, by Granger, in-8, quatre volumes. Trois éditions.

quaire, nommé *Mark Noble*, singulier personnage, esprit borné, savant à sa manière, doué d'une patience sans égale et dénué d'imagination, de style, de philosophie, même de sens et de sagacité, conçut alors le projet de traiter Cromwell comme une énigme d'archéologie. Il consacra sa vie entière, avec une idolâtrie acharnée, à recueillir les généalogies, à comparer les chartes, à copier les textes, à restituer les armoiries et annoter les documents relatifs à la famille, aux aïeux, aux collatéraux, aux descendants et aux amis du Protecteur[1]. Cet amas colossal de minuties sans critique, de documents fastidieux, contradictoires, inexacts et même apocryphes, forme cependant un répertoire indispensable, au sein duquel l'histoire réelle est comme engloutie et perdue. On y retrouve avec plaisir, dans des gravures nombreuses, le vieux château d'Hinchinbrook, ses fenêtres saxonnes, ses pavillons pentagones, ses murailles monacales avec de petits créneaux de défense et des ifs ronds taillés à la hollandaise; — on y voit les bannières armoriées des Williams keltiques du pays de Galles alliés aux Cromwell saxons, et *le lion d'or* sur fond de *sable*, qui compose le vrai blason de Cromwell — lion qui, dans certaines branches de la famille, est surmonté d'une étoile d'argent à *senestre*, comme dans le blason de Bonaparte. Les volumes de Noble

[1] *Memoirs of the Protectoral House*, by Mark Noble, deux volumes in-8.

contiennent les comptes de dépense de Cromwell et de sa femme Élizabeth. On y voit combien a coûté de schellings le cercueil du Protecteur, de combien de voitures il était suivi, et jusqu'au nom du maçon qui a descellé le sépulcre du grand homme, et joué avec son cadavre avant de l'accrocher à la potence.

Ces collecteurs d'anecdotes que l'humoriste Burton appelle les *regrattiers* de l'histoire, sont peut-être plus utiles après tout que ces avocats hommes de parti, qui prétendent au titre d'historien et ne font que plaider la cause d'une faction. L'évêque conspirateur *Burnet* et le réfugié protestant *Rapin Thoiras* défendirent Guillaume III et l'établissement de 1688; le puritain *Neal*, le républicain *Brodie*, la démocrate mistriss *Macaulay*, justifièrent la révolte; ni les uns ni les autres ne pardonnèrent à Cromwell de l'avoir confisquée et d'avoir usurpé le trône.

Quant aux historiens Tories, leur thème était fait d'avance. Le royaliste *Carte*, lord *Littleton* et même le bon *Goldsmith*, cédant au flot général des idées sceptiques et ne concevant pas l'exaltation religieuse sans un mélange de fourberie, adoptèrent la plupart des chimères qui s'étaient accréditées depuis cent ans. Quant au jacobite écossais *Hume*, qui n'avait point d'opinion personnelle, mais qui aimait à blesser la dynastie hanovrienne et à irriter les whigs, il abusa de son adresse et de l'admirable limpidité de son style pour effacer la grandeur de Cromwell. L'alliance du fanatisme et de la force morale le déroutait

et l'étonnait; il transforma donc subtilement le puritain dictateur, maître de son siècle, en un insensé assez peu intelligent, homme plus singulier que grand et mieux servi par les circonstances que par son habileté.

Enfin sonna l'heure de la Révolution française, inaugurée par cette autre révolution des États-Unis d'Amérique qui portait encore l'empreinte vive et brûlante du puritanisme et de Cromwell; l'esprit démocratique trouva des panégyristes ardents, qui s'attachèrent encore à déprécier Cromwell. Les écrivains qui penchaient vers les idées nouvelles, *Godwin*, *Brodie* et M. *Foster* lui-même se montrèrent injustes. Ce dernier, dans les *Vies des Hommes d'Etat de la République* [1], plaça aussi haut ou plus haut que Cromwell le mystique Vane, l'avocat Pym, le métaphysicien Elliot, le courageux Fairfax, tous ceux qu'il avait dépassés ou domptés. *Godwin*, puissant esprit, trop philosophe dans ses romans, et trop imbu d'idées chimériques pour réussir dans l'histoire, consacra ses *Annales de la République* [2] à l'apothéose des héros de la Révolution, et les montra « attrapés (comme il le dit avec Ludlow), d'une manière si infâme par un grand hypocrite et un heureux bandit [3].

[1] *Statesmen of the Commonwealth*, 3 vol. in-12. 1835.

[2] *History of the Commonwealth*, 2 vol. in-8.

[3] *Ludlow's Memoirs*, ad calcem.

Au commencement du XIXe siècle, un phénomène analogue au protectorat de Cromwell étonna l'Europe. Napoléon régna. Les jugements erronés ou chimériques portés sur le puritain du XVIIe siècle n'avaient pas été rectifiés; la plupart des documents de cette biographie n'avaient été publiés qu'avec des altérations notables. Mais les grands événements et les crises de l'histoire apportent avec eux leur clarté particulière; en 1810, les esprits sagaces comprirent la révolution de 1640. Cromwell et Napoléon s'expliquaient l'un l'autre.

Sans doute il y avait, quant aux mobiles, des différences nombreuses entre les deux époques; mais les ressorts politiques de l'une et de l'autre se touchaient en beaucoup de points. La *Vie de Cromwell* par M. Villemain, l'un des premiers ouvrages de cet esprit lumineux, vaste et flexible, dépassa de bien loin, pour l'impartialité, la clarté de l'exposition et même la compréhension du caractère de Cromwell, ce qui avait été écrit auparavant sur le même sujet. M. Guizot, dans son *Histoire des guerres civiles d'Angleterre*, un des monuments les plus sévères de l'histoire politique, rendit aussi à Cromwell une grande part de justice, et continua de dégager de ses ombres cette terrible et grande figure.

§ V.

Correspondance de Cromwell publiée avec commentaires. — Du nouvel éditeur de ces lettres, Thomas Carlyle.

L'impulsion était donnée, le mouvement imprimé aux esprits, et l'on devait s'attendre que bientôt quelque enthousiaste, prenant le contre-pied de ses prédécesseurs, porterait Cromwell sur le pavois et compléterait son apothéose. L'homme qui se chargea de cette tâche et qui la dépassa fut Thomas Carlyle, une des intelligences les plus singulièrement douées parmi nos contemporains, et peut-être celle qui a le moins d'affinité avec les qualités spéciales qui distinguent le génie français.

Thomas Carlyle est un demi-Écossais, *borderer* ou homme des limites de l'Écosse et de l'Angleterre, né au milieu de ces ravines pittoresques et de ces vallées sinueuses entremêlées de cascades bondissantes et de rochers abrupts qui séparent l'Angleterre de l'Écosse. Au commencement de notre siècle, le village d'Ecclesfechan, dans le comté d'Annandale, à la fois civilisé par le voisinage de l'Angleterre et sauvage par sa situation dans une gorge de montagnes, regardait comme son oracle le père de Carlyle, fermier riche, et dont la veuve, une *maîtresse femme*, à ce que dit son fils, existe encore et s'enorgueillit de la renom-

mée acquise par Thomas. Le fils traversa, comme il arrive souvent aux hommes supérieurs, plusieurs zones d'études et de pensées avant de trouver sa voie définitive; on dut le juger capricieux; il voulait tout comprendre.

Élevé pour l'Église, inscrit sur la liste des élèves d'un collége écossais, il s'éprit d'abord des sciences exactes et y excella, ensuite de la jurisprudence qu'il étudia à fond, enfin de la métaphysique, qui le conduisit à l'étude de la philosophie allemande. La connaissance pratique de la vie résultait pour lui de la rustique simplicité de sa jeunesse; il devait l'habitude de la précision à la science des nombres, la subtilité des déductions aux arguties de la chicane; la profondeur rêveuse de ses nouveaux maîtres vint se mêler à cet extraordinaire mélange, et ces derniers le séduisirent jusqu'à l'enivrer.

La route des esprits ordinaires et des talents ornés est bien plus directe; Pascal, Leibnitz et Goethe essayent longtemps leurs forces et traversent obliquement vingt régions avant de tracer le cercle qui les circonscrit. Leur apprentissage semble une erreur et un voyage au hasard; c'est une douleur et une exploration. « Longtemps, dit Carlyle dans son étrange style, je me suis adressé cette question : Possèdes-tu en toi-même une certaine faculté, un certain germe, une force propre que tout le monde n'a pas, ou bien es-tu tout simplement la plus complète nullité de ces temps modernes? Comment me répon-

dre? Terrible incrédulité, de ne pas croire en soi-même! Et je n'avais pas foi! comment l'aurais-je eue? Récemment le ciel avait paru s'ouvrir à mes yeux; j'avais aimé ardemment et en vain; le paradis, se refermant tout à coup pour moi, ne m'avait laissé que le sentiment du désespoir et le mépris de moi-même. Je ne savais que faire de la grande énigme de la vie spirituelle, et le mystère de la vie pratique m'échappait également; je ne faisais pas le plus léger progrès dans le monde, partout ballotté, méprisé, repoussé, honni des hommes. Perdu dans cette foule menaçante, chiffre isolé au milieu de cette multitude infinie, sans pouvoir, sans force, sans avenir, il me semblait que je n'eusse d'autre faculté que celle de voir, et de voir ma propre misère. Les hommes me pressaient de toutes parts, et je me sentais éloigné d'eux, séparé de la foule par des murs d'airain, murs invisibles. Un enchantement douloureux me condamnait à vivre, à aimer, à penser, isolé de tout ce qui vit, de tout ce qui aime et de tout ce qui pense. Y avait-il dans ce vaste monde un cœur fidèle sur lequel je pusse reposer mon cœur? Oh non! mon Dieu, pas un! Je restai donc, le mépris dans la pensée, la douleur dans l'âme, un sceau de silence sur les lèvres, muet au milieu de cette succession changeante d'amis prétendus : âmes avides et vénales, cœurs ridés, tous prêts à profiter de mes fautes, et auxquels je dérobais soigneusement ce que rêvait mon cerveau, ce que mon âme souffrait. Dans ces cas-là, ce qu'on a de

mieux à faire, c'est de parler peu, de se tenir bien clos et couvert, et de n'emprunter jamais sa conversation qu'aux papiers publics; de la sorte on ne court aucun risque. Oui, quand je regarde en arrière, je m'étonne d'avoir pu vivre ainsi; hommes et femmes, même en me parlant, n'étaient que des ombres ou des peintures, et, dans le commerce habituel de la vie, je ne sentais plus de cœurs battre auprès de moi; des marionnettes rapaces de bois et de métal m'environnaient de toutes parts. Je marchais solitaire au milieu de leurs rues et de leurs assemblées, dévorant dans ma caverne, comme le tigre, non pas les autres, mais mon propre cœur, et sauvage comme lui dans ses solitudes indiennes. »

Cette biographie secrète de l'isolement et des luttes du talent rappelle Jean-Jacques Rousseau. Schiller, Goethe, Richter, Mme. de Staël laissèrent des traces dans l'intelligence de Carlyle. Il publia d'abord, en 1824, une traduction fidèle de l'*Apprentissage de Wilhelm Meister*, puis une série de contes et de romans allemands en quatre volumes. Collaborateur du *Fraser's Magazine*, il fit sa route contre vents et marée; une fois accepté du public, il alla voiles déployées et s'abandonna librement à cette humeur fantasque et plus que poétique, rayon de soleil qui se brise et se joue à la surface des eaux profondes. Alors il écrivit pour le *Fraser* une rêverie bizarre, dans laquelle les formes des gouvernements, des institutions et des arts sont com-

parées aux vêtements qui se modèlent sur la taille de l'homme ; l'histoire de ces vêtements, à la fois symboliques et usuels, variables et réductibles à des types communs compose le *Sartor Resartus*[1], ouvrage qui ressemble aux essais hiéroglyphiques de l'allemand Hamann, et aux trivialités sentimentales de Sterne ; — il faut le relire cinq fois pour le comprendre à peine ; on y voit combien l'imagination de Carlyle était alors remplie des plus subtiles vapeurs.

D'autres recueils s'attachèrent cet écrivain original ; le trop plein de ses idées et de ses souffrances alla remplir une série de volumes dont la pensée philosophique se cache sous une forme hétéroclite, — allemande et anglaise ; — tantôt Sterne, tantôt Jean-Paul, quelquefois Goethe ; — la chimie, l'astronomie, l'algèbre jetées pêle-mêle et confondues. Je ne pourrais mieux comparer cette manière capricieuse, heurtée et colorée, qu'au style de Mirabeau père, *l'ami des hommes*, que Carlyle lui-même a ainsi caractérisé : « un style riche et richement extravagant, plein de nouveauté, de vigueur, de soleil et d'ombre, — étincelant sous sa cuirasse de métaphores et sous les triples écailles de ses images extraordinaires ; — style disloqué, tortueux, mystérieux, — des vapeurs molles sur des angles de montagnes, et des rayons de soleil dans des

[1] « Le tailleur recousu. »

trous profonds, avec une veine de satire cachée que le XVIII[e] siècle ne comprenait pas. La pâture était trop forte pour les jeunes et aimables enfants qui l'écoutaient. »

Carlyle fit paraître en 1837, et toujours dans le même style, *French Revolution, a history*; en 1839, ses *Essais* et une brochure intitulée *Chartism;* en 1841, ses leçons sur *le Culte des Héros*, et plus tard *le Présent et le Passé*. C'est dans l'*Histoire de la Révolution* que son talent éclate; ses autres ouvrages, moins énergiques, contiennent le développement et l'application de ses doctrines au temps actuel et à l'avenir. *Le Chartisme* offre l'analyse pittoresque des maladies sociales que l'accroissement démesuré de l'industrie peut entraîner. Carlyle étudie cet anévrisme commercial comme un médecin qui reconnaît que la force de la vie accumulée sur un point va devenir dangereuse.

Éloquent et même profond, il est peu pratique et ses ouvrages, d'où jaillissent mille lueurs, n'ont exercé aucune influence sur la France; aucun d'eux n'a été traduit. L'auteur de ces pages est le seul écrivain français qui ait signalé chez l'humoriste dont nous nous occupons ici une puissance incontestable de pensée et une valeur philosophique cachée sous tant d'obscurités et de voiles. Carlyle est en effet l'un des plus mauvais écrivains et l'un des plus hardis penseurs de l'époque. Il ne comprend pas tout ce qu'il sait, il ne discerne pas tout ce

qu'il voit. Son trépied est celui de la pythonisse; aux vapeurs qui s'en exhalent se mêlent des lueurs éclatantes et des formes indécises. Il n'est même ni Anglais ni Allemand; — « peut-être doit-on m'excuser, dit-il, quand on jette les yeux autour de soi et que l'on observe l'Europe actuelle qui tourne sur elle-même, ivre et rêveuse comme un derviche, n'avançant et ne reculant pas, ne faisant ni la paix ni la guerre, ne sachant et n'osant marcher ni vers la république, ni vers la monarchie, ni vers le protestantisme, ni vers le catholicisme. » Cette fusion ou cette confusion des éléments sociaux énervés, qui ne laisse pas une nationalité debout, a douloureusement ému Carlyle. Il s'est hâté d'abjurer et d'abdiquer la qualité d'Anglais moderne; remontant à une vérité suprême, en dehors des discussions actuelles de son pays, Carlyle a déclaré qu'il ne voulait avoir rien de commun avec les économistes et les statisticiens; qu'il regardait le monde moderne comme gangrené et pourri, et qu'il n'espérait rien désormais que de l'abnégation personnelle: — « L'abnégation et le renoncement, a-t-il dit, constitueront pour les individus et les peuples le premier pas de retour vers la vie morale. »

Enivré plutôt qu'éclairé par ces inspirations et ces théories, il écrivit *Past and Present* et *Chartism*, deux ouvrages dithyrambiques et incomplets, sans conclusion, mais qui font penser. Il avait été naturellement conduit par ses méditations et ses études

à constater les effets de l'élément sceptique et de l'examen critique dans les sociétés modernes. Reconnaissant que l'enthousiasme était détruit ou presque détruit et qu'un temps sans respect pour les grands hommes et les grandes vertus ne devait plus produire ni vertus ni héros; il essaya de relever l'autel des unes et le culte des autres, et publia pour atteindre ce but son livre sur le *Culte des héros* (Hero-Worship); — le philosophe y étudie l'une après l'autre toutes les espèces d'hommes qui ont dirigé l'humanité.

Cet ouvrage précipita Carlyle dans le fanatisme de Cromwell; c'est par cette voie qu'il entra dans l'étude approfondie du héros calviniste. Il se mit à consulter avec une ardeur extrême toutes les histoires et biographies de Cromwell; nous avons dit pourquoi il n'en existait aucune de satisfaisante. Mécontent et irrité jusqu'à la colère contre les reproducteurs infidèles ou les calomniateurs « d'un héros, » il compulsa les documents originaux qui ne le satisfirent pas davantage, tant ils étaient partiaux ou mal classés. Il finit par s'adresser en dernier ressort et en désespoir de cause à Cromwell lui-même et entreprit d'étudier la correspondance du puritain, non-seulement dans les fragments épars chez Mark Noble, Thurloë, Whitlocke et ailleurs, mais dans les lettres manuscrites et inédites, enfouies au sein des archives et des bibliothèques publiques. Il consacra pieusement deux ou trois années à cette recherche, s'en-

ferma, dit-on, dans une humble demeure, seul avec son trésor dont il copia, collationna et commenta toutes les parties avec un soin enthousiaste; — et s'enivra de son œuvre comme un commentateur, de son idéal comme un poëte.

Dès qu'il eut achevé ce travail, le cri de triomphe lui échappa : « Les voici, s'écria-t-il, les vraies paroles de Cromwell, les choses tracées de la main de cet homme, que j'ai cherchées de près comme de loin, recueillies au fond du Léthé, dans le marécage des pédants; j'y ai jeté mon filet et je les en ai tirées. Les voici!

« J'ai opéré ce lavage, ce blanchissage, ce décatissage; la multitude de stupidités étrangères qui encombraient ce linge sale a rendu le métier pénible, et Dieu me préserve de reprendre une tâche pareille! Quoi qu'il en soit, le public le verra maintenant sous sa vraie forme. J'ai passé des années de labeur dans les régions obscures et indescriptibles de l'histoire, et chaque jour je suis resté plus convaincu de cette vérité : — que l'imagination populaire a eu raison; que l'homme appelé Olivier Cromwell fut en réalité l'âme de la révolte puritaine; — que sans lui elle n'eût jamais été une révolte transcendante et mémorable, une forte époque dans la vie du monde; — que cette époque constitue l'épopée de Cromwell, *la Cromwelliade*; — qu'il a le droit d'imposer son nom à cette phase bien plus que la plupart des héros à leurs épopées, et que ce résultat deviendra sans cesse plus visible. Sous un autre rapport l'imagination populaire se trompe; non

mon Olivier n'est pas un homme de mensonge. Toutes ses paroles portent un sens, elles méritent d'être étudiées et pesées. Un esprit sérieux qui approfondit les instincts, les mystérieux silences de cet homme, qui les épelle avec soin et les déchiffre avec amour, est bien payé de sa peine. Le caractère de Cromwell et celui de son temps sont aussi éloignés que possible de l'hypocrisie et de la fourbe dont on fait une peinture si confuse et si généralement adoptée. Lisez donc les vraies paroles de cet homme pour le comprendre! »

Après avoir ainsi chanté victoire, l'éditeur nouveau des *Lettres de Cromwell*, rempli d'une admiration superstitieuse et devenu puritain de 1640, éclate en invectives aussi ardentes que celles de Diderot, contre tous les historiens et biographes ses prédécesseurs, depuis Disraëli jusqu'à Heath, et depuis Rushworth jusqu'à M. Hallam.

Leurs opinions ne sont pas même discutées. Notes, documents et mémoires, balayés à la fois sous le nom de *Dryasdust* (sec comme poussière), sont sacrifiés à une satire inexorable; les quolibets, les sarcasmes et les jeux de mots prodigués aux anciens collecteurs. Tantôt Carlyle appelle le recueil de Rushworth « la coagulation de la stupidité, » et toutes les fois qu'il en parle, il revient à ce mot; tantôt il traite Whitlocke de « montagne de mensonge. » Il a toujours l'air de se parler à lui-même, et sans une grande fatigue et une exacte connaissance des écrivains antérieurs, on ne parvient même pas à saisir le sens du commentateur nouveau.

« Comment avaler ce jargon coagulé? » dit-il en parlant des *Somers' tracts*. Sans aucun doute les pamphlets que Somers a recueillis sont du « jargon ; » si Somers ne les avait pas « coagulés » nous serions privés de bien des documents précieux. Le style de M. Hallam étant un peu sec, Carlyle le désigne par un sobriquet, *Sec comme poussière*, et ce Heath qui a fait de Cromwell une absurde et folle biographie royaliste devient *Carrion-Heath* (Heath-la-Charogné); — ce qui dépasse il faut l'avouer, les droits légitimes de l'humorisme aristophanique.

Le commentaire ajouté aux lettres de Cromwell et à ses discours est écrit du même style. Le roman, le poëme, la satire se mêlent, se combinent, se heurtent tour à tour de la façon la plus extravagante. Carlyle s'arrête au milieu d'une discussion et s'écrie : *O Abîme ! O mort ! O temps !* — Plusieurs de ses phrases sont aussi intelligibles que celle-ci : « *Si Sec-comme-poussière* avait vu la semaille de la colline Saint-George, la chute menacée des haies des parcs et le galop vers Burford, il aurait réfléchi à ce que signifie la conviction dans un temps sérieux, non pas de longues amplifications dans la salle d'Exeter, mais une rapide et silencieuse pratique sur la face du globe, et peut-être laisserait-il ses pauvres cheveux en paix [1]. » Quand il cite un discours de Cromwell, il interrompt son héros pour lui dire : « Votre Altesse

[1] « Apparemment si le lecteur avait assisté aux tentatives des

est tendre.... elle a l'air sombre ! » ou même : « Votre Altesse *patauge*! » Pour exprimer qu'il n'y avait pas de fausseté dans le puritanisme, il dit que, « comme il n'y avait pas de *flunkeyisme*[1] dans ce temps-là, » il le respecte. Enfin Sterne, Richter ou Hamann, Gozzi ou Quevedo approchent à peine de la burlesque humeur de ce livre consacré aux matières les plus graves et aux temps les plus sombres, — caverne de Trophonius où les éclairs se battent avec les nuages. On quitte une énigme pour entrer dans un logogriphe; les singularités de Richter et les caprices d'Hoffmann s'y mêlent aux obscurités de Swedenborg.

Ces procédés de style appliqués aux faits politiques, cette méthode fantastique et colorée, enthousiaste et exagérée convenaient peu à l'appréciation calme et désintéressée que réclame l'histoire. L'histoire humoristique est impossible; la liberté capricieuse ne lui va pas; il faut bien qu'elle s'astreigne au cadre des réalités; elle se meut dans le temps qui a ses limites, et dans l'espace qui a les siennes.

Appliquée à l'histoire, la méthode libre de Carlyle est donc inadmissible; elle embrouille et obscurcit les faits

niveleurs, il saurait combien la foi est puissante, et ne se fâcherait pas contre Cromwell ».

[1] *Flunkeyism*, mot d'argot qui n'appartient guère qu'à Thomas Carlyle; *Flunkey*, charlatan et dupe de bas étage, semble exprimer un mélange d'hypocrisie et de niaiserie, si du moins les mots de ce dictionnaire mobile peuvent être ramenés à un sens réel et fixe.

que l'historien doit placer sous leur jour véritable et dans leur ordre de génération. Au lieu d'accabler d'un mépris injuste ses prédécesseurs, Hume, Lingard, Clarendon qui ne possédaient pas les éléments dont il est maître, Carlyle aurait dû faire de ces éléments l'usage qu'une raison sévère lui indiquait.

Non-seulement il les a laissés à l'état de matériaux, sans les dégrossir, les mettre à leur place et les élaborer; non-seulement le métal n'est pas sorti de la gangue et l'œuvre de l'artiste n'est pas accomplie, mais d'une part égaré par un mysticisme exalté et sentimental, d'une autre par le dédain de son propre siècle et l'horreur que lui inspirent le scepticisme, l'indifférence et la faiblesse de nos mœurs, il a transformé son commentaire en une série d'hymnes et d'apothéoses, dont l'exagération détruit la valeur.

§ VI.

Du nouveau point de vue historique adopté par l'auteur de ce livre et de son œuvre.

Nous n'avons pas admis l'apothéose du puritanisme. Nous ne pensons pas avec Carlyle que l'Angleterre soit déchue pour l'avoir abdiqué, pour avoir renoncé à la loi biblique du *covenant*; nous ne maudissons pas avec lui le XVIIIe siècle et le XIXe.

La résurrection des doctrines puritaines nous sem-

ble impossible; cette phase historique coïncidant avec le mouvement ascensionnel des races du Nord est achevée. Enfermées dans le cercle d'une exaltation fataliste, la morale et la politique de Carlyle n'ont rien de satisfaisant et de complet. Les peuples ne sont pas destinés à vivre dans la fournaise; et les flammes des passions fanatiques, dont elles traversent le foyer, pour retremper et se fortifier, ne peuvent devenir leur élément vital.

Carlyle affirme que le développement de l'Angleterre depuis la mort de Cromwell ne doit compter absolument pour rien; l'Inde conquise, le commerce triomphant, la richesse, l'industrie, les arts ne sont rien. Il termine son livre par une comparaison des plus burlesques; l'Angleterre actuelle est assimilée à *une autruche qui tourne le dos au soleil.* — « Comme une gourmande autruche, occupée seulement de vivre et de garder sa peau, l'Angleterre d'aujourd'hui montre au soleil son *autre extrémité,* avec sa tête cachée dans le premier buisson de défroques d'église.... Elle se réveillera bientôt d'une terrible manière, *a posteriori,* cette autruche absorbée par le soin grossier de sa vie.... » Telle est la bouffonnerie qui résume l'œuvre; le soleil, c'est le puritanisme que l'on a cessé de regarder.

En écartant la question de goût littéraire, ce reproche n'a rien de philosophique. A quoi la tempête servirait-elle sans ce progrès tranquille qui recueille paisiblement le bénéfice des orages? Et quel bon sens

y aurait-il de louer la foudre qui purifie l'air et ravive les éléments vitaux, à l'exclusion de l'éclat d'un beau jour et de la sérénité du ciel?

Le point de vue de Carlyle n'était pas le mien. Partant d'un principe contraire et regardant le fanatisme de Cromwell et de ses amis, non comme une théorie définitive et regrettable, mais comme une manifestation nécessaire et insurrectionnelle de l'esprit des races du Nord, je me suis attaché aux documents recueillis par Carlyle et j'ai essayé de dégager l'inconnue, de résoudre le vieux problème, le caractère de Cromwell.

Comment se prépara-t-il aux destinées que Dieu lui réservait? par quels degrés s'éleva-t-il? quelle fut l'éducation progressive de ce dictateur? le représentant du calvinisme septentrional au XVIIe siècle, qu'a-t-il été dans sa vie provinciale et son obscurité? quels sentiments l'animaient pendant l'époque militante qui le conduisit au protectorat, et pendant le protectorat même? enfin quelles étaient la trempe de son âme et la nature de son esprit?

Ces questions, j'ai voulu les résoudre en les rattachant au vaste mouvement dont Cromwell faisait partie. J'ai conservé fidèlement et traduit avec une servilité sans élégance ses lettres nombreuses et significatives. Une table des dates et des événements du XVIIe siècle en Angleterre, placée avant l'ouvrage

même, est destinée à faciliter la compréhension des résultats historiques. Enfin j'ai joint ici une liste complète des divers portraits de Cromwell et de sa famille, — et de tous les points j'ai appelé la lumière sur cette redoutable figure.

ICONOLOGIE

DE LA FAMILLE CROMWELL.

Sir Thomas Cromwell (arrière-grand-oncle d'Olivier Cromwell le Protecteur), né à Putney, dans la forge de son père, partit jeune pour l'Italie où il servit comme simple soldat d'infanterie sous le duc de Bourbon, devint secrétaire du cardinal Wolsey, fut l'instrument le plus souple des volontés despotiques de Henri VIII, prit une part active à la suppression et à la spoliation des monastères, et supplanta Wolsey dans la confiance de son maître qui le créa comte (*Earl*) d'Essex et vice-régent. A ce dernier titre, Cromwell prit le pas sur tous les officiers de la cour. Henri VIII, selon sa coutume, livra Cromwell au bourreau qui le décapita le 28 juillet 1540. Il était ambitieux et souple, avide et prodigue, capable de ruse et de munificence. A Florence qu'il traversait à pied comme un pauvre soldat, un négociant nommé Frescobaldo lui offrit une hospitalité bienveillante. Trente années après, Cromwell, devenu puissant à Londres, rencontra dans les rues de cette ville un pauvre mendiant italien qu'il reconnut; c'était Frescobaldo ruiné. Cromwell le fit venir chez lui, le logea dans son palais et rétablit la fortune de son

ancien bienfaiteur qu'il renvoya en Italie. Cette anecdote est rapportée dans l'*Apologie* d'Hakewill (1630, page 435), D'un autre côté *Stow*, dans son *Examen de Londres* (Survey, etc., 1632, page 187), cite les preuves les plus odieuses de la rapacité de Cromwell, qui, en détruisant les couvents, avait soin d'arrondir sa fortune. Shakspeare a saisi avec son habileté et sa profondeur ordinaires les nuances de ce caractère véhément et obséquieux. C'est lui qui répond par le silence à la belle allocution de Wolsey disgracié : — « Cromwell ! Cromwell ! Prends garde à l'ambition ! Prends-y garde !... Si j'avais servi mon Dieu avec la moitié du zèle que j'ai donné à mon roi, je ne serais pas nu et saignant... sous la main de mes ennemis ! » (A. III. *Cromwell and Wolsey.*)

PORTRAITS DE THOMAS CROMWELL.

HOLBEIN, ami d'Érasme et de Thomas More, contemporain de Shakspeare et d'Albert Durer, l'un des maîtres caractéristiques de l'art septentrional au XVIe siècle, a fait le portrait original de Thomas Cromwell, d'après lequel ont été exécutées les cinq gravures dont la désignation suit :

I. — SIR THOMAS CROMWELL, gravé par Peacham (très-rare).

II. — *Id.*, sans nom de graveur, le bas gravé à la pointe par Hollar.

III. — *Id.*, gravé par H. White (demi-feuille).

IV. — *Id.*, gravé par Houbraken.

V. — *Id.*, gravé à la manière noire par Mainwaring (in-quarto).

Olivier Cromwell. Les peintres contemporains reproduisirent à l'envi les traits de Cromwell. Les portraits les plus connus, sont ceux de Cooper, de Lely, de Vandyck et de Walker. Le tableau de Vandyck est un portrait de Charles Ier, dont la tête a été remplacée par celle de Cromwell. Quant à Walker, il a peint Cromwell six fois et semble avoir reproduit fidèlement la physionomie de son modèle. Evelyn, qui avait personnellement connu le Protecteur, disait que l'un des tableaux de Walker offrait le portrait le plus ressemblant de Cromwell, et que « la dissimulation profonde, l'audace, la cruauté et l'ambition se laissaient lire sur chacun des traits de ce visage. » Un autre des portraits de Cromwell, peint par Walker, acheté par le grand-duc de Toscane à un parent du Protecteur, pour la somme de cinq cents livres sterling, se trouve actuellement à Florence dans le Vieux-Palais, ainsi que le masque de Cromwell moulé sur nature quelques moments après sa mort : Breval, qui constate ce fait dans ses *Voyages,* ajoute que l'empreinte des traits de Cromwell put être prise ainsi, grâce aux moyens ingénieux mis en œuvre par l'ambassadeur toscan à Londres. Il fait en outre observer qu'il y a, dans ce masque, une puissance d'expression plus énergique que dans aucun buste ou portrait de Cromwell qu'il ait jamais vu. Suivant le comte de Corke, ce masque « respire l'audace, la persévérance, l'intelligence, la pénétration et l'orgueil; » mais il est difficile de croire qu'il ait été moulé après la mort de Cromwell. « La mort, dit le comte, a pour effet de détendre les muscles et d'affaisser les traits; dans le masque les traits sont accusés et vivants, le regard est fier et impérieux. » On peut toutefois rejeter l'avis du

comte de Corke, surtout en contemplant la tête si caractéristique de Henry VII, à Strawberryhall, tête qui, incontestablement, reproduit le moule pris sur les traits de ce prince après sa mort.

Parmi les images de Cromwell qui nous sont parvenues, un grand nombre sont gravées, et quelques-unes sont accompagnées soit d'attributs, soit de mots injurieux. Au-dessous de l'une d'elles est écrit le mot *Tyrannus*. Cette gravure qui servait de frontispice à une *Vie d'Agathocle*, tyran de Syracuse, représente manifestement Cromwell. Une autre qui, au-dessous de Cromwell, offre la tête de Charles Ier et celles de plusieurs royalistes décapités, est accompagnée de cette sentence latine : *Sat doctus versare dolos*. Cette gravure fait allusion à la duplicité dont l'accusaient les royalistes. Le docteur George Hickes rapporte l'anecdote suivante, probablement fausse, et qui avait cours parmi les cavaliers. Après la mort de Charles, un gentleman demandait à Cromwell, de la part d'une dame, une boucle des cheveux du roi. « Oh, non ! répondit Cromwell en fondant en larmes, cela ne se peut ; je lui ai juré, tandis qu'il vivait, que pas un cheveu de sa tête ne périrait. »

Enfin, une autre gravure représente Cromwell au milieu de ses gardes, en proie à l'effroi, tenant à la main le pamphlet : *Killing no murder*. Ce pamphlet fut publié, en 1657, par Silas Titus, sous le nom de William Allen. « L'auteur, dit gravement M. Wood, donnait à Cromwell des raisons convaincantes et satisfaisantes de se tuer lui-même. Il lui laissait généreusement le choix de se pendre, de se noyer ou de se brûler la cervelle. Il lui démontrait la nécessité de le faire, l'honneur qui lui

en reviendrait, enfin usait d'arguments tels, qu'ils auraient persuadé tout autre qu'un rebelle endurci. »

Cromwell fut épouvanté de cette pièce, et quelques historiens disent qu'il fut tenté de céder aux avis de l'auteur par la crainte de périr sous les coups d'une main vile.

Les traits de Cromwell étaient puissants et vulgaires; il avait le nez rouge et enluminé. Ses ennemis, les royalistes surtout, le tournaient en ridicule. Cleaveland, dans son *London Diurnal,* attaque à diverses reprises le nez du Protecteur. Cromwell s'inquiétait peu de ces railleries. Quand Lely fit son portrait, il lui ordonna de le représenter fidèlement, et de ne pas lui faire grâce « d'une verrue. »

Voici la liste, aussi complète que possible, des tableaux et gravures composant l'iconographie de Cromwell.

I. — Olivier Cromwell, lord protecteur; excellente miniature, par Samuel Cooper, 1653, gravée deux fois, par G. Vertue, dont une fois pour l'histoire de Rapin.

II. — Olivier Cromwell, peint par Cooper, gravé par Houbraken.

III. — Olivier Cromwell, peint par Lely, en 1653, gravé Faber.

IV. — Olivier Cromwell, peint par Lely, gravé par Faber.

V. — Oliverius Cromwell, peint par Walker, gravé par Lambart. Richard, fils de Cromwell, tient son père par son écharpe. C'est ce portrait qu'Evelyn signale comme le plus ressemblant.

VI. — Olivier Cromwell, peint par Walker, gravé par Pelham en 1723.

VII. — Olivier Cromwell, peint par Walker, gravé par Faber.

VIII. — Olivier Cromwell, peint par Walker. La gravure ne porte pas de nom d'auteur, et est accompagnée de ces mots : *Careat successibus opto.*

IX. — Olivier Cromwell, peint par Walker, gravé sous la direction de Picart, en 1724.

X. — Olivier Cromwell, par Vandyck. C'était d'abord le portrait de Charles Ier. Le peintre a changé la tête.

XI. — Olivier Cromwell, gravé par Bretherton d'après le tableau donné par M. Hollis au collége de Sidney, à Cambridge.

XII. — Olivarius primus, par Faithorne.

XIII. — Olivarius Britannicus heros, par Faithorne, à cheval et armé.

XIV. — Olivier Cromwell, avec les lettres O. C. P. R. aux quatre coins de la gravure.

XV. — Olivier Cromwell, A. P. Paris, Boisseven.

XVI. — Olivier Cromwell. — Cette gravure, au bas de laquelle se trouvent huit mauvais vers latins, se vendait à Paris.

XVII. — Olivier Cromwell, Protecteur van Engeland. Ovale avec ornements.

XVIII. — Olivier Cromwell à cheval, gravé par Rombout Vanden Hoeye.

XIX. — Olivarius Cromwell à cheval, gravé par Segerdt Tiebmans.

XX. — Olivier Cromwell, milord Protecteur, à cheval.

XXI. — O. Cromwell, dernier Protecteur, à cheval.

XXII. — Olivier Cromwell, gravé par B. Moncornet.

XXIII. — Oliverius Cromwell, gravé par Coenard Waumans.

XXIV. — Olivier Cromwell, gravé par Gunst.

XXV. — Olivier, lord Protecteur, commence à gouverner.

XXVI. — Olivier Cromwell, petit ovale portant seulement les initiales O. C.

XXVII. — Olivier Cromwell, avec bordure gravée ajoutée à la planche première.

XXVIII. — Olivier Cromwell, gravé par Jenner.

XXIX. — Cromwell, milord Protecteur, gravure française.

XXX. — Olivier Cromwell. — Ovale, avec David, Salomon, Alexandre et César, aux coins de la gravure.

XXXI. — Olivier Cromwell, un livre à la main, debout entre deux colonnes, gravé par Faithorne.

Cette gravure est extrêmement rare. La peinture originale a été mutilée, et la tête du roi William a remplacé celle de Cromwell.

XXXII. — Olivier Cromwell : au bas de la gravure se trouve le mot *tyrannus ;* la Perfidie et la Cruauté posent sur la tête de Cromwell une couronne de vipères.

Cette gravure, représentant évidemment Cromwell, fut publiée en tête d'une vie d'Agathocle, tyran de Syracuse.

XXXIII. — Olivier Cromwell, gravé par Vertue d'après les monnaies.

XXXIV. — Olivier Cromwell, — médaille hollandaise ; — légende : « Olivar. D. G. R. P. Ang. Sco. Hiberniæ Protector ; » au revers, Cromwell, la tête dans le sein de la Grande-Bretagne, *tergum obvertit*. L'ambassadeur espagnol s'avance *ut oscula det tergo*. Il est repoussé par l'ambassadeur français, qui lui dit : « Retire-toi, l'honneur appartient au roi mon maître. »

XXXV. — Oliverius Cromwell, avec ces mots : *Sat doc-*

tus versare dolos. Au-dessous de l'ovale renfermant Cromwell, sont les têtes de Charles Ier et de plusieurs royalistes décapités.

XXXVI. — Cromwell, en pied une couronne sur la tête, in-12. — Se trouve en tête de sa biographie. — Une autre gravure le représente en pied, plein d'effroi, entouré de ses gardes, et le pamphlet de Titus à la main.

M. Hughes, dans ses Lettres, vol. II, p. 308, dit que le meilleur portrait de Cromwell se trouvait en la possession de sir Robert Rich, à Rose-Hall; sir Thomas Frankland, Old Bond-Street, possédait aussi un portrait de Cromwell qu'il avait acheté en Portugal. Cromwell soulève la couronne de ses mains. Enfin, un dernier portrait de Cromwell, ayant appartenu à Whitelock, se trouvait à Bath en la possession du docteur Edward Cooper.

Nous bornerons ici cette liste. De nombreux peintres de tous pays ont reproduit les traits de Cromwell, soit dans des portraits, soit dans des tableaux historiques. Nous n'avons voulu citer que les contemporains de Cromwell.

Élisabeth Bourchier, femme d'Olivier Cromwell, était fille de James Bourchier, riche marchand de Londres. Sa famille était ancienne, et son père avait la même origine que les comtes d'Essex du même nom. Elle épousa Cromwell en 1620, et depuis cette époque jusqu'à la mort du Protecteur, elle ne cessa de partager sa fortune et ses périls. Elle a été représentée tour à tour comme une excellente épouse, une bonne mère de famille, s'occupant seulement de l'intérieur de son ménage; et comme une femme ambitieuse, excitant secrètement son mari et le

poussant à s'emparer de l'autorité. Il est certain qu'elle montra beaucoup de prudence. Si elle exerça sur Cromwell l'influence qu'on lui attribue, elle sut la dissimuler sous les soins qu'elle donnait à sa famille et à l'éducation de ses enfants. Quoi qu'il en soit, son rôle, si jamais elle en eut un, cessa naturellement à la mort du Protecteur. Depuis le retour de Charles II, elle vécut dans la retraite et l'obscurité et mourut le 8 octobre 1672, quatorze ans après Cromwell.

La seule gravure qui nous ait transmis les traits agréables, doux et calmes d'Élisabeth Bourchier se trouve en tête d'un ouvrage publié à Londres en 1664. Cet ouvrage satirique est intitulé : « Description fidèle de la cuisine et de la cour d'Élisabeth, surnommée Jeannette Cromwell, femme du dernier usurpateur. »

Élisabeth est représentée en coiffe noire. Dans la partie supérieure de la gravure se trouve un singe qui grimpe sur un meuble, par allusion, dit le grossier écrivain, au proverbe : *The higher it goes, the more it exposes its backside.*

Richard Cromwell. Jamais homme n'a été moins fait pour gouverner un peuple.

Né à Huntingdon en 1626, il montra, dès sa jeunesse, du goût pour la vie champêtre et de l'éloignement pour la politique et la guerre. Après son mariage avec la fille de Richard Hursley, du comté de Kent, il se retira à la campagne. Cette vie ne pouvait s'accorder avec les projets de son père, qui le jeta dans les affaires pour le préparer à lui succéder. Richard dut donc se résigner à siéger dans le parlement et dans le conseil de commerce, à rem-

placer son père comme chancelier de l'université de Cambridge et à présider la nouvelle chambre des pairs.

En 1658, à la mort de Cromwell qui l'avait désigné pour son successeur, il fut reconnu par le conseil et proclamé par l'armée Protecteur d'Angleterre. Mais sa main était trop faible pour dompter les résistances qui s'élevèrent de toutes parts, et le 22 avril 1659 Richard Cromwell signa sa démission, plus heureux sans doute de retrouver la paix, qu'affligé de perdre une grandeur qu'il n'avait pas cherchée. Lors du retour de Charles II en Angleterre, il passa sur le continent, et vécut oublié à Paris. La crainte d'une guerre entre l'Angleterre et la France le décida à se réfugier à Genève, où il resta jusqu'en 1680, époque de son retour en Angleterre. Il prit alors le nom de Clark, sous lequel il se fixa à Cheshunt, dans le comté d'Hertford, où il mourut le 13 juillet 1712, à l'âge de quatre-vingt-six ans.

Ses portraits sont peu nombreux. Voici la liste de ceux que l'on connaît.

I. — Richard Cromwell, lord Protecteur, avec le manteau et la couronne.

II. — Richard, lord Protecteur, par Hollar.

III. — Richard, etc., gravé par G. Haynesworth.

IV. — Richard, etc., gravé par Gammon.

V. — Richard, etc., revêtu d'une armure, se trouve en tête de l'ouvrage de Parceval, intitulé « l'Age de fer. »

VI. — Richard, etc., revêtu d'une armure, gravé par Fréd. Bouttats.

VII. — Richard, etc., gravure à l'eau forte

VIII. — Richard, etc., à cheval, avec le château de Windsor dans le fond.

IX. — Richard Cromwell, le doux chevalier (the meek knight), les géants Desborough et Lambert le guident par la main. Cette gravure sert de frontispice à l'ouvrage attribué à Flatman, et intitulé : « Don Juan Lamberto, histoire comique de ces derniers temps. »

Pour terminer, il ne reste plus qu'à mentionner une miniature par Cooper; elle faisait partie de la collection de Strawberry-Hill.

RÉSUMÉ CHRONOLOGIQUE

DE

L'HISTOIRE D'ANGLETERRE PENDANT LE XVII[e] SIÈCLE,

COMPRENANT LES ÉVÉNEMENTS DE LA VIE DE CROMWELL[1].

1599. Avril. NAISSANCE D'OLIVIER CROMWELL.

1603. Janv. MORT DE SIR HENRY CROMWELL.

Mars 24. Sir Robert Carey part pour l'Écosse afin d'informer le roi Jacques de la mort d'Élisabeth.

Le roi Jacques est proclamé dans la cité de Londres.

26. Arrivée de sir Robert Carey à Édimbourg.

30. Arrivée de sir Charles Percy et de Thomas Somerset venant de la part du conseil annoncer à Jacques son accession au trône.

[1] Il n'est pas inutile d'observer que l'année anglaise commençait alors le 25 mars ; — l'Angleterre n'a renoncé au *vieux style* du calendrier qu'en 1752. L'Écosse l'avait abandonné dès l'année 1600. — Quant aux pays catholiques, ils avaient, suivant l'injonction du Pape, adopté le *nouveau style*, dès 1582.

1603. Mars 30. Sir Robert Cécil fait saisir huit cents perturbateurs et les envoie servir sur la flotte hollandaise.

Avril 6. Le roi Jacques part pour Berwick.

VISITE DU ROI JACQUES CHEZ LES CROMWELL.

La reine Élisabeth est ensevelie à Westminster.

Sir Robert Cécil rencontre le roi à York.

21. Jacques fait pendre, sans jugement, un voleur à Newark-sur-Trent.

Il crée de nombreux chevaliers pendant son voyage.

Mai 3. Il arrive à Théobalds. Les lords du conseil lui rendent hommage.

7. Il arrive à Charter-House. Il publie une proclamation suspendant tous les monopoles jusqu'à examen, et promettant la suppression des protections royales et la répression des vexations des *purveyors* de la cour.

Défense générale de tuer des daims ou tous autres animaux sauvages servant à la chasse à courre ou au vol.

On trame un complot afin de s'emparer du roi et de le forcer à changer ses ministres et à accorder la tolérance. Conspirations dites *Bye-Plot* et *Main-Plot*. Raleigh, Cobham, Grey de Wilton et autres y prennent part.

Jacques va à la Tour et à Greenwich.

1603. Juin. La reine, le prince Henri et ses autres enfants, à l'exception du prince Charles, rejoignent le roi au château de Windsor.

Le prince Henri est fait chevalier de la Jarretière.

Juillet 6. Plusieurs conspirateurs sont arrêtés.

25. Le roi Jacques est couronné à Westminster.

Sir Walter Raleigh et lord Cobham sont conduits à la Tour.

La peste ravage Londres.

Août 5. La conspiration Gowry échoue. Actions de grâces pour le salut du roi.

10. Jeûne général tous les vendredis pendant la peste.

Jacques nomme un maître de cérémonies.

Raleigh, Cobham, Grey de Wilton et autres prennent part au complot formé pour s'emparer du roi et le contraindre à changer ses ministres et à accorder une tolérance générale.

Nov. 15. Les roturiers faisant partie du *Bye-Plot* sont jugés et condamnés à Winchester.

Sir Walter Raleigh est jugé comme ayant tramé dans le *Main-Plot*.

Il est reconnu coupable de trahison et condamné.

Grey et Cobham sont jugés par une commission de pairs et condamnés tous deux pour trahison.

29. Clarke et Watson sont exécutés à Winchester.

1603. Déc. 5. George Brooke est décapité au même lieu.
Cobham, Grey et Raleigh sont envoyés à la Tour pour le temps qu'il plaira au roi.
Markham, Brooksby et Copley sont bannis.

1604. Janv. 14-16. Le roi préside à Hampton-Court, comme conciliateur, une réunion d'évêques et de puritains. Il décide en faveur des évêques.

18. Les puritains obtiennent un délai pour rentrer dans la règle.
Whitgift meurt. Bancroft est nommé archevêque de Cantorbéry.
Les membres du clergé non conformistes sont persécutés et arrachés de leurs siéges.
Les papistes sont persécutés.

Mars 19. Assemblée du parlement. Le roi ordonne que les deux chambres conféreront sur l'élection de sir Francis Goodwin.
Abolition, par une commission, de toutes lois hostiles entre l'Angleterre et l'Écosse.
Remontrances du parlement contre les monopoles et la *purveyance*. Tutelle et autres abus. *Tonnage*. *Poundage*.
Richard Haddock, prêchant devant le roi, prend pour texte *le sommeil royal*.
Robert Catesby trame la conspiration des poudres.
Guido Fawkes est appelé en Angleterre par Winter.

1604. Mars 19. Les conspirateurs se réunissent et prêtent serment.

Nov. 29. M. Pound, catholique, est jugé par la chambre étoilée et condamné à l'amende et à la prison.

Les membres de la conspiration des poudres exécutent leur projet de miner la salle du parlement.

1605. Janv. Leur nombre augmente et s'élève jusqu'à neuf.

Mai. Ils louent un caveau sous le parlement et y transportent de la poudre.

Août. Fawkes passe en Flandre pour gagner à leur projet sir William Stanley et le capitaine Owen.

Sept. Sir Edmond Bainham est envoyé à Rome pour s'assurer la faveur du pape.

Le parlement est prorogé au 5 novembre.

Sir Everard Digby, Ambroise Rookwood et Stanvil Tresham entrent dans la conspiration.

Oct. 26. Lord Mounteagle reçoit une lettre l'avertissant de ne pas aller au parlement.

Il la porte au secrétaire Cécil.

31. Le roi Jacques revient de Royston et prend connaissance de la lettre.

Nov 4. Le lord chambellan Suffolk et lord Mounteagle découvrent Fawkes.

5. Il est arrêté et conduit devant le roi.

6. Il est conduit à la Tour. La plupart des conspirateurs quittent Londres.

1605. Nov. 6. Le comte Northumberland est arrêté.

10. Fawkes, ce jour et le précédent, est mis à la torture et nomme ses complices. Catesby, Winter, Jean et Christophe Wright et Percy sont tués.

Beaucoup d'autres sont faits prisonniers et conduits à la Tour avec Tresham.

Les lords Mordaunt et Montague sont arrêtés.

Déc. 23. Mort de Tresham à la Tour.

1606. Janv. 15. Proclamation contre les trois jésuites Garnet, Greenway et Gérard.

21. Assemblée du parlement; lois sévères contre les papistes; nouveau serment d'allégeance.

27. Digby, les deux Winter, Rookwood, Grant, Fawkes, Keyes et Bates sont mis en jugement. Digby s'avoue coupable; les autres sont convaincus et tous condamnés à mort comme traîtres.

29-30. Leur exécution dans le cimetière de Saint-Paul.

Le jésuite Garnet est fait prisonnier; ses deux domestiques, Owen et Chambers et un autre jésuite, Oldcorn, sont aussi arrêtés. Tous sont mis à la torture, excepté Garnet. Owen se tue.

Oldcorn et les autres sont jugés et exécutés à Worcester.

Mars. 3. Garnet est jugé pour trahison à Guidhall; il est convaincu.

1606. Mars 3. Blackwall publie un bref du pape contre le serment d'allégeance; il est emprisonné.

Mai. Exécution de Garnet.

Cécil est fait chevalier de la Jarretière.

Juin. Le comte de Northumberland est jugé par la chambre étoilée, comme coupable d'avoir cherché à se faire chef des papistes et à obtenir la tolérance; il est condamné à une amende de trente mille livres, à la perte de ses emplois et à la prison perpétuelle.

Juillet. Christian IV, roi de Danemark, et le prince de Vandeshout, visitent l'Angleterre.

Nov. 18. Assemblée du parlement. Sir Christophe Pigot est chassé de la chambre des communes et renfermé à la Tour. Le parlement refuse de naturaliser les Écossais nés avant l'accession de Jacques au trône d'Angleterre; le roi entrave les libertés de la chambre des communes.

Une assemblée ecclésiastique, convoquée par le roi en Écosse, nomme les *moderators* des presbytériens et les évêques pour être *moderators ex officio* des synodes provinciaux.

1607. Mars. Insurrection des unitaires dans les comtés de Northampton, Warwich et Leicester.

1607. Mars. Ils sont défaits et exécutés comme rebelles.

Déc. 24. Robert Carr est créé chevalier.

1608. Le comte de Tyrone passe en Espagne, et de là à Rome, où le pape lui fait une pension.

Mort du comte de Dorset; Cécil, devenu récemment comte de Salisbury, est nommé trésorier.

Des monopoles sont établis et modifiés.

Un droit est frappé sur les raisins; Bates, négociant, refuse de l'acquitter. Les barons de l'échiquier décident que le roi a le droit de lever des taxes sans le concours du parlement.

Les cours consistoriales d'Écosse sont replacées sous l'autorité des évêques.

1610. fév. 14. Assemblée du parlement. Cécil demande des subsides aux lords. Les communes déclarent illégale la décision de l'échiquier. Le roi appelle en sa présence les deux chambres à Whitehall; les communes insistent sur le droit du parlement de voter les taxes.

Une promesse de mariage entre lady Arabella Stuart et William Seymour est découverte; ils sont cités devant le conseil privé; défense leur est faite de se marier sans l'autorisation du roi.

Juillet. Leur mariage se découvre. Lady Arabella est gardée à Lambeth et Seymour con-

1610. Juillet. duit à la Tour. Elle est mise en liberté et envoyée à Durham ; elle s'échappe en route et s'embarque pour la France; elle est reprise et mise à la Tour; Seymour s'enfuit en France.

Le roi fonde en Écosse deux cours de haute commission, l'une à Saint-André, l'autre à Glasgow.

L'autorité des évêques est confirmée par le parlement d'Écosse.

Les évêques écossais sont mandés à Londres pour être sacrés. De retour en Écosse ils en sacrent d'autres.

Exécution d'Ogilvy, jésuite.

Les deux chambres délibèrent sur le livre du docteur Cowell, sur la prérogative. Il est envoyé en prison et son livre supprimé par proclamation.

Les communes font une pétition contre les cours de haute commission et autres abus.

Elles consentent à accorder au roi deux cent mille livres par an pour l'abolition des droits de tutelle, de purveyance et autres priviléges.

Mai 14. Henri IV de France est assassiné. Louis XIII lui succède.

Le synode du clergé de Cantorbéry accorde un subside.

Nov. Mort de l'archevêque Bancroft.

1611. Dissolution du parlement sans qu'il ait

1611. voté aucun acte.
Le docteur Georges Abbot est nommé archevêque de Cantorbéry.
Le roi Jacques écrit contre Worstius.
Mars. Robert Carr est nommé vicomte de Rochester.
1612. Mars 1er. Segate, hérétique arien, est brûlé à Smithfield.
Avril. Le vicomte Rochester est nommé conseiller privé et chevalier de la Jarretière.
11. Wightman est brûlé comme hérétique à Lichfield.
Mai 24. Henri, prince de Galles, tombe malade.
Nov. 6. Il meurt.
Déc. La princesse Élisabeth est fiancée au palatin.
1613. Févr. 14. Leur mariage.
Avril 21. Sir Thomas Overbury est enfermé à la Tour.
La comtesse d'Essex plaide en divorce.
Le roi délègue une commission pour instruire le procès.
Sept. 24. Sir Thomas Overbury meurt à la Tour.
Le mariage du comte et de la comtesse d'Essex est déclaré nul et sans effet.
Nov. 4. Carr est créé comte de Somerset.
Déc. 26. Somerset et la comtesse d'Essex se marient à Whitehall.
1614. Création de l'ordre des baronnets. Des titres de pairs sont vendus.

1614. Avril 5. Réunion du parlement. Les communes demandent une conférence avec les lords sur le droit du roi de taxer le peuple. Les lords demandent l'opinion des juges. Les juges, présidés par Coke, *chief-justice*, refusent de donner une opinion. Les lords n'acceptent pas la conférence.

Le roi demande des subsides. Les communes refusent à moins que les abus ne soient réformés.

Juin 7. Le parlement (le parlement stérile) est dissous.

8. Cinq membres de l'ancienne chambre des communes sont enfermés à la Tour.

Lord Grey, arrêté à propos de la conspiration des poudres, meurt à la Tour.

15. Mort du comte de Northampton. Georges Villiers paraît à la cour. Il est nommé échanson du roi.

1615. Mars. Sir Walter Raleigh est mis en liberté.

Avril 24. Georges Villiers est créé gentilhomme *of the privy-chamber;* il obtient une pension de mille livres par an.

25. Il est fait chevalier.

Le roi accorde à Somerset un pardon général pour toutes ses trahisons et félonies; le chancelier Ellesmère refuse de mettre le grand sceau aux lettres d'abolition.

1615. Avril 25. Somerset est arrêté sur mandat du lord *chief-justice* et conduit à la Tour.

Weston, Mrs Turner Franklin et Elwes sont mis en accusation pour le meurtre de sir Thomas Overbury.

Ils sont tous pendus à Tyburn.

Août 7. Edward Peacham est condamné comme traître pour avoir écrit un sermon où il blâmait l'amour du roi pour le plaisir.

Sept. 27. Lady Arabella meurt folle à la Tour.

1616. Avril. CROMWELL DEVIENT ÉLÈVE DE CAMBRIDGE.

Mai 24. La comtesse de Somerset est mise en jugement. Elle plaide coupable et est condamnée à mort.

25. Procès de Somerset. Il est déclaré coupable.

Sir Edward Coke est disgracié. Montague est nommé chief-justice.

Nov. Lord Ellesmère est créé vicomte Brackley.

1617. Janv. 5. Villiers est fait comte de Buckingham.

Mars. Lord Brackley, chancelier, résigne les sceaux et meurt peu de temps après.

Francis Bacon lui succède.

28. Sir Walter Raleigh met à la voile pour reconquérir la Guyane.

SECONDE VISITE DE JACQUES Ier CHEZ LES CROMWELL.

Juin. Le roi Jacques à Édimbourg.

Il convoque un parlement. Un acte est préparé aux termes duquel les décisions du roi, prises de l'avis des évêques et

1617. Juin. du clergé en matière ecclésiastique auraient force de loi. Remontrances du clergé; dissolution du parlement.

Jacques convoque à Saint-André une grande assemblée du clergé. Simpson, Edward et Calderwood, trois de ceux qui avaient fait des remontrances, sont punis par la cour de haute commission.

A l'assemblée de Saint-André Jacques insiste sur cinq articles. Ils sont renvoyés à une assemblée générale de l'Église. Jacques retourne en Angleterre.

Pendant son voyage, il publie son livre intitulé *Book of Sports*, et en prescrit la lecture dans les églises.

Bacon, qui était tombé en disgrâce et s'était querellé avec Coke durant l'absence du roi, rentre en faveur.

LE PÈRE DE CROMWELL MEURT.

Sir John Villiers épouse la fille de lord Coke.

Coke est appelé de nouveau à faire partie du conseil.

Nov. 13. Raleigh et ses compagnons reprennent la Guyane.

Déc. Plusieurs querelles ont lieu avec les Espagnols. Quelques personnes sont tuées de part et d'autre. La ville de Saint-Thomas est incendiée. Le capitaine Keymis se brûle la cervelle.

1618. Janv. 4. Bacon est fait lord chancelier.

1618. Juin. Sir Walter Raleigh de retour, jette l'ancre à Plymouth; il est arrêté et conduit à Londres; il essaye de s'échapper; il est enfermé à la Tour.

Juillet. Le chancelier Bacon est nommé baron de Vérulam.

Villiers est fait marquis de Buckingham, lord grand-amiral et gouverneur des cinq ports, etc., etc.

Des titres de pair sont vendus; l'acquisition en est imposée à quelques personnes.

Raleigh est interrogé à la Tour par le conseil privé.

Le comte et la comtesse de Suffolk sont enfermés à la Tour.

Ils sont traduits devant la Chambre étoilée et condamnés à l'amende. De nouveau détenus à la Tour, ils sont ensuite mis en liberté.

Oct. 28. Raleigh est traduit par *habeas corpus* devant la cour du Banc du roi, pour y être jugé à raison de sa trahison de 1603; son exécution est prononcée.

29. Il est extrait de Gatehouse, et décapité sur la place du vieux palais.

1619. Lord Cobham meurt en prison.

Nov. 4. L'électeur palatin est élu roi de Bohême. Synode de Dort.

1620. OLIVIER CROMWELL ÉPOUSE A LONDRES ÉLISABETH BOURCHIER, fille d'un riche bourgeois.

1620. Jacques envoie en Hollande des forces sous le commandement des comtes d'Essex et d'Oxford, et de sir Horatio Vere, pour secourir le roi nouvellement créé.

1621. Janv. 27. Bacon est nommé vicomte de Saint-Albans.

30. Le parlement se réunit. Jacques demande des subsides pour la guerre du palatinat.

Fév. 15. Les communes votent les subsides; elles attaquent les monopoleurs, et envoient sir Francis Mitchell à la Tour; les lords le condamnent lui et son associé sir Giles Mompesson à la dégradation, à l'amende et à la prison.

Yelverton est mis à l'amende et emprisonné à perpétuité.

Bacon est accusé de corruption.

Mars Mort de Philippe III, roi d'Espagne. Philippe IV lui succède.

Avril. Aveux de Bacon.

Mai 3. La chambre des lords prononce son jugement. Il est condamné à quarante mille livres d'amende et à un emprisonnement dont la durée est laissée à la volonté du roi.

Edward Floyd, catholique, est condamné à l'amende par les communes.

La chambre des lords augmente l'amende, et ajoute à la peine le fouet et l'emprisonnement à vie à Newgate.

1621. Mai 3. L'évêque William est nommé garde des sceaux.

Le roi abolit trente-six monopoles et patentes.

Mai 24. Sir Robert Mansell fait voile pour Alger, incendie quelques navires et revient en Angleterre.

Le roi fait mettre en prison, sans jugement, les comtes d'Oxford et de Southampton, Selden et autres.

Nov. Le parlement se réunit. Le roi réprimande les communes pour avoir mis en doute la validité des emprisonnements qu'il avait ordonnés, et élevé des objections au mariage du prince de Galles avec l'infante d'Espagne.

Déc. 18. Les communes consignent sur leurs registres une protestation de leurs libertés.

Le roi la fait effacer.

1622. Le roi dissout le parlement par proclamation.

Il fait conduire Coke et sir Robert Philips à la Tour; Selden, Pym et Mallry dans d'autres prisons.

Plusieurs pairs sont cités devant le conseil privé, et enfermés à la Tour.

Tous les catholiques enfermés comme sectaires qui le demandent sont graciés par le roi; d'autres sont aussi mis en liberté.

Sept. Mort de Vorstius.

1623. Fév. 17. Le prince de Galles et Buckingham partent pour l'Espagne.

Le roi fait mettre en liberté tous les prêtres et les jésuites renfermés dans les prisons de Londres.

Réception de Charles à Madrid par la famille royale d'Espagne.

Buckingham est nommé duc.

L'infante dona Maria prend le titre de princesse d'Angleterre.

Oct. 5. Le prince de Galles et Buckingham débarquent à Portsmouth.

6. Ils retournent à Londres.

Le prince refuse d'épouser l'infante.

Le comte de Bristol reçoit l'ordre de se rendre prisonnier dans ses terres.

1624. OLIVIER CROMWELL VIT DANS LA RETRAITE. IL SE LIE AVEC LES PRÉDICATEURS PURITAINS. Sa mélancolie.

Fév. 19. Les chambres du parlement s'assemblent. Le roi demande des subsides pour la guerre contre l'Espagne. Les subsides sont votés sous la réserve qu'ils seront employés par un comité du parlement. Des ordres sévères sont lancés contre les catholiques.

Le comte de Middlesex est mis en accusation; il est condamné par la chambre des lords à une amende de cinq mille livres, et à la prison pendant le temps qu'il plairait au roi.

1624. Fév. 19. Les ambassadeurs espagnols font des représentations au roi Jacques.

Le roi appelle le prince de Galles à Windsor. Buckingham se retire à Wallingford. Il rentre en grâce auprès du roi.

Des troupes sont levées et envoyées reconquérir le palatinat.

Des Anglais sont massacrés par les Hollandais à Amboyna.

1625. Une ambassade est envoyée en France pour négocier un mariage entre la princesse Henriette-Marie et le prince de Galles.

L'alliance est conclue et la liberté de conscience promise par Jacques aux catholiques.

Mars 27. Le roi Jacques meurt à Théobalds. Le prince de Galles est immédiatement proclamé.

Avénement de Charles Ier.

28. Charles est proclamé.

La peste ravage Londres.

Le conseil et les agents du gouvernement sont renommés.

30. Le roi ratifie le mariage conclu avec la cour de France.

Mai 1er. Le mariage de la princesse Henriette est célébré par procuration à Paris.

Juin 7. La reine arrive à Douvres avec le duc de Buckingham.

1625. Juin 8. Le roi la rejoint à Douvres. Le parlement se réunit. Charles demande des subsides. Les communes accordent une somme et les droits de tonnage et de poundage pour une année. Les lords rejettent la seconde partie du bill.

Les communes font arrêter le docteur Montague, l'un des chapelains du roi. Le roi s'interpose. Les communes refusent de le mettre en liberté, à moins qu'il ne donne caution. Le roi ajourne le parlement à Oxford à cause de la peste.

Le roi lève, de sa seule autorité, des troupes destinées au palatinat.

Des troupes sont envoyées contre la Rochelle.

Juillet. Des vaisseaux sont nolisés au nom du roi. Ils refusent de combattre les huguenots. Les troupes désertent.

Août. Le parlement s'assemble à Oxford. Les communes refusent de rien changer à leur ancien vote; elles examinent les divers abus, et se plaignent de la conduite de Buckingham.

12. Le roi prononce inopinément la dissolution du parlement.

Prêts forcés. Les droits de tonnage et de poundage sont levés, quoique le bill n'ait pas passé. D'autres moyens sont imaginés de se procurer de l'argent pour la guerre d'Espagne.

1625. Août 12. Une armée considérable et une flotte sont réunies. Les Hollandais y joignent seize vaisseaux. L'expédition fait voile pour les côtes d'Espagne ; elle échoue et revient à Plymouth.

Le commandant lord Wimbledon est cité devant le conseil.

Buckingham part pour la Hollande. Il engage les joyaux et la vaisselle de la couronne.

Charles rend des ordonnances contre les catholiques. Les lords papistes sont réformés.

Le roi nomme arbitrairement shériffs sept membres de la chambre des communes.

1626. Fév. 2. Le roi est couronné à Westminster.

6. Réunion du parlement. Le lord garde des sceaux Coventry expose l'état des affaires. Un comité des communes dresse une liste des abus. Le roi leur ordonne de ne pas interroger ses serviteurs. Il consent à soumettre à un comité secret les abus de l'État.

Le comte d'Arundel est conduit à la Tour par ordre royal.

Les lords demandent sa mise en liberté; il est renvoyé.

Buckingham accuse le comte de Bristol à la barre des lords.

Le comte accuse Buckingham.

Mai 8. Les communes accusent le duc.

1626. Mai 10. Sir John Elliot et sir Dudley Dyggs sont conduits à la Tour.

Les communes refusent de s'occuper des affaires de l'État. Les deux membres sont mis en liberté.

Le roi ordonne à l'université de Cambridge de choisir Buckingham pour chancelier.

Juin 1er. Il est élu à la majorité de trois voix.

8. Buckingham repousse l'accusation des communes. Il s'appuie sur le pardon du roi.

15. Le parlement est dissous sans avoir voté de subsides.

Le comte d'Arundel est mis aux arrêts dans sa maison. Le comte de Bristol est conduit à la Tour.

Un ordre scellé du grand sceau établit la levée de droits de transportation et d'exportation. Des prêts forcés sont exigés; les ports sont taxés à un certain nombre de vaisseaux. Les lords-lieutenants lèvent des troupes.

Sir John Elliot, Hampden et sir Thomas Wentworth sont emprisonnés pour avoir refusé de contribuer au prêt forcé.

Le clergé prêche en faveur du prêt et contre le parlement.

Août. Le roi renvoie tous les serviteurs français de la reine.

Sept. Le maréchal de Bassompierre est envoyé

1626. Sept. en Angleterre comme ambassadeur de France.

1627. Mai. L'ONCLE DE CROMWELL, RUINÉ, VEND SON DOMAINE D'HINCHINBROOK.

Des troupes et des vaisseaux sont réunis pour secourir la Rochelle. L'expédition est placée sous les ordres de Buckingham.

Juillet. 11. L'expédition, après avoir pris terre, s'empare de Saint-Martin, et accomplit quelques autres opérations sans importance.

Nov. Elle revient en Angleterre.

Ceux qui refusent de contribuer au prêt sont envoyés à Londres, et arbitrairement mis en prison.

1628. CROMWELL EST ÉLU MEMBRE DU PARLEMENT.

Le roi nomme des agents chargés de lever des subsides de guerre. Il les révoque, et frappe les marchandises de divers droits. Les juges qui déclarent ces droits illégaux sont révoqués.

Mars 17. Réunion du parlement. Quelques-uns des *refusers* sont mis en liberté. Bristol quitte la Tour.

Mai 8. Les communes décident que le roi n'a pas le droit de nommer des percepteurs de taxe sans une loi; que les lois d'*habeas corpus* ne peuvent être violées, et que le prêt forcé est illégal.

28. Les communes prient le roi de donner

1628. Mai 28. son assentiment à la *petition of right*. Elles examinent les actes de Buckingham. Le roi intervient.

Juin 7. Le roi donne son assentiment à la *petition of right*.

12. Les communes votent des subsides et une remontrance contre Buckingham. Le roi proroge le parlement.

Buckingham va à Portsmouth s'embarquer pour la Rochelle.

Août 23. Il est poignardé par Felton.

Sept. 18. Il est enseveli à Westminster. Felton est jugé et exécuté. La Rochelle est prise par les Français.

1629. Sir Thomas Wentworth est nommé baron et vicomte Wentworth.

Janv. 20. Réunion du parlement. Les communes prennent en considération le développement de la *petition of right*.

20. Les chambres s'ouvrent en présence du roi, à Whitehall.

Les lords et les communes délibèrent sur l'état de l'Église.

Fév. 2. Les communes présentent au roi l'apologie de leurs motifs, pour ajourner le *tonnage* et le *poundage*.

3. Le roi leur commande d'entamer l'examen du bill.

Les chambres se plaignent des progrès de l'arminianisme. — CROMWELL PREND PART AUX DÉBATS.

1629. Fév. 25. Les communes présentent un rapport intitulé : « Articles capitaux, sur lesquels chambre s'est mise d'accord et insiste, » dirigé contre Laud et l'arminianisme.

Le roi ajourne la chambre.

Mars 2. La chambre s'assemble. Le roi l'ajourne de nouveau.

La chambre dénie le droit du roi de l'ajourner; elle fait des remontrances. Les communes retiennent le *speaker* sur son siége. Elles adoptent une résolution, et s'ajournent au 10 mars.

10. Le roi dissout le parlement.

Il envoie sept membres à la Tour.

Ils sont traduits devant la chambre étoilée, et condamnés à l'amende.

Proclamation du roi.

Les membres du parlement, mis en prison, invoquent le droit d'*habeas corpus,* mais ils succombent.

Nov. Ils veulent donner caution. Leurs cautions sont repoussées, et ils sont reconduits à la Tour.

Richard Chambers est condamné à l'amende par la chambre étoilée, pour paroles séditieuses.

Sir John Elliot, Hollis et Valentine sont condamnés, par la cour du banc du roi, à l'amende et à l'emprisonnement, sous le bon plaisir royal, pour discours tenus dans le parlement.

1629. Nov. Gustave-Adolphe, roi de Suède, remporte en Allemagne plusieurs victoires en faveur des protestants.

1630. CROMWELL EST NOMMÉ MEMBRE DE LA CORPORATION D'HUNTINGDON.

Mai. La reine donne le jour à un fils.

Alexandre Leighton, prédicateur puritain, est condamné pour sédition par la chambre étoilée au fouet, au pilori et à la prison perpétuelle.

Nov. Charles signe un traité de paix avec l'Espagne.

Il continue à percevoir les droits de *tonnage* et de *poundage*.

Il fait revivre plusieurs coutumes féodales. Les monopoles sont accrus; les terres, jadis couvertes de forêts, sont saisies. D'autres procédés encore sont mis en œuvre pour se procurer de l'argent.

Un grand nombre de puritains émigrent en Amérique.

1631. CROMWELL VEND SES PROPRIÉTÉS D'HUNTINGDON, ET SE RETIRE A SAINT-YVES.

Laud fait revivre l'ancien mode de consécration des églises.

Mai. Le conseil privé est investi du pouvoir de déterminer les différences existant entre les cours de justice.

Sheffield est condamné par la chambre étoilée, pour avoir enlevé d'une église un vitrail peint.

1632. Mort de la comtesse de Somerset.
Wentworth est nommé lord-président du Nord.
Nov. 6. Gustave-Adolphe est tué à la bataille de Lutzen.
Le prince palatin Frédéric, meurt au même endroit.
27. Sir John Elliot meurt à la Tour.
1633. Charles visite l'Écosse.
Wentworth est nommé lord-député d'Irlande.
Il convoque un parlement; il exige une obéissance absolue au roi; il établit un tribunal semblable à la chambre étoilée; il frappe des amendes arbitraires, et poursuit pour exaction lord Montnorris. Ce dernier est destitué et condamné à être fusillé.
Juin. Charles traverse Huntingdon, où Cromwell ne se trouve plus. Point de visite royale chez les Cromwell.
Il est couronné à Édimbourg.
Convocation d'un parlement écossais; il vote des subsides. La majorité renonce à réglementer les habits des prêtres; mais le roi ordonne que le projet soit exécuté.
28. Dissolution du parlement.
Le roi fait d'Édimbourg un siége épiscopal.
Juillet 20. Il retourne à Londres.
Août 6. Laud est nommé archevêque de Cantorbéry.

1633. Sept. 19. Son installation.

Oct. Richardson, *chief-justice*, et le baron Denhen, prohibent les amusements bruyants le dimanche.

18. Proclamation du roi imposant le *book of sports* du roi Jacques.

1634. Grotius publie son livre intitulé : *Mare liberum.*

Prynne est mis en jugement devant la chambre étoilée pour avoir écrit : *Histrio mastix*. Il est condamné à une amende de dix mille livres, à la marque et à avoir les oreilles coupées et le nez fendu.

Mars. Laud est nommé lord trésorier.

Juin 21. Il établit devant le roi, en conseil, son droit, comme métropolitain, à visiter les deux universités.

Williams, précédent lord garde des sceaux, est condamné, par la chambre étoilée, à une amende de dix mille livres et à la prison à la Tour sous le bon plaisir royal, et par la haute cour de commission, à une amende de huit mille livres pour son écrit intitulé : *la Sainte Table.*

Le pouvoir d'autoriser l'impression de tous ouvrages est conféré à Laud.

Oct. 21. Les lords du conseil publient le premier writ pour la levée de l'impôt dit *ship-money*.

1634. Oct. 24. Les juges, par un avis extrajudiciaire, déclarent que le roi peut percevoir cet impôt.

1635. Selden publie son livre intitulé : *Mare clausum.*

Le prince Charles-Louis et le prince Rupert, fils du palatin, viennent en Angleterre.

La reine accouche d'une fille.

Les ordres de lever le ship-money sont envoyés dans les comtés du centre.

1636. Le roi envoie une flotte, sous le commandement du comte de Northumberland, dans les mers du Nord; elle coule quelques vaisseaux hollandais.

Les Hollandais payent cent cinquante mille livres la liberté de la pêche.

1637. Fév. Mort de l'empereur Ferdinand II. Ferdinand III lui succède.

Les princes Charles-Louis et Rupert passent en Hollande avec des forces pour reconquérir le palatinat; ils sont battus. Rupert est fait prisonnier et envoyé au château de Vincennes.

Juin. Prynne, le docteur Bastwick et Burton sont traduits devant la chambre étoilée pour libelle contre l'Église; ils sont condamnés chacun à une amende de cinq mille livres, à la marque ou à d'autres mutilations et à une prison solitaire.

1637. Juillet. 23. Le livre *Book of services* pour l'Église d'Écosse est lu par l'évêque d'Édimbourg dans l'église de Saint-Giles, en cette ville; des troubles s'élèvent, et l'évêque est attaqué.

24. Proclamation contre les perturbateurs.

Le conseil, par ordre de Charles, rend un décret bannissant les membres du clergé se refusant à lire *the Book of common prayer*.

Le roi envoie des ordres pour éloigner d'Édimbourg la session et le conseil, et une proclamation ordonnant aux presbytériens de se disperser.

Nov. 6. La perception du *ship-money* fait naître, devant tous les juges d'Angleterre, des cas semblables à celui de Hampden.

1638. Janv. Lilburne et Warton sont cités devant la chambre étoilée pour avoir imprimé des ouvrages sans permission.

Fév. 13. Ils sont condamnés chacun à cinq cents livres d'amende. Lilburne est fouetté, et tous deux envoyés sur la flotte, après avoir subi l'exposition.

19. Les presbytériens écossais, ayant demandé la suppression de la liturgie, le livre des canons et l'abolition de la haute cour de commission, lord Traquair publie une proclamation contre les meetings, sous peine de trahison.

1638. Fév. 19. Les lords Hume et Lindley font une contre-proclamation.

Grand nombre de personnes se joignent à eux.

Mars 1er. Les presbytériens tiennent un meeting dans l'église de Saint-Giles, dont ils s'emparent; ils jurent le covenant.

Juin 3. Le marquis d'Hamilton va à Dalkeith pour rencontrer les covenantaires, et de là à Holyrood-House; ils demandent l'établissement du covenant dans toute l'Écosse.

12. La plus grande partie des juges prononcent en faveur du roi dans les cas semblables à l'affaire de Hampden.

Sept. 22. La liturgie, la haute cour de commission et les autres abus en Écosse sont abolis par une proclamation du roi à Édimbourg.

Marie de Médicis, reine mère de France, visite l'Angleterre.

Oct. Les covenantaires demandent que les évêques écossais soient cités comme criminels devant une assemblée générale à Glasgow.

Nov. 21. L'assemblée générale se réunit en ladite ville.

Les évêques déclinent la juridiction de l'assemblée.

L'assemblée passe outre; elle excommunie les évêques et abolit l'épiscopat dans toute l'Écosse.

1639. fév. 15. Le roi envoie à la noblesse et à la *gentry* des lettres leur ordonnant de lever des troupes et de se joindre à lui à York le 1er avril.

La reine adresse aux catholiques une circulaire les appelant à soutenir la cause royale en Écosse.

Mars. Le général Leslie, pour les covenantaires, s'empare du château d'Édimbourg; d'autres places fortes sont également surprises.

Leslie et Montrose battent le marquis d'Huntley et l'enferment dans le château d'Édimbourg.

Le marquis d'Hamilton débarque avec des forces nombreuses dans l'île de May.

23. Le roi part pour le Nord.

30. Il arrive à York.

Il exige de ses partisans le serment d'être fidèles, d'obéir et de s'abstenir de correspondance avec les covenantaires.

Les lords Say et Brook refusent.

Avril. 29. Il quitte York et se met en mouvement; il nomme le comte d'Arundel général en chef, le comte d'Essex lieutenant général, et le comte de Holland général de la cavalerie.

L'armée royale campe auprès de Berwick.

Mai 30. Leslie, avec l'armée écossaise, passe la frontière et prend position à environ un mille de Charles,

1639. Juin 20. Le roi et les covenantaires traitent ensemble.

24. Les deux armées sont licenciées. Le roi prend ses quartiers à Berwick.

Août 1er. Le roi retourne à Londres.

6. Le comte de Traquair est chargé de traiter avec la grande assemblée d'Édimbourg.

12. L'assemblée se réunit : elle confirme tous les actes de celle de Glasgow. Le comte de Traquair signe le covenant. L'assemblée se sépare.

Édimbourg et vingt autres places fortes sont remises par les covenantaires en garantie de l'exécution du traité.

20. Le parlement écossais s'assemble; il est prorogé.

Lord London est député à Londres par les covenantaires; il est arrêté et envoyé à la Tour pour avoir écrit une lettre adressée *au roi*.

Van Tromp et de Witt détruisent une flotte espagnole près Douvres.

Wentworth est rappelé d'Irlande. Lui et les autres membres du conseil proposent la convocation d'un parlement.

Il est nommé lord lieutenant d'Irlande.

1640. Janv. 12. Il reçoit le titre de comte de Strafford. Il retourne en Irlande et convoque un parlement.

1640. Mars 17. Le parlement irlandais vote des subsides considérables.

Avril. Strafford revient en Angleterre.

13. Réunion du parlement anglais.

Présentation à la chambre des communes de la première pétition contre le *ship-money*, les monopoles, la chambre étoilée, la haute cour de commission et les autres abus.

18. Les communes renvoient l'affaire de sir John Elliot et de M. Hollis à un comité et ordonnent que le rapport sur l'affaire Hampden soit mis sous les yeux de la chambre.

Mars 20. Elles décident que l'ajournement de la chambre par le *speaker* sur l'ordre du roi est une atteinte à leurs priviléges.

21. Les deux chambres sont appelées devant le roi. Il promet aux communes de s'occuper de leurs réclamations après qu'elles auraient voté les impôts, et leur déclare qu'il n'a jamais eu l'intention de faire du *ship-money* un revenu annuel.

Conférence entre la chambre des lords et celle des communes. Les lords déclarent que d'après leur vote les subsides doivent être accordés avant de passer à l'examen des abus.

Les communes votent que dans ce fait il y aurait atteinte à leurs priviléges.

1640. Avril 30. Les communes se forment en un grand comité sur la question du ship-money. Les lords demandent une conférence immédiate; les communes refusent.

Mai 1er. Conférence des deux chambres. Les communes restent constituées en comité.

2. Le roi envoie un message pour hâter le vote des subsides.

4. Il envoie un nouveau message. Il offre de supprimer le ship-money si les communes veulent voter les subsides, et promet de s'occuper ensuite des abus.

Les communes répondent qu'elles décideront la question dans la journée.

Le roi appelle le speaker à Whitehall.

Les communes s'assemblent. Elles sont citées à la barre des lords par l'huissier de la verge noire : elles délibèrent sans speaker. Le roi dissout le parlement.

Le roi dans une proclamation publie les motifs qui l'ont porté à dissoudre le *court parlement*.

6. Bellasis et Hotham, deux membres des communes, sont envoyés sur la flotte par un ordre signé de quelques conseillers.

Mai. Crew est emprisonné à la Tour dans les mêmes circonstances.

L'assemblée ordonne plusieurs nouvelles mesures.

Des ordres plus nombreux de percevoir

1640. Mai. le ship-money sont envoyés; des fonds sont levés arbitrairement de diverses manières.

Quatre aldermen sont arrêtés pour avoir mollement perçu le ship-money.

11. Le palais de Lambeth est attaqué.

Un des perturbateurs est exécuté pour haute trahison.

Juin 2. Le parlement écosssais s'assemble. Il publie divers manifestes, frappe le revenu d'une taxe et adopte diverses mesures pour la guerre et le gouvernement.

Août 20. Charles part pour York.

Leslie, général du covenant, passe la Tweed.

27. Lord Conway rassemble l'armée royale.

28. Les forces royales se dirigent sur Newburn.

Les royalistes évacuent Newcastle et se retirent à Northallerton.

Sept. Le roi négocie avec les Écossais. Douze Anglais adressent au roi une pétition tendant à la convocation d'un parlement. Dix mille habitants de Londres en font une autre ayant le même objet.

Sept. 24. Une assemblée nombreuse de pairs se réunit à York sur les ordres du roi. Des délégués sont choisis pour traiter avec les délégués écossais à Ripon.

Les lords décident qu'un emprunt sera

1640. Sept. 24. contracté pour subvenir aux besoins de l'armée.

Oct. 16. Par suite d'un arrangement intervenu entre les délégués anglais et écossais, l'armée écossaise continue à rester quelque temps réunie. Les négociations sont transportées à Londres.

Nov. 3. Le roi ouvre le long parlement.

Les communes choisissent Lenthall pour speaker.

Les communes nomment un comité des abus.

7. Elles décident que Barton, Bastwick et Prynne comparaîtront devant la chambre afin d'expliquer les causes pour lesquelles ils avaient été emprisonnés, mutilés et marqués.

Nov. 28. Ils sont amenés à Londres; leur peine est déclarée illégale et des dommages-intérêts leur sont alloués.

Strafford est accusé par les communes et envoyé à la Tour.

Laud est accusé de haute trahison par les communes, et envoyé en prison par la chambre des lords.

Wren, évêque d'Ely, est condamné à fournir une caution de dix mille livres qu'il se représentera au jugement du parlement.

Windebank et Finch sont accusés, mais échappent.

1640. Nov. 28. Six juges sont condamnés par la chambre des lords à fournir caution qu'ils attendront la décision du parlement sur les jugements par eux rendus à propos du ship-money.

Berkeley, l'un d'eux, est arrêté sur son siége.

1641. Janv. Le bill triennal est adopté.

Fév. 4. La reine envoie aux communes une lettre à propos d'un des prêtres attachés à son service.

Le parlement vote des fonds pour le payement de l'armée écossaise.

Mars 11. Les communes décident que les membres du clergé ne pourront être ni magistrats, ni juges dans les cours civiles.

22. Commencement du procès de Strafford.

Avril 21. Le bill qui le condamne est voté par les communes.

Mai 1er. Les deux chambres sont appelées devant le roi. Il propose que Strafford soit puni pour forfaiture.

3. Les communes adoptent *une protestation solennelle.*

4. Elles se forment en comité sur un bill disposant que la dissolution du parlement ne pourrait être prononcée que du consentement des deux chambres.

7. Ce bill est adopté par les lords, ainsi que la condamnation de Strafford.

9. Le roi désigne une commission chargée de

1641. Mai 9. décider s'il doit sanctionner le bill de condamnation.

10. Le bill est sanctionné par le roi.

11. Le roi écrit à la chambre des lords en faveur de Strafford.

12. Strafford est décapité à Tower-Hill.

17. Plusieurs fonctionnaires de l'État donnent leur démission. De nouvelles nominations sont faites. Le comte de Leicester est fait lord lieutenant d'Irlande.

Juin 22. Les communes concèdent les droits de tonnage et de poundage, et votent six impôts. Elles adoptent plusieurs bills : l'un établissant une capitation pour le payement de l'armée, les autres supprimant la chambre étoilée et la cour de haute commission.

Juillet 25. Le roi les sanctionne.

Août 4. Treize évêques sont accusés par les communes.

10. Le roi part pour l'Écosse.

Le parlement envoie une commission surveiller ses actes.

Il convoque le parlement écossais.

Le parlement découvre l'*incident*.

Le général Leslie est nommé comte de Leven.

Oct. Une insurrection a lieu en Irlande. Les protestants sont massacrés.

31. La chambre des communes d'Angleterre

1641. Oct. 31. vote des fonds pour venir en aide au gouvernement d'Irlande.

Nov. D'autres mesures pour la répression de l'insurrection sont adoptées.

Le roi se met en route pour revenir à Londres.

20. Le parlement insiste sur son droit à avoir une garde pendant ses délibérations.

22. Les communes adoptent à la majorité leur *remontrance sur l'état du royaume*. La proposition de la faire imprimer est repoussée.

23. La chambre fait arrêter Palmer, l'un de ses membres, pour avoir protesté contre la remontrance.

Déc. 1er. Elle est présentée au roi.

3. Le roi fait un discours aux deux chambres.

8. Les deux chambres décident qu'elles n'autoriseront pas la tolérance de la religion papiste.

Le roi publie une proclamation contre les religions non autorisées par la loi.

14. Le roi fait de nouveau un discours au parlement.

15. Les communes à la majorité votent l'impression de la remontrance.

22. Balfour, lieutenant de la Tour, est destitué, et le colonel Lunsford nommé à sa place par le roi.

Les communes déclarent ce dernier incapable de remplir cette charge.

1641. Déc. 26. Le roi l'en éloigne. Il donne aussi au comte de Newport sa démission de constable.

27. Quelques troubles ont lieu à la porte du parlement.

Les treize évêques précédemment accusés ayant repris leurs places, protestent auprès du roi contre les actes passés en leur absence.

Les deux chambres décident que cette protestation est une atteinte à leurs priviléges. Les communes accusent de trahison douze des évêques qui ont protesté; ils sont arrêtés, et dix d'entre eux enfermés à la Tour.

31. Les communes, dans une adresse au roi, demandent une garde, et rassemblent des armes.

1642. Janv. 3. Réponse du roi.

Lord Kimbolton, Hollis, Hazlerig, Pym, Hampden et Strode sont accusés de trahison devant la chambre des lords. Un sergent d'armes se présente à la chambre des communes pour arrêter les cinq accusés qui en font partie.

4. Les cinq membres restent à leur place. Ils s'éloignent par ordre de la chambre. Le roi se présente lui-même dans la salle, réclame les accusés, fait un discours à la chambre et se retire. La chambre ajourne.

1642. Janv. 4 Le discours du roi est imprimé et publié.

Les communes établissent un comité permanent à Guidhall. Le roi se rend au comité et réclame les cinq membres.

9. Les communes rédigent une déclaration et une pétition à propos de la visite du roi à la chambre.

Le roi publie une proclamation accusant de trahison Kimbolton et les cinq membres des communes.

Le comité déclare que cet acte et les précédents sont des atteintes au privilége des communes.

La famille royale se retire à Hampton-Court.

10. Lord Kimbolton et les cinq membres des communes se rendent au parlement.

Le roi déclare que son intention n'est pas de violer les priviléges du parlement.

12. Lord Digby s'enfuit d'Angleterre. Le colonel Lunsford est envoyé à la Tour pour avoir levé des troupes au nom du roi.

Le parlement prend diverses mesures pour mettre le pays en état de défense.

15. L'attorney général Herbert est destitué et envoyé sur la flotte par les lords.

Les délégués écossais offrent leur médiation entre le roi et le parlement.

20. Le roi demande que les chambres fournissent l'état de tous les abus.

1642. Janv. 20. Londres et plusieurs autres villes se plaignent par pétition du retard apporté à la répression de la révolte en Irlande.

Conférence ménagée par Pym.

Les communes ordonnent l'impression de son discours.

Les deux chambres envoient une adresse au roi relativement à des lettres interceptées de lord Digby.

Les communes mettent lord Digby en accusation.

La princesse Marie épouse le prince d'Orange.

Fév. Le roi sanctionne deux bills, l'un excluant les évêques de la chambre des lords, l'autre ordonnant la presse de soldats à envoyer en Irlande.

Les deux chambres adoptent le *militia-bill.*

23. La reine et la princesse Marie s'embarquent pour la Hollande.

25. Le roi donne des ordres pour que le prince de Galles le rejoigne à Greenwich.

27. Le roi refuse de laisser le prince aller à Londres.

Le parlement adresse au roi une pétition demandant qu'il vienne à Londres, qu'il y envoie le prince, et qu'il sanctionne le militia-bill.

Les chambres prennent la résolution de mettre le royaume en état de défense.

1642. Fév. 27. Des ordres sont donnés. L'ordonnance sur la milice est lue. CROMWELL SE MET A LA TÊTE DE L'INSURRECTION DE SA PROVINCE.

Mai 7. Le roi se retire à Newmarket, et refuse de sanctionner l'ordonnance sur la milice.

16. Le parlement déclare le royaume en danger, et ordonne au lieutenant général de rassembler les milices au nom des deux chambres.

19. Arrivée du roi à York. Il y organise un gouvernement.

Hull est pris au nom du parlement.

24. Le roi publie une proclamation pour la perception des droits de tonnage et de poundage.

La chambre des lords et celle des communes publient un décret par lequel elles s'attribuent le contrôle de ce revenu.

Avril 8. Le roi déclare son intention de passer en Irlande.

23. Il demande l'entrée de Hull; elle lui est refusée. Il proclame traître sir John Hotham.

Le roi et le parlement échangent divers messages.

Mai 5. Le parlement requiert la mise en exercice de l'ordonnance sur la milice.

Le roi publie une proclamation contre la

1642. Mai 5. réunion de troupes de milices sans son ordre.

Il convoque à York une assemblée du comté; il réunit quelques forces.

Le parlement écossais s'entremet entre le roi et le parlement anglais. Les deux parlements font des remontrances contre le voyage du roi en Irlande.

Plusieurs membres des deux chambres vont trouver le roi à York.

Littleton, lord garde des sceaux, envoie le grand sceau au roi, et le rejoint à York.

Hyde se réunit au roi.

30. Le parlement somme neuf pairs de comparaître à Westminster. Ils refusent de siéger.

Juin 2. Un vaisseau hollandais débarque des munitions militaires, qui sont transportées à York.

Le parlement adresse au roi une pétition et des propositions pour une paix permanente. Il refuse.

Juin 15. Les communes mettent les neuf pairs en accusation. Les lords les déclarent incapables de siéger comme membres de la chambre, et les condamnent à la prison illimitée.

La flotte est placée sous le commandement du comte de Warwick, amiral pour le parlement.

1642. Juillet 12. Le comte d'Essex est nommé, par le parlement, capitaine général de l'armée, CROMWELL COLONEL.

Le parlement envoie une députation au roi à Beverley pour le prier de renvoyer ses troupes.

Il demande aux envoyés que le parlement dépose les armes.

Négociations diverses.

L'armée du roi se hâte de surprendre Hull.

Proclamation du roi ordonnant à tout individu capable de porter les armes de le rejoindre à Nottingham.

Le roi essaye de s'emparer de Coventry.

Août. 25. Le roi arbore son drapeau sur le château de Nottingham.

28. Il envoie à Londres pour traiter; le parlement refuse.

Sept. 20. Il va à Shrewsbury; il y fait frapper monnaie.

Oct. 23. Bataille d'Edgehill.

Le roi va à Oxford et se dirige sur Reading. Cette place est évacuée.

Nov. 7. Essex arrive à Londres.

Le prince Rupert attaque Brentford; il est repoussé, et l'armée royale se retire à Oxford.

1643. Retour de la reine en Angleterre.

Mars 1er. Les envoyés du parlement traitent avec le roi à Oxford.

1643. Mars 1er. Essex s'empare de Reading.

Mai. Les communes accusent la reine de haute trahison ; elle envoie des subsides et des munitions au roi.

Waller et autres conspirent pour livrer au roi les chefs du parlement ; ils sont découverts ; deux d'entre eux sont exécutés ; Waller et les autres sont enfermés à la Tour.

Robert Yeoman et George Bourchier sont pendus à Bristol comme conspirateurs.

Juin 18. Bataille de Chalgrove-Field ; Hampden y est blessé mortellement. CROMWELL SE DISTINGUE ET ARME SES PURITAINS.

30. Le comte de Newcastle bat à Atherton-Moor les troupes du parlement commandées par Fairfax.

Juillet 15. Sir John Hotham et son fils sont envoyés à la Tour pour avoir formé le projet de livrer Hull au roi.

CROMWELL GAGNE LA BATAILLE DE GRANTHAM.

Les royalistes s'emparent de Gainsborough et de Lincoln.

L'armée du roi défait sir William Walter à Devizes.

Réunion à Westminster du synode national chargé d'organiser le gouvernement et le culte de l'Église d'Angleterre.

Le prince Rupert s'empare de Bristol.

1643. Sept. 3. Siége de Glocester par les royalistes. Le comte d'Essex dégage la ville.

20. Bataille de Newbury. Le comte de Falkland y est tué.

Les comtes de Bedford, de Clare et d'Holland quittent le roi et repassent au parlement.

La ligue solennelle et le covenant entre l'Angleterre et l'Écosse sont proclamés.

Nov. Un corps irlandais est battu à Nantwich.

Pym meurt et est enseveli dans l'abbaye de Westminster.

1644. Janv. 1-2. Les deux Hotham sont décapités à Tower-Hill.

22. Le parlement est convoqué à Oxford.

27. Il publie une déclaration de paix.

Lettre adressée par le roi au parlement à Westminster; le roi perçoit des taxes.

Mars. 12. Laud est jugé par la chambre des lords.

Le parlement *bâtard* est dissous.

Charles se retire d'Oxford à Worcester.

Juillet. 2. Bataille de Marston-Moor.

15. York se rend aux parlementaires.

Août. Les troupes du parlement, dans l'Ouest, sont cernées. La cavalerie s'échappe, mais l'infanterie est faite prisonnière.

Charles part de Cornwall en Devonshire et se dirige sur Oxford. Seconde bataille de Newbury. Charles se retire à Oxford.

Oct. 11. L'accusation contre Laud est abandonnée

1644. Oct. 11. et un bill de proscription porté contre lui par les communes.

Le parlement négocie la paix.

LES INDÉPENDANTS ET CROMWELL ATTAQUENT L'ARISTOCRATIE.

Proposition de l'ordonnance *self-denying*, qui excluait les membres des deux chambres du commandement des armées.

19. Les communes l'adoptent.

1645. Janv. 10. Laud est décapité.

13. Les lords rejettent l'ordonnance *self-denying*.

Les communes reconstituent l'armée et nomment Fairfax général en chef; elles font une ordonnance à ce sujet.

29. Conférences pour la paix tenues à Uxbridge.

Fév. 2. Montrose défait les covenantaires.

» Il gagne plusieurs batailles.

4. L'ordonnance *self-denying* est modifiée par les lords.

Mars 24. Les communes l'amendent de nouveau, et exceptent les membres des chambres alors revêtus de commandements.

Les communes votent la conservation des privilèges des pairs.

Avril 3. Les lords adoptent l'ordonnance *self-denying*.

7. Sir Thomas Fairfax prend le commandement de l'armée du parlement à Windsor.

1645. Juin 14. Bataille de Naseby. SUCCÈS DE CROMWELL.
Juillet 2. Montrose gagne la bataille d'Alford.
23. Fairfax s'empare de Bridgewater.
30. Siége d'Hereford par les Écossais.
Août 19. Montrose prend Glasgow. Édimbourg ouvre ses portes.
24. Le roi force Huntingdon.
27. Le lord garde des sceaux Littleton meurt à Oxford.
Sept. 11. Le prince Rupert rend Bristol.
23. Bataille de Philiphaugh; Montrose est défait.
Nov. Charles s'enfuit de Newark et atteint Belvoir - Castle ; il se retire à Oxford.
Le roi négocie de nouveau avec le parlement.

1646. Avril 27. Il s'enfuit d'Oxford.
Il se met sous la protection de l'armée écossaise.
Juin 24. Oxford se rend au parlement.
Le prince Rupert et le prince Maurice s'embarquent à Douvres.
Toutes les places fortes de l'Angleterre et du pays de Galles, excepté dans le nord, sont au pouvoir du parlement.
Juillet 23. Le parlement adresse au roi, à Newcastle, ses propositions définitives.
Le roi refuse les conditions offertes.
Sept. L'armée écossaise consent à livrer le roi à

1646. Sept. l'armée du parlement pour une somme d'argent.

1647. Janv. 30. Les Écossais livrent le roi à Newcastle.

Fév. Proposition de réduire l'armée au pied de paix et de démanteler les places fortes d'Angleterre et du pays de Galles.

Les presbytériens, dans le parlement, s'efforcent de comprimer les indépendants. CROMWELL RÉSISTE.

Ils votent le licenciement de l'armée.

Mai 25. L'armée refuse de se séparer avant que la solde soit payée.

28. Le parlement nomme un comité chargé d'opérer, de concert avec Fairfax, le licenciement de l'armée.

Juin 3. Un parti d'indépendants, sous la conduite de Joyce, emmène le roi à Childerly.

CROMWELL REJOINT L'ARMÉE; elle jure de ne pas se séparer sans avoir obtenu la réforme des abus. Chute du gouvernement presbytérien.

CROMWELL, FAIRFAX, IRETON ET AUTRES CHEFS ONT UNE CONFÉRENCE AVEC LE ROI.

10. L'armée s'avance vers Londres.

Juin 15. L'armée, à Saint-Albans, accuse formellement Hollis et plusieurs autres membres de la chambre des communes.

Le roi est conduit à Windsor-Castle.

Charles a une entrevue avec ses enfants à Faversham.

Juillet 30. Formation d'un comité de sûreté.

1647. Août 6. Fairfax paraît au parlement. Des remercîments lui sont adressés.

7. **Fairfax et Cromwell marchent sur la Tour.** Le parti presbytérien est totalement désorganisé.

Hollis et plusieurs autres presbytériens obtiennent la permission de s'éloigner. Ils sont accusés de trahison.

Les officiers de l'armée mettent en avant leurs propositions pour la constitution du royaume. Le roi les rejette.

Nov. 10. Le roi s'enfuit de Hampton-Court dans l'île de Wight.

Déc. 14. Le parlement envoie quatre propositions à la signature du roi, et lui demande une entrevue.

24. Le roi refuse de signer.

1648. Il essaye de s'enfuir du château de Carisbrook.

Janv. 3. Le parlement décide qu'à l'avenir aucun traité ne sera fait avec le roi sans le consentement des deux chambres.

9. L'armée se déclare en faveur du parlement.

Nomination d'un comité de sûreté pour tout le royaume.

Avril 9. Une insurrection en faveur de Charles a lieu à Londres.

Quelques autres, dans le même but, naissent sur divers points.

24. Les presbytériens, dans le parlement, votent en faveur du roi.

1648. Avril 24. L'INSURRECTION EST RÉPRIMÉE PAR CROMWELL ET IRETON.

Une armée écossaise passe la frontière; CROMWELL LA DÉFAIT A PRESTON; Hamilton et Langdale sont faits prisonniers; CROMWELL ENTRE A ÉDIMBOURG.

Juillet 5. Défaite du comte de Holland à Kingston sur la Tamise.

10. Il se rend à Fairfax.

Le prince de Galles, avec une flotte, paraît aux Dunes. Il se retire.

Août 27. Fairfax prend Colchester. Il fait fusiller sir Charles Lucas et sir George Lisle.

Sept. Des pétitions demandant qu'il soit fait justice du roi, arrivent de divers endroits.

Oct. L'armée en présente une dans le même sens.

16. CROMWELL QUITTE ÉDIMBOURG.

21. Le régiment d'Ingolsby déclare le roi traître.

L'armée présente aux chambres une remontrance pour que la royauté devienne élective.

Nov. 30. Le roi est transféré de Carisbrook-Castle à Hurst-Castle.

Le parlement refuse de prendre en considération la remontrance de l'armée.

Déc. 2. Fairfax arrive à Londres avec l'armée.

Le parlement déclare que l'emprisonnement du roi par l'armée a eu lieu sans son assentiment.

ARRIVÉE DE CROMWELL A LONDRES.

1648. Déc. 5. Les communes votent une constitution du royaume.

6. Les colonels Pride et Rich investissent le parlement avec des troupes.

LE PARLEMENT ADRESSE DES REMERCÎMENTS A CROMWELL.

Les membres presbytériens sont arrêtés.

8. Le *croupion* est réduit à cinquante membres, tous indépendants. Jeûne solennel.

Un nouveau projet de gouvernement est dressé par Fairfax et l'armée.

17-23. Le roi est transféré de Hurst à Windsor.

1649. Janv. 1er. Les communes décident la mise en accusation du roi; elles adoptent un décret à cet effet. Les lords le rejettent.

Les communes déclarent leur autorité souveraine.

6. L'ordonnance pour le jugement du roi est adoptée.

8. Elle est proclamée.

9. Un grand sceau nouveau est voté.

19. Le roi est amené devant la haute cour de justice.

22. Il comparait de nouveau, et refuse de plaider.

25. Les députés du parlement écossais protestent contre la procédure.

27. Condamnation du roi.

30. Il est décapité.

1649. Fév. 1er. Les communes votent le procès de plusieurs royalistes.
5. Elles délibèrent sur l'existence de la pairie.
6. Elles votent la suppression de la chambre des lords.
7. La royauté est abolie.
Six juges consentent à continuer leurs fonctions. Formation d'un conseil d'État exécutif.
10. Hamilton, Goring, Capel et Owen passent en jugement.
Charles II est proclamé en Écosse.
Une insurrection a lieu en Irlande.
Mars 6. Les quatre royalistes sont condamnés.
9. Hamilton, Holland et Capel sont décapités.
Août 15. Cromwell passe en Écosse. Il achève de réprimer l'insurrection, vers la fin de mai 1650.
1650. Montrose descend en Écosse avec des troupes étrangères dans l'intérêt de Charles II.
Mai. Il est battu à Invercarron, et pendu à Édimbourg.
Juin. Charles débarque au Frith de Cromarty. Il adopte le covenant.
Cromwell est nommé capitaine général en remplacement de Fairfax.
29. Cromwell rentre en Écosse.
Août 31. Bataille de Dunbar. Charles s'enfuit dans les Highlands.

1651. Charles entre en Angleterre.

Sept. 3. BATAILLE DE WORCESTER. Le roi passe en France.

Union et incorporation de l'Écosse et de l'Irlande à l'Angleterre.

1652. Mai 19. Van Tromp traverse le détroit avec une flotte. Blake l'amène à un engagement.

Sept. 28. Blake bat la flotte hollandaise commandée par Ruyter et de Witt, près de Plymouth.

Nov. 29. Van Tromp défait Blake dans les Dunes.

1653. Fév. 18. Blake combat Van Tromp ce jour et les deux suivants, et il remporte la victoire.

Avril 20. CROMWELL DISSOUT LE LONG PARLEMENT.

22. IL PUBLIE UNE PROCLAMATION.

Juillet 4. CROMWELL RÉUNIT A WHITEHALL CENT VINGT PERSONNES QU'IL INVESTIT DU GOUVERNEMENT. LE PETIT PARLEMENT.

31. Blake défait la flotte hollandaise. Van Tromp est tué.

Déc. Le petit parlement est dissous. UNE ASSEMBLÉE D'OFFICIERS NOMME CROMWELL LORD PROTECTEUR, AVEC L'ASSISTANCE D'UN CONSEIL.

16. CROMWELL EST INSTALLÉ A LA CHANCELLERIE.

17. IL EST PROCLAMÉ.

1654. Juillet 10. Le frère de l'ambassadeur portugais est jugé pour meurtre, condamné et décapité à Tower-Hill. Gérard et Vowel

1654. Juillet 10. sont exécutés comme ayant comploté d'assassiner le Protecteur.

Les Écossais refusent de reconnaître la république.

Le général Monk fomente une insurrection en Écosse.

Sept. 3-4. LE PARLEMENT APPELLE LE PROTECTEUR DANS LA CHAMBRE PEINTE.

5. Il examine si le pouvoir législatif doit être conféré à une personne seule et au parlement.

Oct. Il continue sa délibération, et arrête un serment à prêter par tous les membres.

1656. Janv. 22. Dissolution du parlement.

Complot pour la restauration de Charles II.

Le major Wildman est arrêté; on trouve sur lui une proclamation intitulée : « Déclaration du peuple libre et affectionné d'Angleterre, maintenant en armes CONTRE LE TYRAN OLIVIER CROMWELL, ESQUIRE. »

Mars 11. Les conspirateurs s'emparent de Salisbury. Ils sont mis en déroute à South-Molton. Exécution de Penruddock, Groves et Lucas.

L'insurrection est partout étouffée. Lord Rochester essaye de se soulever dans le Yorkshire. Il est battu, et s'enfuit.

CROMWELL DIVISE L'ANGLETERRE ET LE PAYS DE GALLES EN ONZE DISTRICTS, à la

1656. Mars 11. tête de chacun desquels il place un major général.

Les Anglais s'emparent de la Jamaïque. Blake réprime les pirateries des Barbaresques dans la Méditerranée. LE PROTECTEUR NÉGOCIE EN FAVEUR DES VAUDOIS.

Traité d'alliance entre la France et l'Angleterre contre l'Espagne. Blake gagne plusieurs victoires.

Sep. 17. CROMWELL CONVOQUE UN NOUVEAU PARLEMENT. Syndercombe forme un complot pour l'assassiner.

1657. Fév. 23. à Mars 26. LE PARLEMENT PRIE CROMWELL DE PRENDRE LE TITRE DE ROI, fait des remontrances contre le gouvernement militaire, et demande la convocation des deux chambres.

Avr. 4. CROMWELL REFUSE LE TITRE DE ROI; IL CONSENT AU RAPPEL DE LA CHAMBRE DES PAIRS.

Le major général Harrison et autres adeptes de la cinquième monarchie sont envoyés à la Tour.

Mai 19. IL EST DÉFINITIVEMENT ARRÊTÉ QUE CROMWELL CONTINUERA A PORTER LE TITRE DE PROTECTEUR.

22. Le parlement détermine l'étendue et les limites du titre de Protecteur.

La *pétition et l'avis* sont présentés à Cromwell avec prière de nommer son

1657. Mai 22. successeur et de composer l'autre chambre.

Le Protecteur y consent.

Juin 25. INAUGURATION DE CROMWELL COMME PROTECTEUR.

Blake meurt en rentrant à Plymouth.

Charles II consent à épouser la fille de Cromwell.

1658. Janv. 20. Le parlement se réunit. Soixante pairs convoqués par *writ* prennent place dans la chambre haute.

24. Les deux chambres se trouvent en dissentiment.

25. LE PROTECTEUR LES CONVOQUE A WHITEHALL.

Les lords s'ajournent et ne s'assemblent plus.

Fév. 4. CROMWELL DISSOUT LE PARLEMENT.

Publication d'un écrit intitulé : « tuer n'est pas assassiner. »

CROMWELL ÉTOUFFE UNE NOUVELLE CONSPIRATION POUR LA RESTAURATION DU ROI CHARLES : il fait décapiter le docteur Hewitt et sir Henri Slingsby.

Les Anglais remportent plusieurs victoires dans les Pays-Bas.

1658. Août. Mort de lady Claypole, fille du Protecteur.

Sept. 2. IL NOMME SON FILS RICHARD SON SUCCESSEUR. MORT DE CROMWELL.

Richard Cromwell est proclamé lord Protecteur.

1658. Sept. 2. Il convoque un nouveau parlement.

1659. Janv. 27. Réunion du parlement. Les communes et *l'autre chambre* reconnaissent le titre de Richard Cromwell.

Les communes consentent à s'occuper des affaires de concert avec *l'autre chambre*.

Lambert, Fleetwood et autres composant la faction de Wallingford-House présentent des pétitions de l'armée demandant le payement de la solde.

Les quakers présentent une pétition semblable.

Avril 22. Le parlement est dissous.

Mai 6. Lambert, Fleetwood et autres provoquent par une déclaration la réunion du long parlement ou croupion.

7. Ils se rassemblent dans la chambre peinte.

9. Ils nomment un comité de sûreté.

Fleetwood, au nom de l'armée, promet obéissance au croupion. Le général Monk, d'Écosse, prend part pour l'armée à la nouvelle révolution.

13. Formation d'un conseil d'État.

Juin 22. Henry Cromwell, lord lieutenant d'Irlande, se soumet au parlement avec l'armée qu'il commande.

Août. Troubles et insurrection en faveur de Charles II. Leur répression.

Oct. 13. La soldatesque de Lambert et autres empêche le parlement de siéger. Le croupion est dissous.

1659. Oct. 29. Le général Monk quitte l'Écosse et s'empare de Berwick.

Lambert est nommé, par une assemblée d'officiers, général de l'armée du Nord.

Le comité de sûreté dresse un plan de gouvernement.

Déc. 5. Troubles à Londres. Des pétitions pour la reconstitution du parlement arrivent de divers points.

22. Les soldats cantonnés autour de Londres insistent pour la réunion du parlement.

26. Lenthall et l'ancien parlement, le croupion, se rassemblent.

1660. Janv. Approche de Monk. — Fairfax le joint à York et consent à la restauration de Charles II.

Fév. 21. Monk est nommé commandant en chef par la majorité presbytérienne du parlement.

Dissolution du parlement.

Avril 25. Réunion du nouveau parlement. Les pairs sont rappelés et reprennent leurs siéges.

Mai 1er. Lettres de Charles II lues dans le conseil d'État.

Elles sont envoyées aux chambres. La lettre aux communes renferme la *déclaration de Bréda*.

Réponse du parlement qui accepte les termes de la déclaration.

La marine se déclare pour le roi.

1660. Mai 8. Le roi est proclamé à la porte de Westminster.

10. *The Book of common prayer* est lu à la chambre des lords. Le parlement adopte les mesures pour la punition des régicides.

25. Le roi Charles et les ducs d'York et de Glocester débarquent à Douvres.

29. Charles entre à Londres. Il fait Monk chevalier de la Jarretière et membre du conseil privé : il reçoit une adresse des deux chambres.

Mesures prises par le parlement pour la poursuite des régicides. Ordonnance d'amnistie contenant de nombreuses exceptions. Les droits de *tonnage* et de *poundage* sont accordés au roi pendant toute la durée de sa vie.

Milton est remis à la garde du sergent d'armes.

Juin 7. Monk est nommé duc d'Albermale.

9. Les communes décident que le roi seul statuera sur l'organisation de la religion.

Le duc de Glocester meurt de la petite vérole.

Sept. 13. Ajournement du parlement.

Oct. 9. Procès des régicides.

13-15. Exécution de dix d'entre eux.

Assemblée du clergé à propos de la réforme. (*Healing question.*)

1660. Oct. 25. Le roi publie la déclaration de réforme.
La reine mère, Henriette Marie, vient en Angleterre.
Le mariage du duc d'York avec Anne Hyde est reconnu.
La princesse d'Orange meurt de la petite vérole.

Nov. Rejet d'un bill transformant en loi la déclaration de réforme.

Déc. 8. OLIVIER CROMWELL, BRADSHAW ET IRETON SONT JUGÉS ET CONDAMNÉS.

1661. Janvier 6. Venner, homme de la cinquième monarchie, excite une émeute à Londres.

9. L'émeute est réprimée. Plusieurs perturbateurs sont tués, d'autres sont faits prisonniers.

30. LES CORPS DE CROMWELL, DE BRADSHAW ET D'IRETON SONT EXHUMÉS, PENDUS ET SOUMIS A DIVERS OUTRAGES.
Les corps de la belle-mère de Cromwell et de sa fille, de Dorislaus, May, Pym, Blake et autres sont exhumés et jetés dans un trou du cimetière de Sainte-Marguerite.
Plusieurs officiers de l'ancienne armée sont arrêtés.
Le marquis d'Argyle, chef des covenantaires, est attiré à Whitehall et envoyé à la Tour.
Le comte de Glencairn, chef des cavaliers en Écosse, est envoyé à Édim-

1661. Janv. 30. bourg pour recomposer le comité des états tel qu'il était en 1650.

Le général Middleton est nommé comte Middleton, général de l'armée et commissaire du roi au parlement; et le comte de Lauderdale secrétaire d'État en Écosse.

Le marquis d'Argyle est jugé à Édimbourg, et est condamné.

Il est exécuté.

Plusieurs convenantaires sont pendus.

Sharp est nommé archevêque de Saint-André.

D'autres évêques sont sacrés par l'archevêque de Cantorbéry, et replacés sur leurs siéges en Écosse.

Les serments d'allégeance et de suprématie sont imposés à chacun. Le comte de Césilis et Seighton, évêque de Doublanc, refusent.

Divers actes sont votés par le parlement écossais à l'effet de contraindre la nation à prêter serment contre le covenant.

Mai 8. Réunion du parlement d'Angleterre; *the pension parliament*. Décret qui ordonne que la ligue solennelle et le covenant seront brûlés par la main du bourreau. Établissement du serment de *non-résistance*.

Le banc des évêques est rétabli dans la

1661. Mai 8. chambre des lords. Vote de l'acte de conformité. On accorde à perpétuité au roi *a hearth and chimney tax.*

20. Arrivée à Portsmouth de Catherine de Bragance.

Juin 2. Sir Henri Vane est mis en jugement devant la cour du banc du roi. Il est déclaré coupable de haute trahison.

14. Il est décapité à Tower-Hill.

Lambert, accusé de trahison, plaide coupable; il est condamné à la prison perpétuelle. Okey, Corbet et Barstead sont exécutés pour trahison.

1652. L'acte d'uniformité est rendu obligatoire. Plus de deux mille ministres sont chassés de leurs cures.

Vente de Dunkerque à la France.

Décem. 16. Amnistie publiée par le roi.

LIVRE PREMIER

LA JEUNESSE DE CROMWELL

(1599-1641.)

LIVRE PREMIER.

LA JEUNESSE DE CROMWELL.

(1599-1641.)

CHAPITRE PREMIER.

Généalogie de Cromwell. — Propriétés patrimoniales de la famille. — Alliance des Cromwell et des Stuart. — Origine purement saxonne des Cromwell. — Première enfance d'Olivier Cromwell.

La famille ancienne et saxonne des barons Cromwell, dont le domaine féodal se trouvait à Tattershall dans le Lincolnshire, semble originaire du *Crumwell* ou *Cromwell* (le Puits de Crum), petit hameau saxon, situé sur la limite orientale du Nottinghamshire; c'est une localité peu importante. Sous Édouard II, un baron Cromwell siége au parlement;

depuis le moyen âge jusqu'au commencement du XVIIe siècle, beaucoup de Cromwell, nobles et roturiers, riches et pauvres, quelques-uns schériffs, d'autres fermiers, tous étrangers au mouvement de la cour et de Londres, sans alliance avec la race normande, se trouvent répandus dans cette région. Notons avec soin la descendance saxonne et populaire d'Olivier Cromwell.

Henri VIII courroucé contre le pape jette la population saxonne, la bourgeoisie et les fermiers d'Angleterre dans le mouvement de révolte qui soulève le Nord contre le catholicisme; ce mauvais homme, qui comprenait son époque et son pays, force les seigneurs de suivre l'impulsion protestante, et les console en leur livrant des débris de monastères; alors un Cromwell surgit dans l'histoire d'une façon terrible. C'est le destructeur des couvents, *malleus monachorum*, le bras droit de Henri VIII dans cette œuvre de destruction et de dommage, Thomas Cromwell, devenu comte d'Essex. Son père, dit-on, avait une forge à Putney, et probablement c'était un des membres de la grande famille des Cromwell, quelque fils cadet venu du Lincolnshire pour trouver à Londres les moyens de vivre. Nul ne se montra plus ardent à l'œuvre que ce Thomas Cromwell, sous la main duquel papistes et cathédrales tombaient comme les feuilles sous le vent d'automne. On s'insurgeait dans plusieurs

comtés en faveur de la vieille religion; Thomas Cromwell se servit contre les rebelles et les catholiques de son neveu sir Richard Cromwell, l'aïeul même du Protecteur, et qui aida vigoureusement son oncle. Personne n'avait soupçonné l'existence de ce Richard, neveu de Thomas le premier ministre, avant l'apparition de deux lettres publiées en 1847 et classées parmi les MSS. Cottoniens [1]; on y voit se dessiner clairement les relations de l'oncle et du neveu : l'un animé d'une rage ardente contre la papauté et le monachisme; l'autre galopant à droite et à gauche, allant de couvent en couvent à la poursuite de ces pauvres moines, faisant la chasse aux prêtres pour exécuter les ordres de son oncle, abattant les capuchons, emprisonnant les abbés, puis revenant à Londres prendre part à un tournoi que Sa Majesté honore de sa présence, et fort bien accueilli du défenseur de la foi et de l'ennemi du pape. Récompensé par le don de plusieurs abbayes, Richard absorbe une grande quantité de terres ecclésiastiques dont il arrondit son domaine; il finit par fonder une propriété importante. Homme d'action et d'exécution, il veut que l'on saisisse un certain sir John Thymbleby, son voisin, qui s'oppose à la sainte réforme de l'Église; il suggère à son oncle le désarmement de tout le comté; puis il

[1] *Cleopatra*, t. IV, p. 2046.

court de Cambridge à Ely, d'Ely à Ramsey, de Ramsey à Peterborough, casse les abbés, brise les croix, expulse les religieuses, assez bon homme pour les prieurs qui se soumettent et renient le pape, cruel envers ceux qui se montrent *froward* (réfractaires).

Tel est l'aïeul d'Olivier Cromwell.

De cette race protestante et véhémente, sur ce domaine formé des débris et des dépouilles catholiques, naquit, en 1599, Olivier Cromwell, qui n'était, on le voit assez, ni le fils d'un brasseur, ni le descendant d'un boucher. Shakspeare vivait; la vieille reine Élisabeth ayant précipité le mouvement protestant était adorée du peuple; dans le Nord un frémissement et une ardeur de combat se faisaient sentir; l'Angleterre prévoyait la grandeur que l'insurrection contre Rome devait lui apporter. La famille Cromwell, par son adhésion aux nouvelles idées qui dominaient l'avenir, était devenue puissante dans le pays; Richard, destructeur des couvents et agent de son oncle Thomas, avait légué à sir Henri Cromwell son fils, connu sous le sobriquet du « Chevalier d'or, » un vieux monastère de femmes, Hinchinbrook, situé sur la rive gauche de l'Ouse, rivière aux flots mélancoliques gémissant sur un lit sans pente et murmurant parmi les joncs. Henri en fit un beau manoir, et l'hospitalité d'Hinchinbrook devint célèbre. Son fils aîné, sir Olivier, après en avoir continué la tradition, le vendit

aux Montagu, depuis comtes Sandwich. C'est à eux qu'appartiennent aujourd'hui le château, ses grandes salles où les vieux portraits des Cromwell sont encore pendus, et les pelouses vertes inclinées vers le fleuve paresseux et les longues avenues de saules et d'ormes. Robert, père du Protecteur, répara les brèches de sa légitime par un mariage singulier. Il y avait dans le pays une famille Stewart, alliée aux rois, et dont l'un des auteurs, prieur catholique de la ville d'Ely, avait opposé quelque résistance à la réforme, à Henri VIII, à Thomas et à Richard Cromwell; cette résistance papiste ne tint pas contre le titre offert de doyen protestant de la cathédrale et le fermage héréditaire des dîmes qui assurait sa fortune. La mère d'Olivier Cromwell, arrière-petite-fille de ce converti, fut Élisabeth Stewart, arrière-cousine de Charles Ier, roi d'Angleterre, et dont la dot consistait dans ces domaines et ces dîmes enlevés aux catholiques.

La résistance catholique vient d'un Stuart; la persécution protestante est exercée au XVIe siècle par deux Cromwell; la fortune qui découle de ces deux sources révolutionnaire et théologique se concentre sur le dictateur puritain Olivier Cromwell, symbole du protestantisme armé.

Cette fortune, honnête pour la province, trop peu considérable pour endormir l'ambition, équivalait à

quelques trente mille livres de rente d'aujourd'hui. Olivier avait quatre ans, et Hinchinbrook n'était pas vendu, lorsqu'un bruit de chasse y annonça la venue de Jacques Ier, arrivant d'Écosse pour trôner en Angleterre, et qui rendait honneur à la parenté de mistress Cromwell, une Stewart, comme nous l'avons dit. Le roi avait passé par Belvoir, le plus beau manoir féodal de l'Angleterre, et il était arrivé à Hinchinbrook, « toujours chassant, » dit la chronique. Le petit enfant Olivier, neveu du seigneur d'Hinchinbrook, put contempler la royauté dans sa pompe; Jacques passa deux nuits chez les Cromwell-Stuart ses alliés, fit des chevaliers dans la grande salle, et entre autres l'oncle paternel du Protecteur, sans oublier son propre parent, Thomas Stuart ou Stewart d'Ely, oncle maternel de l'enfant. Puis il prit la route de Londres, laissant le revenu de sir Olivier entamé par les frais de la visite royale; plusieurs années après, retournant en Écosse et renouvelant cet honneur coûteux, le monarque fut modestement hébergé par la bourse appauvrie du seigneur. Sir Olivier fut même forcé, en 1627, de céder son manoir pour la somme d'à peu près soixante-quinze mille francs d'aujourd'hui, que sir Sidney Montagu lui paya, et dont trente-deux mille cinq cents devinrent la proie d'un seul créancier; puis il alla cacher ses regrets, ses splendeurs éteintes et son royalisme invétéré dans les marais de Ramsey-Mere, où il

avait une petite propriété; son neveu, devenu chef puritain, revint l'y trouver plus tard, comme on le verra, avec une troupe de dévots à bandoulière de cuir.

Telle était la situation de la famille, dans laquelle n'apparaît ni brasseur, ni boucher, et dont le second membre, père de Cromwell, enrichi par son mariage et résidant à Huntingdon, éclipsa bientôt le frère aîné, baronisé par le roi et enseveli dans ses marécages. A Huntingdon, de 1599 à 1620, pendant que l'Espagne et Rome s'armaient pour le catholicisme, que l'Écosse, l'Angleterre, la Saxe, la Scandinavie se liguaient contre le Midi, pendant qu'une fermentation sourde et populaire pénétrait tous les recoins des plus petits villages saxons, — Robert Cromwell élevait, sur les bords de l'Ouse, sa famille nombreuse. Dans cette solitude sévère, Olivier, son cinquième enfant, ne pouvait manquer d'entendre parler souvent des abominables papistes, de la « prostituée de Babylone, » de Ravaillac, le prétendu jésuite qui assassinait Henri IV, du roi d'Espagne, évidemment identique avec l'antechrist, surtout de Laud, exécré du peuple comme un demi-catholique, et qui, archidiacre à Huntingdon, était très-assurément le fils de Belzébuth; toutes ces matières préoccupaient vivement les esprits. C'était d'elles que devait rêver le petit Cromwell, quand il allait chasser aux outardes dans les marais qui environnent Ely. Sa famille paternelle et maternelle était

austère, comme il convient à de nouveaux réformateurs ; tout semble prouver l'inexactitude des légendes accréditées par ses ennemis sur ses exploits dans les tavernes, sur le singe qui le poursuivit le long des toits, sur ses habitudes évaporées et ses escapades. Rien ne l'invitait à cette dépense de mauvaises mœurs et de mauvais goût.

La population de ces contrées humides a toujours été mal disposée à ce qui est volupté ou frivoles plaisirs. Le pays, d'un aspect calme, un peu lugubre, rappelle certains paysages de Wouvermans ; à l'occident, des ondulations de terrain peu sensibles se veloutent d'un gazon très-serré, à la teinte sombre, entrecoupé de bouquets d'arbres ; à l'orient, l'horizon est noir, et l'espace usurpé par une vaste plaine marécageuse ; là, les saules pâles et les aunes aux feuilles blanches se balancent sous le vent, et le vol pesant des oiseaux aquatiques sillonne lourdement un terrain fangeux. L'Ouse, avant de pénétrer dans ces régions, décrit plusieurs détours, et, changeant de couleur à mesure qu'elle avance, devient noire de jaune qu'elle était, se colore de reflets métalliques, que le soleil fait miroiter à la surface de ses flots plombés, et finit par se perdre dans des forêts de plantes grasses, d'algues, de joncs et de nénuphars. On n'a pas besoin de dire que nulle teinte romanesque ou d'invention n'a été admise dans ces détails de paysage ; l'exactitude

en est attestée par les topographes et les annalistes provinciaux[1]

Une telle localité, semée de hameaux peu considérables, n'offrait pas à Olivier l'occasion de se livrer aux orgies qu'on lui impute. D'où viennent donc ces traditions qui donnent les aïeux de Cromwell pour gens obscurs, son père pour un brasseur assez pauvre, lui-même pour un homme dont la jeunesse a roulé dans des voluptés brutales? Du dénigrement que prodiguent les partis et de l'obscurité de ses quarante premières années. La famille de Cromwell s'était contentée d'une autorité provinciale, et n'avait point marqué dans les événements publics; Cromwell le père avait cultivé ses terres, vendu son grain, et sans doute, selon la coutume des fermiers qui s'y entendent, il en avait mis de côté une certaine partie qu'il avait brassée et convertie en breuvage domestique. Un ruisseau, l'Hinchinbrook, qui traverse la cour de sa maison encore debout aujourd'hui, semble lui avoir offert des facilités pour cette opération; il est probable que mistress Cromwell, bonne mère de famille, toute Stuart qu'elle était, y accorda ses soins.

Gentilshommes campagnards, les oncles de Cromwell vivaient, comme Robert, du produit de leurs domaines, dans une rustique aisance, non sans crédit;

[1] Voyez Gilpin, Wells, *History of the Fens.*

la fille de l'un épousa Olivier Saint-John, l'avocat républicain ; une des tantes du Protecteur, sœur de Robert, épousa un Hampden, et devint mère de ce Hampden qui donna le signal de la révolte, en refusant vingt schellings au roi. Toutes les parentés et les alliances des Cromwell se dirigeaient dans le même sens. Le jeune Olivier grandissait au milieu de ces influences, auxquelles le chef de la famille, le chevalier ruiné par ses dépenses, bon royaliste et protestant équivoque, demeurait étranger.

CHAPITRE II.

Éducation d'Olivier Cromwell. — Sa mélancolie dans la jeunesse. — Le calvinisme entre 1610 et 1630. — Mouvement du Nord contre Rome catholique.

Le 23 avril 1616, le jour même où Shakspeare mourut, dix jours après la mort de Cervantes, l'université de Cambridge, située seulement à douze milles de Huntingdon, comptait Cromwell parmi ses jeunes étudiants ou *gentlemen-commoners* ; il n'y passa qu'une année.

Le 23 juin 1617, son père mourut, et le jeune homme de dix-huit ans, quittant aussitôt Cambridge, revint prendre soin de sa mère et de six jeunes filles, ses sœurs. Cette vie de débauche dont on parle est matériellement impossible. Dès l'année 1620, à vingt et un ans, il épouse la fille d'un riche marchand, Élisabeth Bourchier, la conduit chez sa mère, et revient vivre à Huntingdon, en propriétaire fermier, de cette vie libre et occupée qui laisse tant de place à la rêverie, si peu de place à la dissipation.

Pendant cette phase obscure et silencieuse, c'est

un homme fort simple, même assez humble et timide dans ses relations et ses amitiés, comme le prouve la lettre suivante, adressée à l'un de ses camarades de Cambridge, qu'il prie de vouloir bien tenir son enfant sur les fonts baptismaux :

A mon bon ami éprouvé, M. Henri Downhall, en son appartement au collége de Saint-Jean, Cambridge, cette lettre.

« Huntingdon, 14 octobre 1626.

« MONSIEUR ET CHER AMI,

« Faites de moi votre obligé jusqu'à être le parrain de mon enfant. J'aurais voulu vous aller trouver personnellement pour vous en faire l'invitation dans les formes ; mais mes occupations ne m'en ont pas laissé le loisir : tenez-moi donc pour excusé à cet égard. Jeudi prochain est le jour où vous aurez cet embarras. Permettez-moi de compter sur votre compagnie pour mercredi.

« Il paraît cette fois que je suis plus disposé à vous importuner en demandant de nouvelles grâces qu'à montrer ma reconnaissance de l'amitié que j'ai déjà éprouvée de votre part. Mais je sais que votre patience et votre bonté ne sauraient être épuisées par

« Votre ami et serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Dix années de solitude cachent ensuite les actes de

Cromwell, qui deviendront redoutables. Tout ce que l'on sait de lui à cette époque, c'est que, respecté de ses voisins, aimé de sa famille et vivant dans l'aisance, il a des accès violents d'humeurs noires. « Souvent (dit Warwick dans ses mémoires) il envoyait chercher à minuit le docteur Simcott, médecin de la ville, se croyant près de mourir; il lui parlait de son hypocondrie et de ses *imaginations à propos de la croix de la ville.* » Cette croix papiste l'obsédait. Les prédicateurs calvinistes hantaient le voisinage; quand il les avait écoutés et qu'il avait relu sa Bible, cette sombre humeur le prenait; il se promenait sur le bord de la rivière funèbre que nous avons décrite, à l'ombre des aunes, sous un ciel humide et bas, rêvant, pendant que ses bestiaux erraient dans ces pacages, à l'homme et à Dieu, à la vie et à la mort, surtout au dogme de la prédestination. Sans doute, le soir, plongé dans les terreurs de cette croyance, il envoyait chercher Simcott, et demandait à la science humaine des remèdes contre ce mal que Hamlet n'avait pu guérir, que Pascal ne guérira pas.

Pourquoi la même douleur s'était-elle emparée des hommes les plus sérieux et les plus estimés de l'Angleterre? Lord Brook, lord Say, lord Montagu, éprouvaient les mêmes angoisses. Hampden, cousin de Cromwell, était puritain comme eux. Était-ce superstition ou fourberie?

Depuis que le protestantisme proclamé par Henri VIII avait armé l'Angleterre contre Rome, le schisme avait développé ses conséquences ; la foi était ébranlée au Nord ; l'unité était détruite. Le même doute dont le grand poëte venait de montrer son Hamlet déchiré harassait les âmes. La réforme était commencée, on voulait la pousser jusqu'au bout ; la révolution opérée par le monarque ne semblait plus suffisante. Dès le commencement du siècle, une pétition, signée de près de mille ecclésiastiques, avait sollicité la destruction radicale des cérémonies et des rites, le retour à la simplicité primitive des observances. On s'était surtout prononcé contre l'absorption des dîmes par les courtisans, auxquels le monarque avait jeté cette curée en pâture ; on avait réclamé l'attribution de ces richesses, du moins en partie, aux ministres nouveaux, propagateurs du calvinisme. Le radicalisme dans la réforme était la conséquence naturelle du premier coup porté à la vieille unité catholique. — « Il faut, criaient les démocrates religieux, renverser l'idolâtrie, détruire le mensonge, revenir au sens divin du christianisme, embrasser à la fois la liberté et la vérité, ne pas laisser trace de l'esclavage et de la fraude, déraciner cette servitude étrangère et cette mort de l'âme, s'élever à la contemplation de Dieu et à l'indépendance terrestre. »

Ce n'est pas à nous qu'il appartient ici d'ab-

soudre ou de condamner cette immense négation, il nous suffit de dire que telles étaient la pensée et la passion du Nord tout entier. Ce qu'on a regardé comme une hérésie était surtout la prise d'armes du grand corps germanique. La liberté protestait contre l'autorité, la négation contre l'amour, l'avenir contre le passé, le Nord contre le Midi. Je ne juge pas le mouvement ; je l'explique.

Que ce mouvement vers la liberté effrayât le pouvoir civil et le pouvoir religieux, cela devait être. On essaya de maintenir le peu de cérémonies qui ornaient encore le culte, d'entraver les nouveaux ministres de la parole calviniste, de s'opposer à la propagation de cette foi sauvage dans les cantons rustiques. De leur côté, les protestants combattaient ces résistances ; ils s'efforçaient de transporter sur la tête des apôtres puritains une portion des dîmes que s'étaient attribuées les seigneurs. La bourgeoisie et les classes moyennes, toute la partie de la société à laquelle les Cromwell appartenaient, s'émurent alors. On se cotisa pour donner le pain terrestre à ceux qui répandaient la parole de vie ; on fit des fonds pour payer des missionnaires ambulants (*running lecturers*), d'autres à poste fixe, qui venaient dans la place du marché, le jour de foire ou après le service, encourager le peuple dans sa fureur contre Rome, et tonner contre les chasubles, les aumusses, les surplis, le rosaire, le signe de la croix,

le despotisme du Midi. Olivier Cromwell ne fut pas des derniers à se joindre à cette opposition; et ce qui prouve qu'il représentait exactement l'esprit de son canton, c'est que le lundi 17 mars 1627, au moment même où son nom figurait sur la liste des souscripteurs de l'association puritaine, il fut élu membre du parlement.

CHAPITRE III.

Cromwell, membre du parlement. — Ses premières paroles.— Cromwell à Saint-Yves. — Sa retraite.

Ce gentilhomme campagnard, silencieux et mal vêtu, assista sans mot dire aux séances orageuses des premiers parlements de ce règne ; il entendit les accusations contre Buckingham, la discussion du bill des droits, et fut témoin de cette scène bizarre pendant laquelle Pym, Cook et le président (*speaker*) *pleurèrent* tous trois à chaudes larmes l'obstination du roi qui défendait son favori. Le rêveur des bords de l'Ouse craignait surtout de voir ses *lecturers* supplantés par des papistes. Le jour où la chambre s'occupa de ces matières, il prit la parole ; la chambre s'était formée en comité religieux pour l'examen des abus ecclésiastiques. Cromwell, avec l'âpreté de l'accent rustique, dénonça d'un coup quatre papistes, Laud, Mainwaring, Neil et Alablaster. Voici ses paroles :

« Un docteur Beard (le vieux précepteur de son village) m'apprend, dit-il, que le docteur Alablaster

prêche à la Croix de Saint-Paul un papisme pur, et qu'il le fait d'après les recommandations de son évêque, le docteur Neil. Le même évêque vient de donner une riche prébende à ce Mainwaring que la chambre a censuré avec justice. Si ce sont là les degrés par lesquels on arrive aux dignités de l'Église, qu'est-ce qui nous attend ? »

— *Qu'est-ce qui nous attend ?* — Ce sont les premiers mots de Cromwell, rapportés par un M. Crewe, dont les notes manuscrites sont conservées au Musée britannique ; on croit entendre les notes aigres et vibrantes de cette voix qui se fit toujours obéir.

En effet, la chambre obéit au membre de Huntingdon et ordonna contre ces quatre suspects l'enquête, dont elle confia la charge « à M. Cromwell. » Renvoyé dans ses foyers par la dissolution du parlement, il n'en resta pas moins populaire, puisque immédiatement après la session il fut nommé avec son précepteur puritain, le même docteur Beard, juge de paix du canton. Son ambition n'allait guère plus haut ; la vie agricole et l'élève des bestiaux lui semblaient la seule destination de sa vie active ; il vendit pour environ cinquante mille francs de propriétés, acheta des pâturages plus considérables à Saint-Yves, cinq milles audessous de Huntingdon, sur les bords de la même rivière d'Ouse, et y alla vivre avec sa famille dans une situation étrangement lugubre.

Il faut avoir vu cette petite ville obscure de Saint-Yves[1] pour se faire une idée de l'aspect somnolent qui la distingue; ce sont des maisons rousses, un pont pointu où trois personnes peuvent à peine marcher de front, un gazon épais, haut et noirâtre, qui environne la ville, et un limon métallique traîné par les flots stagnants qui la baignent. De loin vous n'apercevez aucune trace d'habitation, tant les toits sont bas. Une aiguille de clocher très-aiguë perce un long rideau de saules pleureurs et révèle la ville au voyageur surpris de la rencontre. A l'entour, le saule blanc et le gazon noir dominent; tout fait silence; la ville est endormie. Les jours de marché seulement, on entend des bêlements et des beuglements de bestiaux, joints au son des clochettes; le nom antique du principal domaine de l'endroit, dont Cromwell loua quelques dépendances, est encore le « Manoir du Sommeil » (*Slepe-Hall*); les vieux titres portent ces mots : *Saint-Yves cum Slepa*, « Saint-Yves du Sommeil. » Là Olivier Cromwell alla ensevelir ses pensées calvinistes et ses tristesses sauvages; là il rêva pendant cinq ans, vendit ses bœufs, écouta les *lecturers*, s'enivra de la Bible, prospéra en qualité d'éleveur et de fermier, et, aidé par Élisabeth Bourchier, bonne ménagère, fit l'éducation de six enfants.

[1] Consultez Gilpin, Dibdin, Wells, Hearne, etc.

Les choses éternelles l'occupaient bien plus puissamment que les objets temporels. Malgré les efforts et les châtiments de Laud, les souscriptions pour l'entretien des missionnaires ou *lecturers* avaient continué en secret, et l'un d'eux, nommé Wells, établi par de tels secours, avait donné pleine satisfaction à Cromwell et aux habitants de Saint-Yves. Pour que les sermons durassent, il fallait que la souscription durât aussi. Le fondateur de cette mission de Saint-Yves, un calviniste qui semble avoir été quelque riche marchand de Londres et qui se nommait Story, retarda l'envoi des fonds destinés à l'entretien de l'éloquence calviniste, et reçut aussitôt du juge de paix Cromwell, ancien membre du parlement, aujourd'hui caché dans Saint-Yves et y faisant tristement son salut, la lettre suivante que nous traduisons avec une extrême servilité :

A mon très-cher bon ami, M. Storie, à l'enseigne du Chien, Bourse de Londres, remettez les présentes.

« Saint-Yves, 11 janvier 1635.

« Monsieur Storie,

« Dans la liste des bonnes œuvres que vos concitoyens nos compatriotes ont faites, celle-ci ne sera pas comptée pour la moindre, qu'ils ont pourvu à la nourriture des âmes. L'érection d'hôpitaux pourvoit

aux corps des hommes : bâtir des temples matériels est considéré comme une œuvre de piété ; mais ceux qui procurent la nourriture spirituelle, ceux qui bâtissent des temples spirituels, ceux-là sont les hommes véritablement pieux. Un ouvrage semblable a été votre fondation d'une chaire de prêche dans laquelle vous avez placé le docteur Wells, homme de bonté, de zèle et de capacité; pour faire le bien de toutes les manières, inférieur à nul que je connaisse en Angleterre. Et je suis persuadé que, depuis sa venue, le Seigneur a fait par lui beaucoup de bien parmi nous.

« Il reste seulement désirable à présent que *Celui-là* qui vous a mû à faire ceci vous pousse à la continuation de l'œuvre, et, par conséquent, qu'il l'achève. Élevez vers *Lui* vos cœurs. Et sûrement, monsieur Storie, ce serait une chose lamentable de voir un prêche succomber dans les mains de tant d'hommes capables et pieux, comme je suis persuadé que sont les fondateurs de celui-ci ; aujourd'hui nous voyons qu'ils sont supprimés avec hâte et violence par les ennemis de la Vérité de Dieu. Loin de nous soit que tant de péché s'attache à vos mains ! Vous qui vivez dans une cité renommée par la lumière brillante de l'Évangile, vous savez, monsieur Storie, que supprimer le payement, c'est faire tomber le prêche; car qui va guerroyer à ses dépens? Je vous supplie donc, par les entrailles de Jésus-Christ, mettez la chose en

bon train, et faites donner la paye au digne homme. Les âmes des enfants de Dieu vous béniront pour cela, et ainsi ferai-je ; et je demeure toujours

« Votre affectueux ami dans le Seigneur,

« OLIVIER CROMWELL. »

« Assurez de mon amitié cordiale M. Busse et mes autres bons amis (*puritains.*) J'aurais écrit à M. Busse ; mais il me répugnait de le déranger par une longue lettre, et je craignais de ne pas recevoir une réponse de lui : de vous j'en attends une, aussitôt que vous le pourrez à votre convenance. *Vale.* »

L'homme qui écrivait cette épître, robuste et mélancolique fermier de trente-six ans, n'avait aucun motif pour feindre l'enthousiasme ; il prend la plume en faveur d'un missionnaire établi dans son pays, et suit la route qu'il a prise dans sa jeunesse, quand il a souscrit pour la même cause et dénoncé les papistes au parlement. Au fond de son manoir des marécages, il représente la portion la plus énergique de l'insurrection qui fermente. Le 11 janvier 1635, jour où il écrit cette lettre, est celui même où son cousin John Hampden, écuyer, refuse devant la paroisse assemblée du grand Kimble de payer au roi trente et un schellings six pences. La simultanéité du mouvement est profonde et réelle.

Ainsi s'élevait d'accord et d'ensemble, ainsi montait le grand flot protestant qui allait renverser le trône et les évêques, mouvement d'indépendance religieuse et civile, soutenu par la bourgeoisie, les habitants de la campagne, le corps même de l'ancienne population saxonne.

Plus septentrionale et plus violemment irritée que l'Angleterre, l'Écosse jurait avec larmes et prières de ne point déserter la cause de Knox et de Calvin. En vain les bourreaux coupaient des oreilles et fendaient des nez; le sang et les exactions exaltaient la foule, et la pénurie du trésor royal faisait pitié. Le 6 novembre 1637, pendant que l'oncle maternel de Cromwell, le Stuart d'Ely dont j'ai parlé, mourait dans cette ville et laissait à son neveu Olivier un héritage composé de dîmes papistes, Saint-John, l'avocat républicain et calviniste qui avait épousé une Cromwell, prenait la parole contre le roi en faveur de John Hampden. Trois jours durant, son éloquence légale prouva pertinemment que Hampden ne devait pas payer vingt schellings [1], et pendant trois autres jours M. Holborn, avocat adverse, prouva pertinemment le contraire. Enfin il fut décidé que

[1] Hampden refusa vingt schellings dans une paroisse, trente et un schellings et six pences dans une autre; il fut mis en cause pour les vingt schellings seulement.

M. Hampden les payerait, et que le roi avait raison. « Consideratum est per eosdem barones, quod præ-« dictus Johannes Hampden de iisdem viginti solidis « oneretur, » dit la sentence, « et inde satisfaciat. »

On sait ce qu'il y avait de révolutions et d'avenir, dans cette phrase latine-normande du moyen âge.

CHAPITRE IV.

Cromwell à Ely, seigneur des marécages. — Ses aumônes. — Lettre à mistress Saint-John. — Mysticisme de Cromwell. — Esprit de la société anglaise en 1635.

Cromwell, environné d'une famille puritaine et insurrectionnelle, s'occupait d'intérêts domestiques et provinciaux ; il allait habiter à Ely la maison du fermier des dîmes, son oncle, maison triste comme toutes les habitations de Cromwell, composée d'un étage et demi, avec cheminées gothiques, balustrades irrégulières, et un certain air de sombre grandeur. C'est aujourd'hui une auberge située au coin de la place de cette vieille ville. Il y faisait même du bien, surtout aux calvinistes, comme le prouve ce petit billet d'aumône en faveur d'un nommé Benson, ministre puritain qui était tombé malade dans quelque cabane à peu de distance de la ville :

A Monsieur Hand, à Ely, ceci.

« Ely, 13 septembre 1638.

« Monsieur Hand,

« Je n'ai pas de doute de pouvoir vous tenir parole

pour votre argent. Je vous prie de remettre quarante schellings au porteur pour payer les médecins de la guérison de Benson. Si ces messieurs ne veulent pas octroyer cette dépense au moment du règlement des comptes, gardez ce billet, et je vous payerai de ma bourse personnelle.

« Je suis toujours

« Votre ami affectionné,

« OLIVIER CROMWELL. »

Ely est encore la cité centrale de tous ces marécages, qui couvraient alors plus de trente milles carrés de superficie, et dont on avait commencé à opérer le dessèchement. Il s'agissait de creuser un canal pour l'Ouse, de diriger en droite ligne vers la mer ses eaux paresseuses, et de protéger par des terrassements et des chaussées un pays trop humide. Ce plan, formé dès le moyen âge, interrompu par l'indifférence des gouvernements, avait été repris sous Élisabeth, et s'était arrêté tout à coup, en 1637, devant la caisse vide du malheureux Charles Ier. La question du dessèchement des marais était celle de la richesse ou de la misère de tout le pays; Cromwell jugea que son devoir était de réclamer. L'ancien fermier calviniste de Saint-Yves, le sombre habitant du « Manoir du Sommeil, » rédigea, présenta et signa la pétition de ses compatriotes, l'envoya au roi, convoqua une

assemblée des propriétaires de Huntingdon, et se mit en opposition directe avec un gouvernement qui avait encore des bourreaux.

Cromwell l'emporta. La continuation des travaux fut ordonnée, et le peuple du Lincolnshire et du Nottinghamshire l'appela dès lors le « seigneur des marécages » (*lord of the fens*).

Cette histoire a de la valeur dans la série des faits qui conduisirent Cromwell au trône. Devenu le premier personnage de la province, cet âpre et mélancolique gentilhomme ne change rien à sa vie. Son mysticisme fanatique augmente. Plus il avance, plus il creuse l'abîme de Pascal. Sa jeunesse lui apparaît comme une époque de passions déréglées; il a vécu dans l'ignorance de Dieu ; il verse des larmes, comme le roi David, sur toutes les heures consacrées à des soins terrestres ; il ne pense qu'à l'anéantissement du *moi* humain devant l'éternité. Ce « fourbe », qui n'était autre chose que le symbole exalté de la prédestination calviniste, écrivait alors à sa cousine, femme de l'avocat Saint-John, surnommé *la lanterne sourde* des républicains, la lettre suivante, qui prouve assez l'effrayante profondeur de son enthousiasme. On ne trouve quelque chose de semblable que dans *les Torrents* de madame Guyon.

A ma bien-aimée cousine, mistress Saint-John, chez sir William Masham, à sa maison nommée Otes, en Essex, présentez ceci.

« Ely, 13 octobre 1638.

« Chère cousine,

« Je reconnais votre bon souvenir et vous remercie de votre amitié en cette occasion. Hélas! vous prisez trop haut mes lettres et ma compagnie. Je puis avoir honte de vos expressions en considérant combien peu utile je suis et combien peu mon mérite augmente.

« Cependant, pour honorer mon Dieu en déclarant ce que Lui a fait pour mon âme, je suis confiant et je veux l'être. Véritablement, donc, je trouve ceci : Que Lui donne sources d'eau dans un désert sec et infertile où il n'y a pas d'eau. Je demeure, vous savez où, dans Meshec, ce qui signifie *prolongement*; dans Kedar, qui signifie *ténèbres et noirceur;* cependant le Seigneur ne m'abandonne pas. Quoique Lui prolonge, cependant Lui, je l'espère, m'amènera à son tabernacle, à son lieu de repos. Mon âme est avec la congrégation du Premier-Né, mon cœur repose dans l'espérance; et si je puis ici honorer mon Dieu, soit par action, soit par souffrance, je serai grandement content.

« Véritablement aucune pauvre créature n'a plus motif de se porter en avant dans la cause de son Dieu que moi. J'ai reçu des gages abondants par avance, et je suis sûr que je n'en payerai jamais la moindre parcelle. Que le Seigneur m'accepte en son fils et me donne de marcher dans la lumière, et qu'il nous donne de marcher dans la lumière, parce que Lui est la lumière! C'est Lui qui a éclairé notre noirceur, nos ténèbres. Je ne puis pas dire qu'il détourne sa face de moi. Il me donne à voir la lumière dans sa lumière. Un rayon dans un lieu obscur porte avec lui beaucoup de rafraîchissement; béni soit son nom, de briller sur un cœur aussi sombre que le mien! Vous savez quelle a été ma manière de vie. Oh! j'aimais les ténèbres et je vivais dedans, et je haïssais la lumière; j'étais un chef, le chef des pécheurs. C'est trop vrai. Je haïssais la voix de Dieu, la sainteté; cependant Dieu a eu de la miséricorde pour moi. O les richesses de sa miséricorde! Louez-le pour moi; priez pour moi que Lui qui a commencé une bonne œuvre veuille l'achever au jour du Christ.

« Saluez tous mes amis dans la famille de laquelle vous êtes; je leur suis fort endetté pour leur amitié. Je bénis le Seigneur pour eux, et de ce que, par leurs soins, mon fils soit si bien. Accordez-lui vos prières, vos conseils; accordez-les-moi.

« Saluez votre mari et votre sœur pour moi. — Il

n'est pas un homme de parole! Il a promis d'écrire au sujet de M. Wrath d'Epping; mais jusqu'à présent je n'ai pas reçu de lettres. — Priez-le de faire ce qui peut être fait avec convenance pour le pauvre cousin, au sujet duquel je l'ai sollicité.

« Encore une fois, adieu et portez-vous bien. Le Seigneur soit avec vous; ainsi prie

« Votre vraiment affectionné cousin,

« OLIVIER CROMWELL. »

Il est évident que la conviction la plus ardente animait cet homme, enseveli longtemps dans la « ferme des marécages, » exclusivement occupé de ses chers prédicants, et versant des larmes sur les jours néfastes et scandaleux de sa jeunesse. Les paroles bibliques qu'il prononce sont précisément celles du psaume puritain qui se chante encore aujourd'hui dans les vallons sauvages d'Écosse :

Dans *Meshec* forcé de gémir,
Que les heures me semblent lentes!
Kedar m'enferme dans ses tentes;
Hélas! quand pourrai-je en sortir!

« Woe's me that I in Meshec am,
« A sojourner so long!
« Or that I in the tents do dwell,
« To Kedar that belong! »

Voilà ce que psalmodient en chœurs nasillards d'honorables fermiers et d'excellents petits bourgeois des villes écossaises, qui n'ont pas commis d'autre péché que celui d'exister; le péché originel, fond de la doctrine calviniste, éternelle douleur des prédestinés, respire dans ces cantilènes funèbres. Aux yeux des hommes qui pensent ainsi, la main de Dieu pèse toujours sur ce monde châtié. Notre devoir est la résignation; suspendus entre les deux éternités, incertains de notre sort, pleins de mépris pour la vie, nous ne devons aspirer qu'à la délivrance et aux régions suprêmes et sereines d'une liberté définitive. Mus par de tels ressorts, de quoi les hommes ne sont-ils pas capables?

La question de savoir si Cromwell s'est contenté de diriger ces ressorts en les méprisant n'est plus un problème; on vient de lire cette lettre à sa cousine, et de voir comment il y parle de « son âme ténébreuse, où Dieu seul reluit! » Elle fut lue sans doute à déjeuner, chez sir William Masham, dans la grand'salle du château d'Otes; et ces graves personnes aux pourpoints noirs et garnis de dentelles, aux vastes fraises, aux bottes énormes et toujours éperonnées, portant hauts-de-chausses larges et flottants, ne manquèrent pas de commenter, pour leur édification commune, l'épître du fermier gentilhomme; on peut imaginer toutes les choses dévote-

ment élégantes qui furent dites à ce sujet, et reconstituer avec leur secours le sombre et ardent esprit de la société anglaise avant 1645.

CHAPITRE V.

Les Écossais. — Marche des événements. — Milton maître d'école. — Cromwell aux Communes. — Il défend sa province. — Cromwell à quarante et un ans.

Les Écossais, qui ont chassé Marie Stuart la catholique, donnent l'impulsion de la révolte protestante.

Grâce à eux et par eux les prophéties bibliques se réalisent; la guerre sainte éclate; les tentes d'Israël se déploient; on sort de Kedar et de Meshec. Démocratie, fanatisme, haine nationale se combinent dans la redoutable armée à laquelle Charles Ier oppose inutilement ses courtisans fatigués et ses évêques mécontents. Cette armée royaliste avait pour officiers ceux-mêmes de Gustave-Adolphe, les vieux athlètes du Nord protestant. Aucun historien anglais n'a vu ou signalé cette marche ascendante et belliqueuse du Nord, qui se venge de Rome, détruit les pompes du culte, déchire les élégances d'un art qui ne lui appartient pas, rappelle la simplicité et la nudité de l'Évangile primitif,

et anéantit la hiérarchie papale. Ce mouvement va chercher au fond de la ville endormie de Saint-Yves et dans sa petite maison d'Ely l'arrière-neveu du persécuteur Thomas Cromwell, Olivier Cromwell.

Bientôt le roi se trouva sans argent, et, forcé d'en demander aux communes, il ouvrit une nouvelle session, à laquelle Cromwell assista. Les Écossais avançaient toujours; il y avait dans le peuple une fureur croissante contre les ornements de la messe et les « surplis de la Toussaint; » les soldats du roi partageaient cette colère démocratique. Passaient-ils devant la maison d'un puritain, trois hourras la saluaient; reconnaissait-on celle d'un de ces damnés qui portaient, chose effroyable, « quatre surplis à la Toussaint, » les soldats entraient chez lui et jetaient ses meubles par la fenêtre.

Cependant l'armée sainte des Écossais, chantant des psaumes, chaque homme portant un petit havresac plein de farine, avec uniforme gris de lin et bonnet bleu, ne jurant jamais, régulière comme il convient aux enfants du Seigneur, passait la Tweed, conduite par David Lesley, *le petit vieillard tortu*. Charles abandonné de la masse de ses sujets, mal servi par ses chevaliers, ne parvint pas à déloger du Northumberland et du comté de Durham ces Écossais puritains, « doux comme des agneaux, terribles comme des lions », pleins d'une tendresse fraternelle

pour les Anglais qu'ils venaient aider, et qui se maintinrent une année entière sur les domaines de leurs bons frères d'Angleterre en les appelant aux armes contre le trône et les évêques, contre Rome et les surplis. Ces appels ne restaient point sans effet : on regardait les Écossais comme les sauveurs et les gardes avancées du protestantisme. Lorsqu'il fallut encore, faute d'argent, réunir en 1640 les communes, Olivier Cromwell vint y siéger avec le puritain John Lowry. Cromwell entendit les rues de Londres retentir de la ballade qui nous a été conservée :

> Grand merci [1], bon maître écossais ;
> C'est vous qui sauvez l'Angleterre, etc.

Le peuple s'attroupe autour de ces chanteurs des rues, et bénit les frères écossais, armés pour l'uniformité biblique, le règne des saints sur la terre et l'expulsion de toutes les mitres et de toutes les crosses. Cependant, — il y a, « près de l'église de Sainte-Bride, » un homme instruit, qui a voyagé, qui sait plusieurs langues, mélancolique comme Cromwell et puritain comme lui ; il prépare plusieurs pamphlets, et s'appelle M. Milton. Trois cents autres

[1] « Grammercy, gude maister Scott.... »

Grammercy est un des nombreux mots français que le dialecte d'Écosse a empruntés à notre langue.

pamphlétaires prennent part au même combat, dont les résultats sont venus s'ensevelir définitivement dans cette montagne de douze cents volumes in-4° classés et étiquetés au Musée britannique sous le titre de *Pamphlets du roi.* Parmi ces pamphlets, ceux de M. Milton sont les seuls dont on se souvienne.

Pamphlets, pétitions, ballades, vers et prose, la démocratie calviniste emploie tous les moyens. Le 11 décembre, quinze mille personnes signent une pétition qui, présentée au parlement où siége Olivier Cromwell, réclame la destitution des évêques et l'abolition de tous les surplis, reliques, aumusses et débris des cérémonies papales. Le 23 janvier suivant, sept cents ministres demandent la même chose. Les Écossais sont toujours là, en bons frères, la mèche sur le rouet, la Bible dans la poche, chantant leurs psaumes. Olivier Cromwell assiste avec intérêt et assiduité aux débats relatifs à ces matières. C'est ce que prouve un petit billet authentique et significatif. M. Willingham, le correspondant auquel il l'adresse, est évidemment un puritain fort avant dans la confiance des Écossais, et qui la veille, dans les couloirs du parlement, aura montré à Cromwell les raisons écrites dont ils prétendent appuyer leurs demandes d'armes, d'argent et d'uniformité religieuse :

A mon bon ami, M. Willingham, à sa maison dans Swithin's Lane, cette lettre.

« Londres, février 1640.

« MONSIEUR,

« Je vous prie de m'envoyer les argùments des Écossais pour soutenir le désir d'uniformité dans la religion exprimé dans leur huitième article; j'entends ce que vous m'avez déjà communiqué. Je désire les relire avant que nous entamions ce débat, qui aura lieu bientôt.

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Lorsque le domestique de Cromwell porta ce petit billet à M. Willingham, dans Swithin's Lane (où demeure en 1847 M. de Rothschild le banquier), on était en 1640, à la veille de la guerre civile; bien d'autres préoccupations religieuses et politiques, toutes dirigées vers le même but, absorbaient Cromwell, qui n'était encore que le « seigneur des *fens*. »

Près de Saint-Yves s'étendait un pâturage fertile et marécageux, qui devait à cette particularité le nom de *Soke of Sommersham* [1]. Les pauvres paysans du

[1] Du mot *soak*, tremper, mouiller.

voisinage y menaient paître leurs troupeaux, et c'était pour eux un bénéfice. La reine Henriette, fille de Henri IV, imagina de récompenser un serviteur, en faisant enclore de haies la commune, et de la donner à cette personne qui se hâta de réaliser le cadeau royal. Les terrains, vendus à lord Manchester ministre du sceau privé et à son célèbre fils Mandeville, se trouvaient soustraits à l'utilité publique. Le canton spolié réclama par l'organe de Cromwell.

Pour la quatrième fois, il est en guerre avec le pouvoir. Il a soutenu les prédicateurs de ses deniers et de son influence, — dénoncé les orateurs papistes, — lutté contre le conseil d'État pour le desséchement des marais de sa province. Ici on le retrouve encore debout pour l'intérêt populaire et l'intérêt local, en face du puissant Mandeville et de l'éloquent Clarendon. Sans doute sa voix fut rude et son procédé brutal; après tout, il voulait que justice fût faite à ces pauvres manants, et il n'avait pas tort.

En lisant chez Clarendon le récit de l'affaire; on voit Cromwell prêt à sa grande lutte. « Je me trouvai, dit Clarendon, président d'un comité particulier convoqué à propos de grandes étendues de terres incultes qui appartenaient aux manoirs de la reine, et que l'on avait encloses sans le consentement des fermiers; ces enclos avaient été donnés par la reine à un serviteur très-intime, et celui-ci avait

aussitôt vendu les terrains enclos au comte de Manchester, lord du sceau privé, lequel ainsi que son fils Mandeville faisait en ce moment tous ses efforts pour maintenir les clôtures; contre eux s'élevaient les habitants des autres manoirs, lesquels réclamaient le droit de pacage sur ces communes, et les fermiers de la reine sur les mêmes terrains; tous se plaignant hautement d'avoir été soumis de vive force à une grande oppression que la couronne autorisait.

« Le comité siégeait à la cour de la reine, et Olivier Cromwell, qui en faisait partie, semblait s'intéresser beaucoup aux réclamants, qui étaient nombreux ainsi que les témoins. Lord Mandeville, comme partie, était présent, et, par l'ordre du comité, assis et couvert.

« Cromwell, que pour ma part je n'avais jamais entendu parler dans la chambre des communes, dirigeait les témoins et les plaignants dans la conduite de leur affaire; il appuyait et développait avec beaucoup de chaleur ce qu'ils avaient dit; les témoins et autres personnes engagées dans le débat, étant rustres et grossiers, interrompaient avec clameurs l'avocat et les témoins de la partie adverse, lorsqu'on disait quelque chose qui ne leur convenait pas, de sorte que moi, dont c'était le devoir de maintenir dans l'ordre les personnes de tous rangs, j'étais obligé d'adresser

de vifs reproches et de faire des menaces pour que l'affaire pût être entendue tranquillement. Cromwell me reprocha avec beaucoup de véhémence d'user de partialité et d'intimider les témoins. J'en appelai au comité qui m'approuva, et déclara que j'agissais comme je devais le faire ; cela enflamma encore Cromwell, déjà trop irrité.

« Quand lord Mandeville voulait être entendu sur quelque point de fait ou de formalité ou sur le moment de la clôture, et qu'il racontait avec beaucoup de modération ce qui avait été fait, ou expliquait ce qui avait été dit, M. Cromwell répliquait avec tant d'indécence et de grossièreté, il se servait d'un langage si insultant, que tout le monde reconnaissait que leurs natures et leurs manières étaient aussi opposées que leurs intérêts. A la fin, ses procédés furent si durs et sa conduite si insolente, que je me vis obligé de le reprendre, et de lui dire que si lui, M. Cromwell, se comportait de cette manière, j'ajournerais immédiatement le comité, et porterais plainte à la chambre le lendemain. Cromwell ne me pardonna jamais[1]. »

Cette âpre voix qui avait effrayé Clarendon commençait à prendre l'autorité de l'homme décisif, qui frappe juste et fort. En ce moment se dessine une

[1] *Life of Mr. Hyde*, 248.

nouvelle royauté, la royauté de la volonté et de l'audace, servies par la justesse d'un coup d'œil. Un colporteur de pamphlets contre le roi avait été pris sur le fait dans la cour même du palais. C'était le plus fanatique des puritains, le jeune Lilburn, secrétaire de ce Prynne qui avait eu les oreilles coupées et le nez fendu pour avoir médit des acteurs et de la reine. Lilburn venait d'être traîné par le bourreau de Westminster à Fleet-Prison, et avait reçu dans le trajet deux cents coups de fouet. Cromwell, le 9 novembre 1640, remit au parlement la pétition et la remontrance du martyr; toute la séance et toute la journée avaient été employées par la lecture de réclamations semblables, écoutées avec une fureur silencieuse par les membres du parlement, qui étaient « pâles, » dit sir Symmond d'Ewes, comme le peuple lui-même l'avait été pendant le supplice.

Si l'on veut savoir quelle figure le « seigneur des marécages » faisait ce jour-là parmi les membres du long parlement, on n'a qu'à consulter un jeune homme qui se trouvait là, et qui a écrit des mémoires. Collègue de Cromwell, mais non son parent, comme on l'a prétendu; habitué à porter au chapeau une plume rouge à l'espagnole, une dentelle de Malines bordant ce grand col rabattu qui tombait sur le velours du pourpoint et un galon d'or à son manteau, il resta muet d'étonnement en face du gentilhomme fermier qui défendait Lilburn.

« Ce fut alors, dit sir Philip Warwick, que je le vis pour la première fois, à l'ouverture même du parlement qui se tint en novembre 1640. Moi qui étais membre pour Radnor, j'avais la vanité de me croire un modèle d'élégance et de nobles manières; car, nous autres jeunes courtisans, nous étions très-fiers de nos beaux habits ! J'entrai à la chambre un matin, lundi matin; j'étais bien habillé. Je vis un gentilhomme qui parlait; je ne le connaissais pas. Il était vêtu d'une manière fort commune, en habit de drap tout uni et qui semblait avoir été fait par quelque méchant tailleur de campagne; son linge était grossier, et n'était pas excessivement frais; je me rappelle qu'il y avait une tache ou deux de sang sur son col de chemise, qui n'était pas beaucoup plus grand que son collet. Son chapeau était sans ganse. Il était d'une assez belle stature, avait l'épée collée sur la cuisse, le visage rouge et boursouflé, la voix stridente, peu harmonieuse et inflexible, et il s'exprimait avec une éloquence remplie de ferveur; le sujet de son discours ne comportait guère de bon sens; il parlait en faveur d'un serviteur de M. Prynne, lequel avait répandu des libelles. Je déclare sincèrement que mon respect pour cette assemblée diminua beaucoup; elle écoutait le gentilhomme avec une grande attention [1]. »

[1] Mémoires de sir Philip Warwick.

Tel est Cromwell à quarante et un ans, au moment où l'Angleterre va se partager en deux armées, protestantisme septentrional et royauté chevaleresque. Les documents qui nous ont servi à éclairer cette jeunesse obscure consistent surtout dans une multitude de petits faits qui le montrent associé par sa fortune, ses ancêtres, ses alliances, son tempérament, à la plus violente fraction du calvinisme. Déjà le tribun populaire s'est montré à diverses reprises, ainsi que le réformateur inexorable. C'est un homme de conduite ferme et prudente, économe et sensée, qui a toujours réussi dans ses affaires de fermages, d'acquisitions, de vente de grains et d'influence personnelle; c'est un homme de famille qui a élevé sévèrement ses enfants, protégé sa mère, et traité doucement la bonne ménagère sa femme; mais c'est un adversaire terrible et impétueux dont la physionomie de lion, à l'œil fulgurant, aux traits massifs et entassés, tels que les présente le portrait de Cooper, épouvante déjà les ministres et fait peur à Clarendon l'historien.

Il ne s'agit pour son biographe, ni de juger ses actes comme moraliste, ni sa doctrine comme chrétien; seulement il est clair qu'il représente son pays et son temps. Les heures de mélancolie ardente et de ténébreux désespoir qu'il a passées dans la ville de Saint-Yves et que n'a pas pu guérir son médecin le

docteur Simcott prouvent la sincérité de cet homme, que l'on a souvent traité de fourbe.

Outre diverses facultés de profondeur, de ruse et de force, il porte en lui-même la grande condition des triomphes : il est convaincu.

LIVRE II

CROMWELL, HOMME DE GUERRE ET CHEF DE PARTI.

(1641-1654.)

LIVRE II.

CROMWELL, HOMME DE GUERRE ET CHEF DE PARTI.

(1641-1654.)

CHAPITRE PREMIER.

Secret de l'élévation de Cromwell. — Point de départ de cette élévation. — L'Angleterre en 1641. — Premiers actes politiques de Cromwell. — Il se met à la tête des milices de sa province.

Cromwell va se montrer militant, homme de guerre, chef de parti.

Ce seront toujours ses paroles expresses que je reproduirai. On verra la suite des actes se développer dans la série des écrits, la ruse et la violence prendre chacune leur place : en Irlande, la guerre et le sang

versé ; au parlement, la modestie et la fourbe ; toujours et au fond la conviction. On trouvera Cromwell rusé, cruel, violent, gai par boutades, quand il a réussi ; jamais factice, jamais faux. On le verra burlesque, et riant comme un lion qui s'amuse ; jamais léger, ainsi que les historiens l'ont voulu dire. Il a jeté des oreillers à la tête de Hazlerig, son ami : donc c'est un hypocrite. La belle plaisanterie ! Il a barbouillé d'encre le nez d'un de ses confrères : donc c'est un hypocrite. La folle conclusion ! Ce qui est vrai, c'est que, dans les plus difficiles conjonctures le fermier et le rustre, le gentilhomme de campagne reparaissent tout à coup ; de temps à autre il respire et s'ébat.

On ne doit pas oublier des faits fondamentaux : le Nord avait le protestantisme pour arme, et Cromwell était protestant par excellence. Le protestantisme calviniste servait de pointe extrême à cette arme ; Cromwell était le plus calviniste des calvinistes. Représentant le Nord armé contre Rome, il se trouvait le centre de la moitié de l'Europe. Lorsqu'il avait battu son enclume, il riait lourdement, comme un forgeron qui se repose. Cette explication est beaucoup plus simple que l'aspect bizarre et mêlé sous lequel Cromwell se présente communément.

Cromwell ne tendit pas au trône ; où les événements le portèrent, il se porta, car il avait force et ressort.

Il monta du côté où le vent soufflait. Quand vint le moment où les armes devaient décider la question, il fallut un guerrier calviniste; Cromwell fut guerrier pour le calvinisme, calviniste dans la guerre et pour la guerre. Il eut une idée de génie; il organisa par le fanatisme des troupes irrégulières et indisciplinées, et les lança contre la vieille chevalerie, qui avait son organisation et sa discipline. Cette idée fit sa fortune.

En 1641, les épées qui sont tirées ne se heurtent pas encore. Cromwell passe peu de temps à Ely, où il laisse sa femme, et prend une part assidue aux débats du parlement. Il est des plus zélés puritains, offre son argent, ne fait pas de longs discours, et, personnage tout pratique, propose des solutions aux questions urgentes; entre février et juillet 1642, il se lève de temps à autre à la chambre, pour presser, activer, donner des moyens de succès; toujours des succès, jamais des paroles. Pendant ces années 1641-42-43, Charles désespéré fait ses grandes fautes, livre la tête de Strafford, veut saisir de sa main les conspirateurs, et arbore l'étendard monarchique à Nottingham par une journée triste et humide, — cet étendard qui fut abattu par le vent.

Les historiens modernes, si l'on excepte Hume, n'ont pas assez de pitié pour ce malheureux monarque, utopiste innocent et rêveur calomnié. Que pouvait faire un tel roi? D'Israëli et Lingard prouvent très-

bien qu'il avait du cœur et de l'esprit, qu'il n'était pas mené par sa femme, qu'il n'était point perfide; — seulement, comme tous les êtres pressés d'un sort extrême, il n'a pas su prendre son parti, et se précipiter dans sa destinée; c'est le saut mortel, *il salto mortale*. On se rappelle le soldat à qui Montluc disait de se jeter du haut des créneaux d'une citadelle; l'homme reculait : « Monseigneur, cria-t-il, je vous le donne en douze! » Sans doute Charles aurait pu deviner la monarchie constitutionnelle et se découronner du droit divin; il aurait pu se conduire en conséquence; — choses peu faciles assurément.

Le roi commettait donc des fautes graves et se défendait assez mal contre l'orage, pendant que les communes calvinistes, ayant le vent en poupe, marchaient avec une vigueur triomphale. Olivier Saint-Jean, cousin de Cromwell par alliance, devenait procureur-général (*solicitor-general*); la cour et Charles quittaient Whitehall; les pamphlets abondaient pour et contre; la baguette du « constable » perdait sa force, et les offrandes volontaires des citoyens calvinistes s'entassaient sur le tapis vert du parlement. Chacun, protestant de son respect envers le roi, apportait de l'argent pour lever les milices et ruiner le trône; Hampden donnait mille livres sterling; Cromwell, trois cents livres le 7 février 1641, puis cinq cents le 9 avril. Le

premier à briser la légalité, ce fut Cromwell. On lit dans le journal de la chambre des communes, à la date du 15 juillet :

« M. Cromwell fit une motion pour que nous rendissions un ordre permettant aux bourgeois de Cambridge de lever deux compagnies de volontaires, et de leur nommer des capitaines. »

Le même jour, 15 juillet, le greffier des communes écrit ces mots sur son registre :

« Attendu que M. Cromwell a envoyé des armes dans le comté de Cambridge pour la défense de ce comté, il est cejourd'hui ordonné — que les cent livres sterling qu'il a dépensées à notre service lui seront rendues... quelque jour. »

M. Cromwell sait-il qu'il y a haute trahison dans tout ceci; qu'il n'y va pas seulement de la bourse, mais de la tête? M. Cromwell le sait bien et ne s'arrête pas. Ce qui suit est encore plus curieux.

« 15 *août*. — Dans le comté de Cambridge, M. Cromwell a saisi le magasin du château de Cambridge, et a empêché d'enlever l'argenterie de l'université, dont la valeur était, d'après ce que l'on dit, de vingt mille livres sterling ou environ. »

Voilà ce que rapporte à la chambre sir Philippe Stapleton, membre pour Aldborough, et membre également du nouveau comité pour la défense du royaume. M. Cromwell touchera une indemnité, car

il est allé dans le Cambridgeshire en personne, et, depuis que l'on a commencé à y lever des milices, il en a pris le commandement en chef. Il paraît que ce n'est pas sans quelque résultat, s'il faut en croire certain chroniqueur royaliste, sir John Brampton, dont la société camdenienne a publié les notes[1] :

« A notre retour, dit-il, près de Huntingdon, entre cette ville et Cambridge, quelques mousquetaires s'élancent hors des blés et nous ordonnent d'arrêter, nous disant qu'il fallait que nous fussions fouillés, et qu'à cet effet il nous fallait aller devant M. Cromwell, pour lui rendre compte d'où nous venions et où nous allions. Je desirai savoir où se trouvait M. Cromwell. Un soldat me répondit qu'il était à quatre milles de là. Je répliquai qu'il n'était pas raisonnable de nous emmener loin de notre chemin; que, si M. Cromwell avait été présent, je lui aurais volontiers donné les satisfactions qu'il aurait pu demander; puis, plongeant ma main dans ma poche, je remis douze pences à l'un d'eux, qui nous dit que nous pouvions passer. Je vis clairement par là qu'il n'était pas possible à mon père d'aller avec sa voiture trouver le roi à York. »

[1] *Camden Society*, 1845. (*Brampton's Autobiog.*, p. 86.)

CHAPITRE II.

Cromwell, capitaine d'escadron; — chef de l'association de cinq comtés. — Il protége et défend les calvinistes opprimés.

Cromwell, en 1641, avant même que les citoyens protestants aient le pressentiment de la lutte dans laquelle ils vont entrer, est donc chef militaire de son comté, en révolte ouverte, et arrête les royalistes sur les grands chemins.

Cette faculté de prévision, jointe à l'audace, donne la victoire. Le 14 septembre, on retrouve Cromwell capitaine du « soixante-septième escadron, » ou *troupe* de cavalerie, sous le comte d'Essex; on ne s'étonne pas de voir au même moment son fils aîné cornette du « huitième escadron; » il s'engage corps et biens, famille et avenir, dans le combat populaire. Devenu membre de l'association puritaine formée pour assurer dans les cinq comtés de l'est (Norfolk, Lincoln, Essex, Cambridge et Herts) l'autorité parlementaire, il ne se fait pas faute de visiter les châteaux, d'enlever les armes cachées, d'imposer silence et ter-

reur. Ses procédés, en cas de résistance ou même de suspicion, n'étaient point cléments, comme l'atteste la lettre suivante, adressée à « son bon ami » Robert Barnard, habitant de Saint-Yves, homme riche, juge de paix et mauvais protestant. Le style en est dur et à peine anglais, même pour l'époque et pour un bourgeois; on voit que Cromwell, s'il avait beaucoup médité la Bible, n'avait guère profité de son année d'études à Cambridge, et qu'il s'inquiétait fort de réussir, peu de bien écrire :

A mon bon ami Robert Barnard, écuyer, présentez cette lettre.

« Huntingdon, 23 janvier 1642.

« Monsieur Barnard,

« Il est très-vrai que mon lieutenant et quelques autres soldats de ma troupe ont été à votre maison. J'ai pris la liberté de vous faire demander : la raison en était que vous m'aviez été représenté comme actif contre le parlement, et *pour* ceux qui troublent la paix de ce pays et du royaume, — *avec* ceux qui ont tenu des *meetings*, non en petit nombre, dans des intentions et vers un but beaucoup trop... mais trop pleins de soupçons [1].

[1] Voici le sens de cette période embrouillée ; « Vous êtes favo-

« Il est vrai, monsieur, que vous avez été réservé dans vos mouvements : ne soyez pas trop confiant en cela. La finesse peut vous tromper, l'intégrité jamais. De tout mon cœur je désire que vos opinions changent ainsi que vos pratiques. Je viens seulement pour empêcher les gens d'augmenter la déchirure (*rent*), de faire le mal, mais non pour faire mal à aucun, et je ne vous en ferai pas; j'espère que vous ne m'en donnerez pas sujet. Si vous le faites, il faudra que l'on me pardonne ce que m'imposeront mes *devoirs envers le peuple*.

« Si votre bon sens vous dispose dans cette voie, sachez que je suis votre serviteur,

« Olivier Cromwell.

« Soyez assuré que je ne veux vous enlever par de belles paroles ni vos maisons ni votre liberté. »

On doit noter le grand caractère et les traits puissants de cette lettre mal écrite; il n'est encore qu'un bourgeois rebelle, prêt à tout, résolu à ne rien négliger pour le peuple (*the public*), et il avertit Barnard de ne pas essayer de le duper : — *Subtility may deceive you, integrity never will.*

rable aux moteurs de troubles, et vous adhérez à ceux qui se réunissent dans des intentions suspectes (*too — toofull of suspect*).» *Suspect* est le vieux mot pour *suspicion*.

Ce fut vers la même époque que le fermier, ayant endossé désormais la cuirasse noire et portant la bandoulière de cuir jaune sur ses épaules robustes, alla rendre à son oncle Cromwell, le gentilhomme ruiné, habitant une tourelle des marécages, la petite visite domiciliaire dont nous avons parlé [1]. La province s'accoutumait à le voir traverser au grand trot les cinq comtés de l'association pour courir au secours et venger les injures de ses coreligionnaires. Les paysans de Hapton, par exemple, dans le comté de Norfolk, étaient fort inquiétés, comme puritains, par un nommé Brown, qui ne l'était pas. Voici l'épître courtoise que le seigneur du lieu, sir Thomas Knyvett, reçut de Cromwell; soutenue de deux cents dévôts à cheval, portant arquebuse, épée en corbeille et *poitrinal* [2] en bon état, elle fut sans doute de quelque avantage aux calvinistes opprimés de Hapton.

A mon bon ami Thomas Knyvett, écuyer, en sa maison d'Ashwellthorpe, cette lettre.

« Janvier 1642, Norfolk.

« MONSIEUR,

« Je ne puis prétendre avoir de crédit auprès de

[1] Voir liv. I, *La jeunesse de Cromwell.*

[2] *Petronel*, espèce de tromblon que l'on suspendait sur la poi-

vous pour aucun service que je vous aie rendu, ni vous demander de faveurs pour ceux que je pourrais vous rendre; mais comme j'ai conscience de ma disposition à faire pour obliger un galant homme tout ce que la courtoisie exige, je ne crains pas de commencer en demandant votre protection pour vos pauvres honnêtes voisins, les habitants de Hapton, lesquels, d'après ce que j'apprends, sont dans une fâcheuse position, et sont menacés de la voir empirée par un certain Robert Brown, vôtre tenancier, qui, peu satisfait des sentiments de ces gens, cherche tous les moyens de les inquiéter.

« Véritablement, rien ne me pousse à vous faire cette demande, si ce n'est l'intérêt que m'inspirent et leur bonne foi et les persécutions que j'apprends qu'ils sont exposés à souffrir pour leur conscience et pour ce que le monde appelle leur obstination.

« Je n'ai pas honte de solliciter en faveur d'hommes placés en un lieu quelconque sous une telle oppression; je fais en cela comme je voudrais que l'on fît pour moi. Monsieur, *le siècle présent est batailleur*, et la pire des colères, à mon avis, est celle dont la différence d'opinion est la base; blesser les hommes dans leurs personnes, dans leurs maisons ou dans leurs

trine, et dont la bouche était très-évasée. Voy. l'ouvrage curieux du docteur Meyrick, *des Armures au moyen âge*.

biens, ne peut y être un bon remède. Monsieur, vous ne vous repentirez pas d'avoir protégé contre l'oppression et l'injure les malheureux habitants de Hapton, et la présente n'est à d'autres fins que de vous prier de le faire. Monsieur, la sincère gratitude et les plus grands efforts pour s'acquitter de cette obligation ne vous manqueront pas de la part d'

« Olivier Cromwell. »

Le défenseur déterminé des opinions populaires se montre dans ces lettres, qui ont dormi longtemps chez les descendants de Knyvett et de Barnard. On n'a pas besoin de commenter cette énergique protection donnée au peuple et ce ton sévère, dominateur, décisif, courtois cependant. Le progrès de Cromwell s'y marque d'une façon certaine et par des progrès reconnaissables. Bientôt « l'association puritaine » de l'est englobe deux nouveaux comtés, mouvement qui place *sept comtés* à la fois sous l'autorité d'un seul homme.

Nous ne sommes qn'en 1642. On avait essayé de grouper ainsi plusieurs autres provinces; ces associations, qui n'avaient pas de Cromwell, tombèrent l'une après l'autre, et ne laissèrent subsister que le groupe des sept comtés de l'est, ayant pour chef unique le fermier calviniste de Huntingdon; on le voit, c'est l'homme de sa cause, celui qui la sert le mieux.

C'est aussi sous son aile que viennent se placer dès lors tous les calvinistes de la province ; et c'est pour lui obéir que les plus fervents et les plus obstinés adhérents de ce papisme qu'il exècre et contre lequel il partage la fureur populaire renoncent à leurs anciens rites. Remarquez avec quelle autorité calme et quelle impérieuse bonhomie ce fermier devenu chef d'insurrection donne des lois au docteur Hitch, et lui ordonne *de lire les Écritures au peuple* et d'abjurer les derniers vestiges du culte méridional et romain :

Au Révérend Monsieur Hitch, à Ely, cette lettre.

« Ely, 10 janvier 1643.

« MONSIEUR HITCH,

« De peur que les soldats n'entreprennent, avec désordre et confusion, la réforme de l'Église cathédrale, je vous requiers de vous désister entièrement de votre service du chœur, si peu édifiant et si malséant : — et je vous fais cette requête parce que vous répondrez des suites, s'il arrive quelques désordres à ce sujet.

« Je vous conseille de catéchiser, et de lire et expliquer les Écritures au peuple, n'ayant aucun doute que le Parlement, avec l'avis de l'assemblée des ecclésiastiques, vous donnera des ordres ultérieurs à ce

sujet. Je désire aussi que vous prononciez des sermons là où vous les avez prêchés d'habitude, — mais plus fréquemment.

« Votre bon ami,

« OLIVIER CROMWELL. »

Le révérend docteur Hitch se soumit en maugréant à la popularité de Cromwell; partout, même auprès de ses supérieurs, il appuie et défend les calvinistes; il le fait à ses risques et périls, avec un mélange de menace et de mesure, de violence et de calme qui constitue et affermit sa royauté locale : anabaptistes, millénaires, indépendants, pourvu qu'ils soient ennemis de Rome, il est leur athlète. En voici un qui *ne jure jamais*, qui *ne boit jamais*, dévoué à la cause, et que son chef militaire veut destituer pour opinion religieuse. Il se réfugie près de Cromwell, qui à l'instant même écrit au major Crawford :

Au major Crawford, ceci.

« Cambridge, 10 mars 1643.

« MONSIEUR,

« Les plaintes que vous avez portées contre votre lieutenant-colonel, par l'intermédiaire de M. Lee et par vos propres lettres, sont cause qu'il est resté ici;

— milord étant tellement occupé par de nombreuses affaires qui tombent sur lui, qu'il n'a pu écouter la défense de l'inculpé : chose qui, en pure justice, doit lui être accordée comme à tout autre homme, avant qu'il soit jugé.

« Pendant son séjour ici et son absence d'auprès de vous, il m'a fait connaître le chagrin qu'il éprouve d'être éloigné de son devoir, surtout maintenant que son régiment est appelé à un service actif; et en conséquence, comme il m'a demandé mon opinion, je lui ai conseillé de se rendre promptement auprès de *vous*. Vous êtes certainement mal conseillé de renvoyer ainsi du service un homme aussi fidèle à la cause et capable de vous servir que l'est cet officier. Permettez-moi de vous dire que je ne saurais partager votre opinion; je ne saurais comprendre qu'un homme déplorablement connu pour l'irréligion, les jurons et l'habitude de boire, ait une part égale dans votre affection avec celui qui craint un juron et qui craint le péché; — cela prouverait peu en faveur de votre discernement, si vous choisissiez de tels hommes pour servir comme dignes instruments dans notre œuvre.

« Oui, mais cet homme « est un anabaptiste. » Êtes-vous sûr de cela? Admettons qu'il le soit, cela le rendra-t-il incapable de servir le public? « Il est indiscret. » C'est possible en certaines choses : nous

avons tous des infirmités humaines. Je vous déclare que si vous n'aviez que de tels « hommes indiscrets » autour de vous, et qu'il vous convînt de les traiter avec égards, ils vous serviraient de rempart aussi solide que tout ce que vous avez eu jusqu'à présent.

« L'État, monsieur, en choisissant des serviteurs ne s'occupe pas de leurs opinions; s'ils consentent à le servir avec fidélité, — cela suffit. Je vous ai conseillé précédemment d'user de tolérance envers ceux qui pensent autrement que vous : si vous l'aviez fait quand je vous en ai donné l'avis, je pense que vous n'auriez pas trouvé tant d'embarras sur votre chemin. Il est possible que vous en jugiez autrement; mais je vous dis ma façon de penser. — Je vous engage à recevoir celui-ci en votre faveur et en votre bonne opinion. Je crois que s'il suit mes conseils, il ne méritera de vous que des égards. Gardez-vous d'être dur, ou trop facilement aigri par les autres contre ceux à qui vous ne pouvez guère reprocher que de ne pas s'accorder avec toutes vos opinions en matière de religion. S'il y a quelque autre plainte à proférer contre lui, — cela doit être terminé dans les formes judiciaires. Certes vous ne croirez pas convenable que milord destitue un officier supérieur autrement que d'une manière régulière. Je doute que vous ou moi puissions citer un précédent en faveur de cela.

« Je n'ai à vous importuner de rien de plus, mais je suis

« Votre humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Il était difficile de ne pas céder à une prière si calme, si impérieuse et si solennelle. Cromwell l'emporta, comme toujours.

CHAPITRE III.

Organisation militaire de l'armée puritaine. — Fusion de la discipline militaire et de l'esprit religieux. — Cromwell détermine cette fusion. — Il dirige le mouvement révolutionnaire. — Premiers bulletins de Cromwell. — Il est maître de la province. — Ses plaintes.

A la première affaire, à Edgehill, Cromwell juge que les commis (*apprentices*) de Londres et les fils de marchands de vin (*tapsters*), enrégimentés par les communes, auront de la peine à tenir contre des chevaliers faits au métier des armes; il communique sa remarque à son cousin Hampden.

« Nos ennemis ont pour eux leur vieil *honneur*, répond Hampden.

— A l'*honneur* il faut opposer la *religion*. »

Telle est la réplique de Cromwell. Reconnaissant que l'irrégularité sera battue par l'ordre, il se met à chercher l'ordre dans le fanatisme, un ordre bien plus sévère et bien plus profond. On peut voir dans d'Israëli et Butler ce qu'était l'armée puritaine et ce

qu'il en fit. Amas de haillons et de lèchefrites, de broches et de pioches, de bourgeois et de petits garçons, elle s'organisa, et battit les meilleures troupes de l'Europe. Cromwell avait compris que la piété, qui est un amour formateur et transformateur, remplacerait l'expérience; de ses hommes il fit des moines armés, moines calvinistes prêts à tout; il les enivra de l'orgueil de leur grandeur, et n'eut pas de peine, car lui-même avait cet orgueil et cette grandeur.

Voilà donc le personnage le plus calviniste du pays devenu le premier chef militaire; les conséquences sont faciles à deviner. Premier calviniste, premier soldat, où n'ira-t-il pas dans un temps où le pouvoir est réservé au calvinisme et au triomphe militaire?

Le grand acte de Cromwell fut de régulariser l'armée par le fanatisme. Hume et Lingard ne parlent pas de ce fait; lui-même s'en souvient bien dans ses discours au parlement; il répète incessamment qu'il a décidé le triomphe de la cause en faisant de ses hommes de guerre des hommes bibliques. Tout fut décidé par cette transformation. Dans les engagements auxquels les troupes « régulières et dévotes » de Cromwell prirent part, elles eurent invariablement le dessus. Déjà, dans un ouvrage où nous avons voulu grouper les détails de mœurs les plus vivement caractéristiques du mouvement social à cette époque, nous avions signalé, sans posséder encore les documents

nouveaux dont la correspondance de Cromwell étaye notre opinion, cette action décisive de Cromwell.

« C'était un curieux spectacle, disions-nous, que l'armée puritaine en marche. La caricature y dominait, surtout au commencement de la campagne. — « Ils sont armés de toutes pièces, ainsi s'exprime un royaliste, habillés de toutes les couleurs et vêtus de tous les haillons. Il y a des piques, des hallebardes, des épées, des rapières et des tourne-broches. Tantôt ils font halte pour prêcher, tantôt ils chantent des psaumes en faisant l'exercice. On entend souvent les capitaines crier : *En joue! feu! au nom du Seigneur!...* Certains sergents ne font jamais l'appel de leurs hommes qu'en récitant le premier chapitre de saint Luc ou le premier livre de la Genèse : *Au commencement, Dieu créa le ciel et la terre... Au,* c'est le premier homme; *commencement,* c'est le second, et ainsi de suite. Chaque roulement de tambour portait aussi un nom biblique. — Faites battre, disait un capitaine, le rappel de saint Mathieu ou la générale de l'Apocalypse. » — Les drapeaux puritains correspondaient, par le choix extravagant de leurs exergues, à la singularité de ces détails : la plupart étaient chargés de peintures symboliques et de citations de la Bible. Un soir, auprès d'York, une troupe de cavaliers chantait, en suivant sa marche, des couplets satiriques. Un corps de puritains passait à peu de distance, chantant sur le même

air les psaumes de David. Les deux troupes en vinrent aux mains, toujours chantant, et se battirent avec tant de fureur, qu'il n'y eut que des morts et pas de blessés[1]. »

L'instigateur de ces folies fut Cromwell. Il continua l'œuvre de Pym en transportant sur le champ de bataille l'émotion politique et la fièvre religieuse. Lui-même partageait cet enthousiasme, et semblait contempler avec une gaieté sauvage l'exaltation universelle; comme Pym, il se gardait bien de la décourager. Plusieurs traités de discipline militaire, destinés à faire marcher de front l'austérité religieuse et les vertus guerrières, furent publiés avec l'autorisation et par l'instigation de Cromwell, et paraissent fort étranges. L'un a pour titre *le Catéchisme du soldat*, par Robert Ram; l'autre, *le Havresac chrétien pour les soldats du parlement*. Rien n'est plus singulier dans ce genre que le petit livre composé par un nommé Lazare Howard, capitaine, et dont le but est de faire servir chacun des mouvements du soldat à son amélioration spirituelle; il est intitulé : *Exercices militaires et spirituels pour les fantassins*, « avec les instructions à donner pour arriver au paradis en douze temps, l'arme au bras. » Ce livre, qu'on prendrait volontiers pour une plaisanterie, est sérieux. — Il fau-

[1] *Charles Ier, sa cour et son parlement*, liv. III, ch. IV.

drait, dit-il, faire profiter à l'âme chaque mouvement du corps, et, par un double mouvement simultané, faire de nous à la fois des soldats terrestres et des soldats célestes. — Or, voici ce qu'il propose : chaque commandement prononcé, « *demi-tour à gauche! en avant marche!* etc., » se décomposera en acrostiches, et un verset, soit de la Bible, soit des psaumes, se trouve attaché à chacune des lettres qui forment ce commandement. Ainsi, après l'ordre : *demi-tour à gauche,* tous les soldats répètent en exécutant le mouvement :

D—onnez-nous notre pain quotidien....
E—t pardonnez-nous nos offenses....
M—arie, pleine de grâces...
I—rrité, le Seigneur frappa Sodome....
T—on frère Abel, qu'en as-tu fait?...
O—h! vous m'avez précipité dans l'abîme!...
U—n enfant d'Abraham dans le désert....
R—achel pleurait et ne voulait pas se consoler, etc.

Les fantassins continuaient à répéter ces phrases bibliques privées de sens, « mais qui, dit Lazare Howard, étaient un exercice spirituel fort utile, » jusqu'à ce que le chef, par un nouveau commandement, les mît sur une piste nouvelle.

Ces singulières absurdités, encouragées par les ministres calvinistes, qui avaient pris les armes en dépit de leur ministère de paix, étaient sérieusement ap-

prouvées par Cromwell. Le fameux prédicateur Hugues Peters, officier de cavalerie, disait fréquemment, dans le cours de cette guerre, « que les saints devaient toujours avoir les louanges de Dieu dans la bouche et l'épée à deux tranchants dans les mains. » Lorsque Essex, nommé général des troupes parlementaires, quitta Londres, il pria l'assemblée des théologiens d'ordonner un jeûne pour son succès. Baillie, le chroniqueur écossais, nous apprend comment ce jeûne fut célébré

« Nous passâmes, dit-il, notre temps depuis neuf heures jusqu'à cinq fort agréablement. Après que le docteur Twiss eut fait une courte prière, M. Marshall pria pendant deux heures, attaquant on ne peut plus divinement les divers péchés des membres de l'assemblée par un discours admirable ,pathétique et sage. M. Arrowsmith prêcha ensuite pendant une heure, puis on chanta un psaume. M. Henderson ouvrit alors une conférence touchante sur l'enthousiasme qui manquait à l'assemblée, les autres fautes auxquelles il fallait remédier, et la nécessité de prêcher contre toute sorte de sectes, spécialement contre les anabaptistes et les antinomiens. Le docteur Twiss finit par une courte prière et une bénédiction : Dieu nous assista vraiment dans tout cet exercice militaire, qui dura *huit heures*, et nous devons en attendre une miséricorde signalée. »

Essex, homme d'esprit et d'une raison calme, se laissa bientôt dépasser par le moteur ardent de cette guerre sainte, par le calviniste populaire et le fermier résolu. Cromwell, d'abord second commandant des puritains, monta au premier rang, qu'il garda; ceux qui le soutenaient étaient surtout les francs-tenanciers ou leurs fils, soldats par sentiment du devoir, enthousiastes de religion et de politique. A leur tête, il se trouva maître du mouvement révolutionnaire et guerrier.

Dès 1643, les journaux signalent comme le plus heureux et le plus biblique des soldats parlementaires — *that valiant soldier, Mr. Cromwell.* Ses bulletins font autorité; le premier de ces bulletins est daté de Grantham[1] :

A. . . . . cette lettre.

« Grantham, 13 mai 1643.

« Monsieur,

« Dieu nous a accordé ce soir une glorieuse victoire sur nos ennemis. Ils avaient, d'après ce que nous apprenons, vingt et un étendards de cavalerie légère, et deux ou trois de dragons.

« C'est vers le soir qu'ils sont sortis et se sont formés devant nous, à deux milles de la ville. Aussitôt

[1] *Perfect Diurnals*, etc., 22-29 may 1643. (*Journal parfait*, etc.)

que nous entendîmes le cri d'alarme, nous déployâmes nos forces, qui cónsistaient en douze escadrons, et les mîmes en bataille. — Quelques-uns de nos soldats étaient dans un état de faiblesse et de fatigue aussi grand que vous ayez jamais vu : il a plu à Dieu de faire pencher la balance en faveur de cette poignée d'hommes, car après que les deux partis furent restés pendant quelque temps en face l'un de l'autre hors de portée du mousquet, et quand les dragons des deux côtés eurent échangé des coups de fusil pendant une demi-heure ou plus, l'ennemi n'avançant pas sur nous, nous résolûmes de le charger, et approchant de lui après une fusillade de part et d'autre, nous fîmes avancer nos escadrons au grand trot. L'ennemi nous attendait de pied ferme; nos hommes le chargèrent résolûment; par la Providence divine, nous le mîmes aussitôt en déroute. Il prit la fuite, tout fut poursuivi et sabré pendant deux ou trois milles.

« Je crois que dans la poursuite plusieurs de nos soldats ont tué chacun deux ou trois hommes; mais nous ne sommes pas certains du nombre des morts. Nous avons fait quarante-cinq prisonniers, outre les chevaux et les armes tombés en notre possession; nous avons délivré plusieurs prisonniers qu'ils nous avaient faits depuis peu, et nous leur avons pris quatre ou cinq étendards.

« Je suis..... « OLIVIER CROMWELL. »

La lutte est décidément engagée, et le sang coule; partout où les puritains de Cromwell font leur apparition, les cavaliers de Charles Ier sont mis en fuite. Les bulletins du fermier-colonel, homme d'ordre et qui, rentré dans ses logements, écrit exactement ce qui s'est passé, sont fort nombreux; nous citerons la majeure partie des premiers en date, remarquables par la clarté du détail et la fermeté du coup d'œil, mais non par la grâce de la diction.

Au comité de l'association, séant à Cambridge.

« Huntingdon, 31 juillet 1643.

« MESSIEURS,

« Il a plu au Seigneur d'accorder à votre serviteur et à vos soldats une victoire importante à Gainsborough. Mercredi, après avoir pris Burley-House, je marchai sur Grantham, et là je rejoignis environ trois cents chevaux et dragons de Nottingham. Outre ceux-ci, nous rencontrâmes, le jeudi soir, comme il était convenu, les hommes de Lincoln à North-Scarle, à environ dix milles de Gainsborough. Là nous nous sommes reposés jusqu'à deux heures du matin; puis nous nous sommes mis tous en marche pour Gainsborough.

« A environ un mille et demi de la ville, nous rencontrâmes un poste avancé ennemi d'environ cent

chevaux. Nos dragons essayèrent de les repousser ; mais l'ennemi ne mit pas pied à terre, les chargea et les força de se replier sur le corps principal. Nous avançâmes jusqu'au pied d'une colline escarpée ; nous ne pouvions la gravir que par des sentiers ; nos hommes essayèrent, et l'ennemi s'y opposa ; nous réussîmes et gagnâmes la crête de la colline. Cela fut exécuté par les Lincolniens, qui formaient l'avant-garde.

« Quand nous eûmes tous atteint le haut de la colline, nous vîmes un corps nombreux de cavalerie ennemie devant nous, à environ une portée de mousquet ou plus près, et une bonne réserve d'un régiment entier de cavalerie derrière. Nous nous occupâmes à mettre nos hommes en aussi bon ordre que possible. Pendant ce temps, l'ennemi avança sur nous pour nous prendre à notre désavantage ; mais, quoique peu en ordre, nous chargeâmes leur corps principal. J'avais l'aile droite. Nous vînmes cheval contre cheval, et nous travaillâmes de l'épée et du pistolet un assez joli espace de temps (*a pretty time*), les deux partis gardant leurs rangs serrés, de sorte que l'un ne pouvait pas entamer l'autre. A la fin, ils plièrent ; nos hommes s'en aperçurent, se précipitèrent sur l'ennemi, et mirent immédiatement le corps entier en déroute, les uns fuyant à gauche, les autres à droite de la réserve ennemie, et nos gens les poursuivirent et les sabrèrent pendant cinq ou six milles.

« Ayant remarqué que ce corps de réserve restait immobile et ferme, j'empêchai mon major, M. Whalley, de les suivre; et avec mon propre escadron et le reste de mon régiment, en tout trois escadrons, nous nous réunîmes en un seul corps pour attaquer la réserve.

« Dans cette réserve était le général Cavendish. Un moment il me fit face; il eut ensuite en tête quatre escadrons de Lincoln : c'est tout ce qu'il y avait là des nôtres; le reste était occupé à la poursuite. A la fin, le général Cavendish chargea les Lincolniens et les mit en déroute. Aussitôt je tombai sur ses derrières avec mes trois escadrons, ce qui l'embarrassa tellement, qu'il abandonna la poursuite et aurait bien voulu se défaire de moi; mais je continuai à le presser, je culbutai sa troupe jusqu'au bas de la côte avec grand carnage : le général et plusieurs de ses hommes furent acculés dans une fondrière, où mon lieutenant le tua d'un coup d'épée dans les fausses côtes. Le reste de ce corps fut mis complétement en déroute; pas un homme ne tint pied.

« Après une défaite *si totale* de l'ennemi, nous ravitaillâmes la ville avec les vivres et les munitions que nous avions apportées. Nous fûmes informés qu'il y avait à environ un mille de nous, de l'autre côté de la ville, six escadrons de cavalerie et trois cents fantassins. Nous demandâmes à lord Willoughby quatre

cents hommes de son infanterie, et avec ces hommes et nos chevaux nous marchâmes à l'ennemi. Quand nous approchâmes de l'endroit où sa cavalerie était postée, nous nous remîmes avec mes escadrons à la poursuite de deux ou trois escadrons ennemis, qui se retirèrent dans un petit village au bas de la montagne. Remontant la hauteur, nous vîmes alors au-dessous de nous, à environ un quart de mille, un régiment d'infanterie, puis un autre, puis le régiment du marquis de Newcastle; en tout environ cinquante drapeaux d'infanterie et un corps considérable de cavalerie;—c'était bien l'armée de Newcastle. Son arrivée si inattendue nous fit tenir conseil de nouveau. Lord Willoughby et moi, étant dans la ville, nous convînmes de rappeler notre infanterie. Je sortis pour délivrer cette dernière qui se trouvait fort exposée; mais, avant mon arrivée, plusieurs de nos fantassins étaient engagés; l'ennemi avançait avec toutes ses forces. Notre infanterie se retira en désordre avec quelque perte et regagna la ville, où nous sommes maintenant. Notre cavalerie eut aussi peine à se tirer d'affaire; les hommes et les chevaux étaient fatigués d'un long combat; cependant ils firent face à la cavalerie fraîche de l'ennemi, et par plusieurs mouvements ils se dégagèrent sans perdre un homme, l'ennemi suivant leur arrière-garde.

« L'honneur de cette retraite est dû à Dieu, ainsi

que tout le reste. Le major Whalley s'est comporté avec le courage qui convient à un gentilhomme et à un chrétien. Vous avez le rapport véridique du combat, aussi bref que je l'ai pu. Il reste à présent à considérer ce que vous devez faire en cette circonstance. Que le Seigneur vous inspire ce qu'il faut faire.

« Messieurs, je suis votre fidèle serviteur

« OLIVIER CROMWELL. »

Olivier Cromwell est satisfait, et ce double élément de Bible et de guerre semble merveilleusement lui convenir. L'œil fixé sur le Seigneur, « il sabre, il fait carnage, il travaille de l'épée et du pistolet pendant un joli espace de temps ; » c'est évidemment un personnage avec lequel il ne faut pas plaisanter. Pour quiconque n'est pas calviniste pur, il est sans pitié, et n'a pas une larme pour ce pauvre Cavendish, gentilhomme de vingt-trois ans, aimable, accompli, que tous les cavaliers et les poëtes pleurèrent, et qui tomba dans cette fondrière, percé à mort d'une grande épée puritaine. Déjà se réunissent autour du fermier de Saint-Yves les plus terribles troupiers bibliques, les *ironsides* ou « poitrines d'airain [1], » qui formèrent plus tard sa vieille garde. Ce sont gens qui ne plaisantent pas plus que leur chef; la force morale sou-

[1] Littéralement : *côtes de fer*. Voyez Bates, *Elenchus Motuum*.

tient en eux la vigueur du corps. « Il n'y en a pas un, dit le journaliste contemporain Vicars, qui boive, paillarde ou pille. Celui qui jure paye une amende de douze pence. » Cromwell est le maître de ces hommes.

Il est vrai qu'il est quelquefois très-mal à son aise. On laisse ses soldats puritains sans souliers et sans nourriture ; on le laisse lui-même sans argent et sans vivres ; il y a dépensé le plus clair de son revenu, et il écrit à son cousin Saint-John, *la lanterne sourde*, cette lettre qui ressemble un peu au hurlement sourd d'un sanglier blessé :

A mon bon ami, Olivier Saint-John, écuyer, à Lincoln's Inn, ces présentes.

« Boston, 11 septembre 1643.

« MONSIEUR,

« De tous les hommes, vous êtes celui que je voudrais le moins importuner au sujet d'affaires d'argent, si la profonde détresse où sont mes troupes ne me pressait pas au delà de toute mesure. On me néglige excessivement !

« Me voici prêt à marcher contre l'ennemi. Il s'est retranché vis-à-vis de Hull, parce que lord Newcastle a mis le siége devant la ville. Une grande partie des troupes de lord Manchester est venue me joindre ; ce sont de mauvais soldats, mutins, et auxquels il n'y a pas

à se fier; *ceux-là* sont approvisionnés, à une semaine près; rien n'est pourvu pour l'entretien *des miens*, excepté les faibles ressources des séquestres du comté de Huntingdon! — Mes troupes augmentent. J'ai une admirable compagnie; des hommes que vous estimeriez si vous les connaissiez. Pas d'anabaptistes; ce sont d'honnêtes et sages chrétiens; ils s'attendent à être traités comme des hommes!

« Si je prenais plaisir à écrire au parlement avec amertume, j'en aurais sujet. Des trois mille livres (soixante-quinze mille francs) qui m'ont été allouées, je ne puis obtenir le contingent du Norfolk ni celui de l'Hertfordshire : on les avait dissipés avant mon allocation. — Je me suis occupé de votre service jusqu'à en oublier les besoins de mes propres soldats. Je ne veux pas parler de moi, mais je possède peu d'argent pour secourir mes hommes. Ma fortune est minime. Je vous déclare que l'affaire de l'Irlande et de l'Angleterre m'a coûté en argent de onze à douze cents livres (de vingt-sept à trente mille francs). — C'est pourquoi mon trésor privé ne peut plus aider de beaucoup le trésor public. Vous avez eu mon argent; j'espère en Dieu et je veux y risquer ma peau. Les miens pensent de même. Chargez de fardeaux leur patience, mais ne la brisez pas! Pensez à ce qu'il faut pour nous être d'un secours réel. Je crois qu'il est dû cinq mille livres (cent vingt-cinq mille francs).

« Si vous laissez de côté ma lettre et toute pensée de moi, je n'espère plus de secours.

« Priez pour

« Votre sincère ami et serviteur,

« Olivier Cromwell.

« On ne prend aucune précaution pour faire subsister les forces de cavalerie et d'infanterie que l'on a levées et qu'on lève en ce moment pour milord Manchester. Il n'y a personne de capable d'organiser la chose. La troupe se dissoudra si personne ne vient au secours. Les conseils faibles et les actions faibles détruisent tout! (deux mots rayés) : — tout sera perdu, si Dieu n'agit pas pour nous! Souvenez-vous que c'est moi qui vous le dis. »

Malgré cette détresse, il ne se laisse pas imposer; il ne permet pas qu'un seul fragment de son autorité lui soit enlevé, et l'on peut voir par la lettre suivante, qu'il est vraiment et complétement roi de sa province; si la phraséologie en est un peu embrouillée, le sens en est clair.

Pour mes nobles amis du comité de l'Isle d'Ely, présentez ces lettres.

« Lincoln, 1er septembre 1644.

« Messieurs,

« J'apprends que vous avez récemment relâché

quelques personnes incarcérées par le major Ireton et le capitaine Husband, ainsi qu'annulé une mise en prison par mon ordre du capitaine Castle, — toutes personnes placées en état d'arrestation dans des cas clairs et indispensables, ainsi qu'il m'a été représenté; beaucoup de faits les signalaient comme étant aussi véritablement nos ennemis qu'aucun de ceux que nous avons pris et rendaient nécessaire de s'assurer de leurs personnes.

« J'ai donné au capitaine Husband l'ordre de les faire réintégrer entre les mains de Richard-White, chef de ma maréchaussée. Et je vous prie bien, à l'avenir, de ne pas empiéter sur mon autorité jusqu'à relâcher soit eux, soit tous autres emprisonnés dans le même cas par moi-même ou par mes représentants, les chefs de la garnison, — jusqu'à ce que moi-même ou quelque autorité supérieure trouvions juste de les relâcher et donnions un ordre permettant leur élargissement. Car je le déclare, je ne veux pas prendre une telle responsabilité pour la compromettre, ni engager si puérilement ceux qui sont sous mes ordres.

« Je tiens pour nécessaire de profiter du moment présent où nous sommes maîtres du pays et n'avons pas de troupe ennemie près de l'Ile, et d'économiser tout ce que nous pourrons sur les dépenses pour l'employer à l'érection de fortifications qui la

rendront plus défendable par la suite, si nous en avions un plus grand besoin; — c'est pourquoi, je vous prierai de débarrasser l'Ile et le Trésor de la dépense superflue de deux comités distincts pour les différentes parties de l'Ile; un seul comité, établi à March, servira pour la totalité de l'Ile.

« En conséquence, je désire que l'un de vous, à tour de rôle, prenne la peine de se présenter devant ce comité, afin que les affaires de toutes les parties de l'Ile soient mieux conduites et mieux maintenues.

« Me reposant sur vos soins à cet égard, je demeure

« Votre ami pour vous servir,

« OLIVIER CROMWELL. »

Cromwell écrit ces choses. Ce n'est encore qu'un fermier-colonel, chef d'insurgés; — et l'on obéit.

CHAPITRE IV.

Nouveaux progrès de Cromwell.— Autres bulletins. — Siége et prise de Bristol.

Un nouveau monde politique qui éclot exige un nouveau roi; le voici. Observez quel ton décisif et vigoureux prend ce Cromwell à la tête de l'association des sept comtés; l'assurance redoutable avec laquelle il saisit, dès l'origine, la conduite des affaires, et surtout sa foi profonde dans l'énergie morale de son calvinisme invétéré. Étudiée de près dans les documents officiels et les correspondances authentiques, la vie de Cromwell se simplifie; c'est une marche constante vers la royauté par la victoire, une permanence de combat soutenue par la volonté et la sagacité, surtout une clairvoyance qui révèle ce que veut l'avenir, et tire de la confusion et du chaos ce que la nation calviniste désire.

Après cinq ou six victoires, il reparaît dans la cathédrale même d'Ely, où il avait laissé sa famille et sa femme. Le révérend Hitch avait reconstitué le ser-

vice à sa manière. Cromwell se hâta de faire tomber les quatre surplis, et le prêtre étant à l'autel : « Allons, cria cette voix âpre, arrivez, monsieur, et plus d'enfantillage ! » Le révérend Hitch donna les quatre surplis.

Cependant les batailles succèdent aux batailles ; les « poitrines d'airain » de Cromwell qui perd son fils dans la guerre achèvent de s'y bronzer, et Cromwell lui-même, cédant à ce mouvement d'ascension qui l'emporte, s'accoutume à se regarder, non plus comme un mortel, mais comme l'instrument divin des miséricordes et des vengeances. Les sombres vapeurs de Saint-Yves se dissipent pour faire place à une activité infatigable et triomphante. Sans doute il se montra farouche, violent, sanguinaire, et employa mille artifices ; on ne peut le soupçonner de mensonge. Les maux qu'il éprouve sont des « visitations. » Les heureux succès sont des « providences. » Il est si profondément persuadé de la présence de la main divine, qu'il touche à la fois à la superstition et au fanatisme ; on peut être enthousiaste et grand, comme on peut être sensément petit. Cromwell portait la Bible dans le cœur, Calvin dans le cerveau. Cette foi et cette ardeur de conviction mènent à tout. Devant elle, les Essex et les Manchester, les gentilshommes bien élevés, un peu sceptiques, à demi calvinistes, ne tardent pas à s'effacer. Cromwell,

un jour de bataille, comme on lui disait que le roi en personne conduirait son armée, répliqua : « Je tirerai sur lui comme sur un autre! » Cromwell s'écrie devant son état-major : « On ne sera bien en Angleterre que lorsqu'il n'y sera plus question de noblesse! » Enfin, c'est lui qui fait décréter « l'abnégation calviniste » (*self-denying*) comme loi de l'État, et qui décide le parlement à « modeler » l'armée sur le type biblique (*new-model*) : extravagantes inventions d'un protestantisme extrême; folies décisives qui donnaient un corps et une discipline aux plus ardentes passions de l'époque, de la race et du pays. Dans le parlement, c'est Cromwell, comme le prouvent les deux passages suivants d'un de ses discours, qui représente l'armée biblique, le calvinisme armé.

« Il est temps d'en finir, s'écrie-t-il, il faut parler, ou garder pour toujours le silence. L'importante affaire est d'arracher à l'agonie une nation qui saigne. La longue durée de cette lutte a réduit l'Angleterre au pis; et, si nous ne poursuivons la guerre plus rapidement, avec plus de vigueur, — rejetant les moyens lents inventés par des soldats de fortune par delà les mers afin de prolonger les guerres, — le royaume se fatiguera de nous et prendra le nom du parlement en haine.

« En effet que dit l'ennemi? que disent même beaucoup de gens qui étaient nos amis au commen-

cement du parlement? Ils disent que les membres des deux chambres ont de belles places et de grands commandements, que l'épée est en leurs mains; et que, tant par leur influence dans le parlement que par leur autorité dans l'armée, ils veulent se perpétuer dans les grandeurs, et ne permettront pas que la guerre se termine promptement, de peur que leur puissance ne finisse avec elle. Ce que je dis ici devant nous est ce que d'autres disent ailleurs en arrière. Je suis loin de rien reprocher à personne. Je connais le mérite de ces chefs, membres du parlement, qui sont encore au pouvoir; mais, sans attaquer personne, je puis le dire du fond de ma conscience, je suis persuadé, qu'à moins que l'armée ne soit mise sur un autre pied et la guerre poussée avec plus de vigueur, le peuple ne pourra pas supporter la lutte plus longtemps et qu'il vous forcera à une paix honteuse.

« Je recommande à votre prudence de ne point vous arrêter à quelques plaintes ni à quelques inadvertances d'aucun général en chef dans aucune circonstance ; étant forcé de me reconnaître coupable moi-même d'inadvertances, je sais que l'on peut rarement les éviter dans les choses militaires. C'est pourquoi, sans faire une stricte enquête sur les causes de ces erreurs, cherchons-en le remède; voilà ce qui est le plus nécessaire. Et j'espère que nos cœurs sont assez véritablement anglais et assez dévoués au bien

du pays qui nous a vus naître pour qu'aucun membre de l'une ou de l'autre chambre n'hésite à sacrifier au bien public lui-même et ses intérêts privés; nul ne regardera comme un déshonneur jeté sur lui-même rien de ce que le parlement résoudra dans cette grave circonstance....... »

« Monsieur le président, — je ne suis pas d'opinion que ce serait dissoudre et disperser nos armées que d'appeler à siéger au parlement les chefs qui en sont membres. Je puis dire de mes soldats que ce n'est pas sur moi, mais sur vous qu'ils ont les yeux; et que pour vous ils sont prêts à combattre, prêts à vivre et à mourir pour votre cause : si les autres soldats pensent comme les miens, vous n'avez rien à craindre. Ils ne font pas de moi une idole; leur attachement appartient à la cause pour laquelle ils combattent. Vous pouvez leur ordonner ce que vous voudrez, ils obéiront à vos ordres dans la cause pour laquelle ils combattent. »

L'ombre de Knox dut se réjouir et Rome trembler. Les modérés furent forcés de se taire; Essex reçut une pension qu'on ne lui paya guère, Manchester s'éclipsa dans les comités administratifs; et comme on avait grand besoin de Cromwell, qui était à la fois le meilleur soldat, le plus dur à la peine et le plus dévot puritain, le parlement le nomma lieutenant général et le laissa dans les comtés de l'est continuer à protéger les calvinistes. Ses

soldats l'adoraient, comme on peut bien le penser; leur cause était commune; leur détresse était souvent la même. Partout on s'habituait à le regarder comme le centre du mouvement le plus pur et le plus résolûment dévoué. Lui-même, tout en se plaignant de manquer de secours, il élevait la voix et s'offrait à l'Angleterre comme le martyr de la religion et du peuple : témoin l'épître suivante, qui n'est pas plus que les autres un modèle de style :

Pour le colonel Valentin Walton ces présentes, à Londres.

« Sleaford, 6 ou 5 septembre 1644.

« Monsieur,

« Nous ressentons, le cœur navré, la misérable condition de votre armée de l'ouest et des choses dans cette localité. Nos cœurs sont absorbés dans cette affaire; et certainement si nous avions des ailes nous y volerions! Aussitôt que milord et l'infanterie me rendront la liberté, il n'y aura de ma part aucun manque d'empressement pour hâter ce service autant qu'il sera en mon pouvoir.

« Car véritablement toutes autres considérations doivent être mises de côté et céder le pas à celle-là, à cause de son importance. J'espère faire voir au royaume que, malgré les embarras qui nous entou-

rent[1], nous le servons sans nous plaindre. Nous voulons oublier nos propres besoins, lesquels sont excessivement grands et dont on prend fort peu de souci; et nous comptons repousser les nombreuses calomnies entassées sur nous par des langues traîtresses à Dieu, lequel, en temps convenable, fera voir au monde que nous recherchons la gloire du Tout-Puissant, ainsi que l'honneur et la liberté du parlement. Nous combattons d'un commun accord pour ce but sans chercher nos intérêts propres.

« Vraiment nous ne voyons jamais nos hommes si joyeux que lorsqu'il y a de la besogne à faire. J'ai confiance que vous entendrez toujours dire cela d'eux. Le Seigneur est notre force et nous mettons toute notre espérance en lui. Priez pour nous. Présentez mes amitiés à mes amis : je réclame leurs prières. Que le Seigneur continue à vous bénir.

« Nous avons parmi nous quelques hommes très-lents d'action : si nous pouvions tous penser moins à nous-mêmes ainsi qu'à nos aises, nos affaires dans cette armée iraient aussi rapidement que sur des roues! Mais parce que quelques-uns d'entre nous sont ennemis de la rapine et d'autres choses coupables, on dit que nous sommes factieux et que nous cherchons à maintenir par la force nos opinions religieuses, — chose que nous détestons et que nous abhorrons. Je déclare que je ne pourrais me récon-

cilier avec cette guerre si je ne croyais à la nécessité que le parlement éprouve de se maintenir dans ses droits; et dans cette cause j'espère prouver que je suis un honnête homme au cœur sincère.

« Pardonnez-moi d'être ainsi importun. Je n'écris que rarement : cela me donne un peu l'occasion, au milieu des calomnies, d'épancher mon cœur dans celui d'un ami.

« Monsieur, personne ne vous aime plus véritablement que

« Votre frère et ami,

« OLIVIER CROMWELL. »

A mesure que l'étoile de Cromwell s'élevait, les inimitiés et les « calomnies » dont il se plaint devenaient plus vives : il gardait sa fière attitude. Voici quelques bulletins de sa campagne de 1645 :

Au très-honorable sir Thomas Fairfax, général de l'armée, ces lettres pressées, très-pressées, à Windsor.

« Salisbury, 9 avril (10 heures du soir) 1645.

« MONSIEUR,

« Dimanche dernier nous avons marché sur Bracton, en Somersetshire, où le général Goring avait son quartier général, mais il n'a pas voulu nous faire face; à notre approche, il s'est retiré sur Wells et Glaston-

bury. Nous n'avons pas jugé prudent de l'y suivre, dans la crainte d'engager trop loin notre cavalerie dans ce pays coupé de haies, n'ayant pas assez d'infanterie pour la soutenir, et soupçonnant aussi que le prince Rupert s'avancerait avec ses forces pour opérer sa jonction avec Goring, d'après l'avis que nous avait donné le colonel Massey du mouvement du prince dans cette direction.

« Le général Goring et sir John Greenvil sont prêts à se joindre; tous les comtés de Devon, de Dorset et de Somerset ont augmenté leurs forces. C'est pourquoi sir William Waller n'ayant qu'une très-faible infanterie d'environ seize cents hommes, — j'ai craint que son petit nombre ne mît en danger notre cavalerie. — Nous sommes donc venus de Shaftesbury à Salisbury au secours de notre infanterie, pour ne pas nous trouver forcés à un combat trop inégal et nous rapprocher de nos amis.

« Depuis que nous sommes ici, nous avons appris que le prince Rupert est venu à Marshfield, ville de foire non loin de Troubridge. Si l'ennemi s'avance avec toutes ses forces, dans quel danger serons-nous? Je vous soumets cette question, vous suppliant de ne pas nous perdre de vue et de nous envoyer en toute hâte à Salisbury un secours suffisant pour nous mettre en état de tenir la campagne, et de repousser l'ennemi avec l'aide de Dieu, ou tout au moins de nous

maintenir assez pour que nous n'éprouvions pas la honte et les dangers d'une retraite ; cela ferait perdre au parlement, dans ce pays-ci, beaucoup d'amis qui se croiraient abandonnés dès qu'ils nous verraient partir. Je vous supplie, monsieur, d'envoyer toute la cavalerie et l'infanterie dont vous pourrez disposer, sur Salisbury, par le chemin de Kingscare, et avec toute l'expédition possible. Véritablement, nous nous attendons tous les jours à une attaque.

« Ayant humblement représenté ces choses à vos soins et à votre sagesse, j'ai l'honneur d'être

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Au très-honorable sir Thomas Fairfax, commandant en chef les forces du parlement; à Sherborne, cette lettre.

« Shaftesbury, 4 août 1645.

« MONSIEUR,

« J'ai marché ce matin sur Shaftesbury. Sur ma route, j'ai trouvé un parti de *clubmen*[1] rassemblés, à environ deux milles de la ville, de votre côté. Il y avait à leur tête un M. Newman : c'est un de ceux qui se sont rendus auprès de vous à Dorchester, avec M. Hol-

[1] Paysans armés de bâtons, du mot *club*, bâton.

lis. Je leur ai envoyé demander la cause de leur rassemblement ; M. Newman est venu me trouver et m'a dit que les clubmen des comtés de Dorset et de Wilts, au nombre de dix mille, devaient se rassembler au sujet de leurs camarades que l'on avait emmenés à Shaftesbury et que leur but était aussi de se mettre à l'abri du pillage. Sur le premier point je leur ai dit que, bien que l'on n'eût pas de comptes à leur rendre, cependant je savais que ces hommes avaient été arrêtés par votre ordre ; qu'ils seraient mis en jugement pour avoir formé un troisième parti dans le royaume ; que s'ils étaient déclarés coupables ils subiraient une peine proportionnée à la nature de leur crime, et je les assurai que s'ils étaient innocents vous les acquitteriez. Ils me répondirent que quant à ceux qui ont mérité la sévérité des lois, ils ne voulaient aucunement se mêler de ceux-là ; je les ai donc pacifiés sur ce point. A l'égard de l'autre sujet, je les ai assurés que votre ferme intention était de ne pas laisser piller, et que vous les autorisiez à repousser la violence, et vous amener quiconque vous aurait fait du tort ; — et que les coupables seraient punis avec sévérité. Après cette explication, ils ont été très-contents, très-satisfaits, et sont retournés chez eux en paix et avec tranquillité.

« Nous avons continué notre route sur Shaftesbury, et là nous avons appris qu'il y avait un grand rassem-

blement de ces hommes aux environs de Hambledon-Hill; il y en avait effectivement près de deux mille réunis en cet endroit. J'y ai envoyé une avant-garde d'environ cinquante chevaux; mes cavaliers se présentèrent en amis, mais ils furent reçus à coups de fusil; nos soldats engagèrent quelques-uns de ces hommes à venir me parler : cette proposition fut rejetée avec dédain. Ils étaient rangés dans un des vieux camps romains sur une colline très-élevée; je leur envoyai un M. Lee pour leur certifier mes intentions pacifiques, les engager à rester tranquilles et à se soumettre au parlement: ils refusèrent et firent feu sur nous. J'envoyai M. Lee une seconde fois pour leur signifier que s'ils voulaient mettre bas les armes, il ne leur serait fait aucun mal. Excités par leurs meneurs, et principalement à l'instigation de deux misérables ministres, ils ont encore refusé; alors je commandai à votre capitaine-lieutenant de se mettre en bataille devant eux et d'être prêt à charger; et si, à son approche, ils mettaient bas les armes, de les recevoir et ne faire aucun mal à ces hommes. Quand il fut près d'eux, ils refusèrent ses offres et firent feu sur lui, tuèrent deux des nôtres et au moins quatre chevaux. L'entrée ne permettant pas de passer plus de trois de front, nous retenait en dehors; sur quoi, le major Desbrough tourna la position, les prit par derrière, les chassa du camp et en sabra quelques-uns. Je ne crois pas

qu'il en ait tué douze, mais il en blessa beaucoup et les mit tous en fuite. Nous avons fait environ trois cents prisonniers dont la plupart sont idiots, et si vous me permettez de les renvoyer chez eux, ils promettent la plus grande soumission pour l'avenir, et qu'on les pendra avant qu'ils reprennent les armes contre le parlement.

« J'ai l'intention de vous amener ceux des meneurs qui sont entre mes mains. Ils avaient fait prisonniers plusieurs des soldats du parlement, outre les hommes du colonel Fiennes; ils les ont traités avec la plus grande barbarie, et ils se vantaient de leur espérance d'avoir milord Hopton, et que c'était lui qui devait les commander. Ils attendaient de grands approvisionnements du Wiltshire, et disaient qu'ils avaient l'intention de faire lever le siége de Sherborne quand ils seraient tous réunis. Nous leur avons pris une grande quantité d'armes, et ils en ont emporté peu ou point. Nous avons nos quartiers à environ dix milles de vous, et nous avons l'intention de nous en rapprocher demain.

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Cependant le roi battu, bivouaquant dans les champs et au sommet des collines, échappant à la fureur puritaine par des marches et des contre-mar-

ches, errant des mois entiers comme un bohème dans son royaume insurgé, tantôt passant la nuit sous un hangar, tantôt déguisé « en groom » après une défaite, soutenait, avec un front calme et une résignation qu'on n'admire pas assez, cette triste fortune. Tour à tour Winchester et Bristol tombaient aux mains de Cromwell, qui rendait compte au parlement dans les modestes lettres que voici de cette importante capture :

A l'honorable William Lenthall speaker *(président) de la chambre des communes du parlement, ceci.*

« Winchester, 9 septembre 1645.

« MONSIEUR,

« Je suis venu devant Winchester le jour du Seigneur, 8 septembre, avec le colonel Pickering, ayant sous ses ordres son propre régiment et ceux du colonel Montague et de sir Hardness Waller. Après quelque opposition de la part du gouverneur, nous sommes entrés dans la ville. J'ai sommé le château de se rendre; ayant éprouvé un refus, nous avons commencé à dresser nos batteries, et quelques-uns de nos canons n'étant pas en état, nous n'avons été prêts que le vendredi suivant. Quand nous eûmes complété une batterie de six canons, nous tirâmes une volée et j'en-

voyai une nouvelle sommation, laquelle fut encore sans effet. Sur quoi nous continuâmes un feu nourri, et fîmes une brèche dans la muraille près de la Tour Noire. Après environ deux cents coups de canon, nous jugeâmes la brèche praticable, et nous nous proposâmes de commencer l'assaut le lundi au matin. Dimanche, vers dix heures du soir, le gouverneur demanda à parlementer et à traiter. J'y consentis et je lui envoyai le colonel Hamond et le major Harrison qui convinrent avec lui des articles ci-inclus.

« Monsieur, cette affaire est une nouvelle grâce divine. Vous voyez que Dieu ne se lasse pas de vous protéger : j'avoue, monsieur que sa faveur envers vous est aussi évidente quand il s'empare des cœurs de vos ennemis et les force à vous céder des places fortes, que lorsqu'il donne à vos soldats le courage de surmonter de terribles difficultés. Il faut ici grandement reconnaître sa bonté, car le château avait une bonne garnison de six cent quatre-vingts hommes de cavalerie et d'infanterie ; il renfermait près de deux cents gentilshommes, officiers et leurs domestiques, bien avitaillés, avec quinze mille livres de fromage, une grande quantité de blé et de bière, près de vingt barils de poudre, et sept bouches à feu. Les ouvrages étaient en excellente condition et très-forts, et il est très-probable que nous n'aurions pu le prendre d'assaut qu'en répandant beaucoup de sang. Nous n'avons pas perdu douze

hommes. Je vous le répète, que Dieu en ait toute la louange, car le tout est son ouvrage.

« Monsieur, je suis,

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Pour l'honorable William Lenthall, speaker *de la chambre des communes du parlement, ces présentes.*

« Bristol, 14 septembre 1645.

« MONSIEUR,

« Il a plu au général de me charger de vous rendre un compte détaillé de la prise de Bristol; je m'en acquitte avec joie.

« L'affaire de Sherborne terminée, on agita dans un conseil de guerre la question de savoir si nous nous dirigerions vers l'ouest ou sur Bristol. Entre autres considérations : laisser sur nos derrières un ennemi si puissant et nous porter dans le cœur du royaume; la ruine totale des campagnes des environs de Bristol, campagnes déjà très-souffrantes par quinze jours de présence du prince; la correspondance qu'il pourrait établir avec le pays de Galles; sa facilité pour réunir les forces ennemies quand il le voudrait et surtout de rassembler sous un chef les clubmen mécontents des

comtés de Somerset, de Wilts et de Dorset aussitôt que nous leur aurions tourné le dos, toutes ces considérations, avec l'espérance de conquérir une place si avantageuse, — ont emporté la balance, et l'attaque a été résolue.

« Quand nous fûmes à quatre milles de la cité, une nouvelle question s'éleva : fallait-il s'efforcer de bloquer la place ou faire un siégé en règles? Cette dernière proposition ayant été rejetée, le colonel Weldon s'avança avec sa brigade du côté de Rylle Hill, au sud de la ville, à portée de fusil; — en peu de jours ils s'y établirent solidement dans une position dominant la place. Dès que nous nous avançâmes, l'ennemi mit le feu à Bedminster, à Clifton et à quelques autres villages voisins de la cité; il en aurait brûlé davantage si notre arrivée inattendue ne l'en avait pas empêché. Le général fit traverser l'Avon à de la cavalerie et à des dragons sous les ordres du commissaire général Ireton, afin de renfermer l'ennemi dans la place du côté du nord jusqu'à ce que l'infanterie pût s'approcher; et, le lendemain, le général avec les brigades des colonels Montague et Rainsborough traversa la rivière à Kentham et vint prendre ses quartiers à Stapleton. Le jour suivant, ce poste fut assigné au colonel Montague et à sa brigade pour défendre l'espace compris entre les rivières Froom et Avon; il s'avança donc jusqu'à portée de fusil de la porte de Lawford. Le poste

du colonel Rainsborough lui fut assigné près de la dune de Dusdain; les dragons et trois régiments de cavalerie s'établirent solidement à la droite du colonel Montague sur la dune même, entre lui et l'Avon; et une partie du régiment du colonel Birch avec la totalité de celui du colonel Skippon fut placée à sa droite pour protéger cette position.

« Les postes étant ainsi fixés, notre cavalerie eut à faire un service très-fatigant, obligée de se tenir auprès de l'infanterie dans la crainte que ses postes trop faibles ne fussent exposés à des insultes. Et véritablement, vu la faiblesse de nos postes incapables de se bien défendre, et la force numérique renfermée dans la place, nous fûmes très-heureux d'éprouver aussi peu de perte par les sorties. L'ennemi en fit trois ou quatre (je ne sais pas au juste) pendant la durée de notre siége, et nous y perdîmes trente hommes. Parmi les officiers marquants nous n'eûmes à regretter que le colonel Okey, lequel prenant un parti ennemi pour les nôtres alla se faire prendre par lui, et le capitaine Williams qui fut tué dans une charge. Nous avons fait prisonnier sir Bernard Astley, et tué sir Richard Crane, — homme très-important auprès du prince.

« Huit jours avant la prise de la ville, nous tînmes un conseil de guerre au sujet de l'assaut; il s'y manifesta une grande opposition à cette entreprise en raison du temps peu favorable et d'autres difficultés ap-

parentes. Nous avions été attirés là par la bonne disposition supposée des habitants; nous fûmes trompés dans notre attente. Après mûre réflexion, l'assaut fut décidé. Tout semblait favoriser nos desseins, et véritablement on a rarement vu un empressement plus joyeux que celui qui éclata quand la chose fut résolue. Le jour et l'heure fixés pour l'assaut furent le mercredi 10 septembre à une heure du matin. Cette heure matinale fut choisie dans l'espoir de surprendre l'ennemi. Dans ce dessein, comme aussi afin d'éviter de tomber par erreur les uns sur les autres, il fut arrêté que dès que nous nous serions emparés de la ligne d'ouvrages avancés et des forts qui la couronnent, nous n'irions pas plus loin jusqu'au jour. Le signal du général pour commencer l'assaut devait être un feu de paille et quatre coups de canon partis du fort de Prior's Hill.

« Nous aperçûmes tous le signal parfaitement; véritablement nos hommes s'avancèrent avec beaucoup de résolution ; ils se rendirent très-promptement maîtres de la ligne et en facilitèrent l'entrée à la cavalerie. Les colonels Montague et Pickering attaquèrent la porte de Lawford, défendue par une double ligne d'ouvrages et bien fournie d'hommes et de canons; ils y entrèrent avec une grande résolution et une extrême rapidité, culbutèrent l'ennemi et s'emparèrent de son canon. La vivacité de leur attaque fut

telle qu'ils firent perdre aux assiégés leurs avantages, sans éprouver eux-mêmes une perte considérable. Ils baissèrent les ponts-levis pour livrer passage à la cavalerie commandée par le major Desbrow, qui seconda l'infanterie avec beaucoup de vaillance. Alors notre infanterie s'avança au pied des murs de la ville, prit la porte de Castle-Street, et y laissa cent hommes, qui y maintinrent leur position. Sir Hardness Waller, à la tête de son régiment et de celui du général, entra de l'autre côté de la porte Lawford, vers la rivière Avon, et établit sa jonction immédiate avec le reste de la brigade.

« En même temps, les colonels Rainsborough et Hammond attaquaient le fort de Prior's Hill et la ligne qui descend vers Froom ; le régiment du major-général ayant ordre d'escalader Froom du côté de la rivière, le colonel Hammond s'empara immédiatement de la ligne, et, en ayant chassé l'ennemi, il ouvrit un passage à la cavalerie. Le colonel Rainsborough avait la plus rude tâche, celle de prendre le fort de Prior's Hill ; il l'attaqua et eut à soutenir un combat de trois heures pour en venir à bout. Et véritablement il y avait grand sujet de désespérer d'enlever la place, les murailles étant si élevées qu'une échelle de trente échelons en atteignait à peine le sommet ; mais il était décidé à l'emporter ; malgré l'obstacle présenté par une hauteur inaccessible, il ne voulut

pas y renoncer. L'ennemi avait quatre pièces de canon qu'il faisait jouer incessamment sur nos hommes à boulet et à mitraille : le lieutenant et d'autres officiers appuyèrent leurs piques pendant deux heures sur la palissade sans pouvoir entrer. En ce moment le colonel Hammond s'était rendu maître de la ligne (dans cette action le capitaine Ireton eut le bras cassé par deux balles de pistolet, en se jetant avec une avant-garde de cavaliers entre la cavalerie de l'ennemi et le régiment du colonel Hammond). Dès que le colonel Hammond eut emporté la ligne, l'assaut fut donné au revers du fort; les deux colonels l'escaladèrent simultanément, s'en emparèrent et passèrent presque toute la garnison au fil de l'épée.

« Et comme c'était là le point le plus difficile, c'est aussi là que nous avons éprouvé la plus grande perte; l'entreprise fait grand honneur à ceux qui l'ont exécutée. La cavalerie les a secondés avec une extrême bravoure, et les deux colonels reconnaissent qu'en défendant les fantassins contre les attaques de la cavalerie ennemie, elle a beaucoup contribué à la prise de la forteresse. En effet, sans l'occupation de ce point, la possession des ouvrages jusqu'à la rivière Froom nous aurait servi à peu de chose, et véritablement ni l'infanterie ni la cavalerie n'auraient pu se maintenir avec sûreté dans toute cette ligne, si l'on n'avait pas réussi à prendre le fort. La cavalerie

sous les ordres du major Bethel est la première qui soit entrée dans la ligne; il a montré beaucoup de cœur; il a reçu une balle dans la cuisse, outre un ou deux autres coups de feu, et son cheval a été tué sous lui. Le colonel Birch et ses hommes, ainsi que le régiment du major général, ont forcé résolûment le point qui leur était assigné; ils se sont emparés du canon de l'ennemi et l'ont tourné contre lui.

« Nous fûmes ainsi maîtres de toute la ligne, longue au moins d'un mille, depuis le fort de Prior's Hill jusqu'à l'Avon, avec tous les forts, les canons et les ouvrages extérieurs, excepté un dans lequel l'ennemi avait deux cent vingt hommes; le général les fit sommer de se rendre, et ils se rendirent tous.

« Du côté du colonel Weldon le succès ne fut pas aussi grand. En dépit du plus remarquable courage déployé par les colonels, les officiers et les soldats, — les colonels Weldon, Ingoldsby, Herbert et les autres, ainsi que les officiers de cavalerie et d'infanterie, ont fait tout ce que l'on pouvait attendre de gens de cœur, — néanmoins, à cause de la hauteur des fortifications, plus élevées que nos informations ne nous l'avaient fait supposer, et les échelles étant par conséquent trop courtes, nos gens ont été repoussés en essuyant une perte d'une centaine d'hommes. Le lieutenant-colonel du colonel For-

tescue a été tué, le major Cromwell[1] a été dangereusement blessé d'un coup de feu; deux frères du colonel Ingleby et plusieurs officiers ont reçu des blessures.

« Quand nous eûmes obtenu les avantages que je viens de décrire, l'ennemi mit le feu à la ville en trois endroits, et nous ne pûmes l'éteindre. C'était pour le général et pour nous tous un grand sujet de peine; nous craignions de voir réduire en cendres devant nos yeux une si fameuse cité. Pendant que nous considérions ce triste spectacle, et que nous tenions conseil sur les moyens de pousser nos avantages, le prince envoya un trompette et demanda à traiter de la reddition de la place. Le général accorda cette demande, et députa, à cet effet, les colonels Montague, Rainsborough et Pickering, les chargeant de pouvoirs et d'instructions pour traiter et régler les articles; vous trouverez ci-jointes les conditions du traité. Des ôtages ont été donnés de part et d'autre pour en assurer l'exécution.

« Le prince est sorti de la place à deux heures de l'après-midi, escorté par deux régiments de notre cavalerie, et d'après le droit qui lui était accordé par la capitulation il a choisi Oxford pour lieu de sa résidence.

[1] Un de ses cousins.

« Nous avons pris cent quarante bouches à feu avec leurs affûts, et nous avons déjà en notre pouvoir une centaine de barils de poudre avec une grande quantité de boulets, de munitions et d'armes. Nous avons déjà trouvé de deux à trois mille fusils. Le fort royal avait des vivres pour cent cinquante hommes pendant trois cent vingt jours; la citadelle avait des vivres pour environ la moitié de ce temps. D'après ce que le maire de la ville m'a rapporté, le prince commandait une garnison de deux mille cinq cents fantassins et un millier de chevaux, plus les habitants armés, et mille, d'autres disent quinze cents hommes de troupes auxiliaires. — Dans toute notre armée je n'ai appris la mort que d'un seul homme emporté par la contagion, et pourtant nous avons pris nos quartiers dans des endroits et au milieu de gens infectés de cette maladie. Dans l'assaut et pendant tout le siége, nous n'avons pas eu deux cents hommes de tués.

« Voilà le récit fidèle, mais non complet de cette grande affaire; quiconque le parcourra verra que tout ceci n'est pas autre chose que l'œuvre de Dieu. Il faudrait être athée pour ne pas reconnaître cela.

« Il est juste d'avouer qu'il est dû quelques louanges aux braves dont la valeur est si bien démontrée : — ils vous demandent humblement, ainsi qu'à ceux qu'intéresse ce grand bienfait, en souvenir des grâces rendues à Dieu, de ne pas les oublier.

C'est leur joie d'avoir été les instruments de la gloire de Dieu et du bien de leur pays. Ils sont honorés que Dieu ait daigné se servir d'eux. Monsieur, les hommes qui ont été employés à ce service savent que la foi et les prières vous ont donné cette ville : je ne dis pas seulement notre foi et nos prières, mais celles du peuple de Dieu près de vous et dans toute l'Angleterre ont conquis la bénédiction de Dieu pour cette entreprise. Nous désirons que Dieu soit glorifié avec le même esprit de foi avec lequel nous demandons et obtenons tout ce dont nous avons besoin : il est juste qu'il ait sa louange. Presbytériens, indépendants, tous ont le même, en tout ceci le même esprit de foi et de prière, pensent de même de la présence de Dieu, et obtiennent la même réponse de Dieu ; en cela ils sont d'accord sans aucune nuance : quel dommage qu'il n'en soit pas ainsi en toute autre chose ! Tous ceux qui croient ont la véritable unité, la plus glorieuse, parce qu'elle est intérieure et spirituelle dans le corps de la vraie Église et dans son chef. Pour l'amour de la paix, tout chrétien s'efforcera, autant que sa conscience le lui permettra, d'être d'accord dans la forme, ce que l'on nomme communément l'uniformité. Et dans les choses spirituelles, nous n'employons pas envers nos frères d'autre contrainte que celle de la raison. Dans les autres choses, Dieu a mis l'épée aux mains du parlement,

— pour la terreur de ceux qui font le mal, et pour la louange de ceux qui font le bien. Si quelqu'un veut réfuter cela, il ne connaît pas l'Évangile. Si quelques hommes essayaient d'arracher de vos mains cette arme, ou de vous la soustraire sous un prétexte quelconque, j'espère que leurs efforts n'auront pas de succès. Que Dieu la conserve dans vos mains : c'est la prière de

« Votre humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Le style de ces bulletins est toujours fort mauvais; les répétitions de mots y abondent et la rhétorique n'y trouve aucune fleur à cueillir; mais le sens en est clair. On y voit à nu la vigilance, la prudence, l'activité, la force d'âme du chef de parti.

CHAPITRE V.

Siége et prise du château de Basingstoke. — Fragments d'une chronique contemporaine.

Les royalistes commençaient à s'enfermer dans leurs châteaux et forteresses ; rien ne causait plus de joie aux calvinistes que la chute de ces monuments féodaux.

Près de Basingstoke, dans le Hampshire, s'élevait un manoir fortifié appartenant au marquis de Winchester, catholique, grand ennemi des parlementaires, et d'où depuis quatre années, grâce à l'épaisseur des murailles et aux localités, le marquis et sa famille, entourés de nombreux serviteurs, avaient bravé les ennemis du trône et de la noblesse. *Basing-House* (le château de Basing) avait soutenu quatre siéges et restait debout, en dépit de la population calviniste, qui s'irritait et aurait donné beaucoup pour jeter à bas « le repaire papiste. » Olivier Cromwell alla droit à ce château, composé de deux bâtiments, la vieille forteresse et le château neuf, et

entouré d'un mur de circonvallation de près d'un mille de tour. Il canonna le rempart pendant une journée; ses « poitrines d'airain » firent le reste, et l'étendard calviniste fut planté sur la tour de Basing.

Voici comment il rend compte de ce succès :

A l'honorable William Lenthall, speaker *de la chambre des communes du parlement, cette lettre.*

« Basingstoke, 14 novembre 1645.

« Monsieur,

« Je remercie Dieu de me permettre de vous donner de bonnes nouvelles à propos de Basing. Après avoir placé nos batteries, nous avons fixé les différents postes pour l'assaut : le colonel Dalbeny au nord de la maison près de la grange; le colonel Pickering à sa gauche, et les régiments de sir Hardness Waller et du colonel Montague ensuite. Nous avons commencé l'assaut ce matin à six heures : le signal de l'attaque était quatre coups de notre canon. Dès qu'il fut donné, nos soldats s'élancèrent joyeusement et avec une grande résolution : nous avons pris les deux maisons sans une grande perte de notre côté. Le colonel Pickering attaqua la maison neuve, la traversa, et lorsqu'il fut arrivé aux portes de la vieille maison, l'ennemi demanda à parlementer; mais nos hommes ne voulurent rien entendre.

« Pendant ce temps, les régiments du colonel Montague et de sir Hardness donnaient l'assaut au point le plus fort où l'ennemi tenait sa réserve; — ils se comportèrent avec un grand courage et chassèrent l'ennemi de cet ouvrage : après quoi, tirant leurs échelles, ils eurent à escalader un autre rempart et le mur de la maison avant de pouvoir y pénétrer. Dans cette affaire le colonel Waller a rempli son devoir avec beaucoup d'éclat et de promptitude; il a reçu un coup de feu dans le bras, mais sa blessure n'est pas dangereuse.

« Nous avons éprouvé peu de pertes, et passé au fil de l'épée beaucoup d'ennemis, parmi lesquels il y avait plusieurs officiers de qualité; presque tous les autres ont été faits prisonniers; dans le nombre se trouvent le marquis de Winchester lui-même, sir Robert Peak et divers officiers : j'ai ordonné de vous les conduire. Nous avons pris dix pièces de canon avec beaucoup de munitions et nos soldats sont très-encouragés.

« Je vous propose humblement de négliger entièrement cette place pour les raisons suivantes : il y faudrait environ huit cents hommes pour la maintenir; ce n'est pas une frontière; le pays à l'entour est pauvre; elle est presque entièrement ruinée par l'effet de nos canons et de nos mortiers, et par un incendie qui a éclaté depuis que nous l'avons prise. S'il vous convient de placer la garnison à Farnham, une certaine quan-

tité d'hommes à Chichester et une partie de l'infanterie que nous avions ici à Newbury avec trois ou quatre escadrons de cavalerie; — j'ose assurer, que non-seulement cela tiendra Donnington en respect, mais que cela formera une bonne défense et un boulevard pour tout le pays, d'autant mieux que Newbury est sur la rivière et empêchera toute incursion de Donnington, de Wallingford ou de Farringdon de ce côté-ci, et que ces forces ainsi placées rendront le trajet parfaitement assuré entre Bristol et Londres pour toute espèce de voitures. Je crois que les propriétaires de Sussex et du Hampshire contribueront avec plus d'empressement à entretenir une garnison sur les frontières qu'au sein même de leur pays, ce qui offrirait moins de sécurité.

« Monsieur, j'espère ne pas m'arrêter, et me diriger dès demain vers l'ouest, et pouvoir y agir avec autant de promptitude que dans l'expédition sur ce pays-ci. Je dois vous dire mon opinion; elle est que si vous voulez que vos affaires marchent, il faut que vous nous envoyiez des recrues d'infanterie et que vous preniez des mesures pour payer votre armée; autrement, croyez-moi, monsieur, elle pourrait ne pas être en état de faire ce que vous attendez d'elle.

« J'avais chargé le colonel Hammond de se rendre auprès de vous pendant que nous investissions cette place; il est tombé par accident entre les mains de

l'ennemi. A notre grande joie, Dieu nous l'a rendu, mais le colonel a éprouvé une grande perte : l'ennemi lui a pris presque tout ce qu'il avait. Que le Seigneur permette que toutes ces miséricordes soient reçues avec les actions de grâces qu'elles méritent; Dieu abonde en grâces envers nous, et il ne se lassera pas, tant que la justice et la paix n'auront pas triomphé, tant qu'il n'aura pas fait paraître son œuvre glorieuse pour le bonheur de ce pauvre royaume. C'est à servir d'une main fidèle Dieu et vous dans cette œuvre, qu'aspire

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Cromwell était accompagné du célèbre prédicateur Hugues Peters dont nous avons parlé plus haut, et auquel le parlement assemblé demanda un rapport spécial, tant la chose semblait importante. Écoutons ce puritain, dont le journal des communes a conservé les paroles; voyons par les yeux de ce témoin la forteresse de 1645, le siége, la défense, l'ameublement, le détail complet; vainqueurs et vaincus, passions et fureurs, souvent mal imités par le roman et par l'histoire. Hugues Peters, le prédicant, tête rasée, vêtu de son pourpoint noir flottant, chaussé de ses immenses bottes militaires, et la rapière au côté, raconta donc :

« Qu'il était venu dans Basing-House le mardi 14 octobre 1645 ; — qu'il avait examiné d'abord les ouvrages, qui étaient nombreux, la circonvallation ayant au delà d'un mille de tour. La vieille maison était restée (d'après ce que l'on rapporte) pendant deux ou trois cents ans un nid, un repaire d'idolâtrie; la nouvelle maison était supérieure à l'autre en beauté et en magnificence, et toutes les deux dignes de recevoir la cour d'un empereur.

« Il paraît qu'avant l'assaut les appartements, dans les deux maisons, étaient tous entièrement meublés; elles renfermaient des provisions pour des années plutôt que pour des mois. Quatre cents quarters de froment (trois mille deux cents boisseaux), plusieurs chambres pleines de lard, chacune en contenant des flèches par centaines, du fromage en proportion, et de la farine d'orge, du bœuf, du porc; plusieurs celliers remplis de bière, et de la meilleure. » — M. Peters l'avait goûtée.

« Dans une chambre, un lit complet qui coûtait treize cents livres (trente-deux mille cinq cents francs). Beaucoup de livres papistes, des chapes et autres ornements. En vérité, la maison était dans toute sa gloire, et l'ennemi était persuadé que c'était le dernier endroit que le parlement pourrait prendre, parce qu'il avait souvent résisté aux forces que nous y avions envoyées précédemment. Dans les diverses

chambres et dans toute la maison, il y eut soixante-quatorze hommes de tués et une seule femme, la fille du docteur Griffiths; par ses injures, la pauvre dame avait exaspéré nos soldats, déjà échauffés de l'action. — Là restèrent étendus morts le major Cuffle, homme d'une grande importance parmi eux et célèbre papiste; il fut tué par les mains du major Harrisson, cet homme pieux et vaillant; » — (c'est le boucher Harrisson) — « et Robinson l'acteur, que l'on avait vu un peu avant l'assaut parodier le parlement et notre armée et les tourner en ridicule. Huit ou neuf dames de rang, qui fuyaient ensemble, furent traitées un peu grossièrement par la soldatesque, cependant pas malhonnêtement, si l'on considère le feu de l'action.

« Les soldats continuèrent le pillage jusqu'au mardi soir; un soldat eut pour sa part cent vingt pièces d'or; d'autres de l'argenterie, d'autres des bijoux; — un dans le nombre, resta maître de trois sacs d'argent; faute d'avoir su garder le secret, son butin retomba dans le pillage général, et il n'eut à la fin qu'une demi-couronne pour sa part. — Les soldats vendirent le blé aux paysans, et ils maintinrent assez bien les prix pendant quelque temps, mais ensuite le marché faiblit, et la hâte fit baisser la marchandise. Après cela, ils disposèrent des meubles, enlevèrent les tabourets, les chaises et les tables, et les vendirent en bloc aux gens de la campagne.

« Dans tous ces grands bâtiments, avant le soir, il ne restait pas une barre de fer aux fenêtres, excepté là où il y avait eu le feu. A la fin, ils s'en prirent au plomb, et, mercredi matin, il restait à peine une gouttière à la maison. Ce que les soldats laissèrent, le feu s'en empara, et cela avec une rapidité extraordinaire; en moins de douze heures, il ne laissa que les murailles et les cheminées; — ce feu avait été allumé par une de nos premières grenades, et l'ennemi avait négligé de l'éteindre.

« Nous ne savons pas comment évaluer exactement le nombre de personnes que la maison contenait, car nous n'avons pas tout à fait trois cents prisonniers, et nous avons trouvé peut-être une centaine de tués; — plusieurs corps étant sous les décombres ne furent pas découverts tout de suite. Seulement, en approchant de la maison, mardi soir, nous entendîmes sortir des caves les cris de gens qui demandaient quartier; mais nos hommes ne pouvaient pas aller à eux, ni eux venir à nous. Parmi les morts que nous vîmes, il y avait un de leurs officiers étendu par terre; il paraissait d'une taille si extraordinaire, qu'on le mesura; depuis le bout des orteils jusqu'au haut de la tête, il avait neuf pieds de long [1].

[1] On sait que le pied anglais équivaut à dix pouces et demi du nôtre.

« Le marquis ayant été pressé par M. Peters de se rendre avant que l'on en vînt à l'assaut, s'écria que, si le roi n'avait plus d'autre serviteur que lui, marquis, en Angleterre, il s'exposerait au même hasard et se défendrait jusqu'à la dernière extrémité. — Ces papistes trouvaient dans leur malheur cette consolation, que Basing-House était surnommé *Loyauté*. Mais au sujet du roi et du parlement, il fut bientôt réduit au silence; tout ce qu'il put dire, c'est qu'il espérait que le roi pourrait avoir son jour. Ainsi il a plu au Seigneur de montrer quelle semence mortelle croît toute gloire terrestre, et combien justes et équitables sont les voies de Dieu, qui prend les pécheurs dans leurs propres piéges, et élève les mains de son peuple méprisé.

« Voici la vingtième garnison battue cet été par cette armée, — et je crois que la plupart de ces victoires ont été la réponse divine aux prières et les trophées de la foi accordés à quelque serviteur de Dieu. Le commandant de cette brigade, le lieutenant général Cromwell, a passé beaucoup de temps avec Dieu en prière, la nuit avant l'assaut; — rarement il combat sans être appuyé sur quelque texte de l'Écriture. Cette fois il se reposait sur cette bienheureuse parole de Dieu écrite dans le cent quinzième psaume, huitième verset : « Non à moi, ô Seigneur! non à moi, « mais à ton nom donne la gloire!... Les idoles sont

« d'argent et d'or; elles sont l'ouvrage des hommes! « Ceux qui les font sont semblables à elles, et ainsi est « chacun qui se fie en elles. » Ce qui a été accompli. »

M. Peters présenta au parlement l'étendard du marquis. On y lisait écrits ces mots : *Donec pax redeat terris*, la devise choisie par le roi Charles pour ses médailles de couronnement.

Le psaume médité par le calviniste Cromwell avant l'action était un de ceux que les protestants appliquaient le plus volontiers à l'Église romaine accusée par eux, et bien injustement, d'idolâtrie et de paganisme.

Dans ce triomphe du calvinisme démocratique et septentrional, c'est Cromwell qui joue le rôle de Mahomet; humanité, courtoisie, élégance, respect du sexe et des arts sont sacrifiés au succès de sa sévère cause, et l'on doit remarquer que parmi les prisonniers faits dans la résidence magnifique de Basing se trouvaient deux artistes anglais, les premiers de leur époque, Inigo Jones, l'architecte, et le graveur Hollar, dont les cuivres sont des chefs-d'œuvre.

CHAPITRE VI.

Situation du roi. — Cromwell réclame des secours pour ses troupes. — Ses sermons à sa fille. — Bulletins de Cromwell.

Pendant que Cromwell, plus populaire encore après la prise de la forteresse catholique de Basing, poursuit avec une opiniâtre ardeur son sillon calviniste, les dernières forces du roi sont écrasées près de Chester, et Charles Stuart, trop confiant dans son origine écossaise, va se livrer aux Écossais qui, depuis longtemps, aiment les Stuarts ; il oublie qu'ils sont avant tout protestants, que le calvinisme l'emporte chez eux sur la nationalité, et que ces puritains ont poursuivi jusqu'à la mort la catholique Marie sa grand'mère. Il ne lui reste pas un seul homme de troupes, mais seulement le titre de roi et le fantôme d'un pouvoir encore respecté. Qu'il ait voulu finasser et temporiser en de si tristes circonstances, cela est naturel ; on a paru croire qu'il lui aurait été facile de diriger sa barque entre le calvinisme écossais et la démocratie biblique de Cromwell, surtout entre le vaste mouvement septen-

trional du protestantisme armé et la monarchie de Richelieu : on s'est trompé. Charles Ier fut une victime, non un coupable.

Ce n'était pas à lui qu'on en voulait, mais à la chevalerie et au papisme ; le 11 février 1647, Fairfax lui-même, rencontrant, sur la route de Holmby, le roi que les Écossais venaient de livrer, « descendit de cheval[1], dit Whitlocke, baisa la main royale, remonta ensuite, et fit route avec lui en causant très-respectueusement. »

Charles Ier, qui lisait *l'Astrée* avec tant de bonheur dans sa jeunesse, et qui pendant sa vie en a toujours pratiqué les maximes romanesques, une fois livré à ses ennemis par les puritains écossais peu sensibles à sa chevaleresque démarche, ne fait plus que languir et se traîner de fuite en fuite, et de douleur en douleur, jusqu'à l'échafaud qui l'attend. La cause de Cromwell et du protestantisme triomphe, non sans apporter ses embarras et ses misères. Quel protestantisme dominera? Celui qui détruit une portion du christianisme, ou celui qui le détruit tout entier? Celui qui impose un certain dogme général et fait de la communauté religieuse « une plate-forme, » selon la phrase du temps? ou bien celui qui, plus fidèle à son principe d'examen, en fait un domaine accidenté,

[1] Whitlocke, pag. 242.

établissant radicalement la liberté de l'homme, et permettant à sa pensée d'être luthérienne, brownienne, schismatique, érastienne, même socinienne? Que faire? Comment arrêter ou servir ce développement naturel du principe calviniste? L'âme de Cromwell est triste et retombe dans ses ténèbres mélancoliques. Les communes, préférant l'ordre à la liberté, penchent vers le protestantisme uniforme, le presbytéranisme. L'armée, qui a vécu d'une vie indépendante et biblique, réclame la liberté indéfinie de l'examen religieux ; entre l'armée et les communes, la guerre éclate. « Jamais, écrit Cromwell à Fairfax, les cœurs des hommes ne furent remplis de plus d'amertume ; mais, certes, le démon n'a qu'un temps : monsieur, il est bon que l'âme s'affermisse contre ces choses. La nue simplicité du Christ en viendra à bout au moyen de la raison et de la patience qu'il lui plaît d'accorder. » A ce curieux petit billet daté de 1646, et qui ne laisse pas douter de sa persistance dans la dévote ferveur de ses premières années, il ajoute cet étrange post-scriptum : « Le jour de vigile-jeûne, on a posté deux cents hommes de cavalerie et d'infanterie dans Covent-Garden, pour nous empêcher, « nous autres « soldats (*us soldiers*), » de couper le cou des presbytériens. Voilà de beaux tours que l'on joue à Dieu ! »

Cromwell s'est incorporé à l'armée dont il est le

chef moral, et dont il prend la défense, à son retour à Londres.

A son excellence sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, ceci.

« Londres, 11 mars 1646.

« MONSIEUR,

« Vos lettres au sujet de votre quartier général, adressées aux chambres, sont arrivées fort à propos et ont fait un très-bon effet. Il ne manque en aucun endroit d'hommes dont le mauvais vouloir contre l'armée est si grand qu'il devient stupide. La dernière pétition dénonçant de votre part un dessein dangereux contre le parlement et vous accusant d'avoir pris vos quartiers trop près de Londres, démontre cela suffisamment ; mais ils n'y ont rien gagné, car les chambres ont lavé l'armée de tout soupçon et vous ont laissé la liberté de vous cantonner où vous voudriez.

« Jamais les esprits des hommes n'ont été plus remplis de fiel qu'à présent. Certainement le triomphe du diable n'est pas long. Il est bon que le cœur s'affermisse contre toutes ces choses. La nue simplicité du Christ, ce qu'il lui plaît de nous accorder de sagesse et de la patience viendront à bout de tout. Que Dieu ait votre cœur en sa garde comme il l'a eu jusqu'à présent, c'est la prière que fait

« De votre excellence le très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL.

« *P. S.* L'adjudant Allen vous prie de vous souvenir du colonel Baxter, qui a été pendant quelque temps gouverneur de Reading. Je vous prie humblement de ne pas laisser sortir de votre mémoire le colonel Overton; c'est un homme méritant, — il vous présente ses respects. —— On m'a rapporté que le jour de la fête on avait rassemblé dans Covent-Garden des soldats de cavalerie et d'infanterie au nombre de deux cents pour nous empêcher, nous soldats, de couper la gorge aux presbytériens! — Voilà de belles inventions pour insulter Dieu. »

La scission des deux partis se prononce, soldats fanatiques d'une part, gens de loi modérés d'une autre; Cromwell est à la tête des premiers et il écrit de Londres à Fairfax :

A son excellence sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, ceci.

« Londres, 19 mars 1646.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu l'ordre ci-inclus[1]; mais, je suppose que vous avez déjà reçu des lettres du comité de l'armée à ce sujet. Je pense qu'il est très-bien que la distance de vingt milles soit observée strictement; ceux qui,

[1] Ordre relatif à l'armée qui devait camper à vingt milles de Londres.

contrairement à vos ordres antérieurs, ont dépassé cette distance méritent le blâme. J'ai reçu cette après-midi une lettre de sir William Massom, membre de la chambre des communes, et je juge convenable de vous la faire passer; sa maison étant beaucoup en deçà de la distance de vingt milles de Londres, j'y ai envoyé tous les officiers que j'ai trouvés sous ma main.

« N'ayant rien autre pour le moment, je suis

« De votre excellence le très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Malgré l'autorité morale dont il dispose, Cromwell a soin de se maintenir en très-bonne harmonie avec le chef matériel et reconnu des troupes parlementaires, avec Fairfax. C'est de Cromwell que Fairfax apprend ce qui se passe à Londres et surtout ce qui peut intéresser leur parti. Les lettres suivantes en offrent de curieuses preuves :

Au très-honorable sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, à Bath, ceci.

« Londres, 10 août 1646.

« Monsieur,

« Apprenant votre retour de Ragland à Bath, je prends la liberté de vous écrire la présente.

« Nos commissaires envoyés vers le roi sont arrivés

à Londres ce soir. J'ai parlé à deux de ces messieurs et je n'ai pu apprendre que des faits généraux. Les Écossais paraissent assez disposés à nous rendre nos places et à sortir du royaume. Quand les commissaires remettront leur rapport écrit, nous en saurons davantage. Argyle et le chancelier de Dumfermline sont arrivés ici. Le duc Hamilton est allé en Écosse de la part du roi. J'apprends que les troupes de Montrose ne sont *pas* licenciées. Le roi a fait des réponses très-générales : les choses ne vont pas bien en Écosse; — plût au ciel qu'elles allassent mieux en Angleterre; nous sommes entourés de factions et de quelque chose de pis!

« J'apprends comme certain qu'Ormond a fait sa paix avec les rebelles. Monsieur, je vous supplie de nous envoyer le *scout-master*; nous aurions besoin de ses services. — Monsieur, j'espère que vous ne m'oubliez pas. Véritablement je puis dire que personne ne vous honore et ne vous aime avec plus d'affection que moi. Vous êtes ainsi que les vôtres dans mes prières quotidiennes. Vous en avez fait assez pour disposer en tout de

« Votre fidèle et très-obéissant serviteur,

« OLIVIER CROMWELL.

« *P. S.* Je vous supplie de présenter mes très-humbles respects à lady Fairfax.

« 2° *P. S.* L'argent pour le licenciement des hommes de Massey a été obtenu, et vous allez recevoir promptement à leur sujet des instructions de la chambre des communes. »

Cromwell qui, nous l'avons dit, représente l'armée et la Bible, prend toujours, et en tout, le parti des *hommes d'armes* contre les *bourgeois*, et des saints contre les impies. Les « citoyens têtus, » comme il les nomme, refuseront-ils leur argent aux soldats? Il ne le souffrira point, comme le disent assez les paroles que voici :

Pour mon noble ami Thomas Saint-Nicholas, écuyer, cette lettre, à Londres.

« Knottingley, 26 novembre 1646.

« MONSIEUR,

« Je suppose que vous n'ignorez pas de combien le pays est en arrière avec la garnison de Hull; — et aussi combien il est probable que la garnison se débandera, à moins que l'on n'ait recours à des moyens expéditifs pour lui faire avoir de l'argent. Les soldats sont en ce moment tout près de se mutiner, parce qu'ils n'ont pas de pain; et sans argent les citadins têtus ne veulent pas leur faire crédit pour la valeur d'un penny.

« Monsieur, autant que le bien du pays vous est

cher, en ce qui concerne la sûreté de la place, je dois vous supplier de donner votre assistance pour leur procurer l'argent que le pays leur doit. Le gouverneur s'adressera à vous en personne ou par lettre. Je vous prie d'agir pour lui dans cette chose comme dans une affaire de la dernière importance. Je suis d'autant plus pressant vis-à-vis de vous, que je suis profondément convaincu des conséquences dangereuses qu'il peut y avoir à les négliger en ce qui touche leur paye. Je compte sur votre appui dans cette affaire, — et je me souscris,

« Monsieur,

« Votre bien humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

De retour à Londres, il loge assez près de Covent-Garden, et sans doute les deux cents hommes que nous avons vus postés par les communes pour défendre le parlement et le presbytéranisme, auront passé sous sa fenêtre.

Il écrit en ces mots :

Au très-honorable sir Thomas Fairfax, général de l'armée du parlement, ceci.

« Londres, 21 décembre 1646.

« MONSIEUR,

« Je profite de l'occasion du major général pour

vous adresser quelques lignes, et je vais prendre la liberté de vous rendre compte de l'état de nos affaires depuis que vous avez quitté Londres.

« Nous avons reçu une très-longue pétition des habitants de la Cité : vous verrez par son contenu qu'elle est dirigée contre l'armée et quelles en sont les autres tendances ; vous verrez aussi quel est l'esprit dominant du temps présent et ce qu'il faut attendre des hommes. Mais voici notre consolation : Dieu est dans le ciel et il fait ce qui lui plaît. Sa volonté et sa volonté seule résistera, quels que soient les desseins des hommes et la fureur du peuple.

« Nous avons, je crois, presque terminé toutes nos affaires à l'égard de l'Écosse. Je crois que des commissaires vont être envoyés promptement pour faire exécuter les conventions ; les communes veulent que le major général Skippon reçoive de Votre Excellence les pouvoirs et les instructions nécessaires pour commander les forces du nord, selon que besoin sera et qu'il ait une commission de cour martiale. Véritablement j'espère que l'on verra l'avantage d'avoir confié ce commandement au major général.

« Il y a eu ici une tentative pour faire échapper le duc d'York des mains de lord Cumberland : un des domestiques de ce dernier, chargé de servir le duc, est le coupable ; le duc lui-même l'a avoué. Je crois que vous en apprendrez tout à coup plus long à ce sujet.

« Je n'ai à vous importuner de rien de plus, si ce n'est que je prie pour vous et que je suis

« De votre excellence le très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Un billet en lambeaux, que possède encore le Musée britannique, atteste la présence de Cromwell à Londres, et l'intérêt qu'il prenait aux choses publiques, lorsque le malheureux Charles Ier s'évada de Hampton-Court.

Pour l'honorable William Lenthall, speaker *de la chambre des communes, ceci.*

« Hampton-Court, minuit, 11 novembre 1647.

« MONSIEUR,

« . . . . . . Majesté. . . . . . . la fuite. . . . . à neuf heures.

« On raconte diversement la manière dont la chose s'est passée et nous en dirons peu de chose pour le présent, seulement que l'on attendait Sa Majesté pour souper, et que les commissaires et le colonel Whalley se sont aperçus de son absence lorsqu'ils sont entrés dans sa chambre : — ils ont vu que Sa Majesté avait laissé tomber son manteau dans la galerie du passage dérobé. Il a passé par l'escalier de derrière et par les caves du côté de l'eau.

« Il a laissé quelques lettres de sa main sur la table de son salon; l'une était pour les commissaires du parlement attachés à sa personne, pour communiquer aux deux chambres; elle est ci-incluse.

« . . . .
. . . .

« Olivier Cromwell. »

Cromwell a marié ses deux filles, Élisabeth et Brigitte, cette dernière au général Ireton le républicain. Il aime beaucoup Brigitte, qui est une fille sérieuse et résolue, et il trouve le temps, vers cette époque, de lui envoyer de petits sermons épistolaires dont voici un échantillon :

A ma fille bien-aimée Brigitte Ireton, à Cornbury, au quartier général, cette lettre.

« Chère fille,

« Je n'écris pas à ton mari, qui, lorsqu'il reçoit une ligne de moi, m'en renvoie des milliers, ce qui le fait veiller fort tard... Ensuite, j'ai d'autres affaires à soigner maintenant.

« ..... Votre sœur Claypole est exercée par quelques pensées troublées. Elle voit sa propre vanité et les torts de son esprit charnel; déplorant quoi, elle cherche, je l'espère au moins, cela seul qui satisfait.

Chercher ainsi, c'est prendre la première place après ceux qui trouvent. Tout fidèle et humble cœur qui cherchera bien sera sûr de trouver à la fin. Heureux qui cherche! Heureux qui trouve! Qui jamais a goûté les grâces du Seigneur, sans bien comprendre notre vanité, égoïsme et méchanceté? Qui jamais a goûté cette grâce et n'en a pas désiré et ardemment sollicité la pleine jouissance? Cher cœur, sollicite bien. Que ni ton mari, ni rien ne refroidisse ton affection pour le Christ. J'espère que ton mari ne sera pour toi qu'un stimulant religieux. Ce que tu dois aimer en lui, c'est l'image du Christ qu'il porte. Vois cela, préfère cela, et tout le reste pour cela. Je prie pour toi et lui. Prie pour moi.....

« Ton père,

« OLIVIER CROMWELL. »

Cet homme est resté le même depuis la solitude de Saint-Yves; la guerre, la renommée, les mouvements politiques, ne l'ont pas changé. Après avoir vaincu le roi, la chevalerie et le catholicisme, il a un second combat à livrer : il lui faut non-seulement faire triompher le principe définitif d'examen et d'indépendance calviniste, mais écraser les communes, et donner le pouvoir aux troupes puritaines, espèce de parlement biblique et armé.

Identifié à l'armée, il ne pouvait se maintenir

qu'avec elle, et, s'il cédait aux modérés de l'époque, gens estimables d'ailleurs, il était perdu, lui et la cause calviniste. Denzil-Holles, un de ces presbytériens, n'a-t-il pas dit que, « si le roi venait à eux, on lui remettrait la couronne sur la tête? » L'arrogance et les airs dominateurs de ces gens de loi n'ont-ils pas mécontenté l'armée? Ceux qui ont conquis l'indépendance populaire et la liberté calviniste, les saints en un mot ne semblent-ils pas sur le point d'être débordés et mis de côté par les modérés et les gens de loi? C'est ce que dit un jour Cromwell à son ami Ludlow : « Nous ne serons quittes de ces gens-là que si les soldats viennent leur tirer les oreilles? » Et c'est ce qui arriva. L'armée publia son manifeste; la Cité riposta. L'armée était d'accord avec le vrai sentiment calviniste; Cromwell la commandait, elle eut le dessus.

Bientôt les onze membres, chefs de ce qu'on peut nommer la Gironde presbytérienne, furent éliminés, et laissèrent l'armée maîtresse du terrain; après quoi elle fit son entrée solennelle dans Londres et dans la Cité, *trois hommes sur chaque rang,* avec des branches de laurier sur les chapeaux et l'épée au fourreau. « Le service divin et le sermon calviniste de Putney satisfirent pleinement les auditeurs. »

Le roi, après sa fuite de Hampton-Court, s'est réfugié dans l'île de Wight. Ses ennemis s'emparent de

lui et le tiennent prisonnier. Il donne à sa situation douloureuse la dignité d'une résignation héroïque et sereine.

Cependant le fermier mélancolique, chef nouveau, vrai roi, maître de l'armée et du puritanisme, reçoit du peuple qu'il a défendu une liste civile que l'on prélève sur les terres confisquées au marquis de Worcester et à quelques autres. La lettre suivante, adressée aux communes, le montre assez habile pour mépriser le petit intérêt et le sacrifier au grand, — le présent à l'avenir :

Au comité des pairs et des communes, etc., siégeant à Derby.

« Les deux chambres du parlement ayant dernièrement conféré à moi et à mes héritiers mille six cent quatre-vingts livres sterling par année, prises sur les propriétés de lord Worcester, et la nécessité des temps requérant le secours des citoyens, je fais ici à l'État l'offre de mille livres sterling à lui payer annuellement sur cette somme, payables tous les six mois, par sommes de cinq cents livres, à dater de Noël prochain, et cela pendant cinq années, si la guerre continue avec l'Irlande, et si je vis jusque-là. Le parlement disposera de l'usage à faire de ces mille livres, à moins que le payement n'en soit suspendu par la guerre ou par un accident quelconque.

« En outre, comme il m'est dû une solde arriérée de près de mille cinq cents livres sterling, à titre de lieutenant général, ainsi qu'une somme plus considérable à titre de gouverneur de l'île d'Ely, je remets et tiens quitte l'État de tout payement à opérer pour cette cause, et le reconnais par ces présentes libéré de toute dette à mon égard.

« Olivier Cromwell. »

Tout en soignant ainsi les intérêts de sa gloire et de son ambition et en calmant les jalousies par cette prudente générosité, il marie fort bien ses deux autres filles (*two little wenches*), Marie et Françoise, et ce pauvre Richard, qui n'aimait pas la poudre à canon et devait occuper un mois le trône paternel. Les dix lettres relatives au contrat de mariage montrent Cromwell, comme toujours, avisé, prévoyant, clairvoyant quant à ses affaires personnelles; elles occupent vingt pages d'écriture fort serrée et n'éclaircissent en rien le mouvement historique.

Le parti modéré de l'ordre presbytérien, voulant reprendre le dessus, fait un dernier effort qui contraint Cromwell à quitter Londres, et à endosser le harnais de nouveau. La bataille de Preston lui assure la victoire définitive; l'armée biblique est maîtresse. Tout plie, tout cède; les Écossais eux-mêmes, qui se sont révoltés contre les indépendants, écoutent

avec plaisir les sermons du révérend Stapylton, qui leur prêche l'indépendance de l'examen. « Pendant que nous minions le château, dit Cromwell, M. Stapylton prêchait, et les auditeurs témoignaient leur satisfaction par des gémissements, selon leur manière nationale (*in their usual way of groans*). »

Donnons ici les bulletins de Cromwell; ils respirent l'activité, l'ardeur, et comme l'ivresse de la vengeance et de la victoire :

A l'honorable William Lenthall, écuyer, speaker *de la chambre des communes, ces lettres.*

« Devant Pembroke, 14 juin 1648.

« MONSIEUR,

« Tout ce que vous pouvez attendre d'ici, c'est un rapport sur l'état de la garnison de Pembroke. Le voici brièvement :

« Ils commencent à être dans un besoin extrême de vivres, tellement qu'ils ne peuvent passer quinze jours sans avoir une famine complète. Nous apprenons qu'il y a environ trois jours ils se sont mutinés, et qu'ils ont crié : « Faut-il que nous périssions pour le plaisir « de deux ou trois hommes? Il vaudrait mieux les jeter « par-dessus les murailles. » On nous donne comme certain que dans quatre ou six jours ils couperont la gorge à Poyer et passeront tous de notre côté. Poyer

leur a dit samedi dernier que si des secours n'étaient pas arrivés lundi soir, ils ne devaient plus le croire, et qu'ils pouvaient même le pendre.

« Nous n'avons pas encore reçu de Wallingbread nos canons et nos munitions; mais nous en avons ramassé quelques-uns qui les remplacent fort bien. Nous avons établi hier soir deux pièces de petit calibre qui enlèveront leurs moulins en vingt-quatre heures; et alors, comme Poyer le confesse lui-même, ils seront tous perdus. Nous avons essayé un assaut il y a environ dix jours; mais nos échelles étaient trop courtes et la brèche n'était pas praticable. Nous avons perdu quelques hommes; je suis persuadé que l'ennemi en a perdu davantage. Le capitaine Flower, du régiment du colonel Dean, a été blessé, et le lieutenant et le cornette du major Grigg ont été tués; le capitaine Burges est blessé et très-malade. Je ne fais pas doute que dans quinze jours nous aurons la ville; et Poyer a pris, envers les officiers de la ville, l'engagement de ne pas garder la citadelle plus longtemps que la ville ne pourra tenir. Et réellement il ne le pourrait pas; car nous pouvons en deux jours lui couper l'eau en abattant un escalier qui conduit à une cave où il y a un puits. Ils donnent à leurs hommes une demi-livre de bœuf et une demi-livre de pain par jour; presque tout est épuisé.

« Nous nous réjouissons beaucoup de ce que le

Seigneur a fait pour vous dans la province de Kent. Quand nous avons tiré le canon sur terre et sur mer pour remercier le Seigneur de cette victoire, Poyer a dit à ses hommes que c'était le prince Charles et ses vaisseaux révoltés qui venaient à leur secours. L'autre soir, ils se sont mutinés dans la ville. Hier soir, nous avons incendié plusieurs maisons, et le feu s'étend encore en ce moment dans la ville, ce qui les effraye beaucoup. Je suis certain que dans quinze jours nous les prendrons par la famine.

« Je suis,

« Monsieur,

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

A l'honorable William Lenthall, écuyer, speaker *de la chambre des communes, ces lettres.*

« Pembroke, 11 juillet 1648.

« MONSIEUR,

« La ville et la citadelle de Pembroke se sont rendues à moi cejourd'hui, qui est le onzième de juillet, aux termes que je vous envoie ci-inclus. Je ne puis pas vous détailler les armes, les munitions, les vivres, le canon et autres provisions de guerre qui sont dans la ville, — les commissaires que j'y ai envoyés pour les recevoir n'étant pas encore de retour,

et probablement ne devant pas l'être immédiatement; et je n'ai pas voulu différer d'un jour à vous rendre compte de cette miséricorde.

« Les personnes exceptées sont celles qui vous ont autrefois servi dans une très-bonne cause; à présent qu'elles ont apostasié, je les ai choisies de préférence à ceux qui ont toujours été pour le roi; — jugeant leur iniquité double, parce qu'ils ont péché contre tant de lumières et tant de preuves que la divine Providence accompagne et fait prospérer une cause juste, à la conduite de laquelle ils avaient eux-mêmes coopéré.

« Je demeure

« Votre humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Pour l'honorable comité, à York, ces lettres.

« Warrington, 20 août 1648.

« MESSIEURS,

« Nous avons entièrement fatigué nos chevaux en poursuivant l'ennemi; nous avons tué, pris et mis hors de service son infanterie, et nous ne lui avons laissé que quelques cavaliers, avec lesquels le duc a fui dans la forêt Delamere, n'ayant ni fantassins ni dragons. Ils leur ont pris, — je veux dire les forces du

pays leur en ont pris cinq cents, comme on me l'a fait savoir aujourd'hui.

« Ils sont si fatigués et dans une telle confusion, que si ma cavalerie pouvait seulement trotter à leur poursuite, je les prendrais tous. Mais nous sommes harassés et nous pouvons à peine les suivre au pas. C'est pourquoi je vous prie que sir Henry Cholmely, sir Edward Rhodes, le colonel Hatchet et le colonel White, avec toutes les compagnies de vos environs, soient appelés et se lèvent pour marcher avec vous à leur poursuite. L'ennemi forme la plus misérable bande qu'il y ait jamais eu : je ne craindrais pas de m'engager, avec cinq cents chevaux frais et cinq cents fantassins alertes, à les détruire tous. Ma cavalerie est dans un état déplorable; j'ai fait dix mille deux prisonniers.

« Nous en avons tué nous ne savons pas combien, un très-grand nombre, les ayant sabrés pendant plus de trente milles, outre ce que nous avons tué dans les deux grands combats, l'un à Preston, l'autre à Warrington, au sentier de Winwick. L'ennemi avait vingt-quatre mille hommes de cavalerie et d'infanterie, dont dix-huit mille chevaux et six mille piétons; notre nombre était d'environ six mille fantassins et tout au plus trois mille chevaux.

« Ceci est une glorieuse journée, — que Dieu aide l'Angleterre à Lui répondre, à profiter de ses miséricor-

des! — Il ne me reste plus qu'à vous supplier de vous former en troupes et de poursuivre. Je demeure

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

« *P. S.* La grande majorité de la noblesse écossaise est avec le duc Hamilton. »

La guerre civile continue; Cromwell ne quitte pas la cuirasse; et chaque soir ses bulletins témoignent de son infatigable activité :

Pour l'honorable comité, à York, ces lettres.

« Wigan, 23 août 1648.

« MESSIEURS,

« Je reçois avis à l'instant que le duc Hamilton, avec un corps de cavalerie harassée, se dirige vers Pontefract où il pourra probablement se réfugier et reposer ses chevaux; — il n'ose pas rester dans les campagnes d'où nous l'avons chassé, et les paysans se levant en grand nombre lui barrent le passage sur tous les points.

« Le major général Lambert est sur ses talons avec une force considérable. Je vous prie de rassembler toutes les forces que vous pourrez pour mettre fin à toute entreprise ultérieure de leur part; tenez-vous donc prêts à vous joindre au major général Lambert,

si besoin est. Je suis en marche vers le nord avec la plus grande partie de l'armée, où je serai bien aise de recevoir de vos nouvelles. Je demeure

« Votre très-affectionné ami et serviteur,

« OLIVIER CROMWELL.

« Je désirerais que vous fissiez partir toutes les forces que vous pouvez avoir, pour vous tenir derrière lui, ou gêner sa marche; car je suis persuadé que si lui ou la plus grande partie de ceux qui sont avec lui étaient pris, cela mettrait fin à l'affaire d'Écosse. »

Ainsi parle Cromwell : il veut en finir le plus tôt possible; il court au plus pressé; ce n'est pas le succès de son ambition qu'il cherche, c'est le triomphe de la cause. Ce triomphe se déclare chaque jour sur les champs de bataille. Voici l'un de ses hymnes de louange, un de ses chants de victoire les plus radieux :

Pour mon digne ami Olivier Saint-John, écuyer, avocat général, ces lettres, à Lincoln's Inn.

« Knaresborough, 1er septembre 1648.

« MON CHER MONSIEUR,

« Je ne puis rien dire, mais sûrement le seigneur notre Dieu est un Dieu grand et glorieux. Lui seul mérite d'être notre crainte et notre confiance, et l'on

doit surtout compter sur sa présence. Il ne faillira pas à son peuple. Que tout ce qui respire loue le Seigneur!

« Rappelez mon amitié à mon cher frère Henry Vane; je prie Dieu que Henry ne fasse pas trop peu, ni moi trop d'état des actes extérieurs.—Que Dieu nous protége tous afin que, dans la simplicité de nos esprits, nous y portions nos soins avec patience. Ne nous inquiétons pas de ce que les hommes pensent de nos actions; qu'ils le veuillent ou non, ils rempliront le bon plaisir de Dieu, et nous, nous servirons les générations. Nous attendons notre repos ailleurs : celui-là sera durable. N'ayons souci de demain ni d'aucune chose. L'Écriture a été un grand appui pour moi : lisez Isaïe, VIII, 10, 11, 14;—lisez tout le chapitre.

« Je suis informé de bonne part qu'un pauvre homme de Dieu mourut à Preston le jour avant le combat; étant malade, près de l'heure de sa mort, il pria la femme qui faisait sa cuisine de lui apporter une poignée d'herbe. Elle le fit, et quand il la reçut il demanda si elle se dessécherait ou non maintenant qu'elle était coupée. La femme répondit : « Oui, vrai-« ment. » Il répliqua : « Ainsi fera cette armée des « Écossais; elle viendra à rien si la nôtre se montre « seulement, » ou des paroles signifiant la même chose; — il mourut immédiatement.

« Mes devoirs à M. W. P., à sir G. E, et au reste

de nos bons amis. J'espère que je suis souvent présent à votre pensée.

« Le vôtre,

« OLIVIER CROMWELL.

« Mes amitiés à Frank Russel et à sir Gilbert Pickering. »

« *Servons les générations... ne pensons pas au jugement des hommes...* L'armée écossaise, ennemie de Dieu, s'est desséchée et est tombée au souffle de Dieu, comme l'herbe coupée se dessèche et tombe... Un pauvre homme, avant de mourir, l'a prédit. » — On retrouve ici, le soir même de la victoire, le mélancolique et ardent rêveur de Saint-Yves. On y retrouve aussi l'homme d'action *qui peut-être attache trop d'importance aux signes extérieurs*, c'est-à-dire aux faits et à la victoire, tandis que d'autres (le mystique Vane, par exemple) se perdent trop volontiers dans la rêverie intérieure. En adressant la lettre suivante à lord Wharton, autre mystique, il aborde encore cette redoutable question du succès considéré comme preuve de la volonté divine. Il essaye d'établir une distinction fort subtile; pour le mondain le succès est chose temporelle et ne prouve rien; pour l'homme de Dieu, il est providence divine et prouve tout; mais Cromwell s'embrouille dans l'expression de son

idée abstraite. Maître de ses pensées et de ses actes; ce sont les mots qui le gênent.

Au très-honorable lord Wharton, cette lettre.

« Près de Knaresborough, 2 septembre 1648.

« MILORD,

« Vous savez combien je suis paresseux pour écrire; cependant un mot. Je supplie le Seigneur de nous faire sentir profondément la grande bénédiction qui nous est arrivée par la protection divine, et qui certainement est bien au-dessus de ce que la chambre a exprimé.

« J'espère que par la bonté de notre Dieu j'aurai le temps et l'occasion de vous en parler face à face. Quand nous pensons à Dieu, que sommes-nous!

« Le peuple dit que Dieu est favorable à nous, les saints, — saints méprisés et moqués! Que nos ennemis continuent leurs sarcasmes! Plût à Dieu que nous fussions tous des saints.

« Saints, si l'on veut, mais non moutons ou agneaux; il faut que nous soyons nourris. Nous avons notre pain quotidien, et nous l'aurons en dépit de tous nos ennemis. Il y en a suffisamment dans la maison de notre Père, et c'est lui qui le distribue. Je crois que par ces

grâces extérieures, comme on les appelle, par ces victoires, par ces signes des volontés de Dieu, la foi, la patience, l'amour et l'espérance sont exercées et perfectionnées, — alors notre Christ naît, grandit et devient un homme parfait dans nous. Je ne sais pas bien comment indiquer une distinction importante : la différence n'est que dans le sujet non dans l'objet; chez un homme du monde le succès est un accident et reste à l'extérieur; — chez un saint..... — mais je ne veux pas discuter.

« Milord, je me réjouis du bonheur personnel qui vous est arrivé[1]. J'espère que c'en est un pour vous. S'il en est ainsi, je ne vous contredirai pas; vous n'emploierez ni trames ni ruses pour assurer la grandeur du jeune baron. Vous direz : « Il appartient à Dieu qui « en disposera et le guidera, » — et vous le remettrez entre ses mains.

« Mes hommages à la chère jeune lady, plus précieuse à mes yeux que l'enfant. Que le Seigneur vous bénisse l'un et l'autre. Mes amitiés et mes politesses à tous nos amis grands et petits, et, si vous voulez, à milord et milady Mulgrave ainsi qu'à Will Hill.

« Je suis sincèrement

« Votre ami fidèle et humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

[1] La naissance d'un fils.

Au beau milieu de ces pensées mystiques, il continue sa route et force toutes les places de se rendre.

Pour le gouverneur de Berwick, ces lettres.

« Alnwick, 15 septembre 1648.

« Monsieur,

« Étant si près de vous, j'ai jugé convenable de demander que la ville de Berwick fût remise entre mes mains pour le service du parlement et du royaume d'Angleterre à qui elle appartient de droit.

« Il n'est pas nécessaire d'employer des arguments pour vous prouver la justice de ce droit. Le témoignage que Dieu a porté contre votre armée, dans son invasion contre ceux qui désiraient rester en paix auprès de vous, démontre clairement son déplaisir de l'injure faite à une nation qui ne vous voulait pas de mal, mais qui a toujours été désireuse de conserver amitié et affection fraternelle et bon accord avec vous.

« Si vous me refusez ceci, nous serons forcés de faire un second appel à Dieu, de nous remettre entre ses mains en nous efforçant de faire valoir nos droits, et qu'il soit juge entre nous. Et si notre but n'est pas tel que nous le professons, il se vengera; si de nouveaux troubles sont la suite de votre re-

fus, nous avons la confiance qu'il fera voir notre innocence.

« J'attends aujourd'hui votre réponse à cette sommation, et je demeure

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

A l'honorable William Lenthall, speaker *de la chambre des communes, ces lettres.*

« Berwick, 24 octobre 1648.

« MONSIEUR,

« J'ai dit précédemment au comité siégeant à Derby-House, jusqu'où j'avais poussé vos affaires eu égard aux ordres que j'en avais reçu; à savoir que j'ai envoyé un détachement de cavalerie avec une sommation à Berwick et une lettre au comité des États, lequel je supposais être composé du comte de Lanark et ses collègues; de plus, une lettre amicale et affectueuse au marquis d'Argyle et au parti bien pensant d'Édimbourg et des environs; — ainsi qu'une lettre de créance au colonel Bright et à M. William Rowe, pour leur faire connaître à quel sujet et avec quelles intentions nous sommes venus dans leur royaume; — je vous ai dit comme quoi, en même temps, le marquis

d'Argyle envoya sir Andrew Kerr, et le major Strachan vers moi, avec une lettre et des instructions écrites exprimant leur bonne affection pour le royaume d'Angleterre, et désavouant le dernier engagement; je vous ai communiqué ma réponse à ladite lettre et auxdits papiers.

« J'ai envoyé au comité les duplicata de toutes ces pièces, et je me dispense, par conséquent, de vous embarrasser de ces choses. — Je crois à propos de vous rendre compte à présent du progrès ultérieur qui a été obtenu dans votre affaire.

« Les deux armées écossaises étant en position, l'une sous Lanark et Monroe à Stirling, et l'autre sous le comte de Leven et le lieutenant général Lesley, entre ce point et Édimbourg; les chefs de ces deux armées étant entrés en traité avec moi concernant leurs propres affaires; et moi, ayant donné, comme j'espérais, une satisfaction suffisante au sujet de la justice de votre cause, et sur la clarté de mes intentions; — jeudi 21 septembre, et les deux jours précédents, la Tweed étant guéable; — j'ai traversé le fleuve à Norham et passé en Écosse, avec quatre régiments de cavalerie et quelques dragons, plus six régiments d'infanterie. J'y ai pris position, mon quartier général étant chez lord Mordington.

« Là, apprenant que le marquis d'Argyle, lord Elcho et quelques autres venaient à moi de la part du

comité des États établi à Édimbourg, je fis vendredi, 22 septembre, une partie du chemin pour me rendre auprès de Sa Seigneurie. Quand elle fut arrivée à son logement, elle me remit une lettre, dont vous trouverez ci-incluse une copie signée par le chancelier selon l'ordre du comité des États. Quelque temps a été passé à nous donner satisfaction mutuelle touchant la droiture et la sincérité de chacun de nous envers l'autre, en quoi je puis certifier hardiment pour ce noble lord le marquis, le lord Elcho et les autres gentilshommes qui les accompagnaient, que je n'ai rien trouvé en eux, qui ne convînt à des chrétiens et à des gens d'honneur. —Le lendemain, il fut résolu que l'ordre de rendre la ville, donné par le comité des États au gouverneur de Berwick, lui serait porté par le lord Elcho et le colonel Scot, ce qui fut fait en conséquence. Mais lui, prétendant qu'il n'avait pas reçu le commandement de la place des mains qui le lui retiraient présentement, demanda la liberté d'envoyer un message au comte de Lanark, s'engageant de donner alors sa réponse positive, et déclarant qu'elle serait satisfaisante.

« Tandis que ces choses étaient en état de transaction, j'ordonnai au major général Lambert de marcher sur Édimbourg, avec six régiments de cavalerie et un régiment de dragons; ce qu'il fit en conséquence. Il les logea dans le East Lothian, à six milles

d'Édimbourg, l'infanterie étant placée derrière lui à Copperspath et aux environs.... »

Tant d'activité, de résolution et de prudence devaient triompher. En peu de temps Cromwell écrasa toute résistance en Écosse.

CHAPITRE VII.

Cromwell chef d'armée. — Campagne d'Irlande. — Nouveaux bulletins. — Sermons de Cromwell. — L'influence de Cromwell augmente.

Au milieu de tout cela, on ne savait que faire du roi, lequel ne savait que faire de lui-même; dans des négociations sans fin on proposait de part et d'autre des clauses illusoires que personne ne voulait accepter. On a vu plus haut, et par mille indices, comment un seul homme, Cromwell le chef de l'armée et l'homme de la Bible, grandissait dans l'orage.

L'Écosse est domptée. En vain le malheureux Charles a pris la fuite; on a mis la main sur lui. Le puritain chargé de la garde du roi est le jeune colonel Robert Hammond, que Cromwell aime beaucoup, mais qui est rempli comme beaucoup d'autres, comme Henry Vane, comme Wharton, de doutes et de scrupules religieux sur la légalité même de la conduite

tenue par les communes. Cromwell prend la peine de lui écrire une lettre de vingt pages, qui atteste éloquemment la sincérité du puritain. C'est toujours le même mysticisme sombre et profond, la même conviction que Dieu est là, omniprésent, omniscient, guidant le bras, dirigeant le glaive, vengeur éternel.

« O cher Robin, dit Cromwell, vous avez vos doutes, et moi aussi. Dieu, dites-vous, a créé les puissances pour qu'on leur obéisse. Oui, Robin; mais je suis loin de penser que les puissances ont le plein droit de tout faire (*anything*) et d'exiger l'obéissance. Tout le monde avoue qu'il y a des circonstances où la résistance est légale. Si cela est, votre argument tombe et les conséquences aussi. En réalité, cher Robin, pour ne pas multiplier les mots, la vraie question est de savoir si notre situation est celle d'une résistance légale....

« Robin! Je te dis seulement: cherche dans ton cœur une réponse à ces deux ou trois questions : 1° Le salut du peuple est-il la loi suprême?—2° Tout le fruit de la guerre n'est-il pas sur le point d'être perdu?—3° Enfin, cette armée n'est-elle pas un pouvoir réel appelé par Dieu pour sauver le peuple et combattre le roi, de manière à obtenir ces fruits?... Robin, prends peu de soin des hommes et regarde Dieu! ne redoute pas les difficultés, mais mesure-les et agis ensuite... Je t'ai écrit tout cela parce que mon cœur t'aime et que

je ne voudrais pas te voir t'écarter de la route droite. Adieu, Robin. »

Cette lettre grave et raisonnée, dans laquelle Cromwell apparaît si redoutable par sa conviction, précède de peu l'enlèvement du roi que de grossiers soldats, mèche allumée, fumant et chantant des psaumes, escortent jusqu'à Londres. Immédiatement après cette exécution, le 6 novembre 1648, les quarante et un membres des communes qui pourraient s'opposer aux desseins de l'extrême puritanisme, sont à leur tour enlevés au moment même où ils entrent à la chambre; conduits d'abord dans une mauvaise taverne, « à l'enseigne de l'enfer, » ils sont ensuite menés à la Tour, et quelques-uns chez eux. « De quel droit? demande un petit homme habillé de noir, portant, dit Whitlocke, une canne très-mince, et qui a la voix très-âpre et très-aiguë. D'après quelle loi? — Par la loi de la nécessité, lui répond l'ami de Cromwell, Hugues Peters, et le pouvoir de l'épée! » Ce questionneur furieux, qui resta plusieurs années à la Tour, se nommait Clément Walker et siégeait aux communes. Presbytérien, homme d'esprit, d'une indomptable opiniâtreté, c'est lui qui, dans sa prison, a écrit contre Cromwell cette *Histoire de l'Indépendance*, consultée par tous les historiens; pamphlet mordant et habile qu'il faut se garder de prendre pour de l'histoire.

Cependant Cromwell, qui est revenu d'Écosse, et

qui assiége Pontefract, ne veut pas qu'on laisse manquer de vivres son armée, et voici ce qu'il écrit aux communes :

Pour le justement honorable le comité des lords et des communes séant à Derby-House, ces présentes.

« Knottingly, près de Pontefract, 15 novembre 1648.

« MILORDS ET MESSIEURS,

« Aussitôt que je suis arrivé dans ces environs, j'ai été prié instamment par le comité du comté de prendre sur moi le devoir de réduire la garnison de Pontefract. J'ai également reçu de milord le général un ordre au même effet. — J'ai eu sous les yeux une lettre adressée à la chambre des communes dans laquelle les choses sont représentées comme si le siége en était à un tel point que la prise fût déjà assurée. En considération de quoi j'ai jugé à propos de vous faire connaître le véritable état de cette place, comme aussi la condition du pays, afin que vous ne jugiez pas déraisonnable la demande des choses qui seraient nécessaires.

« Milords, le château a été ravitaillé, depuis trois semaines, de deux cent vingt ou deux cent quarante bœufs gras; et je tiens de source digne de foi qu'il y a assez de sel pour ce nombre et pour davantage. De sorte que je présume qu'il est avitaillé

pour un an. Les hommes qu'il renferme sont résolus à tenir jusqu'à la dernière extrémité, n'espérant nul quartier, et vraiment ils n'en méritent aucun. Cette place est bien connue pour être une des plus fortes de l'intérieur du royaume; ayant de l'eau abondamment; située de tous côtés sur un rocher, et par conséquent difficile à miner; les murailles très-épaisses et très-élevées, avec des tours très-fortes; et, si elle était battue en brèche, d'un accès très-difficile à cause de la profondeur et de l'escarpement du talus. Le pays est excessivement appauvri, hors d'état de nourrir les troupes à discrétion, et à peine capable de nous fournir des vivres si nous avions de l'argent. Ce sera probablement une œuvre de longue durée si le matériel convenable ne nous est pas fourni. C'est pourquoi je crois de mon devoir de vous représenter ce qui suit, à savoir : —

« Qu'il soit donné de l'argent pour trois régiments complets d'infanterie et deux de cavalerie : — et réellement que de l'argent soit remis pour toutes les choses que l'on se propose de faire, trop nombreuses pour les énumérer. Que cinq cents barils de poudre et six bons canons de siége avec trois cents charges par pièce soient envoyés promptement à Hall; nous demandons que l'on ne nous envoie rien de moindre que des demi-coulevrines. Nous demandons aussi des mèches et des balles. Et, si faire se peut, nous se-

rions contents que deux ou trois mortiers du plus fort calibre avec des bombes nous fussent envoyés également.

« Et, quoique des demandes dans de telles proportions puissent paraître coûteuses, cependant j'espère que vous les jugerez une véritable économie, particulièrement si vous considérez que cette place a déjà coûté au royaume quelques centaines de mille livres sterling. Et, autant que j'en puisse juger, elle peut vous en coûter encore un millier, si l'on y va en badinant; outre le déshonneur qu'il y aurait et le danger qui peut résulter de ce qu'elle reste en pareilles mains. Il est vrai qu'il y a ici, à Hall et dans les environs deux ou trois gros canons, mais ils sont hors d'état de servir et vos places du Yorkshire sont très-mal fournies en ce moment.

« Je n'ai encore fait avancer ici aucun de nos corps d'infanterie ; je ne me sers que des régiments à pied du colonel Fairfax et du colonel Maulevrier, et je laisse le reste des gardes avec la cavalerie; je me propose d'appeler ici demain un petit nombre de nos fantassins. Les autres, comme ce pays n'est pas bien capable de les entretenir, sont un peu dispersés dans les comtés de Lincoln et de Nottingham pour s'y rafraîchir; ce dont, après un service si actif, ils ont besoin, et à quoi ils s'attendent un peu.

« Et véritablement je n'agirais point à ma propre

satisfaction ni selon mon devoir envers vous et envers eux, si je faisais coucher ces pauvres hommes dans les champs à cette saison-ci de l'année avant que nous ayons des souliers, des bas et des vêtements pour qu'ils couvrent leur nudité, — ce que l'on nous dit se préparer et qui doit être hâté, — et jusqu'à ce que nous ayons des planches de sapin pour leur faire des enclos de garde et des outils pour élever des ouvrages qui les protégent.

« Je vous ai représenté humblement ces choses ; et, attendant votre détermination et vos ordres, je demeure

« Votre très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Les forteresses tombent toutes devant cette armée puritaine qui n'a ni bas ni souliers; l'Écosse plie la tête; l'Europe se tait; les royalistes se voient perdus; tout est prêt pour l'échafaud du malheureux roi; et l'on ne peut nier que Cromwell et Bradshaw avaient non-seulement prévu, mais résolu et tramé cette mort avec une froideur de coup d'œil que le fanatisme puritain explique et n'excuse pas. Les passions qui menaient le monde septentrional en 1648 ont tué Charles Ier.

Au moment même où le roi vient de mourir et où Cromwell et l'armée triomphent, un parti qui n'es

pas sans analogie avec celui de Babeuf lève la tête. Cromwell l'écrase; Cromwell a son vendémiaire, son 18 brumaire et son 18 fructidor. Il agit plus bourgeoisement et plus pieusement que Bonaparte; comme lui, il se débarrasse de ceux qui le gênent.

Il ne sert pas moins activement les hommes de sa cause, les régicides surtout. Il veut que le docteur Dorislaus, l'un des juges de Charles Ier, loge à Cambridge; et il écrit

Aux très-respectables maîtres et frères de Trinity-Hall, à Cambridge, ces lettres.

« Londres, 18 décembre 1648.

« MESSIEURS,

« On m'a donné à entendre que, par la mort récente du docteur Duck, son logement est devenu vacant dans les *Doctors' commons* — pour lequel logement le docteur Dorislaus désire en ce moment devenir votre locataire : depuis le commencement de ces guerres, le parlement l'a constamment employé dans beaucoup d'affaires d'un grand poids, et particulièrement depuis peu, au delà des mers, auprès des états généraux des Provinces-Unies.

« S'il vous convient de le préférer à tout autre, en payant le loyer et la redevance à votre collége, je

considérerai cela comme une complaisance de votre part; ce faisant, vous obligerez

« Votre sincère ami et serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

CHAPITRE VIII.

L'Angleterre république. — Cromwell dictateur. — Nouveaux bulletins. — Entrée triomphale à Londres.

Sans doute, Cromwell est alors bien près du trône, ou plutôt la réalité de la puissance est dans sa main; mais l'Irlande toute catholique réclame la présence du maître. Cromwell repart, après avoir, d'accord avec Bradshaw, Ludlow et les principaux puritains, déclaré que *l'Angleterre est une république*. L'acte est laconique; il a six lignes.

Notre fermier a changé d'équipage et d'allures depuis le temps où il faisait paître ses bœufs sur les bords de l'Ouse. « Sa voiture est attelée de six belles juments grises truitées; plusieurs voitures le suivent, et beaucoup de grands officiers s'y trouvent. Quatre-vingts hommes d'élite, la plupart colonels, lui servent d'escorte. Je ne crois pas que jamais roi ait eu de tels gardes du corps. » Ainsi parle le journaliste, et l'on voit que, longtemps avant d'être nommé Protecteur, Cromwell s'était fait roi.

La pauvre Irlande catholique ne tarde guère à être écrasée, et cela sans pitié, sans remords, par le représentant du calvinisme. Non-seulement l'Angleterre, mais le protestantisme tout entier voit avec enthousiasme cet homme qui satisfait ses plus chers désirs, porter des coups mortels à l'autorité de Rome. Le trône s'élève en perspective devant le fermier de Saint-Yves, et il s'en doute fort bien, car il s'inquiète des études politiques de son héritier Richard, qui a épousé une miss Mayor, et dont le tempérament rêveur ne plaît pas à Cromwell. Le petit fragment de la lettre suivante adressée au beau-père de Richard, chez lequel ce dernier demeurait, est aussi curieux qu'instructif : « Je vous ai confié Richard; je vous en prie, donnez-lui de bons conseils. Je ne porte pas envie à ses plaisirs, mais je crains qu'il ne se laisse absorber par eux. Je voudrais qu'il pensât aux affaires, et qu'il s'habituât à les comprendre; qu'il lût un peu d'histoire, étudiât les mathématiques et la cosmographie. Ces choses sont bonnes, subordonnées aux choses divines. Elles valent mieux que l'oisiveté, ou les plaisirs apparents du monde. Ces choses rendent propres *à servir le peuple, et c'est pour cela que l'homme est né.* » On peut méditer cette dernière phrase, écrite pour la famille seulement, non pour produire de l'effet.

Le farouche personnage qui, dans ce moment même,

en qualité de lord-lieutenant d'Irlande, *sert le peuple* en massacrant les catholiques irlandais, se déride un peu à sa façon en écrivant à sa fille Dorothée, dont la voiture avait apparemment versé dans les chemins mal tenus de cette époque, et qui avait fait une fausse couche. Cromwell, ennemi du luxe, n'approuvait pas ces grands airs, et disait à Dorothée : « On m'a dit que tu as récemment fait une fausse couche. Je te prie de faire attention à ces carrosses qui sont perfides. Monte plutôt le bidet de ton père (*thy father's nag*), qui te le prêtera volontiers quand il te plaira de sortir. »

Immédiatement après avoir écrit cette petite plaisanterie, il tombe avec une inexprimable fureur sur les catholiques d'Irlande, et en fait une boucherie atroce.

Les terribles bulletins d'Irlande que nous allons transcrire sont annoncés et inaugurés par une curieuse lettre mystique adressée à lord Wharton. Ce puritain instruit et raisonneur trouve les façons de procéder de Cromwell trop violentes; il écrit à Cromwell pour lui soumettre ses scrupules sur le renversement de la monarchie et sur le sang versé. Cromwell répond encore que Dieu commande; qu'il ne faut pas argumenter, mais seulement obéir.

Au très-honorable lord Wharton, cette lettre.

« Cork, 1er janvier 1649.

« MILORD ET CHER AMI,

« Je ne connais pas mon propre cœur, ou je vous aime véritablement : et par conséquent si, poussé par le zèle d'une amitié sincère, je me livre à quelque saillie qui vous blesse, et si je dis une parole ou deux au hasard, je sais que vous me pardonnerez.

« Ce serait une vaine entreprise de chercher, par lettre, à vaincre vos doutes ou de répondre à vos objections. Je les ai entendues toutes, et j'ai retrouvé ma tranquillité, qui avait été troublée par elles et par celles nées dans mon propre cœur; j'en remercie humblement le Seigneur. Je ne condamne pas vos raisonnements, je doute de leur justesse. Il est facile de méconnaître les œuvres glorieuses de Dieu, si l'on attache trop d'importance aux instruments dont il fait usage. J'ai entendu les jugements que l'on a faits des membres du parlement : « les bons en sont écartés, « dit-on, les plus mauvais y sont restés, etc. » — Il en est ainsi depuis neuf ans : cependant, voyez tout ce que Dieu a fait ! Ses plus grandes œuvres continuent; et il opère encore ! Gardez-vous donc de ce scandale.

« Ne vous offensez pas de la manière avec laquelle Dieu agit; peut-être n'en restait-il pas d'autre. Qu'est-ce si Dieu a accepté *leur* zèle, de même qu'il fit celui de Phinéhas, lequel la *raison* aurait pu traduire devant un jury? Qu'est-ce si le Seigneur a témoigné qu'il approuvait et acceptait ce zèle, — s'il l'a prouvé non-seulement par des actes extérieurs, mais encore dans les cœurs d'hommes justes? Qu'est-ce si je crains que mon ami n'éloigne son épaule de l'œuvre du Seigneur, — oh! il est déplorable de faire cela — pour des arguties, pour des raisonnements faux et erronés!

« Chez vous il y a difficulté, il y a embarras; chez moi, il y a sûreté, contentement, sagesse : chez vous, doute, obscurité; — ce qui est véritablement une objection; — chez moi, satisfaction. —— Satisfaction! Nous devrions penser à cela d'abord, abstraction faite des autres considérations, lesquelles faussent souvent notre esprit, quand elles ne le corrompent pas. Considérations qui élèvent souvent des brouillards dans la voie où nous devrions marcher, et nous appelons cela ténèbres ou « mécontentement. » Oh, nos cœurs mensongers! oh, ce monde flatteur! Combien il est grand d'être le serviteur du Seigneur dans l'ouvrage le plus dur —— (je ne croyais pas de beaucoup en avoir écrit jusqu'à tourner la page : mon amitié ne veut pas me laisser finir; vous m'avez souvent excité

à pareille chose). — A tous hasards, Son Père[1] est bien au-dessus du monde! Il nous rend capables de dire cela avec vérité; nous ne le pouvons pas de nous-mêmes. Combien il nous est difficile de nous *raisonner* nous-mêmes jusqu'à la hauteur du service du Seigneur, tout honorable qu'il soit; combien il est aisé de nous décourager là où la chair a tant de prise! —

« Vous avez été prié de marcher avec nous; je le désire toujours. Cependant nous ne sommes pas triomphants; — autant que la faible chair est capable d'en juger, il se peut que nous *souffrions* par suite de tout ceci : que le Seigneur nous prépare à subir son bon plaisir! Vous étiez avec nous dans la réalité intime des choses; pourquoi non dans la forme? Je suis persuadé que votre cœur soupire ardemment pour vos pauvres amis, et qu'il continuera de soupirer jusqu'à ce que vous en trouviez d'autres avec lesquels vous puissiez vous lier : — je l'espère, quoique nous soyons méprisables en nous-mêmes, le Seigneur ne permettra pas que vous nous quittiez!

« Présentez mes devoirs respectueux à votre chère petite lady : je désire que vous ne fassiez pas d'elle, en cette affaire, une plus grande cause de tentation qu'elle ne l'est! Défiez-vous de tous les biens de famille. Les bonheurs que le ciel nous accorde ne doi-

[1] Dieu le Père.

vent pas être des causes de tentation. Cependant ils nous servent trop souvent à cela. Que le Seigneur dirige vos pensées vers l'obéissance à sa sainte volonté ; qu'il vous donne la paix et le repos dans sa vérité. Priez pour votre très-véritable et très-affectionné

« Serviteur en Dieu,

« OLIVIER CROMWELL. »

Après ce sermon digne de Boudha, voici les bulletins d'Irlande, sommations, exécutions, terreurs, activité redoutable et infatigable :

Au lieutenant général Farrell, gouverneur de Clonmel.

. . . .

« Cork, 4 janvier 1647.

« MONSIEUR,

« Ayant dernièrement reçu avis que plusieurs des principaux officiers de l'armée irlandaise envoyaient des ordres menaçants au gouverneur de Clonmel, pour les communiquer à lord Broghil, déclarant que si nous mettions à mort le colonel Wogan, ils étaient prêts à mettre à mort le capitaine Caulfield, — j'ai jugé à propos de vous offrir un échange égal de prisonniers, vous laissant le choix libre. Quand vous exécuterez cet échange, vous en trouverez de mon côté exécution juste et loyale.

« J'ai cru devoir vous faire connaître en outre que si quelqu'un pense m'imposer la condition de ne pas exécuter un homme aussi coupable que Wogan, — qui a non-seulement trahi son devoir et la confiance de l'Angleterre, mais qui a contrefait l'écriture du général, afin d'emmener ses soldats (qu'il avait séduits) au service d'une nation étrangère [1], pour envahir l'Angleterre dont il avait reçu la solde et du service de laquelle il n'était pas congédié; qui est entré en Angleterre avec cette dite nation; et depuis, au mépris de son devoir, a pris les armes avec les Écossais [2] : — que dans ces circonstances donc, je le répète, je suis disposé aux échanges susdits; et qu'aussi je veux que tous ceux que cela concerne sachent que si l'on me refusait l'égalité d'échange, je suis résolu de traiter le colonel Wogan comme bon me semblera, comme ma conscience et mon jugement me diront de faire. Et que si, en conséquence de cela, il est fait le moindre mal au capitaine Caulfield, comme on en menace, je rendrai la pareille, autant que Dieu m'en donnera le pouvoir.

« OLIVIER CROMWELL. »

[1] En Écosse, pour se joindre à Hamilton.

[2] Ici Cromwell, comme il lui arrive assez souvent, laisse sa phrase suspendue. Il a oublié le second membre de cette phrase; et il continue, pensant bien qu'il sera compris.

Au gouverneur du château de Cahir, ceci.

« Devant Cahir, 24 février 1649.

« MONSIEUR,

« Ayant amené mon armée et du canon devant cette place, j'ai jugé convenable, — selon mon habitude quand je fais sommation, — de vous offrir des conditions honorables pour des soldats, savoir : que vous pourrez sortir de la place avec armes et bagages, enseignes déployées, à l'abri d'injure et de violence. Mais si vous me forcez à pointer mon canon contre vous, vous devrez vous attendre à toute la rigueur habituelle en pareils cas.

« Pour éviter l'effusion du sang, ceci vous est offert par

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Pendant une courte apparition à Londres, il songe encore à protéger ses amis :

Pour l'honorable sir James Harrington, chevalier, membre du conseil d'État, ces lettres.

« Londres, 9 juillet 1649.

« MONSIEUR,

« Vous voyez par l'incluse les grandes pertes que

le comte de Thomond a éprouvées dans ces derniers troubles, et à quels embarras lui et sa famille se trouvent réduits en conséquence. Vous jugerez que la modestie de ses désirs est telle qu'elle peut certainement bien mériter d'être prise en considération. Je suis persuadé que ce qu'il cherche n'est pas son intérêt personnel; il veut préserver de la ruine la fortune de son gendre et de sa famille.

« Si les effets de la faveur de la chambre tombent sur lui, ne fût-ce qu'en cette chose, il est très-probable que cela obligera Sa Seigneurie à joindre ses efforts pour la paix et la tranquillité de la chose publique, ce qui ne serait pas un mauvais service pour l'État et serait peut-être plus avantageux que d'exiger de lui l'amende avec la dernière sévérité. D'ailleurs, en montrant votre empressement à lui rendre service en cette circonstance, vous obligerez beaucoup,

« Monsieur,

« Votre affectionnné serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

De retour à Dublin, il étend la même égide sur les puritains :

Pour l'honorable William Lenthall, écuyer, speaker *(président) du parlement, ces lettres.*

« Dublin, 22 août 1649.

« Monsieur,

« Avant de venir en Irlande, j'ai osé faire à la chambre une motion en faveur de sir George Ayscough, qui, selon ma pensée, méritait alors la faveur du parlement, mais qui depuis l'a bien plus méritée par sa conduite habile et fidèle dans cette place.

« Il paraît que pendant qu'il est dévoué à votre service, un bail, qu'il tient dans le doyenné de Windsor, est sur le point d'être acheté à son détriment, s'il ne vient pas pour le racheter lui-même dans le temps limité. Une grande partie de sa fortune se compose de baux ecclésiastiques; il y en a un ou davantage en dîmes territoriales que ses ancêtres ont possédées pendant longtemps. Et tout cela est sur le point de finir et d'échapper à lui et aux siens; le tout par vos ordres.

« J'ai trouvé que le parlement avait approuvé la motion que je fis en sa faveur à cette époque. Je vous prie de réveiller cette affaire et d'obtenir pour lui de la faveur de la chambre ce qu'elle avait alors l'intention de faire et qu'elle a exprimé. Je présume qu'il

va envoyer, avec la présente, son humble demande, pour laquelle je réclame vos soins; et je demeure,

« Monsieur,

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Au commandant en chef de la ville de Wexford.

« Devant Wexford, 3 octobre 1649.

« MONSIEUR,

« Ayant amené l'armée du parlement d'Angleterre devant cette place pour la réduire dûment à l'obéissance; — afin d'empêcher l'effusion du sang, et pour sauver de la ruine la ville et la campagne, j'ai jugé convenable de vous sommer de me remettre ladite place, pour le service de l'État d'Angleterre.

« Par cette offre, j'espère qu'il sera clairement visible de quel côté sera le crime, si des personnes innocentes venaient à souffrir avec les coupables. J'attends une prompte réponse, et je suis,

« Monsieur,

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Pour le commandant en chef de la ville de Wexford.

« Devant Wexford, 11 octobre 1649.

« MONSIEUR,

« J'ai eu la patience de lire d'un bout à l'autre vos propositions; j'aurais pu y répondre avec quelque dédain. Mais pour être bref, — j'accorderai la vie aux sous-officiers et aux soldats, et je leur permettrai de retourner à leurs habitations avec les habits qu'ils auront sur eux, moyennant qu'ils s'engagent à ne plus porter les armes contre le parlement d'Angleterre. Aux officiers j'accorderai la vie; mais ils se rendront prisonniers. Et quant aux habitants, je prendrai l'engagement qu'ils n'éprouveront aucune violence dans leur propriété, et je protégerai la ville contre le pillage.

« J'attends de vous une réponse immédiate, et si vous voulez rendre et donner la place à ces conditions, et si dans une heure vous m'envoyez quatre officiers généraux ou supérieurs et deux aldermen en ôtages, — je cesserai immédiatement tout acte d'hostilité.

« Votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL »

L'Irlande épouvantée se tait; alors Cromwell replonge son épée dans le fourreau, non sans dire

à ses amis que « Dieu l'a voulu, » et que c'est pour lui « chose de grand trouble et de grand regret. » Le fataliste est toujours là, et dans le même temps il écrit à l'un de ses amis cette phrase souverainement calviniste : « Je l'ai fait; *il n'est pas bon de ne pas suivre les providences* (les signes par lesquels Dieu s'annonce). » Cromwell croyait essentiellement à sa mission.

Le lord-lieutenant d'Irlande reçut alors du parlement une lettre solennelle de remercîments et de félicitations. On y ajoutait la permission, pour lui ou sa famille, d'habiter le Poulailler, le « Cockpit, » partie du palais de Whitehall où Henri VIII, qui aimait tous les plaisirs sanglants, se donnait celui des combats de coqs. Les appartements du Poulailler, embellis par Élisabeth et Charles Ier, étaient devenus fort somptueux. Le parlement y ajoutait le parc Saint-James et Spring-Garden. Ces déplacements splendides ne satisfirent nullement la bonne madame Cromwell, qui s'était habituée à ses vieux logements noirs[1].

Cromwell a passé neuf mois en Irlande; il s'embarque à bord du *Président* à la fin de mai, et fait voile pour l'Angleterre. Après une traversée orageuse, il débarque à Bristol, où « les grands canons le saluent trois fois, » traverse l'Angleterre à bride abattue

[1] Ludlow, p. 400.

et trouve à Hounslow ses vieux amis et ses rivaux, Fairfax, les membres du parlement, les hommes du nouveau régime. On se met en marche pour Hyde-Park, où la milice rangée en bataille, où les magistrats et le lord-maire attendent ce bourgeois parvenu, pour lui offrir les fleurs de leur éloquence. De Whitehall il se rend à sa demeure du « Poulailler; » le soldat va s'y reposer dans sa famille. Les sombres puritains poussent des cris, les volées de l'artillerie retentissent, les chapeaux pointus sautent en l'air; les clameurs de la joie populaire remplissent les rues; félicitations et flatteries se mêlent dans le palais habité par Cromwell. Il avait ses courtisans, comme Napoléon revenant d'Égypte. L'un d'eux lui dit :

« Quelle foule s'empresse, pour voir le triomphe de Votre Seigneurie !

— Oui, dit Cromwell, et s'il s'agissait de me voir pendre, quelle foule y aurait-il ! »

CHAPITRE IX.

Nouvelle Campagne d'Écosse. — Lettres à Wharton, à Mayor, à Richard Cromwell. — Facéties de Cromwell. — Bataille de Dunbar. — Six lettres datées du 4 septembre. — Victoire définitive.

A peine jouit-il du repos du *Cockpit* et se livre-t-il à quelques pardonnables facéties, dont l'une consiste à jeter des oreillers à la tête de ses amis dans un escalier, et l'autre à faire chanter des motets à deux ou trois voix par ses plus lourds et ses plus dévots capitaines; un nouveau péril fort grave menace la jeune république.

En tuant le roi, l'on n'a pas tué la royauté. Les Écossais jaloux se souviennent de leur compatriote, du jeune Stuart, fils de Charles I[er], assez mauvais sujet, issu de Catherine Muir de Caldwell, Écossaise, et de Steward, autre Écossais; on impose à Charles II le *covenant*, c'est-à-dire le serment biblique, et on lui fait écouter trois sermons presbytériens par jour : il s'en console en courant les rues avec

Buckingham, et en faisant l'orgie avec Wilmot. Cependant l'Écosse s'arme pour lui, et Cromwell se remet en marche.

Arrivé à Édimbourg, il reçoit de l'université d'Oxford le titre de chancelier, qu'il n'accepte ni ne refuse : voici la lettre singulièrement politique qu'il adresse au vice-chancelier :

Au révérend docteur Greenwood, vice-chancelier de l'université d'Oxford, et aux autres membres de la convocation.

« Édimbourg, 4 février 1650.

« HONORÉS MESSIEURS,

« J'ai reçu par les mains des dignes membres de votre université, envoyés par vous en Écosse, un témoignage de très-haute estime et d'honneur, le choix que vous faites de moi pour être votre chancelier. Cela demande une expression plus complète de profonde gratitude, d'appréciation et de remercîments que je ne suis capable de le faire en aucune manière. Permettez-moi seulement quelques observations dans votre intérêt et dans le mien propre. Je confesse qu'il était de votre droit d'élire, et il y aurait peu de candeur de ma part à blâmer votre action ; seulement (quoique un peu tard), laissez-moi vous démontrer par quelques faits très-évidents mon incapacité pour rem-

plir convenablement les obligations et les devoirs d'une si grande charge.

« Je suppose que, dans de telles élections, il n'est pas question seulement de la capacité et de la force de vous servir, mais de la possibilité quant aux opportunités de temps et de lieu. Comme les premières conditions ne peuvent pas raisonnablement m'être attribuées, il est convenable que je vous représente l'absence des autres. Vous savez où la Providence m'a placé pour le présent, et l'emploi que j'aurais à remplir si le présent cessait. — Je serais forcé de résider, pendant un certain temps à venir, fixé par le parlement, dans un autre pays qui éloignerait de moi autant que celui-ci la possibilité de vous servir. L'estime et l'honneur notoirement attachés à cette charge sont tels, que je ferais outrage à votre faveur ainsi qu'à l'usage que vous avez fait de votre liberté d'élection, si par une prétendue modestie ou par un procédé peu courtois, je faisais des difficultés pour l'accepter. Seulement, j'espère que l'on ne m'imputera pas à négligence envers vous, si je ne puis vous servir aussi grandement que je le désire.

« Je vous soumets ces objections avec toute franchise et toute clarté, pour vous laisser entièrement libres de faire un meilleur choix, dans le cas où vous les trouveriez raisonnables, et je ne m'en estimerai pas moins obligé de rendre à l'université tous bons services en

mon pouvoir. Mais si elles ne prévalent pas, et si je dois conserver cet honneur,—jusqu'à ce que je puisse vous servir personnellement, vous aurez mes prières; — afin que cette semence et ce tronc de piété et de savoir qui poussent si merveilleusement parmi vous, puissent être utiles au grand et glorieux royaume de Notre Seigneur Jésus-Christ, de l'approche duquel une si copieuse effusion de l'Esprit-Saint sur ces plantes pleines d'espoir, est l'un des meilleurs présages. Et en toutes autres choses, avec l'assistance divine, j'userai de mes faibles capacités et de mon crédit en me montrant à l'université et à vous-mêmes,

« Votre très-sincère ami et serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

A mon très-digne ami le docteur Greenwood, vice-chancelier de l'université d'Oxford.

« Édimbourg, 14 février 1650.

« MONSIEUR,

« Ce gentleman, M. Waterhouse, a été en Irlande comme médecin de l'armée en ce pays-là. J'ai eu de nombreuses preuves de son habileté, de sa fidélité et de son savoir-faire. Pendant que j'étais là, il a constamment été présent à l'armée, et comme à ma connaissance il a fait beaucoup de bien aux officiers et aux

soldats par son talent et son activité, — et qu'il vient de passer en Angleterre pour affaire urgente, il m'a prié de le recommander pour lui faire obtenir le degré de docteur en médecine. C'est pourquoi je vous prie instamment, lorsqu'il ira vous trouver, de l'appuyer de tout votre pouvoir afin de lui faire obtenir ce degré, parce qu'il faut qu'il retourne promptement en Irlande pour y reprendre son service.

« Ce que faisant, comme vous encouragerez un homme qui a les moyens et la volonté de servir le peuple, vous imposerez une très-grande obligation,

« Monsieur,

« A votre affectionné serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

D'Écosse il repasse en Irlande; et de là il s'amuse à prêcher encore le doux Richard, son fils.

Pour mon bien-aimé fils, Richard Cromwell, écuyer, à Hursley dans le Hampshire, ceci.

« Carrick, 2 avril 1650.

« DICK (RICHARD) CROMWELL,

« Vos lettres me plaisent et me touchent : j'aime les expressions qui viennent du cœur tout naturellement, sans étude et sans affectation.

« Je suis persuadé que c'est la bonté du Seigneur qui vous place où vous êtes : je désire que vous en

soyez convaincu et reconnaissant, remplissant tous vos devoirs pour la gloire de Dieu. Recherchez constamment le Seigneur et sa divine présence : — que ce soit la grande affaire de votre vie, et que là soit toute votre force; que toutes choses y soient soumises et dirigées vers ce but! Vous ne pouvez trouver ni contempler la face de Dieu que dans Jésus-Christ; efforcez-vous donc de connaître Dieu dans le Christ, lequel les Écritures annoncent être la somme de tout, même de la vie éternelle. Parce que sa connaissance n'est pas littérale ou spéculative : non, elle est intérieure ; elle transforme l'esprit divinement. Le connaître, c'est s'unir et *participer* à la nature divine (Seconde lettre de saint Pierre; chap. I, v. 4) : « Afin « que par ces choses vous participiez à la nature di- « vine..... etc.» Combien peu les Écritures sont connues parmi nous ! Mes faibles prières sont à votre intention.

« Gardez que votre esprit soit vain et inactif! Nourrissez-le par la lecture de l'histoire de sir Walter Raleigh ; c'est une histoire substantielle et solide : elle nourrira plus votre intelligence que des fragments d'histoire. — Efforcez-vous de comprendre l'État que j'ai fondé : c'est votre affaire de le connaître en tous points, ainsi que les bases sur lesquelles il repose. Jusqu'à présent j'ai beaucoup souffert en me fiant trop aux autres. Je sais que mon frère Mayor vous sera d'une grande utilité dans tout ceci.

« Vous penserez peut-être qu'il est inutile que je vous recommande d'aimer votre femme ! Que le Seigneur vous en enseigne la manière; autrement vous ne le ferez pas saintement. Quoique le mariage ne soit pas un sacrement institué, cependant quand le lit et l'amour sont purs, cette union est justement comparée à celle de Jésus-Christ avec son Église et avec toutes les pauvres âmes qu'elle renferme, — lui qui « s'est donné » à elle et pour elle ! —— Faites mes amitiés à votre femme; dites-lui que je l'aime de toute ma tendresse et que je me réjouis de la bonté du Seigneur envers elle. Je désire qu'elle soit féconde de toutes les manières. Je la remercie de sa bonne et tendre lettre.

« J'ai fait mes amitiés à ma sœur et à ma cousine Anna, etc., dans ma lettre à mon frère Mayor. Je ne voudrais pas qu'il se gênât dans ses affaires pour ce qu'il me doit. Je désire qu'il regarde ma bourse comme la sienne. Mon intention pour le présent n'est que de placer cette somme pour mes deux petites-filles; — elle est aussi bien dans ses mains que partout ailleurs. Je ne ferai aucune difficulté pour l'obliger selon ses désirs; je ne veux pas qu'il se donne de l'inquiétude. — Dick, que le Seigneur vous bénisse de toutes les façons. Je suis toujours

« Votre père affectionné,

« OLIVIER CROMWELL. »

Peu de temps se passe; on le retrouve à Édimbourg; et tout calviniste qu'il soit, ce fermier peu lettré, qui se sent roi et chargé de surveiller la civilisation de *son État,* pense à fonder une école de littérature à Durham; il rédige donc fort mal et sans grammaire cette épître consacrée à une fondation littéraire :

Au justement honorable William Lenthall, écuyer, speaker *du parlement de la république d'Angleterre, cette lettre.*

« Édimbourg, 11 mars 1650.

« MONSIEUR,

« Ayant été informé par le maire et les citoyens de Durham et par quelques personnes des comtés du nord, que sur leur pétition au parlement, « à l'effet « que les bâtiments du doyen et du chapitre de la cité « de Durham puissent être convertis en un collége ou « école de littérature, » il a plu au parlement en mai dernier de renvoyer l'affaire au comité chargé d'aplanir les obstacles à la vente des terres du doyen et du chapitre « pour étudier la question et en donner « son opinion dans un rapport à la chambre; » — je suis également informé que ledit comité a fort approuvé l'affaire; et qu'il est d'opinion que lesdites maisons seront convenables pour y former un collége ou école pour toutes les sciences et la littérature, et

que ce sera une œuvre pieuse et louable et d'une grande utilité pour les provinces du nord; et qu'il a ordonné à sir Arthur Hazlerig de faire à la chambre un rapport à cet effet : et lesdits citoyens et gentlemen m'ayant prié de les aider de mon assistance dans cette affaire[1]....

« Ce à quoi, dans une œuvre si pieuse et si bonne, je ne pouvais que concourir de volonté et de cœur. Et ne connaissant rien en quoi je puisse mieux les servir ou répondre à leurs désirs, qu'en recommandant cette pétition au parlement en la personne de vous, monsieur, son *speaker,* — je fais, conséquemment, mon humble et instante requête que la chambre soit mue, aussi promptement que faire se pourra, à entendre le rapport dudit comité concernant ladite affaire, par l'organe de sir Arthur Hazlerig; qu'ainsi, la chambre prenant la chose en considération, elle puisse faire, à ce sujet, ce qui paraîtra convenable pour le bien de ces pauvres pays.

« Véritablement cela me paraît un sujet d'un grand intérêt et d'une haute importance, comme pouvant, par la bénédiction de Dieu, contribuer à l'avancement de la science et de la piété dans ces pays pauvres, grossiers et ignorants; il y a en outre plusieurs avantages qui militent pour cet emplacement, comme

[1] La phrase, comme à l'ordinaire, reste suspendue.

agrément et convenance de situation, air salubre, et abondance de provisions, ce qui semble appuyer leur demande à ce sujet et plaider en sa faveur. Et sans parler du bénéfice évident à nos yeux que ces comtés du nord peuvent en recueillir, — qui sait, si en mettant cette œuvre sur pied, nous n'agissons pas d'accord avec les prévisions actuelles de Dieu? En employant les soins et la circonspection convenables pour constituer sagement et conduire à bien l'institution, qui sait si ce n'est pas concevoir et produire, avec la bénédiction de Dieu, une œuvre dont les fruits glorieux sont à peine soupçonnés ou prévus?

« Monsieur, ne doutant nullement de votre empressement et de votre zèle pour faire réussir une œuvre si bonne et d'une si grande portée, je vous demande pardon de ma hardiesse, et je demeure

« Votre très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Puis il songe à sa fille, qui va devenir mère, au faible Richard son fils, paresseux et rêveur; et il se remet encore à sermonner sa famille, car il est toujours le prédicateur infatigable et moral que vous savez :

Pour mon bien-aimé frère Richard Mayor, écuyer, en sa maison de Hursley, remettez ces lettres.

« Alnswick, 17 juin 1650.

« CHER FRÈRE,

« L'extrême foule d'affaires que j'ai eues à Londres est la meilleure excuse que je puisse donner de mon silence en fait de lettres. Vraiment, monsieur, mon cœur m'est témoin que je ne suis pas fautif dans mon affection pour vous et les vôtres ; vous êtes tous souvent dans mes humbles prières.

« Je serais bien content d'apprendre comment va le petit. Je gronderais volontiers père et mère de leur négligence à mon égard : je sais que mon fils est paresseux, mais j'avais meilleure opinion de Dorothée. J'ai peur que son mari ne la gâte, je vous en prie, dites-le-leur bien de ma part. Si j'avais autant de loisir qu'eux, j'écrirais quelquefois. Si ma fille est enceinte, je lui pardonne, mais non si elle nourrit.

« Que le Seigneur les bénisse ! J'espère que vous donnez à mon fils (Richard) de bons conseils ; je crois qu'il en a besoin. Il est à l'époque dangereuse de sa vie, et ce monde est plein de vanité. Oh ! combien il est bon de s'approcher de Jésus-Christ de bonne heure ! cela seul mérite notre étude. Je vous en supplie, voyez-le. — J'espère que vous me garderez

toute votre amitié. Vous voyez comme je suis occupé. J'ai besoin de pitié. Je sais ce que je ressens en mon cœur. Une haute situation, un haut emploi dans le monde ne méritent pas qu'on les recherche; je n'aurais pas de consolation dans mes occupations, si mon espoir n'était dans la présence du Seigneur. Je n'ai pas ambitionné ces choses; véritablement j'y ai été appelé par le Seigneur; c'est pourquoi je ne suis pas dépourvu de quelque assurance qu'il donnera à son pauvre ver de terre, à son faible serviteur la force de faire sa volonté et d'atteindre le seul but pour lequel je suis né. En cela, je demande vos prières. Je vous prie de me rappeler à l'amitié de ma chère sœur, à notre fils et à notre fille, à ma cousine Anna, et je suis toujours

« Votre très-affectionné frère,

« Olivier Cromwell. »

Pourquoi cet aveu du néant de la grandeur échappe-t-il à Cromwell? Tant de force serait-elle taxée d'hypocrisie? Tous les puissants, depuis Salomon jusqu'à Bonaparte, n'ont-ils pas exprimé le même sentiment?

Tartufe ou non, Cromwell, ce même jour, tient à son armée un discours fort militaire. On l'a conservé; le voici : — « Soyez doublement, triplement actifs et vigilants; nous avons bien de la besogne sur les bras! »

Un de ses colonels, Hodgson, de l'Yorkshire, s'est donné la peine d'écrire tout ce discours, et de nous apprendre que ce fut « un grand plaisir pour le général en chef de voir dans une halte un de ses soldats porter à ses lèvres un tonneau plein de lait caillé à la mode écossaise, et soulever le tonneau de manière à ce que l'un de ses camarades l'en coiffât; alors on ne vit plus le soldat du tout, la crème entra dans ses bottes, son accoutrement militaire en ruissela, et sa tête fut perdue au fond du tonneau. Olivier riait à se tenir les côtes; car notre Olivier aime une bonne farce. »

Le lendemain de cette niaiserie, Cromwell écrit le bulletin suivant :

Au très-honorable lord-président du conseil d'État, cette lettre.

« Musselbourg, 30 juillet 1650.

« Milord,

« Nous sommes partis de Berwick lundi, le 22 juillet, et nous avons couché dans la maison de milord Mordington lundi, mardi et mercredi. Jeudi, nous nous sommes dirigés sur Copperspath; vendredi, nous sommes allés à Dunbar, où nous avons reçu quelques vivres de nos vaisseaux; de là, nous avons marché sur Haddington.

« Le dimanche, apprenant que l'armée écossaise

avait l'intention de nous combattre à Gladsmoor, nous nous efforçâmes de nous rendre maîtres de la position des marais avant eux, et nous battîmes le tambour de très-grand matin; mais quand nous y arrivâmes, aucune partie considérable de leur armée ne s'y montra. Sur quoi quatorze cents chevaux, sous les ordres du major-général Lambert et du colonel Whalley, furent envoyés en avant-garde à Musselbourg, pour voir en même temps s'ils pourraient faire quelque découverte et tenter quelque entreprise contre l'ennemi; je marchai sur leurs talons avec le reste de l'armée. Nos hommes rencontrèrent quelques-uns de leurs cavaliers; mais ceux-ci ne purent nous arrêter. Nous couchâmes à Musselbourg, le soir, campés tout près, l'armée de l'ennemi étant entre Édimbourg et Leith, à environ quatre milles de nous, retranchée par une ligne flanquée d'Édimbourg à Leith; leur canon de Leith battant la plus grande partie de la ligne, de sorte que leur position était très-forte.

« Lundi, 29 courant, nous résolûmes de nous approcher pour voir s'ils voulaient nous livrer bataille; et, d'amener nos canons aussi près d'eux que nous le pourrions, espérant que cela les gênerait. Nous nous aperçûmes aussi qu'ils avaient quelques forces sur une hauteur qui commande Édimbourg, et que de là ils pourraient nous faire du mal, et nous nous décidâmes à envoyer une colonne pour prendre possession de ladite

hauteur; mais, après tout, nous trouvâmes que leur armée n'était pas facile à entamer. Sur cela nous restâmes tranquilles tout ledit jour, qui se trouva être un jour dur et une nuit de pluie comme j'en ai vu rarement, et grandement à notre désavantage; l'ennemi ayant assez pour se mettre à l'abri, et nous rien de considérable. Nos soldats supportèrent cet ennui avec un grand courage et une grande résolution, espérant qu'ils en viendraient bientôt aux mains. Le matin, le terrain étant très-humide et nos provisions très-rares, nous résolûmes de nous replier sur nos quartiers de Musselbourg, pour nous y reposer et y prendre des vivres.

« L'ennemi, quand nous nous retirâmes, tomba sur notre arrière-garde, et la mit quelque peu en désordre; mais nos corps de cavalerie, étant en assez bon ordre, s'engagèrent dans une escarmouche avec eux. Il y eut une mêlée assez chaude, le major général et le colonel Whalley étant à l'arrière-garde, et l'ennemi poussant des corps considérables pour soutenir sa première attaque. Nos hommes le chargèrent jusque dans ses retranchements et le battirent. Le cheval du major général reçut un coup de feu au cou et un à la tête; lui-même, blessé d'un coup de lance dans le bras, et percé dans une autre partie du corps, fut fait prisonnier, mais délivré immédiatement par le lieutenant Empson de mon régiment. Le colonel

Whalley, qui était alors fort près du major général, chargea très-résolûment, et repoussa l'ennemi; il en tua plusieurs sur la place, et fit plusieurs prisonniers, sans aucune perte considérable; ce qui véritablement les émerveilla et les refroidit tellement, que nous nous repliâmes sur Musselbourg; ils n'osèrent pas envoyer un homme pour nous inquiéter. Nous apprenons que leur jeune roi regardait tout cela, très-mal satisfait de voir ses gens ne pas faire mieux.

« Nous arrivâmes le soir à Musselbourg, tellement fatigués, et si rendus faute de sommeil, et si crottés à cause du temps mouillé, que nous nous attendions que l'ennemi tomberait sur nous, ce qu'il fit effectivement entre trois et quatre heures ce matin avec quinze escadrons des plus choisis, sous le commandement du major général Montgomery et de Straham, deux champions de cette Église. Ils avaient fondé une grande attente et un grand espoir sur cette affaire.

L'ennemi s'avança avec beaucoup de résolution : il fit plier nos gardes avancées et mit un régiment de cavalerie en quelque désordre; mais nos gens, promptement en armes, chargèrent l'ennemi, le mirent en déroute, firent beaucoup de prisonniers et en tuèrent un grand nombre (*did execution*); ils les poursuivirent jusqu'à un quart de mille d'Édimbourg, et je suis informé que Straham fut tué là, et en outre plusieurs officiers de qualité. Nous prîmes le major du

régiment de Straham, le major Hamilton, un lieutenant-colonel et divers autres officiers et personnes de qualité, dont nous ne savons pas encore les noms. Véritablement, c'est un doux commencement de notre affaire, ou plutôt de celle du Seigneur, et je crois qu'il n'est pas très-satisfaisant pour l'ennemi, particulièrement pour le parti de l'Église (*kirk*). Nous n'avons perdu personne dans cette affaire, autant que je suis informé, si ce n'est un cornette; je n'ai pas entendu parler de quatre hommes de plus. Le major général sera, je crois, d'ici à quelques jours, en état de reprendre le harnais. Et je crois que cette œuvre, qui est celle du Seigneur, prospérera entre les mains de ses serviteurs.

« Je n'ai pas jugé à propos d'attaquer l'ennemi, situé comme il l'est; mais certainement ceci le provoquerait suffisamment à combattre s'il en avait envie. Je ne crois pas qu'il ait moins de six ou sept mille chevaux, et quatorze ou quinze mille fantassins. La raison, d'après ce que j'apprends, de leur résolution à ne pas nous combattre, est qu'ils attendent plusieurs autres corps de troupes du nord de l'Écosse, et ils font entendre que, lorsque ces renforts viendront, alors ils nous donneront bataille; mais je crois qu'ils voudraient plutôt nous porter à les attaquer dans les fortes positions où ils sont retranchés; ou bien ils espèrent que nous succomberons à la famine, faute de

provisions; ce qui arrivera très-probablement, si nous ne sommes pas approvisionnés à temps et copieusement.

« Je suis, milord, votre très-humble serviteur;

« Olivier Cromwell.

« *P. S.* J'apprends, depuis que j'ai écrit cette lettre, que le major général Montgomery est tué. »

On a pu juger d'après ces nombreux extraits Cromwell soldat, homme de famille, prédicateur. Il est bon de le connaître argumentateur et théologien politique. Voici les arguments que le fermier emploie contre le redoutable *kirk*, le calvinisme écossais; il écrit aux chefs protestants de ce *kirk* :

A l'assemblée générale de l'Église (kirk) *d'Écosse, où, dans le cas où elle ne serait pas assemblée, aux commissaires de l'Église d'Écosse, ceci.*

« Musselbourg, 3 août 1650.

« Messieurs,

« Votre réponse à la déclaration de l'armée est arrivée sous nos yeux. Quelques-uns de nos pieux ministres ont arrêté à Berwick la réponse ci-jointe, laquelle j'ai jugé convenable de vous envoyer.

« Que vous ou nous, dans ces grandes affaires si mêlées, obéissions à la volonté ou à l'esprit de Dieu,

c'est seulement par sa grâce et sa miséricorde envers nous. Et, par conséquent, comme il est dit dans nos papiers (manifestes) nous confions l'issue de ces choses à Lui qui dispose de toutes choses, vous assurant que nous avons la lumière et la consolation qui augmentent en nous de jour en jour; et nous sommes persuadés que, devant qu'il soit long temps, le Seigneur manifestera son bon plaisir de façon que tous verront son doigt, et son peuple dira : *Ceci est l'œuvre du Seigneur, et elle est merveilleuse à nos yeux. Celui-ci est le jour que le Seigneur a fait; nous serons contents et nous nous réjouirons en lui.* — Permettez-moi seulement de dire encore un mot :

« Vous prenez sur vous de nous juger quant aux choses de notre Dieu, quoique vous ne nous connaissiez pas. Dans les choses que nous avons dites *à vous*, dans ce qui est intitulé la *Déclaration de l'armée*, nous avons prononcé la parole de nos cœurs comme en la présence du Seigneur qui nous a éprouvés; par vos paroles dures et fallacieuses, vous avez engendré le préjugé en ceux qui se fient trop à vous en affaires de conscience, affaires dans lesquelles chaque âme doit répondre à Dieu pour elle-même; de sorte que quelques-uns vous ont suivis jusqu'au moment où leur âme s'est exhalée[1], et que d'autres continuen

[1] Dans l'escarmouche de Musselbourg et autres.

dans la voie où ils sont conduits par vous, c'est-à-dire, nous le craignons, à leur ruine.

« Et ce n'est pas merveille que vous agissiez ainsi envers nous, quand véritablement vous pouvez trouver dans vos cœurs le courage de cacher à vos propres gens les déclarations que nous vous avons envoyées, déclarations par lesquelles ils pourraient voir et comprendre l'affection de nos entrailles envers eux, particulièrement envers ceux d'entre eux qui craignent le Seigneur. Envoyez autant de vos déclarations que vous voudrez aux nôtres; vos papiers ont le passage libre : je ne les crains pas. Ce qui est selon Dieu en ces écrits, plût au ciel que cela fût accepté et admis! Un de ceux que vous avez envoyés depuis peu, adressé *aux sous-officiers et soldats de l'armée anglaise*, a produit de leur part la *réponse* ci-incluse, laquelle ils m'ont prié de vous envoyer; non pas une réponse subtile et politique, mais une réponse simple et unie; — toute spirituelle. Dieu seul sait ce qu'elle est, et Dieu aussi, quand il sera temps, le fera voir.

« Multiplions-nous les débats par faiblesse et vanité? — Ou soutenons-nous le vrai pour l'amour du Seigneur Christ et de son peuple? Véritablement, par la grâce de Dieu, nous ne sommes pas effrayés de votre nombre ni confiants en nous-mêmes. Nous pourrions, — je prie Dieu que vous ne preniez pas cela pour une vanterie, — nous pourrions faire face à votre armée,

à tout ce que vous pouvez amener contre nous. Nous avons donné, — nous le disons humblement devant notre Dieu, en qui est tout notre espoir, — nous avons donné quelque preuve que des pensées de crainte n'ont pas d'empire sur nous. Le Seigneur n'a pas détourné sa face de nous depuis que nous vous avons approchés de si près.

« Le poids de vos propres péchés est déjà plus que vous ne pouvez supporter ; n'attirez donc pas sur vous le sang d'hommes innocents, — trompés par les prétextes du roi et de l'alliance (*covenant*), — gens, aux yeux de qui vous cachez une connaissance plus réelle des choses !

« Je suis persuadé que plusieurs d'entre vous qui conduisent le peuple ont eu peine à se persuader que vous nous ayez censurés légitimement et que vous soyez établis « sur la parole de Dieu. » Tout ce que vous dites est-il donc infailliblement selon la parole de Dieu ? Je vous adjure par les entrailles de Christ, de croire qu'il est possible que vous vous trompiez. On peut entasser précepte sur précepte, ligne sur ligne, et cependant la parole du Seigneur peut n'y pas être. Le jugement du Seigneur peut être qu'ils « tombent à « la renverse et soient brisés, et qu'ils tombent dans le « piége et soient pris[1] ! » Il peut y avoir une plénitude

[1] Paroles de la Bible.

spirituelle, que le monde appelle ivresse[1] et qui est sainteté. Il peut y avoir aussi une confiance charnelle en des préceptes mal compris, qui mériterait d'être appelée une ivresse de l'esprit très-funeste[2]. Il peut y avoir un *covenant* fait avec la mort et avec l'enfer! Je ne prétends pas dire que le vôtre soit ainsi. Jugez-en.

Examinez si nous voulons sagement arrêter le fléau qui déborde, ou seulement faire réussir des intérêts mondains; avons-nous fait alliance avec des hommes méchants et charnels? avons-nous de l'estime pour eux? les avons-nous attirés à faire pacte avec nous? Ce ne serait plus alors un *covenant* de Dieu, un *covenant* spirituel. Pensez à ces choses; nous espérons que nous y avons pensé.

« Je vous prie de lire le vingt-quatrième chapitre d'Isaïe, depuis le cinquième jusqu'au quinzième verset; et n'ayez pas honte de reconnaître l'esprit qui vivifie et qui donne la vie.

« Que le Seigneur vous donne l'entendement pour faire ce qui est agréable à ses yeux.

« Vous confiant à la grâce de Dieu, je demeure

« Votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

[1] Voy. le second chapitre des *Actes*.

[2] Vous pouvez dire de nous, que nous sommes *enivrés de fanatisme*, tandis que c'est plutôt vous qui êtes « ivres de votre confiance en votre fausse sagesse. »

C'est dans la même intention qu'il écrit au général écossais Lesley l'épître suivante :

Pour le très-honorable David Lesley, lieutenant général de l'armée des Écossais, cette lettre.

« Du camp des monts Pentland, 14 août 1650.

« MONSIEUR,

« J'ai reçu la vôtre du 13 courant, avec la déclaration dont vous parlez y incluse, — laquelle j'ai fait lire en présence d'autant d'officiers qu'il a été possible de rassembler, ce dont votre trompette peut donner témoignage. Nous vous faisons cette réponse, par laquelle j'espère, avec la grâce du Seigneur, faire voir que nous continuons à être ce que nous avons déclaré aux honnêtes gens de l'Écosse. Nous faisons des vœux pour eux comme pour nos propres âmes ; notre affaire n'étant aucunement d'empêcher nul d'entre eux d'adorer Dieu de telle façon qu'en leurs consciences ils sont persuadés qu'ils doivent le faire. Nous sommes toujours prêts à remplir en cela les obligations que le *covenant* nous impose.

« Cependant, que sous prétexte du *covenant* mal interprété, torturé hors de son véritable sens et de la justice, un roi soit accepté par vous et nous soit imposé, et que cela soit appelé « la cause de Dieu et du

« royaume, » et que cela s'accomplisse, dit-on, pour « satisfaire le peuple de Dieu dans les deux nations, » et que l'on désavoue ceux que l'on appelle les méchants; — cela ne peut se souffrir. Sachez que celui[1] qui est à la tête de ces peuples, celui sur qui repose tout l'espoir et tout le bien-être de la nation, a une armée papiste en Irlande, combattant à présent même pour lui et sous ses ordres; qu'il a le prince Rupert, dont la main s'est plongée profondément dans le sang de beaucoup d'hommes innocents en Angleterre; que maintenant cet homme commande nos vaisseaux, lesquels nous ont été volés dans un but méchant; qu'il a les vaisseaux français et irlandais, commettant journellement des déprédations sur nos côtes; qu'il a de fortes intrigues avec les méchants de l'Angleterre pour lever des armées au milieu de nos entrailles, en vertu de nombreuses commissions qu'il a issues récemment à cet effet. — Comment les intérêt de Dieu, pour lesquels vous prétendez l'avoir reçu, et les intérêts méchants dans leur but et leurs conséquences, tous concentrés en cet homme, comment ces intérêts peuvent être conciliés; — c'est ce que nous ne pouvons concevoir.

« Comment croire, — pendant que d'un côté des méchants avérés combattent et complotent contre

[1] Charles Stuart (Charles II).

nous, pendant que d'un autre vous vous déclarez en sa faveur ; — comment croire, dis-je, que ce n'est pas là « épouser la querelle et les intérêts du parti « des méchants, » mais que c'est purement « com- « battre sur les anciennes bases d'après les principes « précédents, pour la défense de la cause de Dieu et de « nos royaumes, comme on le fait depuis douze ans, » (ce sont vos paroles ?) Que cela tende à « la sécurité « du peuple de Dieu dans les deux nations, » ou qu'en nous opposant à cela, nous nous faisions des ennemis des hommes pieux (selon vous), c'est ce que nous ne saurions comprendre ; — particulièrement, considérant que tous ces méchants prennent leur confiance et leur encouragement dans les derniers arrangements de votre Église écossaise (*kirk*) et votre manière d'être envers votre roi. Car comme nous l'avons déjà dit, et comme nous vous le répétons, nous cherchons seulement « quelque garantie suffi- « sante » pour la sécurité de ceux qui nous emploient ; ce qui, dans notre opinion, ne se trouvera pas dans quelques soumissions formelles ou feintes, de la part d'une personne qui ne connaît pas d'autres moyens d'arriver à ses méchantes fins, et qui est, en conséquence, conseillée de céder en ce point par ceux qui ont assisté son père, et qui ont jusqu'à présent encouragé les desseins les plus mauvais et les plus désespérés du fils : desseins renouvelés maintenant par

eux. Comment pouvez-vous, dans la voie où vous êtes engagés, nous défendre et vous défendre vous-mêmes de ces maux? c'est maintenant, autant que cela nous regarde, à nous de prendre des mesures.

« Si c'est pour cela que vous voulez, vous, combattre, nous combattrons; sans cela, pourquoi serions-nous ici? Et, si notre espoir n'est pas dans le Seigneur, il en ira mal pour nous. Nous nous confions et nous vous confions à celui qui lit dans le cœur et qui ajuste les rênes; — en celui avec qui sont toutes nos pensées, qui a le pouvoir de faire pour nous et pour vous au delà de ce que nous savons, et nous faisons des vœux pour qu'il ait grande miséricorde de son pauvre peuple.

« Et ayant rempli votre désir en rendant vos déclarations publiques, comme je l'ai dit précédemment, je vous prie d'agir de même en faisant connaître à l'État et à l'Église et à l'armée le contenu de cette lettre. Dans lequel but je joins ici deux copies, et je demeure

« Votre humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

On essaye de contrebalancer cette redoutable présence de Cromwell, qui discute ainsi l'épée à la main; on veut gagner au Prétendant l'affection des calvinistes, et l'on fait signer à Charles II une déclaration

dans laquelle il avoue les « péchés de son père ; » il la signe.

Cependant Cromwell, campé sur les collines Pentland, surveille le mouvement de ses ennemis.

A..... au conseil d'État, à Whitehall, cette lettre.

« Musselbourg, 30 août 1650.

« MONSIEUR,

« Depuis ma dernière, voyant que les ennemis ne se souciaient pas d'attaquer, — et que cependant ils se formalisaient aisément des propos qui se tenaient à ce sujet dans notre armée, ce qui amenait quelques-uns d'entre eux à venir parler à nos officiers, et à leur dire qu'ils voulaient nous combattre ; — comme pourtant ils restaient tranquilles dans leurs fortifications ou très-près, à l'ouest d'Édimbourg, nous résolûmes, le Seigneur aidant, de nous en approcher encore, et de voir si nous pourrions les combattre. Et véritablement, si nous étions arrivés une heure plus tôt, nous croyons que nous en aurions eu probablement l'occasion.

« Dans ce dessein le mardi, 27 courant, nous avons marché vers l'ouest d'Édimbourg, du côté de Stirling ; l'ennemi voyant cela, manœuvra avec toute la hâte possible pour nous arrêter, et les avant-

gardes des deux armées escarmouchèrent dans un lieu où les marais et les défilés rendaient difficile aux deux armées d'approcher l'une de l'autre. Nous qui ne connaissions pas le terrain, nous avançâmes, espérant en venir aux mains; mais nous trouvâmes cela impossible, à cause des marais et des autres difficultés.

« Nous fîmes avancer notre canon, et nous tirâmes dans la journée deux ou trois cents boulets sur eux; ils nous en envoyèrent aussi un grand nombre, et c'est tout ce qui se passa entre nous tout ce jour-là. Nous avons eu environ vingt tués ou blessés dans cette affaire, mais pas un officier. Nous sommes informés que l'ennemi a eu environ quatre-vingts hommes tués et quelques officiers supérieurs. Voyant qu'ils voulaient garder leur terrain, et que nous ne pouvions pas les en chasser, et n'ayant plus de pain, nous fûmes obligés d'en aller chercher; nous nous repliâmes donc mercredi matin, vers les dix ou onze heures. L'ennemi voyant cela, et craignant, comme nous le supposons, que nous n'allassions nous mettre entre Édimbourg et lui, ce qui n'était pas notre intention, quoique notre mouvement en eût l'air, l'ennemi fit retraite en toute hâte; et, comme il y avait un marais et des défilés entre lui et nous, il n'y eut pas d'action importante, sauf des escarmouches entre l'avant-garde de notre cavalerie et la sienne, près d'Édim-

bourg, sans perte considérable d'aucun côté, excepté que nous lui prîmes deux ou trois chevaux.

« Le mardi soir, nous fîmes halte à un mille d'Édimbourg et de l'ennemi. La nuit fut orageuse et la matinée humide. Pendant la nuit, l'ennemi marcha entre Leith et Édimbourg, pour se mettre entre nous et nos vivres, car il savait que nous n'en avions plus; mais le Seigneur, dans sa miséricorde, l'en empêcha, et nous en étant aperçus le matin, nous arrivâmes, par la bonté du Seigneur, au bord de la mer, à temps pour nous ravitailler; l'ennemi était rangé en bataille sur la colline, près d'Arthur's-Seat, nous regardant, mais n'osant rien entreprendre.

« Et ainsi vous avez le récit des présents événements.

« Votre humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

La petite ville de Dunbar, l'une des plus pittoresques et des plus sauvages de l'Écosse, est perchée sur un roc exposé à tous les ouragans de l'océan Germanique, et forme, avec ses environs et son vieux château en ruines, une petite péninsule dont l'armée de Cromwell occupe la base. En face, dans la baie, il a ses vaisseaux; derrière lui, les ravins de Lammermoor sont occupés par Lesley, général de l'armée écossaise,

qui lui coupe la retraite. Le vent souffle, la pluie tombe, ses soldats sont fatigués; il n'a que douze mille hommes exténués; Lesley en a vingt-trois mille de troupes fraîches. Il trouve moyen de faire parvenir la lettre suivante au puritain Hazlerig :

A sir Arthur Hazlerig, gouverneur de Newcastle, cette lettre.

« Dunbar, 2 septembre 1650.

« MONSIEUR,

« Nous sommes dans une position très-difficile. L'ennemi nous a coupé le passage au défilé de Copperspath, et nous ne pouvons le traverser sans presque un miracle. Il est tellement maître des hauteurs, que nous ne savons pas comment passer par là sans la plus grande difficulté, et le temps que nous restons ici détruit nos hommes qui tombent malades au delà de l'imagination.

« Je vois que vos forces ne sont plus à présent en état de nous délivrer. En conséquence, quoi qu'il nous arrive, vous ferez bien de concentrer autant de forces que vous en pourrez réunir, et le Sud y contribuera autant qu'il le pourra. Cette affaire concerne presque tous les hommes de bien. Si vos forces avaient été prêtes pour tomber sur les derrières de Copperspath, cela aurait pu nous faire arriver des secours;

mais Dieu, qui seul est sage, sait ce qui est le mieux. Nous travaillerons tous pour le bien. Nos courages ne sont pas abattus, Dieu soit loué, — quoique notre présente condition soit ce qu'elle est. Et véritablement, nous avons grand espoir dans le Seigneur dont nous avons éprouvé depuis longtemps la miséricorde.

« Rassemblez effectivement contre eux autant de forces que vous le pourrez. Écrivez à nos amis du Sud pour qu'ils fournissent du renfort. Montrez à H. Vane ce que je vous écris. Je ne voudrais pas que cela fût public, de peur d'augmenter le danger. Vous savez l'usage qu'il faut en faire. Donnez-moi de vos nouvelles.

« Je suis votre serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Cette brièveté sévère annonce la gravité du péril et l'énergie de l'homme. Le 2 septembre 1650, vers quatre heures, il voit les troupes de Lesley se mouvoir peu à peu et s'échelonner en descendant vers le fond de la ravine qui sépare le promontoire de Lammermoor. Il comprend qu'il s'agit pour lui, ou d'être anéanti avec son armée, ou de vaincre; empruntant d'avance à Napoléon sa manœuvre favorite, il se porte, avec presque toutes ses forces, sur un seul point, sur l'aile droite de Lesley qu'il enfonce après trois quarts d'heure de combat et un grand carnage.

Trois mille hommes tombent sur la place; étonné lui-même de sa victoire :

« Ils fuient! je jure qu'ils fuient! » s'écrie Cromwell.

« — Halte! dit-il alors; chantons le psaume cent dix-sept! »

Et pendant que le soleil levant jetait son premier rayon sur la mer, pendant que la cavalerie puritaine accourait de toutes parts, au bruit du clairon qui l'appelait autour du chef, le puritain armé chantait ces vieux vers calvinistes, dont le mètre est aussi suranné que le langage, et que douze mille hommes répétaient en chœur :

Oui! pour nous, toujours le Seigneur
Fut bon dans sa magnificence;
Les ennemis de sa grandeur
Disparaissent en sa présence.

Nations, louez le Seigneur!
Que toujours ceux qui le haïssent,
Comme aujourd'hui, pleins de terreur,
Devant son nom s'évanouissent!

On fit mille prisonniers, et Cromwell, après avoir écrit son rapport, qui n'a pas moins de vingt pages, se hâta de dire à sa ménagère, Élisabeth Cromwell, qu'il était encore vivant :

Pour ma femme chérie, Élisabeth Cromwell, cette lettre.

« Dunbar, 4 septembre 1650.

« MA TRÈS-CHÈRE,

« Je n'ai pas le loisir d'écrire beaucoup, mais je serais tenté de te gronder de ce que, dans plusieurs de tes lettres, tu m'écris que je ne devrais pas oublier toi et tes petits enfants. Véritablement, si je ne vous aime pas trop, je crois que je ne pèche pas beaucoup par l'autre extrême. Tu es pour moi la plus chère des créatures; que cela suffise.

« Le Seigneur nous a montré une miséricorde extrême : — qui peut savoir combien elle est grande! Ma faible foi a été soutenue. J'ai été merveilleusement supporté dans mon homme intérieur, quoique, je t'assure, je devienne vieux, et je sens que les infirmités de l'âge s'emparent de moi rapidement. Plût à Dieu que mes corruptions diminuassent aussi vite! Prie pour moi à ce dernier sujet. Henry Vane et Gilbert Pickering te donneront les détails de nos succès récents. Mes amitiés à tous nos chers amis. Je suis toujours à toi.

« OLIVIER CROMWELL. »

Mayor, beau-père de Richard Cromwell, et que

le puritain aimait fort, reçut aussi la lettre que voici :

Pour mon bon frère, Richard Mayor, écuyer, à Hursley, cette lettre.

« Dunbar, 4 septembre 1650.

« Cher frère,

« Ayant une occasion aussi belle que celle de redire la grande miséricorde que le Seigneur a daigné répandre sur nous en Écosse, je n'ai pas voulu négliger de vous en faire part, tout surchargé d'affaires que je suis.

« Mercredi, nous avons combattu les armées écossaises. D'après tous les calculs, elles montaient à plus de vingt mille hommes ; nous en avions à peine onze mille, et il y avait beaucoup de malades dans notre armée. Après avoir longtemps invoqué Dieu, nous combattîmes plus d'une heure. Nous avons tué à l'ennemi, d'après ce que l'on croit généralement, trois mille hommes ; nous avons fait près de dix mille prisonniers, pris toute leur artillerie, environ trente canons grands et petits, outre les boulets, les mèches et la poudre, des officiers supérieurs, environ deux cents drapeaux et plus de dix mille armes. Nous n'avons pas perdu trente hommes. C'est l'œuvre de Dieu, et elle est merveilleuse à nos yeux. Mon bon monsieur, reportez-en toute la gloire à Dieu ; animez tous

les vôtres et tous ceux qui vous entourent. Priez pour votre affectionné frère,

« Olivier Cromwell.

« Je vous prie de présenter mes amitiés à ma chère sœur et à toute votre famille. Dites, je vous prie, à Dorothée que je ne l'oublie pas, non plus que son petit. Elle m'écrit avec beaucoup trop de cérémonie et de compliments; j'attends d'elle une lettre tout unie. Elle est trop décente pour me dire si elle est enceinte ou non. Je demande à Dieu de répandre sa bénédiction sur elle et sur son mari. Le Seigneur rend féconds tous ceux-là qui sont bons. Ils ont le loisir d'écrire souvent, mais vraiment ils sont paresseux l'un et l'autre, et ils méritent d'être grondés. »

On voit que ce jour-là il écrivit beaucoup. Son gendre, Ireton le régicide, reçut la lettre suivante datée aussi du 4 septembre.

Au lieutenant général Ireton, vice-lieutenant d'Irlande, ceci.

« Dunbar, 4 septembre 1650.

« Monsieur,

« Quoique vous m'écriviez rarement, je sais que vous ne m'oubliez pas. Croyez la même chose de moi;

car je prie souvent pour vous au pied du trône de la Grâce. — J'ai été informé de la protection que le Seigneur vous a accordée en vous faisant réduire Waterford, Duncannon et Catherlogh. Son nom soit loué.

« Nous avons été employés à un service le plus rempli d'épreuves auxquelles de pauvres créatures humaines aient jamais été soumises. Nous avons manifesté beaucoup d'amour chrétien ; sachant que nous avions affaire à beaucoup d'hommes pieux, et qui prétendaient être — « stupéfaits de notre invasion, » — véritablement nos cœurs saignaient à chaque instant ; le Seigneur nous a inspiré de douces paroles et nous les a fait penser avec sincérité. Ils les ont repoussées à diverses reprises ; et chaque fois nous les avons supplié de croire que nous les aimions comme nos propres âmes : ils nous ont souvent rendu le mal pour le bien. Nous leur avons demandé des garanties contre les entreprises de Charles Stuart sur l'Angleterre ; ils n'ont pas voulu écouter une de nos paroles et n'ont pas répondu un mot. Nous en avons souvent appelé à Dieu ; ils en ont appelé à lui également. Nous avons été trois ou quatre fois sur le point d'en venir aux mains, mais ils avaient de meilleures positions que nous. Une terrible dyssenterie a attaqué notre armée et l'a beaucoup réduite, — de quatorze mille à onze mille ; trois mille cinq cents chevaux et sept mille

cinq cents fantassins. L'ennemi avait seize mille hommes d'infanterie, et six mille cavaliers.

« L'ennemi poursuivit son avantage. Nous étions réduits à l'extrémité; le 3 septembre à six heures du matin nous l'avons attaqué. — Après une affaire chaude qui a duré à peu près une heure nous avons mis toute son armée en déroute; nous lui avons tué environ trois mille hommes, et le maréchal m'informe que nous avons fait dix mille prisonniers et pris toute l'artillerie, composée d'environ trente pièces tant grosses que légères; une grande quantité de poudre, de mèches et de boulets; près de deux cents drapeaux et étendards. Je suis persuadé que près de quinze mille armes sont restées sur le champ de bataille. Et je crois que nous n'avons pas perdu plus de trente hommes, quoique beaucoup des nôtres soient blessés. Avant la bataille nous étions dans une piteuse condition; l'ennemi nous prodiguait les insultes et les menaces, mais le Seigneur nous a soutenus par une confiance en lui, au-dessus de celle que nous avons éprouvée habituellement.

« Sachant que le récit de cette grande œuvre du Seigneur excitera vos âmes à chanter sa louange et à vous réjouir; ignorant si votre condition n'a pas besoin du bonheur de vos frères pour rafraîchir vos cœurs; et sachant que la nouvelle de vos succès est venue au secours de notre foi dans notre détresse et

nous a également portés à louer Dieu, — j'ai pensé qu'il était convenable (quoique pressé de nombreuses occupations) de vous informer de l'inexprimable bonté du Seigneur qui s'est ainsi montrée, pour la gloire de son grand nom et pour la consolation de ses saints.

« Que le Seigneur vous bénisse ainsi que nous, pour que nous lui rendions grâces, maintenant et toute notre vie. Saluez tous nos chers amis qui sont auprès de vous comme si je les nommais. Je n'ai rien à ajouter; — mais je suis toujours,

« Votre père affectionné et ami véritable,

« OLIVIER CROMWELL. »

Ce n'est pas assez de toute cette correspondance du 4 septembre; il écrit encore au douteur, à l'argumentateur, à son cher lord Wharton; il se souvient de l'avoir un peu malmené à son retour à Londres, d'avoir repoussé par des coups de boutoir un peu durs les doutes, les incertitudes, les mélancoliques scrupules de cette âme tendre : il prend la plume pour s'excuser de ses duretés anciennes; et sans doute il espère aussi ramener à sa foi complète et aveugle tout le groupe des Hammond et des Lawrence, ceux que le fanatisme épouvante et qui reculent devant la violence du mouvement.

Au très-honorable lord Wharton, cette lettre.

« Dunbar, 4 septembre 1650.

« MON CHER LORD,

« Oui, n'en doutez pas, mon pauvre être vous aime ! Au nom du ciel, gardez-vous de la manie d'argumenter ! — J'ai manqué d'égards la dernière fois que je vous ai parlé dans le parc de Saint-James. Je vous ai parlé durement en vous disant mes opinions ; je parlais d'après les sentiments que j'avais formés de vous, — et ils étaient : que vous, — faut-il nommer les autres ? — Henri Lawrence, Robert Hammond, etc., vous vous étiez égarés dans un labyrinthe d'arguties.

« Je crois que vous cherchiez la vérité ; que vous aviez mis vos propres sincérités à l'épreuve, et que vous étiez tombés dans le doute. C'était fort bien. Mais la sincérité même, si elle n'est pas *purement* une inspiration de Dieu peut tomber, et même tombe ordinairement dans l'erreur. Que le Seigneur vous persuade, vous et tous mes chers amis.

« Je sais, non par le succès de notre cause, mais par un argument meilleur que *le succès,* que les conclusions auxquelles vous êtes arrivés au sujet des dernières transactions sont des erreurs de votre part. Ne vous engagez pas trop loin sur la foi de vos propres jugements ; résistez à cette tentation, fuyez ce

piége ; appuyez-vous encore moins sur le succès ; — qui se fie au succès peut être accusé de vues basses et intéressées. Je voudrais en mon cœur écrire les mêmes choses à Norton, à Montague et aux autres; je vous prie de leur lire ou de leur communiquer ces lignes extravagantes. Quelquefois mon extravagance, guidée par mon amitié et dépassant ma raison, a fait du bien. Je vous en prie, reconnaissez-moi pour sincère, — de peur qu'il ne s'élève un préjugé contre les bénéfices que vous pourriez obtenir plus tard.

« Combien le Seigneur s'est montré gracieux dans cette grande affaire! Seigneur, ne cache pas tes miséricordes à nos yeux! —

« Mes hommages à milady. Je suis

« Votre humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Le même jour, le 4 septembre, après avoir écrit sept lettres et un rapport, en tout trente et une pages, Cromwell écrit encore la proclamation suivante, dictée par un sentiment d'humanité et une prévoyance politique :

Proclamation.

« Comme j'apprends que plusieurs officiers et soldats

de l'armée ennemie sont encore sur le champ de bataille n'ayant pu marcher et le quitter en raison de leurs blessures.

« Ceci est pour informer les habitants de ce pays, qu'il leur est donné, et qu'ils ont par les présentes, l'autorisation et l'entière liberté de se porter audit lieu avec leurs charrettes ou de toute autre manière possible, d'enlever et transporter lesdits soldats en tous lieux qu'ils jugeront convenables, à la condition toutefois qu'ils ne toucheront point aux armes qui sont là et qu'ils n'en enlèveront aucune. Et tous les officiers et soldats se tiendront informés de ladite permission.

« Donné de ma main, à Dunbar, le 4 septembre 1650.

« A proclamer au son du tambour. »

CHAPITRE X.

Cromwell combat les théologiens et les métaphysiciens. — Conclusion de la seconde période de sa vie.

Cromwell marche sur Édimbourg pour achever sa conquête, et adresse aux ministres rebelles et au gouverneur la petite admonestation suivante :

Pour l'honorable M. le gouverneur du château d'Édimbourg, cette lettre.

« Édimbourg, 9 septembre 1650.

« MONSIEUR,

« La bonté que l'on a montrée à vos ministres a été sincère, pensant qu'elle pourrait être payée de retour ; mais je suis bien aise de dire aux gens de votre parti que, s'ils avaient toujours en vue le service de leur maître (comme ils l'appellent), ils ne se conduiraient pas ainsi. Ils auraient dû nous répondre autrement ; et certes, la conduite de notre parti (quoi qu'il leur plaise de dire sur les ministres du Christ en

Angleterre), ne les autorisait pas à nous persécuter.

« Les ministres en Angleterre sont protégés. Ils ont la liberté de prêcher l'Évangile, mais non pas sous ce prétexte de détruire le pouvoir civil, de se mettre au-dessus de lui et de l'avilir à leur gré. Nul n'a été persécuté en Angleterre ni en Irlande pour avoir prêché l'Évangile; aucun ministre n'a été molesté en Écosse depuis que l'armée y est entrée. La vérité sied bien à la bouche des ministres du Christ.

« Quand des ministres prétendent à une glorieuse réforme dont ils disent poser les bases en s'emparant du pouvoir, quand ils font des intrigues mondaines pour cela, comme leur dernière convention avec leur roi, et qu'ils espèrent réussir dans leurs projets par ce moyen; — qu'ils pensent bien que la Sion promise ne sera pas bâtie avec un mortier si impur!

« Quant à l'injuste invasion dont ils parlent, il fut un temps où une armée écossaise vint en Angleterre sans y être appelée par l'autorité suprême. Nous avons dit, dans nos proclamations, avec quels cœurs et pour quelle cause nous venions; — le Seigneur nous a entendus, bien que malgré vous; et notre appel aussi solennel que nul autre n'a pas été repoussé.

« Et bien qu'ils semblent se consoler, disant qu'ils sont des fils de Jacob, de qui, disent-ils, Dieu a détourné sa face momentanément, — néanmoins il n'est

pas étonnant, le Seigneur ayant levé la main contre leur famille et les hommes ne voulant pas voir sa main, il n'est pas étonnant, dis-je, — que le Seigneur détourne sa face de pareils hommes, leur jetant la honte à cause de leur haine de son peuple, comme il en est aujourd'hui. Quand ils mettront uniquement leur confiance dans l'épée de l'esprit qui est la parole de Dieu, — laquelle a la puissance d'abattre les forteresses et toutes les imaginations qui s'élèvent trop haut; laquelle seule est capable d'équarrir et d'ajuster les pierres pour la nouvelle Jérusalem; — alors et pas avant, sera bâtie Jérusalem, la cité du Seigneur, laquelle, par ce moyen et par d'autres, sera la louange de toute la terre, la Sion du Saint des saints d'Israël.

« Je n'ai rien à dire, si ce n'est que je suis, monsieur, votre très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

A la poudre à canon succèdent ainsi les négociations théologiques, et Cromwell s'établit à Édimbourg pour les suivre de près. Il n'oublie pas sa femme Élisabeth, qui lui adresse de temps à autre des lettres d'une orthographe plus qu'irrégulière, mais d'un excellent sens; elle lui dit, entre autres choses, qu'il n'écrit pas assez souvent au président Bradshaw. Cromwell lui répond cinq ou six lettres, celle-ci par exemple :

A ma femme chérie, Élisabeth Cromwell, au Poulailler, cette lettre.

« Édimbourg, 16 avril 1651.

« Ma très-chère,

« Je loue le Seigneur de ce que je suis augmenté en force dans mon homme extérieur; mais ce n'est pas assez pour moi, à moins que je n'aie un cœur pour mieux aimer et servir mon père céleste, et que je n'obtienne un plus grand rayon de la lumière de sa face, laquelle vaut mieux que la vie, et que je n'aie un plus grand pouvoir sur mes corruptions. — J'attends dans ces espérances, et je ne suis pas sans croire qu'elles seront gracieusement exaucées. Prie pour moi; vraiment je le fais tous les jours pour toi et pour toute la chère famille, et que Dieu tout-puissant répande sur vous ses bénédictions spirituelles.

« Fais penser la pauvre Betzy à la grande miséricorde du Seigneur. Oh! je la prie de chercher le Seigneur non-seulement quand elle a besoin de lui, mais de se tourner vers le Seigneur en action et en vérité, de ne pas s'éloigner de lui, et de se méfier de la faiblesse de son propre cœur et des tentations des vanités mondaines et des compagnies mondaines, ce à quoi je crains qu'elle ne soit trop portée. Je prie sou-

vent pour elle et pour lui[1]. Véritablement, ils me sont chers, bien chers, et je crains que Satan ne les trompe, — sachant combien nos cœurs sont faibles et combien l'adversaire est subtil, et comment la trahison de nos cœurs et la vanité du monde ouvrent la voie à ses tentations. Que le Seigneur leur donne la sincérité du cœur envers lui. Qu'ils le cherchent en sincérité, et ils le trouveront.

« Mon amour aux chers enfants; je prie Dieu de leur accorder sa grâce. Je les remercie de leurs lettres : qu'ils m'écrivent souvent.

« Méfiez-vous des visites de milord Herbert chez vous. S'il en fait, cela peut causer du scandale, comme si j'étais en marché avec lui. Vraiment, soyez prudente; — vous savez ce que je veux dire. Faites penser sir Henry Vane à l'affaire de mes biens. M. Lloyd connaît toutes mes intentions à cet égard.

« Si Richard Cromwell et sa femme sont auprès de vous, assurez-les de ma tendresse. Je prie pour eux; Dieu le permettant, je leur écrirai. Je les aime bien tendrement. En vérité, je ne puis pas écrire longtemps; je suis fatigué, et suis ton

« Olivier Cromwell. »

Ces affections domestiques semblent reposer l'âme

[1] Élisabeth Claypole et son mari.

violente du puritain et du guerrier, qui continue à serrer de près Charles II et ses partisans écossais, et qui n'en écrit pas moins à sa femme :

Pour ma femme chérie, Elisabeth Cromwell, au Poulailler, cette lettre.

« Édimbourg, 3 mai 1651.

« Ma bien-aimée,

« Je n'ai pu me décider à laisser partir ce courrier sans en profiter, quoique j'aie peu de chose à écrire ; mais en vérité j'aime à écrire à ma chérie qui est au fond de mon cœur. Je me réjouis d'apprendre que son âme prospère : que le Seigneur augmente de plus en plus ses faveurs envers toi ! Le grand bien que ton âme puisse désirer, c'est que le Seigneur jette sur toi la lumière de sa face, ce qui vaut mieux que la vie. Que le Seigneur bénisse tous tes bons conseils et ton bon exemple donné à ceux qui t'environnent; qu'il entende toutes tes prières et qu'il te soit toujours propice.

« Je suis bien aise d'apprendre que ton fils et ta fille sont auprès de toi. J'espère que tu trouveras quelque occasion de donner de bons conseils à lui. Présente mon respect à ma mère et mes amitiés à toute la famille. Prie toujours pour ton

« Olivier Cromwell. »

Soit politique ou sentiment religieux, l'un et l'autre selon nous, il reste humble et modeste, il rapporte tout à Dieu. N'est-il pas le simple ouvrier de la providence? Qu'il abandonne ce rôle, à la réalité duquel il a toujours cru, sa force tombe. Aussi écrit-il avec une humilité dont les causes sont évidentes les lettres suivantes au président du conseil.

Au lord président du conseil d'État, cette lettre.

« Édimbourg, 3 juin 1651.

« Milord,

« J'ai reçu la vôtre du 27, mais avec un ordre du parlement, me permettant de retourner en Angleterre pour changer d'air afin que par ce moyen je puisse mieux recouvrer la santé. Le tout m'est parvenu pendant que le docteur Wright et le docteur Bates, que vous m'avez envoyés, étaient auprès de moi.

« Je n'ai pas besoin de dire l'extrémité à laquelle ma dernière maladie a été poussée : elle a été si violente qu'en vérité ma nature était à peine capable d'en supporter le poids. Mais il a plu au Seigneur de me délivrer au delà de mon espérance et de me faire dire encore une fois : « Il m'a retiré du tombeau ! » — Milord, l'indulgence du parlement manifestée dans cet ordre est une très-haute faveur non méritée, de laquelle je dois conserver un souvenir reconnaissant; ce-

pendant je juge que ce serait trop de présomption de ma part d'en faire des remercîments formels. Je vous prie de me permettre d'oser exprimer mon humble gratitude au conseil, de m'avoir envoyé deux personnages si dignes, à une si grande distance, pour me visiter. J'ai reçu d'eux beaucoup d'encouragements et de bons avis pour le rétablissement de ma santé et de mes forces, lesquelles, par la bonté de Dieu, je sens maintenant croître au point, si c'est son bon vouloir, d'être encore en état de me rendre utile selon mes faibles moyens dans le poste où IL m'a placé.

« Je désirerais voir ici plus de stabilité dans vos affaires, que de dépendre au moindre degré d'une aussi frêle créature que moi. Véritablement elles n'en dépendent pas, — elles ne reconnaissent aucun instrument. Ceci est la cause de Dieu, et il faut qu'elle prospère. Oh ! que tous ceux qui y ont la main soient persuadés de cela, qu'ils ceignent les reins de leur âme et essayent en toute chose de marcher dignes du Seigneur ! Telle est la prière,

« Milord,

« De votre très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Un mois après, il lui expose ainsi sa situation en Écosse :

Au justement honorable le lord président du conseil d'État, cette lettre.

« Linlithgow, 26 juillet 1651.

« MILORD,

« Je ne puis rien ajouter au rapport que je vous ai fait dans ma dernière; seulement que nous avons maintenant dans le Fife environ treize ou quatorze mille hommes, tant cavaliers que fantassins. L'ennemi est à son vieux poste et se tient à Stirling et aux environs où nous ne pouvons en venir aux mains avec lui, à moins qu'il ne le veuille, sans courir des hasards trop manifestes, parce qu'il a pris une très-forte position où il a un grand avantage. Nous apprenons qu'il a reçu dernièrement de grandes provisions de farine et de grands renforts des troupes du Nord sous les ordres du marquis de Huntley. C'est encore notre affaire de nous adresser à Dieu pour qu'il nous enseigne comment il faut agir avec cet ennemi adroit, et j'espère qu'IL le fera.

« Nos forces de ce côté-ci de l'eau ne sont pas très-nombreuses; j'ai envoyé chercher celles du colonel Rich, et je les destine à former, avec celles du colonel Saunders, un corps sur la frontière — elles doivent être prêtes à se joindre à celles laissées de ce côté-ci du Frith, ou à se diriger pour la sûreté de l'Angleterre

selon que besoin sera; — elles sont très-peu utiles où elles sont placées, nous le savons bien.

« Vos soldats commencent à tomber malades, par suite du temps humide que nous avons eu depuis quelque temps. Il est par conséquent désirable que les recrues d'infanterie qui ont été ordonnées arrivent un peu plus tôt que l'époque ordinaire et surtout que le nombre déterminé par vous soit complet, ce en quoi il y a eu beaucoup de mécompte depuis quelque temps. Quant au mode à suivre pour les lever, il est rarement soumis à votre choix; si vous préférez nous envoyer des volontaires, nous serons très-contents que vous agissiez ainsi.

« Nos pelles sont réduites à un très-petit nombre; c'est pourquoi nous désirons que sur les cinq mille outils que nous avons demandés dernièrement, au moins trois mille soient des pelles; — elles s'usent très-vite dans nos ouvrages et sont d'une grande utilité. Nos armes de cavalerie, particulièrement nos casques, se réduisent à un très-petit nombre; nous désirons avoir mille cuirasses et quinze cents casques. Il ne nous reste en magasin que quatre cents paires de pistolets, deux cents selles, six cents piques, deux mille et trente mousquets dont trente à rouet. Voilà de quoi se composent nos munitions en ce moment; et, ne sachant pas ce que vous nous avez envoyé par la flotte qui doit venir, nous désirons que l'on pense

à nous à cet égard. — Le beurre et le fromage sont les articles les plus nécessaires, entre nos vivres.

« Il nous a fallu payer les soldats au moment de les faire entrer dans le Fifeshire, ce qui a beaucoup épuisé le trésor malgré le désir que nous avons de le ménager autant que nous le pouvons. Le moment étant venu d'agir, nous prions Votre Seigneurie d'avoir soin que de l'argent nous soit expédié avec toute la promptitude possible, ainsi que les autres objets ci-dessus mentionnés, vos affaires réclamant ces choses avec une grande rigueur.

« Le château d'Inchgarvie qui est sur la rivière, presque à égale distance entre le gué du nord et celui du sud, nommé vulgairement gué de la Reine, — s'est rendu à nous jeudi dernier. La garnison est sortie n'emportant que ses épées et ses bagages, et nous laissant seize canons et toutes ses autres armes et ses munitions. Je demeure,

« Milord,

« De votre seigneurie le très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

La bataille de Worcester met le dernier sceau à cette série de victoires chèrement achetées, et l'Écosse comme l'Irlande, est enfin réduite.

Enfin il se remet en route pour Londres et s'arrête à Stratford-sur-Avon, où Shakspeare est mort il y a

trente ans. Ce qui lui cause le plus de souci, c'est l'opinion et l'hostilité de ce groupe de métaphysiciens, de penseurs et d'esprits subtils, au milieu desquels se trouve son ami lord Wharton. Ils sont pour lui ce que les idéologues ont été pour Napoléon Bonaparte. Aussi prend-il encore la plume pour supplier Wharton de ne pas raffiner sur la religion et le gouvernement, et de se rattacher tout bonnement à son pouvoir.

Pour mon révéré lord Wharton, cette lettre.

« Stratford-sur-l'Avon, 27 août 1651.

« MILORD,

« Je sais que j'écris à mon ami. — Permettez-moi donc de m'exprimer hardiment.

« Je le dis du fond de mon cœur : Votre Seigneurie, Dick (Richard) Norton, Tom Westrow et Robert Hammond, sans en avoir l'intention, vous vous êtes aidés les uns les autres à trébucher dans la voie du Seigneur, et à force d'arguties vous désertez sa cause.

« Maintenant encore, vous avez l'occasion de vous associer à son peuple et à ses œuvres et de manifester votre désir et votre volonté de servir le Seigneur contre ses ennemis et ceux de son peuple. Si vous voulez être bénis parmi les élus de Sion, voir le bonheur de son peuple et vous réjouir entre ses héri-

tiers, — je vous y engage tous, par les entrailles de l'amour divin, faites voir que vous vous offrez volontairement pour son œuvre! Faire cela, c'est plus de gloire accordée par le Seigneur que le monde n'en peut donner et n'en possède. Je suis persuadé que l'œuvre n'a plus besoin de vous, — excepté comme votre Seigneur et Maître avait besoin de l'ânon quand il voulait montrer son humilité, sa douceur et sa condescendance; mais vous avez besoin de manifester votre soumission et de déclarer que vous appartenez au Seigneur et à son peuple!

« Si vous pouvez en finir avec les vieilles disputes, — je me réjouirai de vous voir aider les autres à le faire aussi. Ne dites pas qu'à présent seulement vous savez que c'est une *vieille* dispute; — comme si vous ne l'aviez pas su depuis le commencement!

« Je n'ai pas le loisir d'écrire, mais j'ai une pleine et entière affection pour vous et les vôtres, et pour ceux que je viens de nommer, — et c'est pour cela que je me suis exprimé avec franchise. Je vous remercie ainsi que la chère lady de toutes vos amitiés, — et la pauvre folle Mall. Je suis reconnaissant du fond du cœur, et je ne suis pas moins,

« De votre seigneurie,

« Le fidèle ami et très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell. »

Il revient à Londres, où tout se prosterne devant le dictateur.

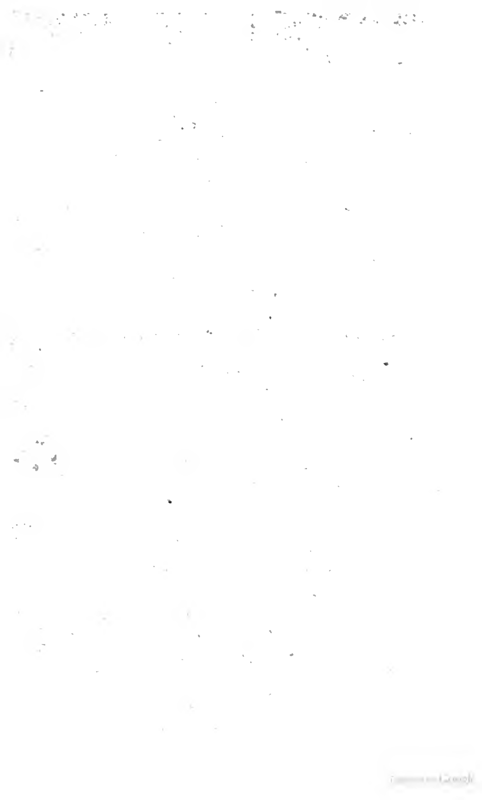
Quiconque l'a suivi pas à pas dans cette redoutable carrière, non-seulement ne s'étonne pas de le voir maître, mais doit admirer qu'il ne se soit pas déclaré plutôt souverain de la Grande-Bretagne. Grâce aux lettres et aux documents que nous avons recueillis et commentés, nous n'avons pas perdu un des mouvements de l'athlète puritain. Toutes ses paroles, son *verbe*, comme disent les mystiques, ont été soumis à notre analyse.

Le verbe, la pensée écrite ou parlée de l'homme supérieur le montre tout entier; c'est une partie intime, ou plutôt c'est le ressort véritable de son action.

LIVRE III

CROMWELL, CHEF DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE

(1650-1658.)



LIVRE III.

CROMWELL, CHEF DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE.

(1650-1658.)

CHAPITRE PREMIER.

Situation du parlement et de l'armée. — Lettres de Cromwell. — Il continue d'exercer son influence sur les universités.

Après la bataille de Worcester, le calvinisme vainqueur se divisait encore en deux fractions : les hommes de guerre puritains, Cromwell à leur tête ; les hommes de loi, ayant derrière eux les presbytériens et le parlement.

Le long parlement siégeait toujours. Le vainqueur de Dunbar, de Worcester, de Trédah, c'est-à-dire

l'âme puritaine de l'Angleterre, le calvinisme incarné, se trouvait donc en face d'une centaine de parlementaires, qui ne manquaient pas de bravoure, de sagacité ni de talent. Pendant que la destinée s'agitait sur le champ de bataille, ces parlementaires avaient administré avec vigueur, et l'opinion populaire avait pour eux du respect; c'étaient les premiers commis de l'État.

Cependant leurs qualités mêmes n'avaient rien de royal, de dominant et de souverain. Godwin le philosophe [1], et récemment M. Forster [2], les ont trop vantés. Nul d'entre eux ne s'élevait à la hauteur de Cromwell, — ni le pesant Bulstrode, armé d'arguties pédantesques, heureux de sa gravité magistrale et de sa robe de juge; — ni le vieux avocat Saint-John, « au nez crochu, à la phrase tortue, » fanatique sombre et avare dans sa vieillesse; — ni le métaphysicien Vane, constructeur de nuages, et portant dans la vie réelle cet amour des abstractions, cette active subtilité d'intelligence qui embarrasse la vie pratique au lieu de la servir; — ni le plus brillant et le plus puissant d'entre eux, Henri Marten, qui, plaisant à tous et même se faisant craindre, ne pouvait diriger personne ou se faire obéir, faute de di-

[1] *Histoire de la République d'Angleterre.*

[2]. *Hommes d'État de la République.*

gnité, d'aplomb et de sérieux. Il n'était pas sans analogie avec notre Camille Desmoulins; c'était, pour le dire en passant, un des plus curieux et des plus aimables personnages de cette grave et terrible époque. Poëte, homme de sens, de cœur et d'esprit vif, ce petit homme, que les contemporains nous représentent « toujours droit sur les reins et bien serré dans ses habits, » changeait par une saillie et un à-propos le cours des discussions parlementaires; le feu de ses bons mots a traversé deux siècles sans s'éteindre. Cet indomptable railleur avait toujours dans sa poche des chansons contre les royalistes et de belles odes en faveur de la république. Comment en faire un roi? Le sérieux lui manque.

Ce roi sera Cromwell. Il arrive du champ de bataille de Worcester le 16 septembre 1651, et trouve un parlement qui, depuis le mois d'avril 1649, devrait ne plus siéger, mais qui a pris un moyen excellent de continuer sa vie, celui de s'assembler tous les mercredis pour ne rien faire, ou, comme le dit Henri Marten, « pour considérer ce qu'il y aurait à faire. » Le peuple, qui n'appelle Cromwell que le *général*, a pour ce débris de parlement immobile une désignation moins polie, il le nomme le *croupion*. Afin d'arrêter les mauvais discours, et par l'instigation de Cromwell, l'assemblée décide qu'elle vivra trois ans de plus, et là, pendant trente et un mois, les élé-

ments confusément entassés du puritanisme, de la monarchie et de la démocratie, essayent de se débrouiller, mais en vain. Les hommes d'armes veulent une république avec Cromwell pour chef. Les hommes de loi accepteraient soit Cromwell, soit un fils du roi avec un gouvernement mixte. Cromwell tient plusieurs conférences, où l'on parle beaucoup et qui n'aboutissent à rien selon la coutume; il ne se déclare ni pour la république, ni contre elle, écartant seulement le nom des Stuarts, et réclamant comme nécessaire un pouvoir fort et centralisé.

En attendant, il place ses créatures et étend son influence; sûr de son autorité sur l'armée, il a soin de s'assurer le bon vouloir des universités qui déjà sont venues à lui, comme nous l'avons vu; c'est ce que prouvent la lettre et la proclamation que voici :

A mon bien bon ami le révérend docteur Greenwood, vice-chancelier de l'université d'Oxford.

« Cockpit, 12 avril 1652.

« MONSIEUR,

« Monsieur Thomas Goodwin m'a recommandé un nommé Zacharie Maine, demi-boursier du collége de la Madeleine, lequel demande la faveur d'une dispense pour deux ou trois inscriptions qui lui manquent pour obtenir son degré de bachelier. L'on m'assure qu'il est

d'une profonde piété, qu'il possède une haute intelligence et qu'il est disposé à subir toutes ses épreuves. Je désire, pour ces raisons, et autant que cela n'entraînera pas de trop graves inconvénients, que la faveur inaccoutumée d'être admis à ce degré lui soit accordée. Je n'ai pas l'intention d'établir un précédent; je serai au contraire très-sobre de pareilles recommandations.

« Je suis toujours, monsieur,

« Votre ami bien affectionné,

« OLIVIER CROMWELL. »

A tous officiers et soldats sous mon commandement, et autres, que ceci peut concerner.

« Par ces présentes, je vous ordonne et commande, à la vue d'icelles, de ne loger aucun officier ni soldat dans aucun des colléges, lieux de séances ou maisons appartenant à l'université de Cambridge; comme aussi de ne faire aucun tort ni violence à aucun des étudiants ou membres d'aucun des colléges ou maisons de ladite université. Vous répondrez de toute infraction au présent ordre à vos risques et périls.

« Donné de ma main et scellé de mon sceau, le 1er juillet 1652.

« OLIVIER CROMWELL. »

La même prudence lui dicte, au moment même où l'Angleterre est sous sa main, les plus modestes épîtres ; il ne veut pas manquer aux moindres civilités envers ses amis. On peut observer dans les deux lettres suivantes ce ton doux et humble, excellent pour calmer l'envie :

Pour mon honoré ami, Antoine Hungerford, écuyer, ceci :

« Cockpit, 10 décembre 1652.

« MONSIEUR,

« Ma cousine Dunch m'apprend qu'il y a eu de votre côté tant de désagrément, et du mien (au moins en apparence) tant d'impolitesse, que je n'en suis pas médiocrement affligé, et je ne me consolerai pas avant que la présente vous ait démontré mon innocence.

« Elle (*la cousine*) a bien voulu dire à ma femme le grand nombre de fois que vous êtes venu chez moi pour me voir, ainsi que vos *désappointements*. Vraiment, monsieur, si une seule fois j'avais su que vous étiez là, et si « je m'étais fait celer, » c'eût été un acte si fort au-dessous d'un gentilhomme et d'un honnête homme ; acte si plein d'ingratitude pour les politesses que j'ai reçues de vous, qu'elle m'eût rendu indigne de la société des hommes ! Croyez-

moi, monsieur, j'éprouve une grande honte qu'il puisse exister l'ombre de l'apparence que pareille chose soit arrivée; et rien ne peut me satisfaire si ce n'est la franchise de cette justification, et je vous l'offre avec sincérité. Quoique la Providence n'ait pas disposé les choses (en d'autres matières) à notre satisfaction mutuelle, cependant je vous suis obligé de la cordialité avec laquelle vous m'avez fait cette ouverture, et j'espère que, tant que je vivrai, je pourrai saisir toutes les occasions de prouver à vous et à votre famille que je suis

« Votre très-affectionné et très-humble serviteur,

« Olivier Cromwell.

« Ma femme et moi vous prions de présenter nos devoirs à votre femme et à votre famille. »

Celle-ci, adressée à son gendre Fleetwood, est mystique et tendre jusqu'à l'onction. Cromwell prêche l'amour; — Dieu qui est tout amour; — et la fusion complète de l'âme en Dieu. Pourquoi l'accuserions-nous d'hypocrisie? Ne pensait-il, ne s'exprimait-il pas de même quand il élevait ses bestiaux sur les bords de la triste rivière d'Ouse?

Pour le très-honorable lieutenant-général Fleetwood, commandant en chef des forces en Irlande, ces lettres.

« Cockpit, ... 1652.

« Mon cher Charles,

« Je vous remercie de votre lettre amicale. Quand vous êtes entré dans ma famille, mes espérances et mes désirs à votre sujet ressemblaient beaucoup à ceux que vous exprimez à mon égard. Cependant le Seigneur a disposé pour le présent les choses d'une manière différente; mon désir est de m'y soumettre; — et je ne suis pas sans espoir qu'il pourra convenir à son bon plaisir de nous accorder la consolation mutuelle de nos rapports de famille : il peut nous dédommager amplement de cette privation par sa présence, laquelle véritablement répare tous les maux et est le reconfort de tous les reconforts, le bonheur de tous les bonheurs.

« Embrassez votre chère femme de ma part. Recommandez-lui de bien se garder d'avoir le cœur servile. Un semblable cœur produit naturellement la Crainte, — l'antidote en est l'Amour. Le langage de la crainte est : « Si j'avais fait ceci, si j'avais évité cela, « combien cela aurait été heureux pour moi! » — Je sais que tel a été son vain raisonnement :... pauvre Biddy (Élisabeth)!

« L'amour raisonne d'autre façon : « Quel Christ j'ai, « quel père en lui et par lui ! Quel nom que celui de « mon père : *Miséricordieux, gracieux, endurant pa-* « *tiemment, plein de bonté et de vérité, pardonnant* « *l'iniquité, les transgressions et le péché !* Quelle nature « est mon père : Il est AMOUR, amour répandu avec lar- « gesse, immuable, infini ! Quelle alliance entre lui et « le Christ, — pour toute la descendance, pour chacun ; « par là il se charge de tout, et la pauvre âme de rien. La « nouvelle alliance est *grâce* pour l'âme et dans l'âme ; « dans cette alliance l'âme est un réceptacle passif : « *J'effacerai leurs péchés ; j'écrirai ma loi, etc. ; je la* « *mettrai dans leurs cœurs ; ils ne se sépareront jamais* « *de moi, etc. !* »

« Ainsi est sublime l'amour de Dieu ! Voici Christ mourant pour les hommes privés de force, pour les hommes lorsqu'ils sont dans le péché ! — Ne cherchons pas en nous-mêmes la source de nos consolations intérieures, — voyons ce que Dieu a fait, ce qu'il est pour nous en Jésus-Christ : — cela est la source de nos consolations ; là est la force, en nous la faiblesse. Les actes d'obéissance ne sont pas parfaits, et par conséquent ils ne produisent pas la grâce parfaite. La foi même, comme acte, ne la produit pas ; mais elle la produit en ce qu'elle nous transporte en Dieu, qui est dans la perfection notre repos et notre paix ; en Dieu nous sommes considérés

et reçus par le Père, — même comme le Christ lui-même. Voilà notre haute destination. Reposons-nous là-dessus et seulement là-dessus.

« Faites mes amitiés à Harry Cromwell : je prie pour lui, afin qu'il grandisse et qu'il fasse des progrès dans la connaissance et dans l'amour de Jésus-Christ. Rappelez-moi à tous les officiers. Véritablement, mes prières de tous les jours sont pour eux. Engagez-les à se tenir en garde contre l'amertume du cœur et contre toutes choses mal séantes pour l'Évangile. Que le Seigneur vous donne abondance de sagesse, de foi et de patience. Prenez garde aussi à votre disposition naturelle à céder aux suggestions d'autrui.

« Priez pour moi. Je vous confie au Seigneur et je suis toujours

« Votre tendre père,

« Olivier Cromwell.

« Le garçon et Betty sont en bonne santé. Montrez autant d'amitié que vous le pourrez au colonel Clayton, à mon neveu Grégoire et au frère de Claypole. »

CHAPITRE II.

Cromwell chasse le parlement. — Il s'occupe de sa province. — Parlement Barebone. — Lettres modestes et mystiques.

Cependant, les terribles matelots puritains balayent la mer, font respecter le pavillon et enivrent le peuple d'orgueil; les gens de loi et les commissaires de la république vendent les biens nationaux des royalistes réfractaires, et reçoivent les amendes exigées de tous les gentilshommes qui ont servi le roi Stuart.

On abuse de ce droit d'exaction; l'avidité s'en mêle, et, grâce à la chicane des hommes de loi, plus d'un honnête bourgeois est confondu avec les royalistes; on spécule sur la terreur publique; chacun des membres du *croupion* reçoit dans la matinée trente ou quarante solliciteurs. C'est alors que les chefs de l'armée, qui sont aussi les meneurs du puritanisme, adressent à Cromwell une pétition contre ce débris d'assemblée et demandent la régénération totale du gouvernement. Le ton de la prière et celui de la menace se mêlaient dans ce document étrange, qui

effraya les parlementaires. « La chose est dangereuse, dit Bulstrode à Cromwell; prenez-y garde, arrêtez cela. » Cromwell n'arrêta rien, tout au contraire. Cette force militaire, son appui et son instrument, allait détruire à son bénéfice les parleurs des communes. Il chargea leur président Lenthall de remercier les officiers; à propos de ce remercîment imposé à Lenthal, un humoriste anglais, qui ne manque jamais l'occasion d'une mauvaise bouffonnerie, s'arrête pour dire à ce pauvre président : « Votre discours, seigneur, a dû vous faire autant de plaisir que vous en éprouveriez en mangeant des chardons! »

L'assemblée sent qu'elle est en butte au mécontentement populaire, prévoit le sort qui lui est réservé, et, après avoir travaillé pendant des mois et des années avec une processionnelle lenteur à l'acte constitutif, elle s'éveille tout à coup et veut achever ce bill à l'instant même.

Elle désirerait satisfaire tout le monde; la chose est difficile. Presbytériens qui voudraient revenir au pouvoir, hommes de loi qui voudraient le garder, officiers puritains qui demandent avant tout le calvinisme pur et l'examen libre, ne s'accordent pas aisément; le bill qui leur plairait également est une chimère impossible. On ne convient que d'un fait et d'une clause agréables à tous les membres de l'assem-

blée, c'est que le *croupion* lui-même, transformé en comité électoral, décidera de la validité des élections, manière ingénieuse de se continuer et de se perpétuer. De nouvelles conférences se tiennent chez Cromwell, et là les officiers, devenus plus véhéments, jurent, à la barbe des membres des communes qui y assistent, que le *croupion* sera détruit. Le général se tait, il attend, sachant bien que les choses ne peuvent se décider qu'en sa faveur. Nous sommes au 20 avril 1653.

Le juge Bulstrode qui la veille est rentré chez lui « les larmes aux yeux, » vient chercher le matin Cromwell, qu'il trouve dans son salon, « en habit noir et en bas gris de filoselle, » attendant les parlementaires qui doivent avoir une nouvelle conférence avec les officiers. Ces membres ne viennent pas; ils ont résolu de passer tout seuls leur bill et de lui donner force de loi. Pendant qu'ils se dépêchent, espérant annuler par là Cromwell et ses officiers, Cromwell qui a peine à croire ce qu'on lui rapporte fait venir une compagnie de mousquetaires de son propre régiment, et s'écrie : « Ce n'est pas honnête; non, ce n'est pas de l'honnêteté la plus vulgaire; » et marche droit à la chambre. Elle ne se composait que de cinquante-trois personnes; on y débattait le bill qui allait passer quand Cromwell entra et se mit à sa place ordinaire. Cette scène décisive a été souvent racontée.

Après avoir écouté quelque temps le débat, il fit signe à Harrison, qui vint se placer près de lui. Pendant un quart d'heure, Cromwell garda le silence; mais quand la question suivante fut mise aux voix : « Le bill passera-t-il? » il fit signe à Harrison : — « Voici le moment, s'écria-t-il; il le faut, je le ferai. »

Puis il se leva, mit son chapeau sur la table, et parla d'abord et assez longtemps en faveur du parlement; puis, changeant de ton, il lui rappela ses fautes, ses dénis de justice, son égoïsme et toutes ses iniquités; il s'échauffa jusqu'à la colère et jusqu'à l'injure. Sir Peter Wentworth le rappelle à l'ordre. « Ce langage est étrange, dit Wentworth; — inaccoutumé dans les murs du parlement et de la part d'un homme qui avait notre confiance, que nous avons si hautement honoré, d'un homme....

« Allons! allons! s'écria le général de tous ses poumons, nous en avons assez, je vais finir tout cela, et faire taire les bavards; » et, s'avançant jusqu'au centre de la chambre, enfonçant son chapeau, frappant du pied le parquet :

« Vous ne devez pas siéger ici plus longtemps, vous allez céder la place à de meilleurs hommes; faites-les entrer! »

Sur l'ordre de Harrison, trente mousquetaires, terribles vétérans des guerres civiles, se rangent sur deux lignes et portent les armes. La fureur de Crom-

well éclate encore : « Vous vous appelez un parlement! leur dit-il; vous n'en êtes pas un; je le répète. vous n'êtes pas un parlement; vous avez parmi vous des ivrognes, » — et son regard tombe sur ce pauvre M. Chaloner. — « Vous avez des coureurs de filles, » — et il se tourne vers le petit Henri Marten, qui avait dans son tempérament un peu du faune et du poëte. — « Vous avez des corrompus, » — et il regarde Bulstrode; — « des gens scandaleux, qui font honte à l'Évangile! Et vous seriez un parlement du peuple de Dieu! Allez! partez! qu'on n'entende plus parler de vous! au nom de Dieu, allez! »

Tous les membres se sont levés, et le général, soulevant la masse d'argent qui repose sur la table, symbole sacré du pouvoir des communes :

« Que ferons-nous de ce joujou? Emportez-le! »

Il le donna à un mousquetaire. Puis, voyant que le président ou orateur Lenthall ne quitte pas son siége :

« Faites-le descendre, dit-il à Harrison.

— Je ne céderai qu'à la force !

— Eh bien ! reprend Harrison, je vais vous donner la main ! »

On sait le reste, et ce 18 brumaire a été décrit plusieurs fois avec une exactitude et une similitude de détails qui ne laisse aucun doute sur leur authenticité. On a dit que Cromwell y avait joué

la comédie. Je crois tout simplement qu'il était fort en colère de ce qu'on avait voulu le gagner de vitesse et le duper. Cette colère de Cromwell était grande, et je ne puis la croire exagérée ni factice; ce qui est certain, c'est que les sénateurs disparurent comme un rêve s'efface, qu'on n'entendit plus parler d'eux, que la nation ne prit nullement leur défense. « A leur départ, disait Cromwell en riant de son rire sérieux qui était redoutable, je n'entendis pas un chien aboyer! »

Il se calma dès que cette singulière bataille fut gagnée; le jour même, le 23 avril 1653, il s'occupait des intérêts locaux de ces *marécages* dont il avait été « seigneur » dans sa jeunesse, et il traçait de sa main la lettre suivante, que l'on a retrouvée manuscrite et autographe dans les archives de *Sergeant's Inn* à Londres. Il avait fait continuer, dans sa province, ces travaux de desséchement et cette construction de levées (*new Bedford level*) que les ingénieurs anglais achèvent aujourd'hui, et dont nous avons parlé; il était même entré de ses deniers dans une compagnie d'entrepreneurs (*adventurers*) chargés de ces travaux. Les propriétaires des terrains adjacents, se trouvant lésés par le mouvement des terres, avaient réclamé des indemnités et un arbitrage que le parlement avait promis et fait attendre; puis, fatiguées de ces délais, les populations s'étaient ameutées; elles

avaient détruit les tranchées, bouleversé les travaux et dispersé les travailleurs, ce que Cromwell ne voulut pas souffrir.

En sortant de la chambre des communes, dont il avait mis « la clef dans sa poche, » il écrivit donc

A M. Parker, agent de la compagnie des entrepreneurs pour le dessèchement des marécages.

« Whitehall, 23 avril 1653.

« MONSIEUR PARKER,

« J'apprends que quelques gens de désordre ont commis de graves dommages dans le comté de Cambridge, du côté de Swaftham et de Botsham, qu'ils ont renversé les travaux commencés par les entrepreneurs, et menacé les ouvriers qu'on emploie de ce côté-là. Je vous prie d'envoyer un de mes régiments avec un capitaine, qui emploiera tous les moyens pour faire rentrer la population dans l'ordre, et qui lui dira que personne ne doit susciter de trouble, que cela ne peut être souffert; mais que, si les entrepreneurs causent du tort à quelqu'un, plainte doit être portée, qu'alors on prendra les mesures que l'équité réclame, et que justice sera faite. Je reste

« Votre bon ami,

« OLIVIER CROMWELL. »

Aussitôt après, cent quarante lettres de convocation sont adressées aux notables puritains dont Cromwell et ses officiers se croient sûrs, et qui tous, à l'exception de deux seulement, répondent à son appel; personne ne réclame, tant est réelle l'analogie de ses vues et de celles qui sont le fond même du calvinisme bourgeois.

« On trouvait dans cette assemblée, dit Clarendon, des hommes estimés et des propriétaires. » — « Beaucoup d'entre eux, ajoute Bulstrode (un des membres du *croupion* qui vient de succomber), avaient du savoir et de la fortune. »

C'est parmi ces hommes que siégeait le tanneur *Barbone,* homme opulent, d'une piété sévère, dont le magasin était un des plus achalandés de Fleet-Street; les mauvais plaisants, défigurant son nom, le nommèrent *Barebone* (ossement sec), et donnèrent ce sobriquet au parlement dont il faisait partie. D'autres puritains, fort considérables dans leur temps, Ireton l'alderman, Jaffray d'Aberdeen, Swinton d'Édimbourg, le célèbre amiral Blake, le poëte biblique Rouse prévôt d'Éton et dont les vieux hymnes se chantent encore dans les solitudes d'Écosse, s'y trouvaient à côté d'Ashley Cooper, qui devint lord Shaftsbury, de Charles Howard, et du colonel Édouard Montague, qui, tous trois, firent souche; les descendants de ces républicains sont aujourd'hui pairs d'Angleterre.

Le parlement Barebone, comme l'histoire l'a nommé par mépris, s'assemble, et ne dure que cinq mois. Incapable de s'accorder, fatigué d'une situation inférieure que domine la volonté de Cromwell, ce parlement se détruit lui-même et demande un roi à grands cris.

Au milieu de ces mouvements et de cette grandeur, Cromwell ne manque pas de tristesse. La lettre suivante adressée à Fleetwood le témoigne assez :

Pour le très-honorable lieutenant général Fleetwood, commandant en chef des forces en Irlande, ces lettres.

« Cockpit, 22 août 1653.

« Mon cher Charles,

« Quoique je ne vous donne pas de mes nouvelles aussi souvent que je le voudrais, cependant je ne doute pas de vos prières à mon intention, afin que je marche en toutes choses comme il convient à l'Évangile.

« Véritablement, jamais autant qu'à présent je n'ai eu besoin de tous les secours de mes amis chrétiens! Je voudrais de tout mon cœur que mes services fussent acceptés des saints, si c'est la volonté du Seigneur; — mais il n'en est pas ainsi. Formant des jugements différents, et ceux de chaque opinion cherchant à faire

adopter la leur par-dessus tout, cet esprit de douceur envers eux tous qui est en moi est à peine accueilli par aucun d'eux. Je pense pouvoir le dire avec vérité, ma vie a été un sacrifice volontaire, et, je l'espère, — un sacrifice pour *tous.* Cependant il est loin de produire son effet; — lorsque les deux Hébreux furent blâmés, vous savez sur qui ils tournèrent leur déplaisir !

« Mais le Seigneur est sage; et j'ai la confiance qu'il rendra évident que je ne suis pas un ennemi. Oh! combien il est facile d'abuser de la clémence ! — Persuadez aux amis qui sont auprès de vous d'être très-modérés! Si le jour du Seigneur est aussi proche que le disent quelques-uns, combien notre modération doit éclater! Si chacun, au lieu de discuter, voulait appuyer son jugement par l'amour et par la douceur, la sagesse serait « justifiée par ses enfants. » Mais, hélas! ——

« Dans ma tristesse, je suis prêt à dire, « Oh! que « n'ai-je des ailes comme une tourterelle, alors, alors je « m'envolerais! » etc. [1] Mais, je le crains, c'est une condamnable impatience. Je bénis le Seigneur de ce que j'ai quelque chose qui m'attache à la vie, — quelques lueurs de sa présence et quelque chose de supérieur au jugement de l'homme. Excusez-moi de vous découvrir

[1] Psaume LV, v. 6, 7, 8.

ainsi mes entrailles; priez pour moi et priez mes amis de le faire aussi. Mon amour à votre chère femme, — en vérité je l'aime entièrement, d'instinct, et j'ai grandement raison; et ma bénédiction, si elle vaut quelque chose, à ton petit enfant.

« Sir Georges Ayscough ayant affaire à vous m'a demandé des lettres de recommandation auprès de vous. Véritablement il a rendu à l'État des services considérables; et je crains qu'il n'ait pas été traité avec les égards convenables. C'est pourquoi derechef je prie vous et les commissaires de le traiter avec des égards particuliers, et de le secourir de toutes manières autant que la justice et la raison le permettront.

« Rappelez à tous les officiers mon affection cordiale. Que le Seigneur vous bénisse — tous. C'est la prière de

« Votre bien tendre père,

« OLIVIER CROMWELL.

« *P. S.* Tout le monde ici vous aime et se porte bien, vos enfants et tous. »

A cinquante-quatre ans, le fermier puritain, « dont les cheveux châtains tirent sur le gris, » dit Maidstone, mais dont la vigueur n'est pas affaiblie, est installé solennellement comme lord Protecteur des trois royaumes.

Le premier homme de la nation, le *king, kœning, canning, knowing,* l'homme qui « peut et qui sait, » est enfin trouvé, et tout se tait, et tout se calme, et tout repose, excepté dans le fond de quelques tavernes obscures, où les débris du mysticisme anarchique se remuent avec une sourde fureur. Soixante ordonnances émanent l'une après l'autre de la chancellerie du Protecteur. Des traités de paix sont signés avec les puissances étrangères. La France et même l'Espagne envoient des ambassades. La Hollande, la Suède, le Danemark, le Portugal, reconnaissent Cromwell. Il quitte « le Poulailler de Henri VIII » et va loger à Whitehall, dans le palais des Stuarts. A cette époque il adresse à Richard Mayor, qui veut lui faire faire une acquisition avantageuse de propriétés, la lettre suivante :

Pour mon bon frère Richard Mayor, écuyer, à Hursley, dans le Hampshire, cette lettre.

« Whitehall, 4 mai 1654.

« Cher frère,

« J'ai reçu votre aimable lettre et je vous en remercie. S'il était convenable de poursuivre cette affaire, vous n'en auriez eu que la peine et non la dépense; ma terre d'Essex et quelque argent que j'ai entre les mains y auraient été employés.

« Mais, en vérité, j'ai peine à courir après les choses du monde, lorsque le Seigneur m'a comblé de tant de faveurs que je n'ai pas demandées, et je répugne à faire penser aux hommes que j'aspire à ces choses, ce qu'ils ne manqueront pas de croire pour peu que vous vous mêliez de l'affaire (et ils le sauront de manière ou d'autre); je répugne tant à cela que, réellement, je n'ose ni agir en cette chose ni m'en mêler. Je vous ai dit ma pensée toute nue. Ma tendre amitié à vous et à ma sœur; mes bénédictions et mon amitié à ma chère Dorothée et à son enfant, mon amitié à tous.

« Je suis votre affectionné,

« Olivier P. »

CHAPITRE III.

Cromwell Protecteur. — Premier parlement du protectorat. — Discours de Cromwell au parlement.

Cependant le puritanisme anglais, dont Cromwell tient le gouvernail, suit une route prospère. On procède à la première élection régulière qui ait eu lieu depuis quarante ans. Elle envoie au parlement quatre cents membres, dont trente Écossais, trente Irlandais; la majorité en est presbytérienne et constitutionnelle. Cromwell, après le serment prêté, vient ouvrir ce parlement.

« Vous êtes réunis, messieurs, dit-il aux communes, pour le plus grand objet dont l'Angleterre ait été témoin. Vous avez sur les épaules les intérêts de trois grandes nations et de tous les domaines qui dépendent d'elles. Oui vraiment, je crois pouvoir le dire sans exagération, vous avez sur les épaules l'intérêt du christianisme sur la face du globe... » Ces paroles servent de début à un discours

marqué d'un bout à l'autre du même caractère de sagacité, de simplicité et de force. Il réclame des députés la « conservation de l'Angleterre ; — » d'une part « la sainteté, » de l'autre la « discipline. » Il blâme du même coup et à la fois le presbytéranisme despotique qui imposerait aux consciences une loi uniforme et violente, et le mysticisme anarchique qui livrerait la société aux utopies des rêveurs. C'est en d'autres mots et sous d'autres formes la situation même des temps modernes, où l'ordre essaye de s'asseoir et de se compléter entre l'effervescence des volontés individuelles et l'abus de l'autorité centrale. « Il y avait, dit Cromwell, trop de sévérité et de dureté dans notre vieux système (l'uniformité presbytérienne); oui, trop de domination en matière de conscience, un esprit peu chrétien dans tous les temps, et qui ne convient nullement à celui-ci. Quoi! refuser la liberté de conscience à ceux qui l'ont achetée de leur sang, à ceux qui l'ont donnée, cette liberté civile et religieuse aux gens qui voudraient les tyranniser! » Le despotisme presbytérien et l'intolérance une fois écrasés, Cromwell se retourne vers les puritains extrêmes, les anarchistes bibliques, qu'il traite moins rudement, la plupart sont ses anciens amis : « Ceci est une erreur plus subtile et plus raffinée, et qui a déçu beaucoup de gens d'intégrité et de mérite, beaucoup de gens sincères... Ils ont des prétentions spiritualistes très-

hautes; ils espèrent le règne du Christ sur la terre. Ce règne n'arrivera que lorsque l'esprit saint aura subjugué, vaincu et effacé toute iniquité terrestre, lorsque l'éternelle et complète justice disposera du monde; alors nous approcherons de cette gloire, mais non auparavant!... Sous ce prétexte, un homme ou plusieurs hommes ont-ils le droit de dire qu'ils sont les seuls propres à faire des lois et à gouverner les nations? les seuls qui puissent régler la propriété et la liberté? Cela est insoutenable! Qu'ils nous apportent donc d'irréfragables preuves de leur mission, des manifestations claires de la volonté de Dieu! S'ils gardaient en eux-mêmes leurs idées et leurs théories (*notions*), on les laisserait tranquilles, elles ne pourraient nuire qu'à ceux dont l'esprit les a conçues. Mais que l'on en vienne à la pratique, et que l'on nous dise que la liberté et la propriété ne s'accordent point avec le règne du Christ, qu'il faut abolir la loi, la subvertir, peut-être la remplacer par la loi judaïque, au lieu de nos lois, à nous, lois que nous connaissons!... non, cela n'est point supportable! Quand de telles idées veulent régner, il est temps que le magistrat s'en mêle. Si de plus on met tout en œuvre pour bouleverser les choses, famille contre famille, mari contre femme, parents contre enfants; si l'on ne répète que ces mots : Révolutionnez, révolutionnez, révolutionnez (*overturn, overturn, overturn*),—oh! alors je dis

que l'ennemi public veille, et que le magistrat doit s'en mêler! »

Telle est en général l'éloquence publique de Cromwell, pleine de sens et de choses. Pour trouver de telles paroles obscures et équivoques, il faut certes avoir grande envie de ne pas comprendre.

Quand ce discours fut achevé, dit un vieux journal, « les membres du parlement firent *hum*[1] et témoignèrent leur contentement et leur satisfaction par des expressions singulières. » Cette satisfaction mutuelle ne dura pas longtemps. A peine assemblé, le parlement se mit à délibérer ardemment, « de huit heures du matin à huit heures du soir, dit Guibon Goddard, et tous les jours, pour savoir s'il avait raison de siéger, » si le gouvernement appartenait à un seul homme ou à plusieurs, et dans quelles proportions; ce qui ruinait la base même du protectorat et déplaisait assurément à celui dont on ébranlait ainsi le pouvoir.

Huit jours après l'ouverture de la chambre, « je voulus, dit un membre (ce même Goddard, qui a laissé des notes intéressantes), me rendre à Westminster, et je trouvai la porte des communes fermée, des sentinelles devant. — On ne passe pas, me dit-on; si vous êtes membre, vous pouvez vous rendre à la chambre peinte, où le Protecteur va se trouver. — J'y allai.

[1] *Parliamentary history*, XX, 318, 33

Entre neuf et dix heures, il arriva avec son escorte d'officiers, de hallebardes et de gardes du corps, s'assit couvert sous le dais, et parla une heure et demie. »

Les discours publics tenus par Cromwell bien étudiés, montrent le fermier puritain, chef politique de l'Angleterre, sous une face entièrement nouvelle. Ces discours improvisés, que Cromwell n'a jamais corrigés ni revus, ont été publiés sans ponctuation, sans exactitude, mêlés d'interpolations et des commentaires ridicules dont les *reporters* avaient orné l'original; enfin complétement défigurés. En consultant les registres des communes, les pamphlets de l'époque, les notes manuscrites de quelques membres des divers parlements du protectorat, on reconnaît, en définitive, que les circonlocutions ambiguës attribuées à Cromwell ne lui appartiennent nullement.

Ces discours fort simples ne portent aucune trace d'hypocrisie ou de charlatanisme. Il ne dissimule pas son origine; il n'est qu'un soldat et se regarde comme le soldat de Dieu. Une intime énergie, une clarté parfaite, le besoin ardent, quelquefois extrême de faire bien comprendre et de mettre en relief sa pensée, de fréquentes répétitions de mots, tels en sont les principaux caractères. Il a souvent peine à rendre ce qu'il médite; on assiste au travail confus d'un esprit qui se cherche, on sent que le métier d'orateur le gêne; plus l'idée qui le tourmente est

profonde, étrange ou élevée, plus les angoisses de cet enfantement se laissent sentir. C'est par une subtilité inadmissible que l'on accuse d'obscurité volontaire les embarras de diction et les périphrases de ce fermier mystique étonné de sa puissance. Un autre genre d'obscurité résulte de l'emploi fréquent des paroles bibliques qu'il emprunte surtout à David, Isaïe et Jérémie, et qui donnent aux discours de cet autre Mahomet une couleur orientale.

Ainsi, dans la grande salle de Whitehall, le dos à la fenêtre, ayant ses officiers généraux rangés à sa droite et à sa gauche, et devant lui la table au tapis vert entourée des notables puritains qu'il a convoqués, il énumère la série de miracles providentiels dont il a été l'instrument. Puis il entonne tout à coup, comme sur le champ de bataille de Dunbar, le psaume du triomphe : « Oui ! la victoire, s'écrie-t-il, est excessivement grande, et ce que Dieu accomplit est extrêmement haut. La fin de ce psaume frappe à mon cœur, et, j'en suis sûr, aux vôtres : — Dieu foudroie les montagnes comme les collines, et elles tombent... Dieu lui-même possède sa colline, élevée comme la colline de Bashan, et les chariots de Dieu sont vingt mille et les anges plus de mille, et Dieu demeurera sur cette colline pour toujours ! »

Il reprend ensuite avec sa familiarité d'homme populaire : « Je suis bien fâché de vous en avoir dit si

long dans une chambre si étroite, où il fait bien chaud! »

Ce qui n'empêche pas les paroles précédentes d'être fort éloquentes, y compris le verset de ce psaume qui « frappe au cœur de Cromwell et de ceux qui l'écoutent. » (*It closeth with my hearth.*)

Quand il veut expliquer son élévation et faire comprendre par quel enchaînement fatal et nécessaire il est parvenu au suprême pouvoir : « Je suis un homme, dit-il, qui de mon premier grade ai monté successivement (vous le savez; pour moi, certes, je m'en souviens), et me suis vu porté à des fonctions de confiance plus haute. D'abord capitaine de cavalerie, j'ai travaillé à faire de mon mieux, et Dieu m'a protégé comme il lui a plu. J'ai eu une idée fort simple et ingénue, — que des hommes très-grands et très-sages, même très-honnêtes, ont jugée commune et presque idiote, — l'idée de me faire aider par des instruments qui eussent les mêmes vues que moi. Je vais vous dire toute la vérité.

« Je possédais alors un ami, homme très-estimable, — une très-noble personne, — dont la mémoire, j'en suis sûr, est chère à tous, — M. John Hampden. Quand nous commençâmes cette entreprise, je vis que nos hommes étaient partout battus. Je le vis, et je demandai que l'on ajoutât quelques régiments à l'armée de milord Essex; je l'assurai que

je pourrais y faire entrer des hommes qui, selon moi, auraient en eux l'Esprit qu'il fallait pour avancer un peu l'œuvre. C'est très-vrai ce que je vous dis; Dieu sait si c'est vrai! — Vos soldats, lui dis-je, sont la plupart de vieux domestiques, des garçons d'auberge et de telles gens[1]; — et, quant à nos ennemis, ce sont fils de gentilshommes, cadets de famille, hommes de qualité. Croyez-vous que les courages de personnes de ce genre seront de force contre des cavaliers ayant honneur, bravoure et résolution? » — En vérité, je lui représentai cela selon ma conscience, et je repris: — Il faut que vos hommes aient un Esprit, — ne prenez pas en mal mes paroles, — un Esprit qui aille aussi loin que peuvent aller ces gentilshommes; sans quoi vous serez battus, toujours battus! — Réellement, je lui dis cela. C'était un homme prudent et honorable, et il me répondit que j'avais une bonne idée, mais qu'elle était impraticable. Je repris que je pourrais y contribuer tant soit peu, et je le fis. En vérité il faut bien que je le dise, — attribuez-le à qui vous voudrez, — je réussis à enrégimenter des hommes qui eurent la crainte de Dieu devant les yeux et de la conscience dans ce qu'ils faisaient; — et depuis ce jour jusqu'à présent ils ne furent jamais battus, mais toujours battants, dès qu'ils se mettaient de la partie! Et vraiment

[1] Voy. CROMWELL, HOMME DE GUERRE, liv. II, ch. II.

il y a là de quoi louer Dieu; — et cela peut vous apprendre à choisir ceux qui sont religieux et saints.

« Et il y en a tant, parmi ceux qui m'ont aidé alors, tant d'excellents, de paisibles, d'honnêtes, prêts à vivre sous un gouvernement réglé, à obéir aux magistrats et aux autorités, selon la loi de l'Évangile! De la sainteté hors de ce cercle! non, il n'y en a pas, je n'en connais pas! Sans l'esprit d'ordre et de discipline, que l'on dise ce que l'on voudra, il n'y a qu'esprit diabolique, démoniaque et qui vient des profondeurs de Satan! »

Ainsi s'explique, sur les événements de sa vie, Cromwell en face du parlement; rien n'est moins obscur que sa pensée et son langage. Il mérite d'être roi, selon lui, et il l'est devenu pour avoir donné une âme à l'armée protestante et créé l'*esprit* des troupes populaires. Il soutiendra jusqu'à la mort l'ordre et la discipline d'une part, la liberté calviniste de l'autre.

C'est à propos de cette obscurité prétendue des discours tenus par Cromwell et si laborieusement improvisés, que l'un des écrivains les plus fantasques de notre temps s'amuse à comparer les artificieux labeurs de la rhétorique avec ceux d'une conviction qui se dépêtre lentement au sein d'une diction inexpérimentée et incertaine; l'étrange commentateur s'écrie : « Art du discours! art du discours, fantôme rhétorique

à deux jambes ! blasphème scandaleux ! avortement de la nature ! va-t'en ! Cède la place à l'intelligibilité, à la véracité de ces paroles, à la splendeur du vrai et à l'héroïque profondeur de cet homme qui parle quand il a quelque chose à dire ! Et toi, singe de la mer morte, rhéteur, ne regarde pas de ton œil louche dans le saint des saints ! Tu ne saurais aller jusqu'au fond de cet abîme de grandeur qu'on nomme Cromwell ! » Quelque jugement que l'on porte sur ce dithyrambe bouffon, il reste prouvé que Cromwell, violent dans l'emploi de sa ruse hardie, était sincère quant à son but, et persuadé de la nécessité fatale de sa mission.

Le talent de l'orateur n'est pas la prétention de Cromwell; il sait ce qui lui manque, il avoue son embarras et son peu d'habileté dans ce genre. « Je n'ai pas étudié, dit-il au parlement, l'art de rhétorique ; je n'ai pas grande liaison avec les rhéteurs ni avec leur marchandise (*what they deal with*)... des *paroles !* — Vrai, messieurs, vrai, notre affaire ici est de parler *choses* (*speak things*). La dispensation de Dieu qui est sur nous le veut ainsi... La première chose dont j'ai à parler, c'est la *conservation* du pays... le droit d'être, le droit de nature... Il faut conserver le pays, conserver l'Angleterre ; comment la conserverons-nous ? comment existerons-nous ? C'est ce que je vais examiner. » Sous quelque phraséologie grossière ou mal enchaînée que de telles idées se cachent,

c'est de l'éloquence politique toute pure, l'éloquence des choses et des faits. Cromwell frappe toujours au but.

Ayant donc convoqué les communes, coupables selon lui d'ébranler sa nouvelle autorité en recherchant trop curieusement les causes de son pouvoir, il leur dit avec beaucoup de simplicité qu'on l'a « porté au trône, qu'on l'a prié de l'accepter, qu'il n'y a plus à reculer aujourd'hui ; » puisqu'on le lui a donné, il faut le lui rendre possible. Après une installation solennelle, un consentement général et un parti pris, il est trop tard pour discuter les bases d'un gouvernement accepté. Que ce parlement un peu pédantesque et qui remue imprudemment de telles questions y prenne bien garde ; la dissolution n'est pas loin. Pendant que « le gouvernement du Protecteur, comme dit le *Correspondant de Bruxelles* à cette époque[1], devient plus formidable et plus important qu'il n'a jamais été aux yeux de toutes les nations, » Cromwell, toujours maître de son armée et de ses saints, laissera-t-il vivre ce parlement qui ne concourt pas à augmenter la prépondérance de la nation, — un parlement qui s'amuse à bâtir des constitutions sur le papier, — qui brûle un ou deux hérétiques, chose assez inutile, et qui ne donne pas d'argent, chose

[1] *Correspondant de Bruxelles*. 1er décembre 1650.

nécessaire? Non. C'est ce qu'il leur dit d'une façon verte, brutale et très-peu oratoire :

« Je ne me suis point appelé à cette place. Je le répète, je ne me suis point appelé à cette place! De cela Dieu m'est témoin, — et j'ai beaucoup de témoins qui, je le crois, offriraient leur vie en portant témoignage de cela. Non, je ne me suis point appelé à cette place! et, si j'y suis, ce n'est pas moi seul qui porte témoignage pour moi-même ou pour mon office; c'est Dieu, c'est le peuple de ces nations qui portent témoignage pour mon office et pour moi. Dieu qui m'y a appelé, le peuple qui porte témoignage pour moi, — Dieu et le peuple — me l'ôteront, autrement je ne le quitterai pas! Je serais infidèle au dépôt que Dieu m'a confié et à l'intérêt du peuple si je le quittais.

« Que je ne me suis point appelé moi-même à cette place, voilà ma première assertion.

« Que je ne porte pas témoignage pour moi-même, mais que j'ai beaucoup de témoins, voilà ma seconde. Je vais prendre la liberté de vous parler au long de ces deux choses. — Pour rendre mes assertions plus claires et plus intelligibles, permettez-moi de remonter un peu en arrière.

« J'étais gentilhomme de naissance, ne vivant ni dans une grande splendeur ni dans l'obscurité. La nation me confia plusieurs emplois et m'appela à la ser-

vir dans le parlement et ailleurs. — Sans entrer dans d'autres détails, — je me suis efforcé de remplir, dans ces services, le devoir d'un honnête homme envers Dieu, envers son peuple et envers la chose publique (*commonwealth*). J'ai reçu à cette époque une approbation suffisante du peuple; j'ai conquis une certaine estime dans les cœurs des hommes, et j'en ai quelques preuves. Je ne veux pas raconter toutes les époques, les circonstances et les occasions qui, par la volonté de Dieu, m'ont permis d'être utile, ni la présence et les bénédictions de Dieu qui en ont porté témoignage.

« Ayant en quelques occasions, et avec l'aide de mes frères et compatriotes, mis une heureuse fin à vos guerres violentes et à vos débats opiniâtres, ayant combattu l'ennemi commun, j'espérais, dans la vie privée, recueillir avec mes frères les fruits et les compensations de nos fatigues et de nos dangers, à savoir, jouir de la paix et de la liberté et des priviléges d'un chrétien et d'un homme à peu près sur le pied d'égalité avec les autres, selon ce qu'il plairait à Dieu de me dispenser. Quand, dis-je, Dieu mit fin à nos guerres, ou du moins les amena à une issue qui faisait espérer d'en voir bientôt la fin, — après le combat de Worcester, — je me rendis à Londres pour rendre mes hommages et mes devoirs au parlement alors assemblé, espérant que tous les esprits seraient disposés à faire ce qui sem-

blait la volonté de Dieu, c'est-à-dire à donner la paix et le repos à son peuple et particulièrement à ceux qui avaient répandu le plus de leur sang dans l'exécution des affaires militaires. — Je fus trompé dans mon attente, l'issue ne fut pas telle. [*Murmures étouffés de Bradshaw et compagnie.*] Malgré tous les charlatanismes et les fausses représentations, l'issue ne fut pas telle, elle ne le fut pas.

« Je puis le dire dans la simplicité de mon âme, je n'aime pas, je n'aime pas, — je n'ai pas voulu le faire dans mon discours précédent, — je dis que je n'aime pas à fouiller les plaies, à découvrir la nudité! Le point auquel je veux en venir est ceci : j'espérais obtenir la permission, quant à moi, de me retirer dans la vie privée. Je demandai à être quitte de ma charge; je l'ai demandé et redemandé; que Dieu soit juge entre moi et tous les hommes si je mens en cette affaire. Il est connu de beaucoup que je ne mens pas quant aux faits; si je mens en mon cœur en cherchant à vous représenter ce qui n'y était pas, de cela que le Seigneur soit juge. Que les hommes sans charité, qui mesurent les autres d'après eux-mêmes, pensent comme ils voudront. Pour les faits, c'est vrai. Quant à la sincérité et à l'intégrité de mon cœur dans ce désir, j'en appelle au grand Arbitre! — Mais je ne pus obtenir ce que je demandais, ce après quoi mon âme soupirait; et la pure vérité est que beaucoup étaient

d'opinion que ma prière ne pouvait pas être accordée. »

Vous entendez Cromwell; maintenant qu'on l'a porté au pouvoir et qu'on l'a fait ce qu'il est, il ne quittera pas la place. Il exige que ceux qu'il a convoqués reconnaissent l'autorité qui les convoque, et il continue :

« Je suis fâché, je suis fâché, je suis mortellement fâché qu'il y ait sujet à dire cela, — mais il y a sujet, — et, si vous ne me donnez pas satisfaction dans les choses que l'on vous demande raisonnablement, moi, pour ma part, je ferai ce qui convient à mon devoir, et je demanderai conseil à Dieu. — Voici donc quelque chose (*montrant un parchemin écrit*) qui vous sera présenté, et qui, je l'espère, suffira, avec les qualifications que je vous ai dites.

« Faites connaître votre opinion à cet égard en donnant votre assentiment et en signant; cela vous assurera facilité et accès pour opérer, comme parlement, les choses qui tendent au bien du peuple. Ce parchemin, quand on vous l'aura montré et que vous l'aurez signé comme je l'ai dit, terminera la controverse; ce qui peut donner à ce parlement une marche heureuse et une bonne issue.

« J'avais pensé antérieurement qu'il ne serait ni déshonnête ni déshonorable, ni contre la vraie liberté, non, ni la liberté des parlements, si, quand un parlement était choisi, comme vous l'avez été, en vertu de

la puissance du gouvernement et conformément à ce gouvernement, on exigeait avant votre entrée dans la chambre que vous reconnaissiez votre élection et l'autorité qui vous envoie. Mes amis s'y sont refusés; mais dont je me suis d'abord abstenu par une honorable confiance en vous, vous m'y forcez à présent. Voyant que l'autorité qui vous a élus est peu respectée, qu'elle est méprisée, j'agis; — jusqu'à ce que vous ayez fait une semblable déclaration et qu'elle me soit manifestée, jusqu'à ce que vous ayez accepté votre mandat, J'AI DONNÉ L'ORDRE DE SUSPENDRE VOS ENTRÉES DANS LA CHAMBRE DU PARLEMENT. »

Cette chambre aurait dû vivre cinq mois, jusqu'au 3 février, et il est probable que le protecteur avait cette date fort présente à la mémoire lorsqu'il s'avisa de la dissoudre le 22 janvier, douze jours avant le temps légal, par un de ces violents artifices dont l'effet fut toujours certain, et qui tiennent tant de place dans sa vie de chef de parti. Cromwell arrive et reproche aux communes de lui rendre la constitution intenable et le gouvernement impossible. « J'avais, messieurs, dit-il, de très-consolantes espérances, que Dieu ferait une bénédiction de la convocation de ce parlement, et, le Seigneur m'en soit témoin ! je désirais pouvoir mener à ce but les affaires de la nation. Cette bénédiction vers laquelle nous avons gravi si péniblement, c'était vérité, justice, paix, —

et j'espérais tout améliorer. — J'ai été fait ce que je suis par votre désir; c'est vous qui, vous reportant à l'ancienne constitution, m'avez engagé à accepter la place de Protecteur. Pas un homme vivant ne peut dire que je l'aie cherchée! non, pas un homme, pas une femme qui foule aux pieds le sol anglais! Mais, quand je contemplais la triste condition à laquelle échappait notre nation sortant d'une guerre intestine pour jouir d'une paix de cinq ou six années, je croyais qu'elle s'estimerait heureuse. Vous vous êtes adressés à moi, vous m'avez demandé que je me chargeasse du gouvernement, fardeau trop lourd pour toute créature; cette pétition me venait de l'assemblée qui avait alors la capacité législative, et très-assurément je pensai que ceux qui avaient fait la charpente me la rendraient logeable et commode. Je puis le dire en présence de Dieu, devant qui nous sommes de pauvres fourmis rampantes, — j'aurais été heureux, moi, de vivre au coin de ma forêt, en gardant un troupeau de brebis!... »

Ainsi parle l'usurpateur. On croit entendre un passage de Shakspeare, moins l'idéal et la poésie. Dans tous ses discours comme dans ses lettres, l'âme de Cromwell est transparente; et si des nuages et des ténèbres y apparaissent, si l'on y voit des tristesses sombres et des obscurités pénibles, c'est précisément en cela qu'elle est naïve; elle se montre dans son état

réel et sans rien déguiser. D'ailleurs, le but et le fond de ce discours, c'est la nécessité :

« Si vous gouvernez, l'Angleterre est perdue; car vous ne gouvernez pas. Quant à moi, qui la gouverne bien et que vous avez fait Protecteur, je ne peux pas reculer; je resterai où je suis, et je vous chasse. » Il le dit sans périphrases, de la manière la plus rudement éloquente :

« Placé comme je suis dans ce poste, je ne puis le quitter. Avant que j'y consente, je veux qu'on me roule dans mon tombeau, et que l'on m'enterre avec infamie. »

Cet homme si résolu et si terrible est néanmoins toujours l'homme du peuple. Une pauvre femme, Margery Beacham, veuve d'un soldat puritain, n'a pas de peine à obtenir de lui la lettre caractéristique que voici :

A M. le secrétaire Thurloe.

« Whitehall, 28 juillet 1655.

« Vous recevez, aujourd'hui 28, de moi une pétition adressée par Margery Beacham, demandant l'admission de son fils dans l'école de Charterhouse; le mari de cette femme a été employé un jour à un service secret, et il l'a effectué à notre grand avantage et à celui de la chose publique.

« J'ai écrit au bas un simple renvoi aux commissaires; mais je veux beaucoup plus : je veux que cela soit fait sans qu'ils discutent ou pèsent l'affaire. Ainsi faites comprendre confidentiellement à ——, que je n'ai pas de hochet en clinquant[1] pour attirer les regards de la foule ou la faire tomber à genoux, mais — pour le faire court; — je sais rejeter les pétitions; et toutes les fois que je juge à propos, pour la forme, de *renvoyer* à un administrateur ou à une administration quelconque, j'attends que ce respect de ma part pour la coutume soit considéré comme un signe que mon plaisir et ma volonté sont — que la chose soit *faite.*

« Ton sincère ami,

« OLIVIER P. »

Ton sincère ami, comme dit Cromwell à Thurloe, n'a pas de « hochet, » mais il est roi, bien roi, *every inch a king,* selon ce mot de Shakspeare, « roi autant qu'on peut l'être; » aussi ne s'endort-il pas plus qu'un roi ne doit dormir.

Il pense à l'armée et à la victoire.

Au capitaine John Leverett, commandant les forts pris aux Français dernièrement.

« Le major Sedgwick nous a rendu compte de la capture qu'il a faite sur les Français de plusieurs forts,

[1] Le sceptre.

et il nous a informé qu'il vous en a confié le commandement et la défense en notre nom et en celui de la république.

« Nous n'avons aucun doute de votre fidélité et de votre activité pour remplir le devoir important qui vous est confié, néanmoins nous avons jugé nécessaire de vous faire connaître de quelle grande urgence il est que vous usiez de toute votre vigilance et de toute votre prudence, non-seulement pour défendre et conserver lesdits forts, mais aussi d'employer toutes voies et tous moyens que vous jugerez convenables afin que le retour de ces forts en notre pouvoir produise à nous et à cet État tout l'avantage possible. A mesure que nous recevrons vos rapports de l'état et de la condition de ces places, nous vous donnerons de temps en temps les instructions qui seront nécessaires.

« Donné à Whitehall, ce 3 avril 1655.

« Olivier P. »

CHAPITRE IV.

Gouvernement des majors généraux. — Les gens de loi. — L'Irlande. — Situation prospère.

Entre 1655 et 1656, il essaye le gouvernement des majors généraux, tous puritains, les maréchaux du puritanisme, entre lesquels il divise l'Angleterre; ces véritables gouverneurs militaires sont dévoués à Cromwell et à sa cause.

La machine nouvelle, celle qu'il institue, la monarchie pondérée et constitutionnelle n'a pas encore pu lui servir. Il pense que l'arbitraire vaudra mieux, et il en use; personne ne se plaint : on paye les taxes, l'ordre s'établit, les magistrats reprennent leur place aux assises; les journaux de Hollande annoncent avec aigreur que le commerce renaît à Londres.

Cet arbitraire porte d'ailleurs d'excellents fruits pour l'Angleterre qui sent sa prospérité s'accroître; Cromwell surveille l'Amérique, s'entend avec les protestants de l'Europe entière, protége les calvinistes

piémontais; enfin il attire à lui les cœurs et les intérêts de la bourgeoisie et du commerce par un seul acte, en abrégeant les délais de justice et diminuant les frais de procédure. Il y trouvait l'avantage d'une popularité très-grande, d'un bienfait réel pour les classes pauvres, et aussi celui de soumettre et de punir les avocats et les hommes de loi réfractaires contre lesquels son armée avait une très-vieille dent. Les avocats résistent; Bulstrode et Widdrington, savants jurisconsultes, répondent, avec une timidité artificieuse, qu'ils « n'osent » obéir à un mandat que le parlement n'a pas sanctionné. Le maître des rôles, Lenthall, ce Brutus que Harrison a fait descendre de son siége quand il présidait le parlement, s'écrie :

« Je n'y consentirai jamais; on me pendra plutôt à la porte de l'hôtel des Rôles! »

Il ne fut pas pendu, et garda sa place. Widdrington et Bulstrode abandonnèrent la leur en s'écriant : « Nous y perdons mille livres de rente. »

Cependant, ajoute le grave Bulstrode, qui raconte l'anecdote, « le Protecteur, qui était un bon homme, sentant qu'il nous avait fait tort, nous nomma commissaires du trésor par forme de dédommagement. »

Ainsi, à force d'adresse, de fermeté et de patience, Cromwell, chose extraordinaire, vint à bout de ce groupe criard et blessé, dont il mutilait les honoraires et qui se tut. D'ailleurs, ajoute Bulstrode,

« par de petites caresses qui ne signifient rien, il gagnait le cœur de beaucoup de monde, et il donna un dîner où il fut très-gai... » Par parenthèse, Bulstrode n'y fut pas invité. Ces caresses, quoi qu'il en dise, signifient beaucoup; cordialité pour ceux qui nous aiment, dureté envers qui résiste, la main ouverte à ceux qui sont utiles, bienveillance pour tous, fortune offerte aux généreux et aux fidèles : ce sont des marques royales, et la grande ambition se reconnnaît là.

Cromwell avait bien ces marques royales, et l'Europe entière les respectait en lui; ses hommes de mer, Blake, Penn et Goodson, toujours vainqueurs, donnaient la chasse aux Espagnols; l'ambassadeur extraordinaire de Suède venait le complimenter en cérémonie, au milieu de ses gardes du corps « en uniforme gris à revers de velours noir; » toutes les populations méridionales reculaient de terreur à son nom.

Déjà grandissait sous sa main la ligue du Nord protestant, celle que les Nassau avaient préparée, la marche du calvinisme germanique contre le Midi catholique. Mais le temps n'était pas venu, les événements n'étaient pas mûrs; il était réservé à Guillaume III d'organiser cette œuvre redoutable, dont Louis XIV a senti les premières atteintes et Napoléon les derniers coups.

Cependant l'Irlande remuait, et le fils de Cromwell, Henry, que son père y avait envoyé, avait à y com-

battre la révolte, l'anarchie et de trop justes rancunes. Le Protecteur lui écrivit :

Pour mon fils Henri Cromwell à Dublin, Irlande.

« Whitehall, 21 novembre 1655.

« Mon fils,

« J'ai lu votre lettre adressée à M. le secrétaire Thurloe, et j'y vois la conduite de quelques personnes qui sont auprès de vous, tant vis-à-vis de vous-même que dans les affaires publiques.

« Je suis persuadé qu'il peut y avoir quelques personnes qui ne sont pas très-satisfaites du présent état de choses, et qui saisissent volontiers les occasions de manifester leur mécontentement; mais cela ne devrait pas faire trop d'impression sur vous. Le temps et la patience peuvent les conduire à une meilleure disposition d'esprit, et les amener à reconnaître ce qui pour le présent semble leur être caché, particulièrement s'ils voient votre modération et votre amour, eux qui se trouvent dans des sentiments inverses à votre égard. Je vous engage sérieusement à vous appliquer à cela; faites tous les efforts qui sont en vous. Vous et moi, nous recueillerons le fruit de votre manière d'agir, quels qu'en soient l'issue et l'événement.

« Quant au secours que vous demandez, il y a longtemps que j'y pense, et je ne manquerai pas de vous

envoyer un nouveau renfort au conseil, aussitôt qu'il pourra se trouver des hommes qui conviendront à ce poste. Je pense aussi à vous envoyer une personne capable de commander le nord de l'Irlande, pays qui, je le crois, en a grand besoin; je crois comme vous que Trevor et le colonel Mervin sont des hommes très-dangereux, et qui pourraient devenir les chefs d'une nouvelle rébellion. C'est pourquoi je vous engage à changer le siége du conseil, afin qu'il soit à l'abri dans quelque localité sûre; plus loin ces hommes seront loin de leur propre localité, mieux cela vaudra.

« Je vous recommande au Seigneur et suis votre père affectionné,

« OLIVIER P. »

Patience, modération, fermeté, tolérance, et aussi vigilance et prévoyance, voilà ce que le Protecteur recommande à son fils; il prêche d'exemple.

Il amnistie tous ceux qu'il peut sauver sans péril pour lui-même et le pays. Un charmant poëte, que le capitaine Hayne lui amena, Cleveland, celui qui avait composé tant de vers satiriques contre les puritains et Cromwell lui-même, esprit brillant et ingénieux, le Tyrtée de son parti, lui dut la vie. Une petite édition de ses œuvres (la vingtième), que j'ai sous les yeux, a roulé sans doute dans la poche de quelque cavalier, du champ de bataille à la taverne,

entre Worcester et Edgehill. Ce pauvre poëte est « bien déchu » en 1655, « bien vieilli, mais toujours élégant; » il se cache à Norwich chez un gentilhomme auquel il « apprend la littérature pour trente louis par an, » seule pitance qui reste à cet ancien élève de Cambridge, avocat spirituel, plus royaliste que le roi et plus célèbre alors que Milton. A sa muse tantôt érotique et tantôt grossière on devait la chanson célèbre que les cavaliers avaient si souvent répétée dans leurs marches :

> En avant, chenapans bibliques !
> Gredins bénis, montrez du cœur !
> Anglais, cavaliers, catholiques
> Fuiront à votre seule odeur, etc., etc.

Le chef d'une fraction de ces « chenapans bénis, » le général presbytérien David Lesley, avait déjà fait Cleveland prisonnier à Newark, et, au lieu de lui décerner la couronne du martyre, il l'avait renvoyé avec ces mots : « Laissez aller ce pauvre diable débiter ailleurs ses chansons ! » Cromwell en fit autant et ne fut pas moins magnanime que Lesley.

Les anabaptistes, les papistes, les conspirateurs à surveiller; Blake, Montaigu et les amiraux à diriger; les protestants piémontais à protéger, n'empêchent pas le protecteur d'établir l'ordre dans ses finances personnelles, de vendre et d'acheter, de mettre ses

propriétés en état comme du temps où il demeurait à Saint-Yves. Il veut vendre le domaine de Newhall, et il écrit à son fils Richard comme à son héritier :

A mon fils Richard Cromwell, écuyer, à Hursley, cette lettre.

« Whitehall, 29 mai 1656.

« MON FILS,

« Vous savez qu'il y a toujours eu parmi nous désir de vendre Newhall, parce que depuis quatre ans il n'a rapporté que peu ou point de revenu, et je ne vous ai jamais entendu dire qu'il vous plût comme manoir.

« Il paraît que l'on peut trouver un acquéreur qui en donnera dix-huit mille livres sterling. On placera cet argent où vous voudrez, chez M. Wallop ou partout ailleurs, et l'argent sera mis entre les mains d'un fidéicommis chargé de le placer ainsi : ou je vous constituerai Burleigh, qui rapporte près de mille trois cents livres[1] par an, outre les bois. Waterhouse vous donnera tous les autres détails.

« Je suis votre père affectionné,

« OLIVIER P. »

[1] Au-dessus de cette somme est écrit : 1 260 livres.

Newhall ne fut pas vendu. La liste civile du Protecteur devint fort considérable, et en 1658 il put disposer en faveur de sa famille de douze domaines dont Richard, à la mort de son père, donna la liste et la cédule : — Dalby, 989 liv. st., 9 sh. 1 d. ; — Broughton, 533 liv. st., 8 sh. 8 d. ; — Cower, 479 liv. st. ; — Newhall, 1 200 liv. st. ; — Chepstall, 559 liv. st., 7 sh., 3 d. ; — Magore, 448 liv. st. ; — Tydenham, 3 121 liv. st., 9 sh., 6 d. ; — Woolaston, 664 liv. st., 16 sh., 6 d. ; — Chaulton, 500 liv. st., 8 d. ; — Burleigh, 4 236 liv. st., 12 sh., 8 d. ; — Okham, 326 liv. st., 14 sh., 11 d. ; — Egleton, 79 liv. st., 11 sh., 6 d.

Ce total considérable prouve que Cromwell, généreux envers la république servie par lui, sait qu'on n'est pas roi longtemps sans la force pécuniaire, et qu'il a su mettre à profit les dons de son parlement et les fruits de la guerre.

Les mauvais jours peuvent renaître en effet, les catholiques écrasés frémissent, menacent ; et l'Irlande remue encore.

A Henry Cromwell, major général de l'armée en Irlande.

« Whitehall, 20 août 1656.

« Mon fils Harry,

« Nous sommes informés de plusieurs côtés que le

vieil ennemi forme le dessein d'envahir l'Irlande et divers autres points de l'État (*commonwealth*), et que lui, ainsi que l'Espagne, correspondent activement avec quelques Irlandais influents, afin de faire éclater une rébellion soudaine dans ce pays.

« C'est pourquoi nous jugeons très-nécessaire que vous mettiez tous les soins possibles à disposer les forces de façon qu'elles soient en état de faire face à tout événement de ce genre qui pourrait arriver, et dans cette intention, que vous concentriez toutes les garnisons d'Irlande, et que vous teniez en campagne une armée d'expédition, divisée en deux ou trois corps placés dans les positions les plus convenables et les plus avantageuses au service, selon que l'occasion le requerra; ayant aussi le plus grand soin, sur toutes choses, de rompre et d'empêcher les desseins et les combinaisons de l'ennemi. — Et il faut particulièrement avoir l'œil sur le nord, où certainement les mécontents et les agitateurs s'efforcent de fomenter de nouveaux troubles. Je ne fais nul doute que vous communiquerez cette lettre au colonel Cooper, afin qu'il redouble de surveillance, d'activité, et pare à ce danger.

« Je suis votre père affectionné,

« Olivier Cromwell. »

Le même jour il adresse la dépêche suivante aux amiraux Blake et Montague :

Aux généraux Blake et Montague, en mer.

« Whitehall, 20 août 1656.

« Messieurs,

« Nous avons reçu vos lettres du 19 juin, que nous a apportées le capitaine Lloyd, arrivé le 11 juillet.

« Nous apprenons par ces lettres que les Espagnols restent dans leurs ports, ne préparent pas encore de flotte considérable pour prendre la mer, et que votre condition et la leur ne vous permettent pas d'aller les attaquer dans leurs rades. Et quant à une entreprise contre Gibraltar, nous voyons, par la lettre du général Montague au secrétaire d'État, que la chose n'est pas faisable sans un corps considérable de troupes de terre; qu'ainsi, tout considéré, rien n'exige maintenant la présence de toute la flotte dans ces mers....

« D'après cela nous pensons, avec vous, que dans cette saison une bonne escadre de frégates suffira au service qui peut se présenter. Nous avons donc décidé qu'environ vingt bâtiments que vous jugerez convenables à cet usage resteront dans ces mers, et que les autres seront renvoyés en Angleterre.... Et comme il faudra que nous avisions, avec l'un de vous, sur toute cette affaire, et comme vous ne pouvez pas

tous les deux être absents de la flotte qui garde la mer, — nous désirons que le général Blake en garde le commandement, et que le général Montague vienne avec l'escadre rentrante.

« Pour le service de l'escadre qui restera là, nous vous renvoyons aux instructions précédentes. Nous pensons que ce que l'ennemi aura le plus à cœur sera de continuer son commerce avec l'Amérique; s'il peut y réussir, il s'inquiétera peu de ce que l'on entreprendra du reste contre lui. Nous sommes informé qu'il prépare à Cadix des vaisseaux de guerre et autres pour les envoyer dans vos parages; — vous pouvez en avoir la certitude. Par conséquent, ce que vous devez surtout vous efforcer de faire, c'est d'entraver son commerce, en interceptant les flottes qu'il enverra de ce côté ou qui en viendront, — et de détruire, autant que possible, ses communications avec ce pays. Il sera très-utile d'empêcher les matériaux propres à la marine ou toute autre marchandise de contrebande d'entrer dans Cadix ou tout autre de ses ports : vous surveillerez cela, et gênerez autant que possible ses communications avec la Flandre.

« Outre ces choses et tout le mal que vous pourrez avoir les occasions de faire à l'ennemi, nous avons eu en vue, en gardant ladite flotte dans ces mers, de protéger le commerce de la république dans le détroit de Gibraltar et avec le Portugal. Nous pensons qu'il

faut organiser une protection active et puissante, — autrement avec un petit nombre de navires l'ennemi pourrait détruire entièrement ce commerce, et prendre tout ce qui irait ou viendrait d'un lieu à l'autre. . . . .

. . . .

« Quant à ce qui regarde les approvisionnements de vivres, et autres choses dont la flotte aura besoin, les commissaires de l'amirauté ont ordre de vous écrire en détail, et nous vous renvoyons à leurs dépêches. Nous vous assurons, ainsi que la flotte, que rien ne sera négligé ici dans toutes les occasions pour vous approvisionner et vous donner du courage.

« Votre ami affectionné,

« OLIVIER P. »

CHAPITRE V.

Installation d'un nouveau parlement. — Discours de Cromwell, et explications de sa conduite.

On vient à bout de l'Irlande, et un nouveau parlement s'assemble; Cromwell, qui n'a point peur des parlements et qui les brise sans peine, installe celui-là.

Son allocution à cette nouvelle assemblée n'a pas moins de cinquante pages, elle mériterait d'être transcrite tout entière, tant il y a de clarté et de force dans l'enchaînement logique des idées et des faits. « L'Espagne, le catholicisme sont vos ennemis nécessaires, éternels, dit-il. L'Allemagne, le Danemark, la Suisse, ont les mêmes intérêts que vous. Sans doute il y a des Anglais papistes; mais ce sont des Anglais espagnolisés; ils ne sont plus Anglais, ce sont vos ennemis. »

Comme dans le premier discours que nous avons traduit, des papistes il passe aux mystiques, aux quakers, aux utopistes, qu'il ménage un peu moins cette fois; sa forte ironie est digne d'être citée.

— « J'ai peine à vous parler de certaines idées purement séraphiques. Ce sont des imaginations bien pauvres et de bien peu de prix ! »

Et il continue, écrasant, broyant tout sur sa route, démontrant d'une manière irréfragable que le calvinisme du Nord veut un guide et que l'Angleterre doit être ce guide. Les idées de Crômwell, idées d'une très-haute et très-juste politique, se répandent comme un torrent dans son discours, sans ordre et sans grammaire, quelquefois avec embarras, mais avec éloquence.

Toutefois il épure ses communes, et ne laisse siéger au parlement que trois cents et quelques membres sur quatre cents qui ont été nommés. Cette élimination arbitraire et illégale n'excite pas le moindre murmure dans le peuple, qui voit trente-huit chariots, pleins de l'argent que Blake a pris aux Espagnols, suivre triomphalement la route de Portsmouth à Londres, parcourir les rues encore assez mal pavées de la capitale, et verser enfin leur prise dans les caveaux de la Tour. Les majors généraux, qui commençaient à exercer sur les royalistes des exactions insupportables, sont rappelés; le Protecteur est plus solide sur son trône qu'auparavant.

Deux ou trois assassinats ou tentatives d'assassinat ne l'ébranlent pas; tout au contraire. Aux yeux du bourgeois calviniste, et même du cavalier épouvanté,

le seul roi-modèle, le roi nécessaire c'est le Protecteur.

Le parlement soumis à l'illégal triage du maître devient enfin docile, aimable et prévenant.

Seulement, nous allons voir ces trois cents personnes, pour s'occuper de quelque chose, s'amuser pendant trois mois et demi à juger un quaker, un pauvre fou nommé Nayler, qui croit être une incarnation du Christ.

CHAPITRE VI.

Nayler et Fox. — Cromwell est obligé de réprimer les excès mystiques.

Au mois d'octobre 1655, huit personnes, hommes et femmes, le premier à cheval[1] et escorté de deux femmes à pied qui tiennent la bride, homme musculeux, « de cinquante ans, aux longs cheveux jaunâtres et plats qui descendent plus bas que ses joues, les lèvres serrées et minces, muet et sombre, le chapeau sur les yeux, » traversent processionnellement la ville de Bristol stupéfaite. Les cinq autres personnes, à pied et à cheval, chantent à pleine poitrine: « Hosannah! saint! saint! trois fois saint! seigneur Sabaoth! » — et ne répondent qu'en chantant aux questions qu'on leur adresse. Une pluie violente et la fange des chemins ne les arrêtent pas; ils chantent toujours « leurs mélodies nasales, » comme dit But-

[1] C'est à ce propos que Hume, l'historien et le philosophe sceptique, dit: « Apparemment il n'y avait pas un âne parmi les gens de Bristol: ce qui empêcha Nayler de ressembler tout à fait à Jésus-Christ. » Hume avait à se venger des habitants de cette ville, qui l'avaient maltraité dans sa jeunesse.

ler, jusqu'à ce que l'autorité suspende la marche triomphale des quakers, et les envoie à Londres, où le parlement doit les examiner et les juger.

Nayler sera-t-il pendu, rôti, mutilé, emprisonné, marqué ou bien fouetté?

Cent dix séances sont consacrées à ce grand débat, « qui prouve, dit assez malhonnêtement un royaliste, le puits et l'abîme sans fond de stupidité que le caractère anglais contient. » Ce pauvre Nayler est condamné à « monter sur un âne à rebours, la tête tournée du côté de la queue de l'animal, — à être marqué sur l'épaule, — à avoir la langue percée, — au pain et à l'eau, — et aux travaux forcés à perpétuité. »

Cromwell, mécontent sans doute de ce beau jugement, et trouvant dangereux que l'on châtie si durement les quakers alors même qu'ils sont fous, ne voulant pas non plus que la chambre s'arroge l'autorité judiciaire, envoie au président ou *speaker* Widdrington (personnage « bien emparlé, » dit le duc de Créqui dans une lettre), le message suivant :

A notre très-amé et féal sir Thomas Widdrington, speaker (*président*) *du parlement, pour communiquer au parlement.*

O. P.

« Très-amé et très-féal,

« Nous, de notre part, salut.

« Ayant remarqué un jugement rendu par vous (le parlement) contre un certain James Nayler : quoique nous détestions et abhorrions l'idée d'accorder ou faire accorder la moindre protection à des personnes qui ont de telles opinions et de telles pratiques, ou qui sont sous le poids des crimes généralement imputés à cette personne ; néanmoins, nous, à qui le présent gouvernement est confié dans l'intérêt du peuple de ces nations, ne sachant pas jusqu'où pourraient s'étendre les conséquences d'une procédure entreprise entièrement sans notre aveu, — nous désirons que la chambre nous fasse connaître d'après quels principes et quelles raisons elle a procédé.

« Donné à Whitehall, le 25 décembre 1656. »

Le pauvre parlement demanda très-humblement pardon et ne jugea plus de quakers.

Ce n'était point d'ailleurs une œuvre aisée, même pour Cromwell, de contenir, d'étouffer ou de répri-

mer les saillies mystiques du puritanisme, et de condamner au repos ou à la règle l'élément ardent, l'élément vital et constitutif de la nouvelle société britannique. Ce principe de l'examen individuel, qui avait renversé la hiérarchie papale, continuait de s'agiter et faisait éruption de mille manières extravagantes. Tout homme qui priait croyait posséder l'esprit saint, et ses actions, quelles qu'elles fussent, se trouvaient justifiées. Telle est l'origine du quakerisme, secte de paix bercée d'abord dans les persécutions et foulée aux pieds de tous. On vit un nommé John Davy, surnommé *Theauro John,* c'est-à-dire *Jean-Souffle-de-Dieu,* entrer dans la chambre des communes l'épée nue, frapper d'estoc et de taille, et s'écrier : — « Que faites-vous là? Dieu le défend! »

Un fou plus pacifique et plus doux, le cordonnier George Fox, se soumit aux inspirations secrètes de Dieu qui se manifesta d'une façon moins violente. Dieu lui ordonne de se faire une culotte de peau, et il la fait, — de s'en revêtir, et il obéit, — de s'en aller prêcher, une Bible sous le bras, l'inspiration divine et la nécessité de suivre aveuglément l'instinct, il cède à cette injonction suprême.

Indépendant de tout le genre humain, Fox quitte donc sa boutique, et descend lentement la jolie vallée de Bever ou Belvoir, « où l'éternel firmament, dit Fox, couvre et protége de pauvres toits de chaume,

et où le vent qui murmure agite à peine la colonne de fumée qui sort de ces toits. » Il entend du fond de ces chaumières, ou plutôt son âme entend des voix bien douces qui lui crient :

— « Sauvez nos âmes, sauvez-nous! »

Et il continue sa route, pour obéir à ces voix; il entre dans les cabanes, prêche la doctrine de l'impulsion divine, de l'esprit saint qu'on doit écouter, et fonde la nation des quakers. Ainsi se développe en face du spiritualisme catholique de Rome le spiritualisme calviniste, qui ne tarde pas à produire des monstres étranges.

C'est au protecteur Cromwell qu'il appartient de les écraser, bien qu'ils renaissent comme l'hydre de Lerne, et que ce travail d'Hercule ne soit pas sans danger : le calvinisme ne doit point frapper sa propre racine. Cromwell se montre assez clément. Le pal, le lacet et la hache, que ses communes voudraient employer contre les rebelles, lui semblent de surérogation; il ne tue guère et ne mutile pas; la prison et quelques amendes bénignes lui suffisent. Aussi Bunyan le troupier-chaudronnier calviniste, Fox, « qui a trouvé des âmes fort tendres dans la vallée de Bever, » continuent-ils en paix leurs croisades mystiques; on les admoneste, puis on les enferme de temps en temps dans une geôle; ils payent des amendes, et ils vont leur train.

Mais ce sont des symptômes menaçants; rien n'est plus dangereux pour une autorité que les révoltes qui émanent du principe même qui la constitue. Ici le calvinisme mystique, ennemi de Rome, se révolte contre l'autorité de Cromwell. Fox, malgré sa paisible humeur, fut arrêté dans le Leicestershire, mis en prison, traîné de geôle en geôle par les officiers subalternes de la police, et forcé de coucher souvent, ou dans une cave, ou à la belle étoile, « ce qui lui rendait très-utile (il en convient dans son journal) la culotte de peau qui l'escorta toute sa vie, et qu'il avait cousue d'après un ordre exprès de Dieu même. »

Au milieu de ces persécutions, il trouva moyen d'écrire au Protecteur et de lui demander un rendez-vous. Cromwell l'accorda. C'était le matin; on habillait le Protecteur, lorsque le quaker faisant son entrée :

« La paix soit dans cette maison ! » s'écria-t-il.

— Merci, George, répondit doucement Cromwell !

— Je viens t'exhorter, reprit George, à rester dans la crainte de Dieu ; ce qui pourra t'acquérir la sagesse de Dieu, chose si nécessaire à ceux qui gouvernent.

— Amen ! »

« Il m'écouta très-bien, continue Fox[1]; je lui parlai longuement et sans crainte de Dieu et de ses apôtres d'autrefois, de ses prêtres et de ses

[1] Fox's *Journal*, 1636, Leeds; I, 265.

ministres d'aujourd'hui, de la vie et de la mort, de l'univers sans limite, du rayon et de la lumière. Souvent le Protecteur m'interrompait pour me dire : *C'est très-bien, c'est vrai,* et il se comporta envers moi avec beaucoup de douceur et de modération. »

Comment Cromwell n'aurait-il pas de la sympathie pour George Fox, qui est exactement dans la même situation mentale où se trouvait le fermier de Saint-Yves en proie à ses vapeurs noires? Ces pensées mystiques rouvraient en lui les sources vives des émotions de sa jeunesse. « Son œil devint humide, et comme plusieurs personnes, de celles qui se disaient nobles et seigneurs, entraient dans la chambre, il me prit la main :

« *Reviens me voir,* me dit-il ; va, toi et moi, si nous « passions une heure ensemble, nous nous rapprocherions fort. Je ne te souhaite pas plus de mal « que je n'en veux à mon âme. »

— Prête donc l'oreille à Dieu, » lui dis-je en m'en allant.

« Le capitaine Drury me pria de rester et de dîner avec les gardes du corps d'Olivier. Je refusai, Dieu ne me le permettant pas. » C'était ainsi, avec cette douceur si politique et ce mélange de pitié, de sympathie et de respect, que Cromwell traitait les maladies et les excès du calvinisme.

CHAPITRE VII.

Relations secrètes, intrigues communes et correspondance du cardinal Mazarin et de Cromwell.

L'histoire des relations de Mazarin avec Cromwell est encore à faire, et ce serait une curieuse monographie que celle qui mettrait en présence le Sicilien qui gouverna la France et le fermier du Nottinghamshire, devenu roi d'Angleterre.

Un intérêt commun les rapprochait, la haine et la crainte de l'Espagne. Mazarin, catholique peu fervent, Cromwell roi du calvinisme, s'entendaient à merveille pour abaisser la puissance espagnole et arrêter l'essor de cette grande monarchie catholique, maîtresse de la moitié de l'Europe et du nouveau monde. Cromwell et Mazarin avaient donc des espions communs, des trames cachées, des desseins que leur coopération pouvait seule faire réussir; l'un et l'autre travaillaient à brouiller les deux Stuarts, Charles et Jacques, l'un dans son intérêt, l'autre dans l'intérêt de la France, et l'on jugera de leur accord par la correspondance suivante.

Elle remonte à l'époque où Cromwell venait de

constituer le parlement Barebone : Mazarin avait fait les avances auprès du chef calviniste. Voici la première réponse de Cromwell, écrite en français :

A Son Éminence monsieur le cardinal Mazarin.

« De Westminster, ce 9-19 juin 1653.

« MONSIEUR,

« J'ai été surpris de voir que Votre Éminence ait voulu penser à une personne si peu considérable que moi, vivant en quelque façon retiré du monde. Cet honneur a fait avec juste raison une si forte impression sur moi, que je me sens obligé de servir Votre Éminence en toutes occasions; et comme je m'estimerai heureux de les pouvoir rencontrer, j'espère que M. de Bourdeaux en facilitera les moyens à celui qui est

« Monsieur,

« De Votre Éminence,

« Le très-humble serviteur,

« OLIVIER CROMWELL. »

Ces relations continuèrent; en voici des traces assez intéressantes :

A Son Éminence monsieur le cardinal Mazarin.

« Whitehall, 26 janvier 1654.

« Monseigneur,

« Monsieur de Baas m'a remis la lettre que vous avez daigné m'écrire; il m'a aussi communiqué de vive voix les expressions de votre affection particulière et de vos bonnes dispositions envers moi; il m'a expliqué les affaires de la France comme elle est maintenant constituée. J'estime cela un grand honneur et je me tiens obligé, lorsque ce gentilhomme retourne auprès de vous, d'envoyer à Votre Éminence mes remercîments de cette faveur signalée; je saisirai toutes les occasions de prouver par des faits combien j'y suis sensible, et je serai toujours prêt à exprimer la haute estime que je fais de votre personne et de votre mérite, lorsque vos affaires et vos intérêts le réclameront de

« Votre ami très-affectionné pour vous servir,

« Olivier, P. »

Il paraît que Mazarin employait ce M. de Baas à deux usages : à séduire Cromwell et à comploter contre lui. On va voir que Mazarin avait affaire à très-forte partie :

A l'éminentissime cardinal Mazarin.

« Éminentissime cardinal,

« Dans notre lettre au roi nous avons détaillé les causes et les raisons pour lesquelles nous avons ordonné à monsieur de Baas de quitter le territoire de la république (*commonwealth*), et nous avons assuré Sa Majesté que nonobstant les machinations dudit sieur de Baas, à qui seul nous en imputons la faute, nous persistons toujours dans la détermination de cultiver et conserver avec la France paix et amitié fermes et sincères, et nous profitons avec plaisir de cette occasion pour renouveler nos assurances précédentes de nos bonnes dispositions envers vous et les intérêts qui vous touchent; toutes les fois que par la suite l'occasion s'en présentera, nous serons prêts à prouver ces dispositions d'une manière évidente et claire. Sur ce, nous prions la divine Providence d'avoir Votre Éminence en sa digne garde [1].

« Whitehall, 29 juin 1654.

« Olivier, P. »

[1] Voici le texte original de cette lettre latine, sans doute rédigée par Milton :

Eminentissimo cardinali Mazarino.

« Eminentissime Cardinalis,

« In litteris nostris ad Regem datis, causas et rationes recensui-

A côté de cette lettre habile, il faut placer une autre épître secrète dont l'authenticité est incontestable, et qui prouve le degré d'intimité que ces rapports avaient fini par atteindre, malgré les intrigues de de Baas : peut-être le renvoi de ce dernier n'était-il qu'une feinte publique, destinée à cacher les desseins réels et la liaison intime des deux diplomates.

A Son Éminence le cardinal Mazarin.

« Les obligations et les nombreuses marques d'affection que j'ai reçues de Votre Éminence m'engagent à y répondre d'une manière digne de votre mérite; mais dans les présentes conjonctures et dans l'état actuel de mes affaires, malgré la résolution que j'en ai formée en mon esprit, il est possible [1] (vous di-

« mus quare dominum de Baas ex hac republica jussimus abire, et
« Majestatem Suam certam fecimus, nos, non obstante hac dicti
« de Baas machinatione, cujus culpam ei solummodo imputamus,
« in eadem adhuc sententia perstare, firmam arctamque pacem et
« amicitiam cum Gallia colendi et paciscendi. Atque hac occasione
« gratum nobis est priora illa propensæ nostræ erga vos et res
« vestras voluntatis indicia et testimonia renovare; quam etiam,
« data subinde occasione, palam facere et luculenter demonstrare
« parati erimus. Interea Eminentiam Vestram divinæ benignitatis
« præsidio commendamus.

« Dat. ex Alba-Aula vicesimo nono junii an. 1654.

« OLIVIER P. »

[1] *I may not (shall I tell you, I cannot?)*

rai-je, il est nécessaire?) que je n'obéisse pas à votre appel en faveur de la tolérance (pour les catholiques).

« Je dis que je ne le puis pas, quant à la déclaration publique de mon sentiment sur ce point; cependant je crois que sous mon gouvernement Votre Éminence a moins à se plaindre, au sujet des catholiques, de violences faites aux consciences des hommes que sous le parlement, car j'ai eu compassion de quelques-uns, et ces quelques-uns sont nombreux; j'ai fait une différence. Véritablement (et je puis le dire avec joie en présence de Dieu, qui est témoin dans mon intérieur de la vérité de ce que j'affirme) j'ai fait une différence, et, selon les paroles de Jude, « j'en ai délivré plusieurs du feu, » — du feu dévorant de la persécution qui tyrannisait leurs consciences et par un emploi arbitraire du pouvoir usurpait leurs biens. En ceci, aussitôt que je pourrai me débarrasser des obstacles et des affaires dont le poids m'oppresse, c'est mon dessein d'aller plus avant et de remplir la promesse que j'ai faite à Votre Éminence à ce sujet.

« Et maintenant je viens faire mes rémerciments à Votre Éminence du choix judicieux de la personne à qui vous avez confié notre affaire la plus importante, affaire dans laquelle Votre Éminence est concernée, mais pas aussi sérieusement ni aussi profondément

que moi. Je dois confesser que j'avais quelques doutes du succès, jusqu'au moment où la Providence les a dissipés par les effets. Véritablement, et pour parler avec candeur, je n'étais pas sans quelques doutes, et je n'aurai pas honte de faire connaître à Votre Éminence les causes que j'avais de douter fortement. Je craignais que Berkley ne fût pas capable de conduire cette besogne et de la mener à bonne fin, et que le duc[1] ne se fût refroidi dans sa poursuite ou qu'il eût cédé à son frère. Je craignais aussi que les instructions que j'avais envoyées par 290[2] ne fussent pas exprimées d'une manière assez claire; quelques affaires que j'avais ici me privaient du loisir de prendre toutes les précautions que je prends en certaines circonstances. Si je ne me trompe sur le caractère du duc, d'après ce que m'en a communiqué Votre Éminence, le feu qui est allumé entre eux[3] n'aura pas besoin de soufflet pour l'animer et le faire continuer de brûler; mais j'enverrai par Lockhart à Votre Éminence mon opinion sur ce que je crois ultérieurement nécessaire à ce sujet.

« Et maintenant je me vanterai à Votre Éminence de mon entière tranquillité qui repose sur une confiance

[1] Le duc d'York, frère de Charles II.

[2] C'est un chiffre à la place du nom d'un homme; probablement la clef en est perdue.

[3] Les deux Stuart.

fondée dans le Seigneur, car je ne doute pas que, si l'on augmente cet éloignement[1] et que l'on entretienne ce désaccord, en choisissant avec précaution les personnes que l'on adjoindra à l'affaire, je ne doute pas que ce parti, déjà abandonné de Dieu quant à la dispensation extérieure des miséricordes et déjà odieux à ses compatriotes, ne s'avilisse finalement aux yeux du monde entier.

« Si j'ai occupé trop longtemps votre éminence par cette lettre, vous pouvez l'attribuer à la joie que j'éprouve de l'issue de cette affaire, et je conclurai en vous donnant l'assurance que je ne resterai jamais en arrière pour démontrer comme il convient à un frère et *confédéré* que je suis

« Votre serviteur,

« OLIVIER, P. »

Il est assez probable que le cardinal espérait toujours attraper le puritain, et notre spirituel ministre avait assurément ce qu'il faut pour faire des dupes. La lourde rudesse de Cromwell paraissait devoir s'y prêter assez bien ; mais Mazarin se trompait.

Le 23 mars 1656, un traité fut signé, d'après lequel le roi de France fournissait vingt mille hommes, Cromwell dix mille et une flotte ; ces forces combi-

[1] La brouille entre les deux frères et la division du parti royaliste, division que Mazarin fomentait, d'accord avec Cromwell.

nées devaient attaquer l'Espagne dans sa partie faible, en Flandre, prendre Gravelines, qui resterait à la France, Dunkerque et Mardyck, dont hériterait l'Angleterre, à laquelle de telles possessions littorales sont fort désirables. Les dix mille hommes de Cromwell débarquent à Boulogne, « en uniformes rouges tout neufs, dit un pamphlet; » le jeune Louis XIV va les passer en revue sur la côte, ce qui est assurément la seule revue de troupes anglaises qu'il ait jamait passée.

Cependant le cardinal, qui a peur de son ami Cromwell et que le traité conclu gêne beaucoup, l'élude, dirige l'armée sur Montmédy et Cambrai, et néglige ou fait semblant d'oublier Dunkerque et Mardyck, sur lesquels son confédéré avait l'œil très-ouvert. La cour et Mazarin se trouvent à Péronne; Lockhart, homme d'esprit, ambassadeur de Cromwell, et qui se trouve près de Mazarin, reçoit coup sur coup les deux véhémentes lettres que voici, écrites le même jour par le Protecteur, tant ce dernier était de mauvaise humeur et avait envie de nous prendre Dunkerque.

A sir William Lockhart, notre ambassadeur en France.

« Whitehall, 31 août 1657.

« MONSIEUR,

« J'ai lu votre dernière lettre à M. le secrétaire,

ainsi que plusieurs autres, et, quoique je ne doute ni de votre zèle ni de votre capacité pour nous servir dans une si grande affaire, cependant je suis entièrement convaincu que le cardinal manque à la bonne foi dans l'exécution. Ce qui vient encore augmenter notre mécontentement à cet égard, c'est la résolution que nous avions prise de notre côté de faire plutôt plus que moins que notre traité. Et quoique nous n'ayons jamais été assez simple pour croire que les Français et leurs intérêts ne faisaient qu'un avec les nôtres en toute chose, cependant, à l'égard des Espagnols qui ont été de tout temps les ennemis les plus implacables de la France, nous ne pouvions jamais supposer, avant de faire notre traité, que, nous réglant sur de telles bases, on pût nous manquer de foi comme on l'a fait.

« Parler de nous donner des garnisons à l'intérieur pour garant de ce que l'on fera à l'avenir, parler de ce que l'on doit faire dans la campagne prochaine, ce sont des mots bons pour les enfants. S'ils veulent nous donner des garnisons, qu'ils nous donnent Calais, Dieppe et Boulogne, ce qu'ils sont, je crois, aussi disposés à faire que de tenir leur parole en remettant entre nos mains une des garnisons espagnoles placées sur les côtes! Je crois positivement ce que je vous dis : ils ont peur que nous n'occupions une position de l'autre côté de la mer, fût-elle espagnole.

« Je vous prie de dire de ma part au cardinal que

je pense que si la France désire conserver son terrain, et, encore mieux, en gagner sur les Espagnols, l'exécution de son traité avec nous contribuera mieux à ses intérêts que tout ce que je devine des desseins qu'il a.

« Quoique nous ne prétendions pas avoir des troupes comme les siennes, cependant nous pensons qu'ayant en notre pouvoir de renforcer et d'assurer par mer son siége, et d'augmenter par mer ses forces si nous le voulons, et l'ennemi ne pouvant rien faire pour secourir la place, le meilleur moment de l'attaquer est *à présent*, particulièrement si nous considérons que la cavalerie française pourra ravager la Flandre, que l'on ne peut amener aucun secours à la place, et que l'armée française et la nôtre recevront constamment autant de renforts que l'Angleterre et la France pourront en fournir sans que rien nous en empêche, — surtout en considérant que les Hollandais sont fort occupés à présent du côté du midi.

« Je vous prie de lui faire savoir que les Anglais sont très-expérimentés en ces expéditions. Il est certain que, si les Espagnols gardent la campagne, ces derniers ne pourront ni s'opposer au siége, ni diriger une attaque contre la France, ni se ménager de retraite. Que signifient alors tous ces *délais*, à moins qu'on ne veuille donner aux Espagnols l'occasion de se renforcer d'autant, et forcer nos hommes de servir encore la France un autre été sans la moindre appa-

rence de réciprocité et sans le moindre avantage pour nous?

« C'est pourquoi, si l'on ne veut pas écouter ceci, je désire que l'on fasse le calcul pour nous payer, et que l'on nous donne satisfaction pour les grandes dépenses que nous avons faites avec nos forces navales et d'autre manière, dépenses que nous avons encourues honorablement et honnêtement pour remplir les engagements que nous avions pris. Enfin on doit se mettre en peine de nous rendre nos hommes — car nous espérons les employer beaucoup plus utilement que là où ils sont.

« Je désire que nous puissions savoir ce que dit la France et ce qu'elle fera à ce sujet : nous serons toujours prêts, en tant que le Seigneur nous assistera, de faire ce que l'on peut raisonnablement attendre de notre part. Et vous pouvez aussi dire en outre au cardinal que nos intentions, comme elles l'ont été, seront de lui rendre tous les services en notre pouvoir, nécessaires à avancer les intérêts qui nous sont communs.

« Pensant qu'il est important que cette dépêche vous parvienne vite, nous vous l'envoyons par exprès.

« Votre ami sincère,

« OLIVIER, P. »

Aussitôt après, il reprend la plume et écrit encore:

A sir William Lockhart, notre ambassadeur en France.

« Whitehall, 31 août 1657.

« MONSIEUR,

« Après la lettre que nous vous avons écrite, nous désirons que *Dunkerque* soit votre but plutôt que Gravelines, et nous désirons beaucoup mieux Dunkerque; — mais l'un des deux plutôt que rien.

« Nous ne manquerons pas d'y envoyer, aux frais de la France, deux de nos vieux régiments, et deux mille hommes de pied, si besoin est, — mais à Dunkerque. Je crois que si l'armée est bien retranchée, et que l'on y ajoute le régiment à pied de La Ferté, nous pourrons laisser à la plus grande partie de la cavalerie française la liberté d'avoir l'œil sur les Espagnols, — n'en gardant que le nombre nécessaire pour soutenir l'infanterie.

« Et comme ce mouvement empêchera probablement les Espagnols d'assister Charles Stuart dans toute entreprise contre nous, vous pouvez être assuré que, si l'on peut avec quelque raison compter sur la coopération des Français, nous ferons de notre côté tout ce qui sera raisonnable; mais, si en définitive les Français sont tellement faux envers nous que de ne pas vouloir nous laisser prendre un pied de l'autre côté

de l'eau, — alors je vous répète ce que j'ai dit dans notre autre lettre, faites que toutes choses soient arrangées et que nous ayons satisfaction pour les dépenses que nous avons encourues et pour le retrait de nos troupes.

« Réellement, monsieur, je vous prie de prendre dans cette affaire de la hardiesse et de la liberté dans vos rapports avec les Français. »

« Votre ami sincère,

« OLIVIER, P. »

Les Français seront *excessivement faux* s'ils ne permettent pas aux Anglais *de mettre le pied* sur le continent; Cromwell trouve malhonnête qu'on ne lui laisse pas envahir la France; c'est tout simple. Le Lion fait sa part; le Renard se défend contre le Lion, et il faut avouer que ce dernier veut sa part un peu trop grosse.

CHAPITRE VIII.

Conspirations royalistes étouffées. — Succès définitifs et prépondérance assurée du calvinisme en Europe.

Malgré Cromwell et Mazarin, l'Espagne et Stuart essayent encore de lever la tête. Don Juan d'Autriche promet dix mille hommes aux catholiques ; les marchands hollandais, calvinistes au fond de l'âme, mais jaloux du commerce anglais, prêtent pour de l'argent vingt-deux vaisseaux aux ennemis de Cromwell. On tente, par tous les moyens, de rendre à Charles Stuart le trône de son père, et de renverser le puritanisme et le Protecteur.

Les cavaliers de Londres sont donc prêts à marcher pour le roi. Une espèce de fermier qui arrive de Flandre, « le chapeau couvert d'une toile cirée, un bonnet par-dessus, avec une petite valise roulée derrière lui sur la croupe de son bidet, » trotte de Colchester à Stratford-at-Bow, s'arrête dans les plus humbles auberges, « boit de l'ale chaude avec les fermiers, joue au tric-trac avec eux, » et n'éveille aucune défiance. Il vient soulever l'Angleterre pour le roi Charles; c'est le

duc d'Ormond, le bras droit et le principal conseiller de Charles Stuart. Il a fait « teindre ses cheveux, » et va loger fort secrètement « chez un chirurgien papiste, domicilié à Drury-Lane. » Peu de personnes se doutent de ce qu'il vient faire à Londres; Cromwell et ses espions sont parfaitement instruits. Le duc d'Ormond s'était caché pendant une quinzaine, lorsque le Protecteur, rencontrant lord Broghill dans le parc, l'accosta en lui disant ces mots :

« Un de vos vieux amis est ici; je veux parler du duc d'Ormond, qui demeure maintenant à Drury-Lane, chez le chirurgien papiste. Il ferait mieux de partir; dites-le-lui. »

Lord Broghill, qui n'en savait rien, fut très-étonné, s'informa, reconnut la vérité du fait, et instruisit de sa conversation avec Cromwell le duc d'Ormond, qui ne se le fit pas dire deux fois, et s'en alla à franc étrier de Londres à Douvres; puis il s'embarqua pour Bruges, où il retrouva le Prétendant. « Cromwell a beaucoup d'ennemis, dit lord Broghill à ce dernier; quant à le renverser par une insurrection royaliste, c'est une pure chimère!... »

Charles Stuart au surplus ne l'espérait guère, et cet homme d'esprit, qui savait très-bien sa position et se moquait de tout, n'usait des loisirs de l'exil qu'en faveur de ses jouissances gastronomiques et de ses erreurs amoureuses. Pour alliés uniques et

sincères, les Stuarts n'avaient que Rome et l'Espagne, alliés dangereux, puisqu'ils étaient profondément odieux à la population anglaise et calviniste. La France de Mazarin soutenait Cromwell ; Charles Stuart n'avait donc rien de mieux à faire que de danser avec les beautés flamandes-espagnoles de Bruges, et de donner des bals à Bréda. Parmi les royalistes anglais les gens raisonnables croisaient les bras et se taisaient ; ceux qui ne l'étaient pas, devenus furieux par l'impuissance, se réunissant dans les tavernes, tramaient des assassinats, formaient des plans insensés, s'apprêtaient à mettre le feu à la Tour, à s'emparer de la Cité, fomentaient l'émeute à grand'peine et à grand bruit, et, comme il arrive toujours dans ces affaires, au moment même de l'exécution, on leur mettait la main sur le collet. Le 22 mai 1658, Barkstead, le gouverneur de la Tour, entra dans la Cité au grand galop, suivi de cinq coulevrines (*drakes*) « qui faisaient un bruit formidable, » mit en fuite les émeutiers, saisit les chefs, et tout fut fini.

On fit aussi peu d'exécutions sanglantes que possible. Quelques royalistes, conspirateurs obstinés, payèrent pour les autres. Cromwell en laissa échapper beaucoup, et pardonna à quelques-uns.

Dunkerque, si désiré de Cromwell et cédé par Mazarin à contre cœur, fut arraché aux Espagnols ; les victoires succédèrent aux victoires. La république

d'Angleterre avait conquis auprès des puissances européennes le même rang que Bonaparte avait assigné en 1802 à la république française.

C'en est donc fait, et pour toujours, des espérances de Charles II, à ce qu'il semble du moins. Le ministre espagnol lui-même, don Louis de Haro, secoue la tête quand on lui parle d'une restauration en faveur des Stuarts; Mazarin assez satisfait du résultat, bien que Cromwell ait pris la part du lion et n'ait laissé à son confrère que celle du renard, rencontre Ormond sur le grand chemin, et lui dit en passant: « Plus d'espoir! » — Le neveu de l'Éminence arrive à Londres, qu'il traverse dans un équipage doré, pour complimenter « le plus invincible des souverains; » les journaux anglais prétendent même (ce que nous ne croyons pas) que le jeune Louis XIV l'eût accompagné sans une attaque de petite vérole qui l'en empêcha. L'Angleterre puritaine, sauvée et glorifiée par cet invincible fermier de Saint-Yves, le calvinisme debout, « le pied sur l'Espagne catholique, tenant d'une main la Bible, et de l'autre l'épée, » symbole expressif que Cromwell fait élever sur Temple-Bar, accueille l'ambassadeur Créqui; enfin le beau Fauconberg, l'élégant de la cour de Cromwell, celui dont l'oncle a été décapité pour conspiration, vient à cheval au-devant de l'ambassadeur de Mazarin, et lui fait les honneurs de Londres devant la foule ébahie.

Au milieu de ces succès, il ne se relâche pas de son activité, et, comme l'atteste une lettre des plus remarquables, il jette déjà les yeux sur Gibraltar :

« Nous sommes informé que les Espagnols ont envoyé tous les hommes dont ils pouvaient disposer sur les six ou sept vaisseaux qu'ils ont expédiés aux Indes occidentales au mois de mars dernier. Nous savons aussi qu'il a toujours été reconnu que ce qui manque aux Espagnols, ce sont les hommes, — et aussi, dans ce moment, l'argent.

« Vous êtes à même de savoir mieux que qui que ce soit le nombre d'hommes qui se trouvent à Cadix et aux environs. Nous ne parlons que de probabilités. Ne serait-il pas digne de votre attention et de celle de votre conseil de guerre de juger s'il ne serait pas possible de brûler ou détruire par tout autre moyen la flotte qu'ils ont à présent à Cadix; si Puntal et les forts sont assez formidables pour décourager d'une semblable entreprise; si Cadix lui-même est inattaquable, ou si l'on ne peut empêcher l'île sur laquelle il est situé de ravitailler la ville par le pont, l'île étant fort étroite en quelques endroits; si quelque autre endroit n'est pas attaquable, particulièrement la ville et le château de Gibraltar? enfin, si nous pourrions nous en emparer et le conserver?

« Il y aurait là un grand avantage pour notre commerce et un désavantage extrême pour les Espagnols.

Cela ne nous mettrait-il pas en état de faire plus de mal aux Espagnols avec moins de dépenses en y faisant stationner six frégates légères, sans entretenir une grande flotte sur ces côtes? »

Les grandes colonisations de l'Angleterre sont là, indiquées et même commencées; on voit se dessiner à l'état d'ébauche le système immense de l'Angleterre actuelle, son réseau maritime et commercial, avec ses points de repère, ses flottes, ses garnisons, la surveillance de ses comptoirs sur tous les parages.

D'ailleurs les finances en bon état, la France alliée et amie, l'Espagne battue, les mers soumises, le calvinisme triomphant, tous les ennemis du Protecteur et du protestantisme réduits au silence montrent assez ce dont Cromwell est capable.

CHAPITRE IX.

Les communes offrent à Cromwell le titre de roi. — Ses discours à ce propos.

En 1657, lorsque depuis longtemps le pouvoir réel appartient à Cromwell, Widdrington lui fait de la part des communes, l'offre solennelle du *titre royal;* « une plume au chapeau, » rien de plus, il le dit lui-même aux officiers généraux, quand ces derniers viennent l'avertir que le peuple de Dieu sera scandalisé s'il se fait roi.

« Roi! — Je le suis déjà, » leur répond-il en cent cinquante pages, six discours et une énorme quantité de paroles. « Quant à ce nom que vous m'offrez, je ne sais pas trop si je dois le prendre. »

On a fait de la royauté offerte à Cromwell, « hochet, joujou, babiole, » (il le dit mille fois), une affaire beaucoup trop importante; ce titre, dont il possédait la réalité suprême, n'ajoutait qu'un danger à sa situation. Entre ce danger et son ambition, entre la crainte de blesser le peuple et celle d'irriter les soldats il hésite longtemps; la trace de cette hésitation est partout

empreinte dans les obscures argumentations de ses discours, que l'on a regardées comme le dernier terme de la fraude. Il était seulement fort embarrassé. Cromwell refuse donc, avec beaucoup de raison selon nous et non sans quelque peine ; puis le cours triomphal de la république continue. Mais la vieillesse arrive, et le ton de Cromwell, dans les deux discours suivants, est mélancolique.

« ..... A vous dire vrai, j'ai éprouvé une indisposition ; c'est pourquoi je n'ose vous parler plus longuement, — si ce n'est pour vous faire savoir que j'ai déclaré simplement et avec franchise l'état où est notre cause, et ce qu'elle a obtenu par les soins et les travaux de ce parlement depuis la dernière fois qu'il s'est assemblé. Je serais heureux de reposer mes os près des vôtres, et pour servir le parlement je l'aurais fait gaiement et de bon cœur dans la condition la moins élevée que j'aie jamais occupée.

« Si Dieu, comme je l'espère, vous donne.... il vous l'a donnée; (car de quoi ai-je parlé, excepté de ce que vous avez fait? il vous a donné la force de faire ce que vous avez fait), si Dieu continue à vous donner cette force qui crée, s'il vous bénit dans cette œuvre et rend cette assemblée heureuse en cela, vous serez tous nommés les bénis du Seigneur. Les générations à venir nous béniront. Vous serez les « réparateurs des brèches et des sentiers dans lesquels il faut

vivre; » est-il un ouvrage plus grand que celui-ci dans ce monde, parmi ceux que les mortels peuvent exécuter?

« Comme je vous l'ai dit, je suis malade. Je n'ai pas le pouvoir de vous parler plus longuement; mais j'ai prié une honorable personne qui est ici à mon côté de discourir un peu plus en détail de ce qui peut être le plus convenable pour cette occasion et cette assemblée. »

Les vues mâles et fortes de l'homme politique se retrouvent dans ce dernier discours, où « Son Altesse, dit un journaliste, regardant l'avenir et le passé, l'extérieur et le pays même, tout bien considéré, s'exprime véritablement avec noblesse. »

« MILORDS ET MESSIEURS DES DEUX CHAMBRES DU PARLEMENT,

« (Car c'est ainsi que je dois vous reconnaître), en vous ainsi qu'en moi est déposé le pouvoir législatif de ces nations! Le poids de ces affaires et de ces intérêts pour lesquels nous sommes rassemblés est grand; je ne saurais, en bonne conscience, être content de moi-même, si je ne vous exposais quelques-unes de mes craintes sur l'état des affaires de ces nations, vous proposant en même temps le remède qu'il peut être utile d'appliquer aux dangers dont nous sommes menacés.

« J'estime que le bien-être, que l'existence même de ces nations est à présent en danger. Si Dieu bénit cette assemblée, notre paix et notre tranquillité peuvent être prolongées; s'il en était *autrement*, — quand j'aurai parlé, je vous laisserai à considérer et à juger si, en ce qui concerne l'honneur, il y a simple possibilité pour nous de remplir le devoir qui pèse sur nous, d'assurer la préservation et le salut de ces nations! Quand je vous aurai dit les choses qui se présentent à ma pensée, je les laisserai faire sur vos cœurs l'impression qu'il plaira à Dieu tout-puissant de produire.

« Je considère ceci comme le grand devoir de ma place, (*je me considère*) comme [1] étant placé sur la tour de garde pour voir ce qui peut servir le bien public de ces nations et ce qui peut empêcher le mal; je pense qu'ainsi, par les avis d'un conseil aussi sage et aussi grand que celui-ci, dans lequel est la vie et l'esprit de ces nations, ce bien pourrait humainement parlant être obtenu, et ce mal, quel qu'il soit, être évité.

« Je vous prie instamment de jeter les yeux sur vos affaires intérieures; voyez sur quel pied elles sont! Je suis persuadé que vous êtes tous, j'admets que

[1] La phrase de Cromwell n'est nullement grammaticale, comme on s'en aperçoit. Nous avons suppléé à cette lacune par les deux mots placés entre parenthèses.

vous êtes tous des hommes bons, honnêtes et dignes, et qu'il n'y a pas un homme parmi vous qui ne désire passer pour un bon patriote; je sais que c'est votre désir.

« Nous sommes sujets à nous vanter quelquefois de ce que nous sommes Anglais, et certainement il n'y a pas de honte à l'être; — mais c'est pour nous un motif d'agir en bons Anglais et de chercher le bien réel et l'intérêt de notre nation.

« Eh bien, je vous prie, où en sont les choses? — Je déclare que je ne sais pas trop par où commencer ni par où finir un pareil sujet, je n'en sais rien; mais, je dois vous le dire, que l'on commence par où l'on voudra, on aura de la peine à se tirer de l'embarras que je vous signale. Nous sommes pleins de calamités et de divisions entre nous au sujet de l'esprit même qui doit animer les hommes, et cela n'a rien d'étonnant; la chose est difficile! Cependant, par une providence de Dieu, providence merveilleuse, admirable, et jamais suffisamment admirée, nous sommes encore en paix! Et quels combats nous avons soutenus! et quels avantages nous avons remportés! — Oui, vraiment, nous qui sommes ici, nous sommes un étonnement pour le monde; et considérant la manière dont nous sommes disposés ou plutôt indisposés, c'est le plus grand miracle qui soit jamais arrivé aux fils des hommes que nous soyons revenus

à la paix. Quiconque essayera de la rompre, que Dieu tout-puissant déracine cet homme du sein de notre nation! et Dieu le fera, quelques prétextes que l'on prenne.

« Ceux qui brisent la paix envisagent-ils où ils nous poussent? Ils devraient y regarder. Celui qui ne considère pas la femme enceinte dans cette nation, les enfants à la mamelle qui ne connaissent pas leur main droite de leur main gauche (et, autant que je sache, cette cité en est aussi pleine que l'on disait qu'était Ninive); celui qui ne considère pas ces êtres, et le fruit que porteront celles qui vivent et qu'il faut y ajouter; celui qui ne considère pas ces choses doit avoir le cœur d'un Caïn marqué de Dieu et fait ennemi de tous les hommes ses ennemis! Oui, la colère et la justice de Dieu poursuivront un tel homme jusqu'au tombeau, sinon jusqu'à l'enfer.... la paix donc, gentilshommes et amis, la Paix! »

Personne ne bougea plus, pas même les anciens officiers de Cromwell, ceux qu'on nommait les *grandees*, et dont chacun aurait bien voulu remplacer Cromwell.

De ces anciens majors généraux et maréchaux du calvinisme Cromwell fait autant de lords et constitue sa chambre des pairs; il donne ainsi l'exemple d'une pairie populaire et de l'assimilation patriotique des

hommes qui servent l'État et de l'aristocratie dont les aïeux l'ont défendu par le glaive.

La première session du parlement se termine assez bien ; on se sépare en bonne amitié ; la seconde commence mal pour Olivier. Il sait que des complots se trament et que le Parlement est mal disposé ; il n'hésite pas à faire venir les membres à Whitehall, et les casse. « S'ils eussent siégé deux ou trois jours de plus, dit Samuel Hartlib dans une lettre, une conspiration royaliste éclatait, et Londres était à feu et à sang. »

CHAPITRE X.

Cromwell et Milton réclament en faveur des Calvinistes et des Protestants opprimés. — Massacre des Vaudois.

J'ai dit que Cromwell représentait et dirigeait le calvinisme de toute l'Europe ou plutôt du monde entier.

Sa main protectrice s'étendait sur les puritains des colonies américaines, le Piémont, sur l'Allemagne, la Suisse et le pays de Vaud. Pendant que l'Espagne et la Savoie essayaient d'étouffer dans leur propre sein les derniers germes de l'hérésie, la populace fanatique de Londres lapidait les papistes et donnait l'hospitalité aux protestants persécutés de tous les pays. A Madrid on brûlait les calvinistes; à Édimbourg on pendait les moines. Cette violente situation de l'Europe partagée en deux camps n'a changé qu'au XVIIIe siècle.

Lorsqu'on apprit le massacre des Vaudois, toutes les populations protestantes et septentrionales frémirent de douleur et de colère; Milton écrivit quelques-uns de ses vers les plus pathétiques : *O Dieu!*

s'écria-t-il, *protége tes enfants dont le sang baigne leurs paisibles vallées!*

Prenant la plume sous les yeux et sous la dictée de Cromwell, le même Milton rédigea, en faveur des Vaudois, la protestation dont nous donnons le texte latin :

Serenissimo potentissimoque principi, Ludovico Galliarum regi.

« SERENISSIME POTENTISSIMEQUE REX, AMICE AC FŒDERATE « AUGUSTISSIME,

« Meminisse potest Majestas Vestra, quo tempore « inter nos de renovando fœdere agebatur (quod « optimis auspiciis initum multa utriusque populi « commoda, multa hostium communium exinde mala « testantur), accidisse miseram illam Convalensium « occisionem, quorum causam undique desertam « atque afflictam vestræ misericordiæ atque tutelæ, « summo cum ardore animi ac miseratione, commen- « davimus. Nec defuisse per se arbitramur Majesta- « tem Vestram officio tam pio, immo vero tam hu- « mano, pro ea qua apud ducem Sabaudiæ valere « debuit vel auctoritate vel gratia : nos certe aliique « multi principes ac civitates, legationibus, litteris, « precibusque interpositis non defuimus.

« Post cruentissimam utriusque sexus omnis ætatis

« trucidationem, pax tandem data est : vel potius in-« ductæ pacis nomine hostilitas quædam tectior. Con-« ditiones paci vestro in oppido Pinarolii sunt latæ : « duræ quidem illæ sed quibus miseri atque inopes, « dira omnia atque immania perpessi, facile acquie-« scerent, modo iis, duræ et iniquæ ut sint, staretur. « Non statur; sed enim earum quoque singularum, « falsa interpretatione variisque diverticulis, fides elu-« ditur ac violatur. Antiquis sedibus multi dejiciun-« tur, religio patria multis interdicitur; tributa nova « exiguntur; arx nova cervicibus imponitur, unde « milites crebro erumpentes obvios quosque vel di-« ripiunt vel trucidant. Ad hæc nuper novæ copiæ « clanculum contra eos parantur; quique inter eos « Romanam religionem colunt migrare ad tempus « jubentur : ut omnia nunc rursus videantur ad illo-« rum internecionem miserorum spectare, quos illa « prior laniena reliquos fecit.

« Quod ergo per dextram tuam, rex christianissime, « quæ fœdus nobiscum et amicitiam percussit, obse-« cro atque obtestor, per illud christianissimi tituli « decus sanctissimum, fieri ne siveris : nec tantam « sæviendi licentiam, non dico principi cuiquam « (neque enim in ullum principem, multo minus in « ætatem illius principis teneram, aut in muliebrem « matris animum tanta sævitia cadere potest), sed « sacerrimis illis sicariis ne permiseris. Qui, cum

« Christi Servatoris nostri servos atque imitatores « sese profitentur, qui venit in hunc mundum ut « peccatores servaret, ejus mitissimi nomine atque « institutis ad innocentium crudelissimas cædes abu- « tantur. Eripe qui potes, quique in tanto fastigio « dignus es posse, tot supplices tuos homicidarum ex « manibus, qui cruore nuper ebrii sanguinem rursus « sitiunt, suæque invidiam crudelitatis in principes « derivare consultissimum sibi ducunt. Tu vero nec « titulos tuos aut regni fines ista invidia, nec Evan- « gelium Christi pacatissimum ista crudelitate fœdari, « te regnante, patiaris. Memineris nos ipsos avi tui « Henrici protestantibus amicissimi dedititios fuisse; « cum Diguierius per ea loca, qua etiam commodis- « simus in Italiam transitus est, Sabaudum Trans- « alpes cedentem victor est insecutus. Deditionis « illius instrumentum in actis regni vestri publicis « etiamnum extat : in quo exceptum atque cautum « inter alia est, ne cui postea Convallenses traderen- « tur, nisi iisdem conditionibus quibus eos avus tuus « invictissimus in fidem recepit. Hanc fidem nunc « implorant, avitum ab te nepote supplices requirunt. « Tui esse malint atque optarint : id si non licet, pa- « trocinio saltem, miseratione atque perfugio.

« Sunt et rationes regni quæ hortari possint ut « Convallenses ad te confugientes ne rejicias : sed « nolim, rex tantus cum sis, aliis rationibus ad de-

« fensionem calamitosorum quam fide a majoribus « data, pietate, regiaque animi benignitate ac ma- « gnitudine te moveri. Ita pulcherrimi facti laus « atque gloria illimitata atque integra tua erit, et ipse « Patrem misericordiæ ejusque Filium Christum re- « gem, cujus nomen atque doctrinam ab immanitate « nefaria vindicaveris, eo magis faventem tibi et pro- « pitium per omnem vitam experieris.

« Deus opt. ad max. gloriam suam tot innocentissi- « morum hominum christianorum tutandam salutem; « vestrorumque verum decus Majestati Vestræ hanc « mentem injiciat.

« Majestatis Vestræ studiosissimus

« OLIVERIUS,

« Protector reip. Angliæ, etc.

« Westmonasterio, maii 26e die, anno 1658. »

Au prince sérénissime et très-puissant Louis, roi de France.

« SÉRÉNISSIME ET TRÈS-PUISSANT ROI, TRÈS-AUGUSTE AMI ET ALLIÉ,

« Votre Majesté peut se souvenir que, pendant les négociations pour le renouvellement de notre alliance (laquelle de nombreux avantages pour nos deux nations et le tort considérable qui en est résulté pour nos ennemis communs, démontrent à présent avoir

été sagement conçue), eut lieu ce déplorable massacre des Vaudois, dont la cause, de tous côtés abandonnée et foulée aux pieds, fut recommandée par nous avec la commisération la plus ardente à sa bienveillante protection. Nous ne pensons pas que Votre Majesté, de son côté, ait mis d'indifférence dans cette œuvre pieuse et certainement humaine, en employant ce qu'elle avait d'autorité et d'influence sur le duc de Savoie : nous certainement, et plusieurs autres princes et autres États, par nos ambassades, nos lettres et nos prières, nous n'avons pas failli à notre devoir.

« Après ce massacre exécrable, qui ne respecta ni âge ni sexe, la paix fut enfin accordée, ou plutôt, sous le nom fallacieux de paix, une sorte d'hostilité déguisée. Les conditions en furent réglées dans votre ville de Pignerol; conditions dures, mais que ces hommes malheureux, indigents, misérables, ayant souffert toutes les atrocités et toutes les persécutions, acceptèrent avidement. Encore si ce traité inique et cruel avait été respecté. Il ne l'a pas été; chacune des clauses a été torturée ou éludée par des subterfuges et de fausses interprétations; la foi jurée a été violée. Plusieurs de ces hommes sont expulsés de leurs antiques demeures; à d'autres leur religion nationale est interdite; de nouvelles taxes sont imposées; une nouvelle forteresse, suspendue au-dessus de leurs

têtes, a été bâtie; des soldats qui en sortent incessamment, pillent ou massacrent tout ce qu'ils rencontrent. De plus, on rassemble secrètement de nouvelles troupes contre eux; et ceux qui professent la religion de Rome ont dû s'éloigner du pays. Tout semble présager de nouveau l'extermination de ceux de ces malheureux que les massacres précédents avaient épargnés.

« Roi très-chrétien, je vous supplie et vous adjure, par votre main droite qui a scellé un pacte d'alliance et d'amitié avec nous, par le saint honneur du titre de très-chrétien, ne souffrez pas que cela se fasse : ne permettez pas qu'un tel excès de cruauté soit souffert, je ne dis pas par un prince (vraiment une telle infamie ne saurait entrer ni dans l'âme d'un prince, encore moins à l'âge tendre de ce prince, ni dans le cœur féminin de sa mère), mais à ces exécrables sicaires. Ces hommes se disent les serviteurs et les ministres de Jésus-Christ notre Sauveur, lequel est venu au monde afin de sauver les pécheurs, et ils abusent de son nom miséricordieux et de ses saints commandements pour se livrer aux assassinats les plus atroces. Vous qui en avez le pouvoir, et qui, au milieu de votre grandeur, êtes digne de posséder cette puissance, arrachez les malheureux qui vous supplient des mains de ces meurtriers, qui naguère enivrés de sang en sont encore

altérés et trouvent commode de rejeter sur leur prince la honte de leur fureur sanguinaire. Ne souffrez pas que sous votre règne vos titres et vos frontières reçoivent de souillure, ni que l'Évangile de paix de Jésus-Christ soit profané par d'infâmes massacres. Souvenez-vous que ces mêmes hommes persécutés devinrent jadis sujets de votre ancêtre Henri, l'ami des protestants, lorsque Lesdiguières victorieux le repoussait de la Savoie dans les Alpes, à travers ces vallées qui sont votre plus facile passage pour gagner l'Italie. Le traité de soumission existe encore dans le recueil des actes publics de votre royaume, et ce cas est prévu et stipulé parmi les clauses : que lesdits habitants de la vallée ne pourraient être cédés, par la suite, qu'aux conditions auxquelles ils avaient juré foi et hommage à votre invincible ancêtre. Ils réclament aujourd'hui de vous la protection promise. C'est vous, le petit-fils, qu'ils supplient de remplir la promesse de l'aïeul ; ils aiment mieux être à vous qu'à celui à qui ils appartiennent maintenant, si cela peut se faire par échange ; mais si cela est impossible, ils désirent vous appartenir au moins par votre commisération, votre secours et votre appui.

« Il y a encore des raisons d'État qui pourront vous engager à ne pas repousser ces Vaudois qui fuient vers vous comme leur refuge ; mais je ne désire pas, tout grand roi que vous êtes, vous exci-

ter à la défense de ces infortunés par d'autres raisons que la promesse de vos ancêtres, votre piété, votre bienveillance royale et votre âme magnanime. Ainsi, la louange et la gloire de cette belle action vous reviendront pures et sans mélange, et vous-même vous trouverez le Père des miséricordes et le Roi son Fils Jésus, dont vous aurez vengé le nom et la doctrine, d'autant plus favorables et propices pendant le cours entier de votre vie.

« Puisse le Seigneur, pour sa propre gloire, pour le salut de tant de chrétiens innocents et pour la véritable gloire de vous et des vôtres vous inspirer cette détermination !

« De Votre Majesté le très-dévoué

« OLIVIER,

« Protecteur de la république d'Angleterre. »

On se rappelle que Cromwell a pris pour la première fois la plume en faveur des puritains de Saint-Yves. Sa vie se termine comme elle a commencé.

Cela se passait en 1658, dix années avant la révocation de l'édit de Nantes. — Trente années plus tard les Vaudois sont vengés; l'Europe calviniste s'insurge; la révolution de 1688 donne à un Nassau le trône d'Angleterre, le constitue chef de tous les protestants, et l'oppose à Louis XIV.

CHAPITRE XI.

Dernière remontrance du quaker Fox. — Mort de Cromwell. — L'Angleterre après sa mort.

Cromwell touchait à sa soixantième année. Robuste encore, mais affaissé, Dieu venait de le frapper dans sa famille de plusieurs coups successifs; il avait passé quatorze jours près du lit de sa fille mourante, Élisabeth Claypole, et il avait été accablé de cette douleur.

Cette énergie colossale, qui pendant vingt années avait porté le fardeau « trop lourd pour un homme » dont il parle si souvent, pliait et laissait pressentir la décadence. Ce fut alors que George Fox le quaker fit sa dernière apparition devant lui et vint réclamer en faveur des quakers persécutés. Malgré son indulgence pour les folies mystiques, Cromwell ne voulait pas qu'on troublât l'ordre. On avait pris au collet et mis en prison, « dans les Mews, » quelques « grands chapeaux » de quakers qui avaient essayé de prêcher en place pu-

blique, et de suivre l'inspiration avec une obéissance trop entière; George lui-même et son impérissable culotte de cuir avaient eu le même sort. « La puissance de Dieu agissant sur les persécuteurs, » on l'avait bientôt relâché. Cependant il voulut adresser au Protecteur quelques remontrances, et comme ce dernier, « dans son grand carrosse, entouré de ses gardes, faisait sa promenade du soir dans Hyde-Park, » Fox s'avança; il fut d'abord repoussé; Cromwell abaissa les glaces et l'accueillit très-cordialement. Le lendemain, à Whitehall, Fox se croyait sûr de réussir et de convertir Cromwell; la scène changea; Cromwell « se moqua un peu de moi, dit le quaker... il s'assit sur le bout d'une table,... me dit des choses piquantes et comiques,... enfin il me traita lestement. »

Le bon sens de Cromwell avait découvert chez Fox le défaut de la cuirasse, l'orgueil du mystique. « Il me dit (ainsi parle Fox) que mon énorme confiance en moi-même, c'est-à-dire en Dieu qui était en moi, n'était pas la moins notable de mes acquisitions[1] » Le quaker s'en alla peu content, et le lendemain « je pris un bateau, dit-il, et je descendis (il veut dire *je remontai*) la Tamise jusqu'à Kingston, d'où je me rendis à Hampton-Court pour parler au Protecteur des souffrances des *amis*. Je le ren-

[1] *Journal de Fox*, I, 381, 2.

contrai dans le parc; il était à cheval à la tête de ses gardes du corps, et, avant même que je le visse, j'aperçus et sentis un souffle[1] de mort qui s'élançait et traversait l'air contre lui; .... quand je me trouvai devant lui, il était pâle comme un mort. Je lui expliquai les souffrances des amis et l'avertis, selon que j'étais poussé de Dieu; il me dit : — « Venez me « voir demain ! » — Le lendemain, on me dit qu'il était indisposé et je ne le vis plus. »

L'œuvre de Cromwell était accomplie. Le 20 août 1658, il tomba malade, quitta Hampton-Court pour Londres, et ne se releva pas.

Tel nous avons vu dans la solitude de ses jeunes années le fermier mystique, déchiré des doutes de Hamlet, tel nous le retrouvons à sa mort. Jeune, il n'avait aucune raison pour simuler le fanatisme; mourant, il n'avait plus de motif pour garder le masque. « Mes enfants, disait-il en se soulevant, vivez en chrétiens. Je vous laisse le pacte avec le Seigneur pour vous alimenter ! » Et il paraissait, dit son ennemi Ludlow, « un médiateur plutôt qu'un mourant ! »

[1] *Waft*, mot qui n'est pas anglais, mot inventé par Fox. Les Bunyan, les Fox, les Baxter et autres mystiques anglais ont enrichi la langue de beaucoup d'expressions, dont quelques-unes sont restées.

Les trois jours de son agonie pendant laquelle une furieuse tempête éclata ne furent pour lui qu'une longue et mystique angoisse, une lutte avec Dieu révélée par des gémissements, des sanglots et des prières continuelles, et couronnée de cette tranquillité profonde et sereine qui étonna Ludlow.

Cromwell laissait non-seulement l'Angleterre florissante, mais remplie de germes que devaient féconder les deux siècles suivants.

La vieille aristocratie féodale était renouvelée par l'accession des hommes populaires introduits dans la Chambre haute.

Le salut du peuple (*salus populi suprema lex*), exergue qui flottait sur les drapeaux dont le cercueil de Cromwell était ombragé[1], remplaçait, comme principe, celui de l'autorité royale et souveraine.

L'idée du « Droit divin », anéantie en fait dans les lois, n'existait plus dans les esprits[2].

La place de l'Angleterre, centre belliqueux et commercial du protestantisme, c'est-à-dire de toutes les races germaniques, était fixée.

[1] V. Mark Noble. *Memoirs of the protectoral House*, t. II, 352.
[2] V. De Foë, *de Jure divino.*

L'assimilation du principe calviniste et de l'élément populaire était accomplie en Angleterre, pour un siècle tout au moins.

La prépondérance sur les mers était conquise; les colonies lointaines étaient florissantes. On avait pris Dunkerque; on voulait Gibraltar.

Le mouvement du Nord qui s'annonçait préparait la lutte politique et guerrière que Louis XIV soutint avec tant de gloire dans sa jeunesse, avec une si magnanime résignation sur ses vieux jours.

FIN.

LISTE

DES LETTRES PARTICULIÈRES, RAPPORTS ET BULLETINS MILITAIRES D'OLIVIER CROMWELL, INSÉRÉS DANS CE VOLUME.

I. A mon bon ami éprouvé M. Henri Downhall, etc., *Huntingdon*, 14 *octobre* 1626.

Cromwell prie M. H. Downhall de tenir un enfant sur les fonts baptismaux............................Page 14

II. A mon très-cher bon ami M. Storie, etc. *Saint-Yves*, 11 *janvier* 1635.

Cromwell engage M. Storie à soutenir un prêche que ce dernier a déjà secouru de ses deniers.................... 22

III. A M Hand, à Ely. *Ely*, 13 *septembre* 1638.

Cromwell prie M. Hand de payer pour lui quarante schellings pour la guérison d'un nommé Benson.................... 27

IV. A ma bien-aimée cousine mistress Saint-John, etc. *Ely*, 13 *octobre* 1638.

Cromwell remercie sa cousine de son amitié et s'épanche en paroles mystiques et enthousiastes 30

V. A mon bon ami M. Willingham, etc. *Londres*, *février* 1640.

Cromwell prie M. Willingham de lui envoyer les arguments des Écossais touchant l'uniformité de religion........... 39

VI. A mon bon ami Robert Barnard, etc. *Huntingdon*, 23 *janvier* 1642.

Cromwell explique à M. Barnard les motifs qu'il a eus en envoyant des soldats chez lui...................... Page 56

VII. A mon bon ami Thomas Knyvett, etc. *Janvier* 1642, *Norfolk*.

Cromwell prie sir Thomas Knyvett de prendre sous sa protection les habitants de Hapton..................... 58

VIII. Au révérend M. Hitch, etc. *Ely*, 10 *janvier* 1643.

Cromwell somme M. Hitch de se désister de son service du chœur et de prêcher plus souvent..................... 61

IX. Au major Crawford. *Cambridge*, 10 *mars* 1643.

Cromwell écrit au major Crawford en faveur d'un officier destitué pour opinion religieuse......................... 62

X. A ...... *Grantham*, 13 *mai* 1643.

Bulletin militaire d'une rencontre de cavalerie........ 72

XI. Au comité de l'association séant à Cambridge. *Huntingdon*, 31 *juillet* 1643.

Bulletin du combat de Gainsborough................. 74

XII. A mon bon ami Olivier Saint-John, etc. *Boston*, 11 *septembre* 1643.

Cromwell se plaint qu'on le laisse complétement manquer d'argent... 79

XIII. Pour mes nobles amis du comité de l'Isle d'Ely, etc. *Lincoln*, 1er *septembre* 1644.

Cromwell se plaint qu'on ait mis en liberté des personnes qu'il avait fait arrêter et annonce qu'il a donné l'ordre de les réintégrer dans leur prison.............................. 81

XIV. Pour le colonel Valentin Walton, etc. *Sleaford*, 5 ou 6 *septembre* 1644.

Cromwell déplore la condition de l'armée de l'Ouest. Il se plaint des besoins publics et de la lenteur de quelques hommes.................................... Page 89

XV. Au très-honorable sir Thomas Fairfax, etc. *Salisbury, 9 avril* (10 *heures du soir*) 1645.

Bulletin militaire.................................... 91

XVI. Au très-honorable sir Thomas Fairfax, etc. *Shaftesbury, 4 août* 1645.

Bulletin militaire.................................... 93

XVII. A l'honorable William Lenthall, etc. *Winchester, 9 septembre* 1645.

Bulletin de la prise de Winchester.................. 97

XVIII. Pour l'honorable William Lenthall, etc. *Bristol, 14 septembre* 1645.

Bulletin de la prise de Bristol...................... 99

XIX. A l'honorable William Lenthall. *Basingstoke, 14 novembre* 1645.

Rapport sur la prise de Basing-House. Cromwell propose de négliger cette place et demande des recrues d'infanterie... 111

XX. A son excellence sir Thomas Fairfax, etc. *Londres, 11 mars* 1646.

Cromwell félicite Fairfax, accusé d'avoir pris ses quartiers trop près de Londres, de l'effet des lettres par lui adressées aux chambres. Il déplore l'état des choses présentes et espère dans l'esprit du Christ.................................... 123

XXI. A son excellence sir Thomas Fairfax, etc. *Londres, 19 mars* 1646.

Cromwell est d'avis que l'ordre de tenir l'armée éloignée de

vingt milles de Londres soit strictement observé; il envoie à Fairfax une lettre de sir W. Massom.......... Page 124

XXII. Au très-honorable sir Thomas Fairfax, etc. *Londres, 10 août 1646.*

Cromwell rend compte à Fairfax des nouvelles récentes. 125

XXIII. Pour mon noble ami Thomas Saint-Nicholas. *Knottlingley, 26 novembre 1646.*

Cromwell engage sir Thomas Saint-Nicholas à lui procurer l'argent nécessaire pour payer la garnison de Hull disposée à se mutiner.. 127

XXIV. Au très-honorable sir Thomas Fairfax, etc. *Londres, 21 décembre 1646.*

Cromwell rend compte à Fairfax des affaires du temps depuis le départ de Londres de ce dernier... 128

XXV. Pour l'honorable William Lenthall, etc. *Hampton-Court, minuit, 11 novembre 1647.*

Billet en lambeaux, contenant quelques détails sur la fuite du roi... 130

XXVI. A ma fille bien-aimée Brigitte Ireton, etc.

Conseils religieux à sa fille.......................... 131

XXVII. Au comité des pairs et des communes, etc.

Cromwell offre aux chambres, pendant cinq ans, mille livres par an sur son traitement de mille six cents quatre-vingts livres... 134

XXVIII. A l'honorable William Lenthall, etc. *Devant Pembroke, 14 juin 1648.*

Rapport militaire sur la situation de la garnison de Pembroke....... 136

XXIX. A l'honorable William Lenthall, etc. *Pembroke, 11 juillet 1648.*

Rapport sur la prise de Pembroke.................. 138

XXX. Pour l'honorable comité, à York, etc. *Warrington, 20 août 1648.*

Bulletin militaire.................... ..... Page 139

XXXI. Pour l'honorable comité, à York, etc. *Wigan, 23 août 1648.*

Bulletin militaire. — Cromwell annonce que le duc d'Hamilton se dirige vers Pontefract et que le général Lambert est à sa poursuite.. 141

XXXII. Pour mon digne ami Olivier Saint-John, etc. *Knaresborough, 1er septembre 1648.*

Cromwell glorifie le Seigneur et engage Saint-John à servir les générations sans s'inquiéter du jugement des hommes.. 142

XXXIII. Au très-honorable lord Wharton. *Près de Knaresborough, 2 septembre 1648.*

Cromwell croit que le succès est la preuve de la volonté de Dieu. Il félicite lord Wharton de la naissance d'un fils.... 145

XXXIV. Pour le gouverneur de Berwick, etc. *Alnwick, 15 septembre 1648.*

Cromwell somme le gouverneur de Berwick de rendre la ville, sinon il annonce qu'il s'en remettra à Dieu.............. 147

XXXV. A l'honorable William Lenthall, etc. *Berwick, 24 octobre 1648.*

Rapport militaire................... 148

XXXVI. Pour le justement honorable le comité, etc. *Knottingley, près Pontefract, 15 novembre 1648.*

Cromwell rend compte au comité de la situation du château de Pontefract; il expose les mesures propres à le réduire et les besoins de son armée.................................. 155

XXXVII. Aux très-respectables maitres, etc. *Londres*, 18 *décembre* 1648.

Cromwell engage les maitres de Trinity-Hall à donner un logement au docteur Dorislaus.................... Page 159

XXXVIII. Au très-honorable lord Wharton, etc. *Cork*, 1er *janvier* 1649.

Cromwell se défend auprès de lord Wharton qui l'accusait de procédés trop violents. Il allègue la volonté de Dieu à laquelle il faut obéir.. 164

XXXIX. Au lieutenant général Farrell, etc. *Cork*, 4 *janvier* 1649.

Cromwell propose un échange de prisonniers et déclare que si mal advient au capitaine Caulfield, il rendra la pareille de tout son pouvoir.. 167

XL. Au gouverneur du château de Cahir. *Devant Cahir*, 24 *février* 1649.

Cromwell somme le gouverneur du château de Cahir de rendre la place, sinon il le menace de toute la rigueur habituelle en pareil cas.. 169

XLI. Pour l'honorable sir James Harrington, etc. *Londres*, 9 *juillet* 1649.

Cromwell réclame pour le comte de Thomond l'exemption d'une amende, à raison des pertes souffertes par ce seigneur.... 169

XLII. Pour l'honorable William Lenthall, etc. *Dublin*, 22 *août* 1649.

Cromwell demande pour sir G. Ayscough la faveur du parlement.. 171

XLIII. Au commandant en chef de la ville de Wexford. *Devant Wexford*, 3 *octobre* 1649.

Cromwell somme le commandant en chef de Wexford de rendre la ville.. 172

XLIV. Pour le commandant en chef de la ville de Wexford. *Devant Wexford, 11 octobre 1649.*

Cromwell, répondant au commandant de Wexford, lui fait connaître les conditions qu'il accorde à la ville......... Page 173

XLV. Au révérend docteur Greenwood, etc. *Édimbourg, 4 février* 1650.

Cromwell remercie l'université d'Oxford du titre de chancelier qu'elle lui a décerné. Sans accepter ni refuser, il émet quelques objections.................................... 177

XLVI. A mon très-digne ami le docteur Greenwood, etc. *Édimbourg, 14 février* 1650.

Cromwell recommande à M. Greenwood M. Waterhouse pour faire obtenir à ce dernier le grade de docteur-médecin.... 179

XLVII. Pour mon bien-aimé fils Richard Cromwell, etc. *Carrick, 2 avril* 1650.

Cromwell donne à son fils Richard des conseils religieux, politiques et conjugaux. Il termine par quelques détails de famille. 180

XLVIII. Au justement honorable William Lenthall, etc. *Édimbourg, 11 mars* 1650.

Cromwell recommande au parlement une pétition des habitants de Durham, demandant que les bâtiments du chapitre de leur ville soient convertis en collége ou école de littérature... 183

XLIX. Pour mon bien-aimé frère Richard Mayor, etc. *Alnswick, 17 juin* 1650.

Cromwell s'excuse de ne pas écrire plus souvent et se plaint que son fils et sa belle-fille le laissent sans nouvelles. Il engage son frère à veiller sur Richard. Quant à lui, il n'a pas ambitionné sa haute situation, et il espère que le Seigneur le soutiendra. 186

L. Au très-honorable président du conseil d'État. *Musselbourg*, 30 *juillet* 1650.

Bulletin militaire........................... Page 188

LI. A l'assemblée générale de l'Église d'Écosse. *Musselbourg*, 3 *août* 1650.

Argumentation religieuse et théologique adressée par Cromwell à l'assemblée de l'Église d'Écosse............... 193

LII. Pour le très-honorable David Lesley, etc. *Du camp des monts Pentland*, 14 *août* 1650.

Cromwell établit en style mystique que les Écossais interprètent mal le covenant et sont dans une mauvaise voie... 198

LIII. A ..... au conseil d'État. *Musselbourg*, 30 *août* 1650.

Bulletin militaire................................ 202

LIV. A sir Hartur Hazlerig, etc. *Dunbar*, 2 *septembre* 1650.

Cromwell rend compte à sir Arthur Hazlerig de la position critique où il se trouve, et lui recommande de réunir autant de troupes qu'il le pourra.............................. 205

LV. Pour ma femme chérie Élisabeth Cromwell. *Dunbar*, 4 *septembre* 1650.

Cromwell assure sa femme de son affection et loue le Seigneur de sa miséricorde 208

LVI. Pour mon bon frère Richard Mayor, etc. *Dunbar*, 4 *septembre* 1650.

Cromwell annonce à son beau-frère la victoire de Dunbar.... 209

LVII. Au lieutenant général Ireton, etc. *Dunbar*, 4 *septembre* 1650.

Cromwell expose à Ireton la situation de son armée avant la bataille de Dunbar et les détails de cette journée........ 210

LVIII. Au très-honorable lord Wharton, etc. *Dunbar, 4 septembre* 1650.

Cromwell proteste de son amitié pour lord Wharton et s'excuse d'avoir manqué d'égards envers lui dans une occasion précédente.................................. Page 211

LIX. *4 septembre* 1650.

Proclamation aux habitants de Dunbar, les autorisant à enlever les blessés du champ de bataille.................. 215

LX. Pour l'honorable M. le gouverneur du château d'Édimbourg, etc. *Édimbourg, 9 septembre* 1650.

Cromwell est d'avis que les ministres écossais auraient dû tenir une autre conduite. Il établit qu'en Angleterre et en Irlande tout ministre peut librement prêcher. Il finit en disant que Dieu ne cessera de détourner sa face des Écossais, que lorsqu'ils mettront leur confiance dans la parole du Seigneur...... 217

LXI. A ma femme chérie Élisabeth Cromwell. *Édimbourg, 16 avril* 1651.

Cromwell loue le Seigneur. Il charge sa femme d'engager leur fille, Élisabeth Claypole à se tourner vers Dieu. Il ajoute quelques instructions de famille................................ 220

LXII. Pour ma femme chérie Élisabeth Cromwell, etc. *Édimbourg, 3 mai* 1651.

Cromwell souhaite que le Seigneur répande ses grâces sur sa femme.. 222

LXIII. Au lord président du conseil d'État. *Édimbourg, 3 juin* 1651.

Cromwell accuse réception de l'ordre du parlement qui lui permet de retourner en Angleterre pour se rétablir. Il remercie le conseil de lui avoir envoyé deux médecins, et souhaite de la stabilité dans les affaires............................ 223

LXIV. Au justement honorable le lord président, etc. *Linlithgow, 26 juillet* 1651.

Rapport sur la situation de l'armée............ Page 225

LXV. Pour mon révéré lord Wharton. *Stratford, sur l'Avon, 27 août* 1651.

Cromwell reproche à lord Wharton et autres d'avoir trébuché dans la voie du Seigneur. Il les engage à s'associer au peuple de Dieu et à s'offrir pour l'œuvre du Seigneur............ 228

LXVI. A mon bien bon ami M. Greenwood, etc. *Cockpit, 12 avril* 1652.

Cromwell appuie auprès du vice-chancelier de l'université d'Oxford le nommé Zacharie Maine qui demandait une dispense d'inscriptions.................................... 236

LXVII. 1er *juillet* 1652.

Proclamation de Cromwell faisant défense aux officiers de son armée de loger leurs soldats dans les colléges ou maisons dépendant de l'université de Cambridge.................... 237

LXVIII. Pour mon honoré ami Antoine Hungerford, etc. *Cockpit, 10 décembre* 1652.

Cromwell s'excuse auprès de M. Hungerford de ne pas s'être trouvé plusieurs fois chez lui quand ce dernier s'y est présenté.. 238

LXIX. Pour le très-honorable lieutenant général Fleetwood, etc. *Cockpit*..... 1652.

Cromwell écrit à son gendre Fleetwood dans un langage à la fois tendre et mystique............ 240

LXX. A M. Parker, agent de la compagnie, etc. *Whitehall, 23 avril* 1653.

Cromwell écrit à M. Parker d'envoyer un régiment pour s'op-

poser à la dévastation des travaux entrepris pour le desséchement des marécages........................... Page 249

LXXI. Pour le très-honorable lieutenant Fleetwood, etc. *Cockpit*, 22 *août* 1653.

Cromwell éprouve une tristesse qu'il épanche dans le sein de Fleetwood........... 251

LXXII. Pour mon bon frère Richard Mayor, etc. *Whitehall*, 4 *mai* 1654.

Cromwell témoigne à son beau-frère, qui lui proposait une acquisition avantageuse de propriétés, sa répugnance à chercher les avantages du monde. Il refuse................. 254

LXXIII. A M. le secrétaire Thurloe. *Whitehall*, 28 *juillet* 1655.

Cromwell ordonne qu'une pétition présentée par la veuve Margery Beacham soit admise sans difficulté............. 273

LXXIV. Au capitaine John Leverett, etc. *Whitehall*, 3 *avril* 1655.

Cromwell ordonne au capitaine Leverett d'user de prudence et de vigilance dans la garde des forts nouvellement pris aux Français, et d'en tirer tout l'avantage possible........... 274

LXXV. Pour mon fils Henry Cromwell, etc. *Whitehall*, 21 *novembre* 1655.

Cromwell donne à son fils Henry des instructions pour le gouvernement de l'Irlande....................... ... 279

LXXVI. A mon fils Richard Cromwell, etc. *Whitehall*, 29 *mai* 1656.

Cromwell annonce à son fils qu'il trouve une occasion de vendre Newhall, et indique l'emploi qu'il compte faire du prix de vente.. 282

LXXVII. A Henry Cromwell, etc. *Whitehall*, 20 *août* 1656.

Cromwell ordonne à son fils Henry de concentrer les garnisons d'Irlande pour faire face aux rébellions qui se préparent.......... .... Page 283

LXXVIII. Aux généraux Blake et Montague. *Whitehall*, 20 *août* 1656.

Instructions de Cromwell aux amiraux Blake et Montague. Il ordonne à Blake de garder vingt bâtiments légers, et de continuer à nuire au commerce espagnol, et à Montague de rentrer avec le reste de la flotte............................ 285

LXXIX. A notre très-amé et féal, etc. *Whitehall*, 25 *décembre* 1656.

Cromwell écrit au parlement de lui faire connaître d'après quels principes et par quelles raisons il a agi dans le procès de James Nayler, quaker. Il donne à comprendre qu'il désapprouve ce qui a été fait.................................... 293

LXXX. A Son Éminence monsieur le cardinal, etc. *Westminster*, 9-19 *juin* 1653.

Cromwell écrit à Mazarin pour lui exprimer sa surprise de ce qu'il a pensé à une personne si peu considérable que lui. Il proteste de son désir de servir le cardinal en toute occasion.. 299

LXXXI. A Son Éminence monsieur le cardinal, etc. *Whitehall*, 26 *janvier* 1654.

Cromwell remercie Mazarin de lui avoir envoyé l'assurance de son affection et de ses bonnes dispositions. Il proteste qu'il prouvera en toute occasion combien il y est sensible..... 300

LXXXII. A l'Éminentissime cardinal Mazarin. *Whitehall*, 29 *juin* 1654.

Cromwell renouvelle à Mazarin l'assurance que, nonobstant

les motifs qu'il a eus de renvoyer M. de Baas d'Angleterre, il persiste dans son amitié pour la France, et se dit prêt à l'occasion à prouver ses dispositions............ Page 301

LXXXIII. A son éminence le cardinal Mazarin.

Cromwell déclare à Mazarin qu'il ne peut, malgré la résolution formée en son esprit, accorder la tolérance aux catholiques. Il constate que leur position s'est beaucoup améliorée sous son gouvernement. Il s'applaudit enfin de l'issue d'une négociation saisie en commun avec Mazarin, et du choix de l'agent employé par le ministre français.......................... 302

LXXXIV. A sir William Lockhart, etc.

Whitehall, 31 août 1657.

Cromwell se plaint à son ambassadeur à Paris des délais apportés par Mazarin à remplir le traité conclu entre la France et l'Angleterre contre l'Espagne. Il le charge d'en poursuivre l'exécution, sinon de faire établir le compte et de provoquer le payement des sommes dues et le renvoi des troupes anglaises. 306

LXXXV. A sir William Lockhart, etc.

Whitehall, 31 août 1657.

Cromwell recommande à son ambassadeur d'insister pour l'occupation de Dunkerque. Il proteste de son concours s'il peut compter sur la coopération de la France. Autrement il charge l'ambassadeur anglais de faire qu'il ait satisfaction pour ses dépenses et le retrait de ses troupes.................... 310

LXXXVI. Au prince sérénissime et très-puissant Louis, etc.

Westminster, 26 mai 1658.

Cromwell se plaint à Louis XIV de ce que le duc de Savoie viole à l'égard des Vaudois la paix conclue avec eux à Pignerol. Il engage le roi de France à intervenir et à les prendre sous sa protection. 326

TABLE

DES

MATIÈRES CONTENUES DANS CE VOLUME.

Préface ....Page I
Introduction III
Iconologie de la famille Cromwell XLV
Résumé chronologique de l'histoire d'Angleterre, pendant le XVII[e] siècle, comprenant les événements de la vie de Cromwell LVII

LIVRE I.

LA JEUNESSE DE CROMWELL.

(1599-1641.)

Chapitre premier. Généalogie de Cromwell. — Propriétés patrimoniales de la famille. — Alliance des Cromwell et des Stuart. — Origine purement saxonne des Cromwell. — Première enfance d'Olivier Cromwell.............. 3
Chap. II. Éducation d'Olivier Cromwell. — Sa mélancolie dans la jeunesse. — Le calvinisme entre 1610 et 1630. — Mouvement du Nord contre Rome catholique.. 13
Chap. III. Cromwell, membre du parlement. — Ses premières paroles. — Cromwell à Saint-Yves. — Sa retraite. 19

CHAP. IV. Cromwell à Ely, seigneur des marécages. — Ses aumônes. — Lettre à mistress Saint-John. — Mysticisme de Cromwell. — Esprit de la société anglaise en 1635................ . ...Page 27
CHAP. V. Les Écossais. — Marche des événements. — Milton maître d'école. — Cromwell aux Communes. — Il défend sa province. — Cromwell à quarante et un ans. 35

LIVRE II.

CROMWELL, HOMME DE GUERRE ET CHEF DE PARTI.

(1641-1654.)

CHAPITRE PREMIER. Secret de l'élévation de Cromwell. — Point de départ de cette élévation. — L'Angleterre en 1641. — Premiers actes politiques de Cromwell. — Il se met à la tête des milices de sa province............. 49
CHAP. II. Cromwell, capitaine d'escadron ; — chef de l'association de cinq comtés. — Il protége et défend les calvinistes opprimés. 55
CHAP. III. Organisation militaire de l'armée puritaine. — Fusion de la discipline militaire et de l'esprit religieux. — Cromwell détermine cette fusion. — Il dirige le mouvement révolutionnaire. — Premiers bulletins de Cromwell. — Il est maître de la province. — Ses plaintes.... 66
CHAP. IV. Nouveaux progrès de Cromwell. — Autres bulletins. — Siége et prise de Bristol.................... 84
CHAP. V. Siége et prise du château de Basingstoke. — Fragments d'une chronique contemporaine............ 110
CHAP. VI. Situation du roi. — Cromwell réclame des secours pour ses troupes. — Ses sermons à sa fille. — Bulletins de Cromwell.................................... 120
CHAP. VII. Cromwell chef d'armée. — Campagne d'Irlande. — Nouveaux bulletins. — Sermons de Cromwell. — L'influence de Cromwell augmente.......................... 152

Chap. VIII. L'Angleterre république. — Cromwell dictateur. — Nouveaux bulletins. — Entrée triomphale à Londres.... Page 161
Chap. IX. Nouvelle Campagne d'Écosse. — Lettres à Wharton, à Mayor, à Richard Cromwell. — Facéties de Cromwell. — Bataille de Dunbar. — Six lettres datées du 4 septembre. — Victoire définitive.... 176
Chap. X. Cromwell combat les théologiens et les métaphysiciens. — Conclusion de la seconde période de sa vie.... 217

LIVRE III.

CROMWELL, CHEF DE LA RÉPUBLIQUE D'ANGLETERRE.

(1650-1658.)

Chapitre premier. Situation du parlement et de l'armée. — Lettres de Cromwell. — Il continue d'exercer son influence sur les universités.... 233
Chap. II. Cromwell chasse le parlement. — Il s'occupe de sa province. — Parlement Barebone. — Lettres modestes et mystiques.... 243
Chap. III. Cromwell Protecteur. — Premier parlement du protectorat. — Discours de Cromwell au parlement.... 256
Chap. IV. Gouvernement des majors généraux. — Les gens de loi. — L'Irlande. — Situation prospère.... 275
Chap. V. Installation d'un nouveau parlement. — Discours de Cromwell et explications de sa conduite.... 288
Chap. VI. Nayler et Fox. — Cromwell est obligé de réprimer les excès mystiques.... 291
Chap. VII. Relations secrètes, intrigues communes et correspondance du cardinal Mazarin et de Cromwell.... 298
Chap. VIII. Conspirations royalistes étouffées. — Succès définitifs et prépondérance assurée du calvinisme en Europe.... 312

CHAP. IX. Les communes offrent à Cromwell le titre de roi. — Ses discours à ce propos.................... Page 318
CHAP. X. Cromwell et Milton réclament en faveur des Calvinistes et Protestants opprimés. — Massacre des Vaudois. 325
CHAP. XI. Dernière remontrance du quaker Fox.— Mort de Cromwell. — L'Angleterre après sa mort.............. 334
LISTE des lettres particulières, rapports et bulletins militaires d'Olivier Cromwell, insérés dans ce volume...... 339

FIN DE LA TABLE DES MATIÈRES.



